

« rougeâtre », on admet un élément radical de type \**eru-*, \**ru-*, à côté du groupe bien établi de *ruber*, etc., la forme de *rutilus* ne sera pas éclaircie pour cela; la structure du mot reste énigmatique.

**rutrāmina** n. pl. : « gangue », CIL I<sup>2</sup> 5181 (Lex metal. Vipasc.). Mot technique, que l'on dérive de *rutrum*, mais que Niedermann, *Recueil*, p. 173, rattache à *rūdus*, -*eris*.

**rutrum** : v. *ruō*.

**rutuba**, -*ae* f. : glosé *perturbatio* par Nonius 167, 9, qui cite un passage, du reste corrompu, de Varron, *Sexagesi* 488 : *ergo tum Romae parce pureque uiuentis | uiuere † in patriam; nunc sumus in rutuba*. Se retrouve dans les Glossaires et peut-être dans Symmaque (*rutuba*, Epist. 1, 14, 3?).

Sans rapport visible avec le nom d'une rivière de Ligurie, *Rutuba*, cf. Pline 3, 48, à moins de supposer quelque plaisanterie sur ce nom. Forme et sens douteux.

**sabaia**, -*ae* f. : sorte de bière. Mot illyrien, cité par Amm. 26, 8, 2 comme le dérivé *sabaiarius*. Cf. v. h. a. *saf* « Saft », rac. \**sab*?

**sabanum**, -*in* : pièce de toile (*linteum uillōsum*) servant à divers usages, torchon, serviette, peignoir. Emprunt tardif (Pallad., Vég.) au gr. *σάβανον*, qui est lui-même d'origine sémitique et signifie « tissu fait à Saban (près de Bagdad) ». Représenté en espagnol et en v. fr. *sawene*, cf. M. L. 7478; en germanique : got., v. h. a. *saban* et en v. sl. *savan* « linceul ».

**sabbatum**, -*i* n. (surtout au pl. *sabbata*; les langues romanes attestent un doublet *sambatium*, cf. M. L. 7479, et v. *sa(m)biucus*, *stra(m)bus*) : le sabbat. Emprunté à l'hébreu *sahabbat* « repos » par l'intermédiaire du gr. *σάββατα*; apparaît dès l'époque impériale (Ov., Hor., etc.); panroman; irl. *sapat*, britt. *abat*; germanique : v. h. a. *sambaztac*. Autres emprunts : *sabbatizō*, *sabbatismus*. Avec suffixe latin : *sabbatarius*. V. B. W. *samedi*.

**sabina**, -*ae* f. : sabine, plante. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 7482; v. h. a. *seuina*. Le rapprochement avec *Sabinus* « Sabin » est peut-être une étymologie populaire. Cf. *sabiucus*?

**Sabini**, -*orum* m. pl. : Sabins, ancien peuple italique dont la réunion aux Latins a contribué à former Rome. Apparenté à *Sabelli* et à *Samnium*, d'où dérivent *Samnis*, -*itis*; *samniticus*. Semble sans rapport avec *Sabius* (Silius 8, 423), dont l'*ā* fait difficulté. Cf. *Sabius*, *Sabidius*.

La forme indigène était *Safini* : osq. *Safinim* « Samnium » (cf. Solmsen, *Untersuchungen*, p. 202).†

**sabiucus** : v. *sam-*.

**sabulum**, -*i* (*sabulō*, -*ōnis* m.; formes syncopées *sabulum*, *sablō* dans Venant. Fort. et dans les gloses) n. : sable; et spécialement « gros sable, gravier ». Attesté depuis Varron; technique. V. B. W. s. u.

Dérivés : *sabulōsus*; *sabulēta*, -*ōrum* : sablières (Plin.) et \**sabellum* (M. L. 7481), M. L. 7484, 5, 6. Germanique : b. all. *zavel*.

Il y a un rapport avec d'autres noms du « sable », gr. *ψάμμος* et *ἄμμος*, *ψάμαθος* et *ἄμαθος* (à côté de *ψαφαρός* « fin »?), avec v. isl. *sandr* et v. h. a. *sampt*, et même avec arm. *awaz*. Mais on ne saurait préciser. Mot populaire, dont il n'y a pas lieu de tenter de restituer l'original; le -*μ-* simple de *ψάμαθος*, *ἄμαθος* montre que -*μ-* de *ψάμμος*, *ἄμμος* est expressif; le -*b-* de *sabulum*, qui peut reposer sur \**bh-*, concorde avec le -*w-* de arm. *awaz*.

**saburra**, -*ae* f. : lest de navire, ballast. Dérivés : *saburrō*, -*ās*; *saburrālis*, -*ārius*. Ancien (Plt.). M. L. 7487-7488.

S

Terme technique, suspect d'être emprunté, dont l'aspect rappelle celui des noms propres *Mamura*, *Suburra*.

**saccharum**, -*i* n. (Plin.) : sorte de sucre, fait de la distillation des pousses de bambou. Transcription du gr. *σάκχαρον*, qui est lui-même emprunté au moyen indien *sakkarā*. Les formes romanes et germaniques remontent à l'arabe *sukkar*. M. L. 8441 a; B. W. s. u.

**saccus**, -*i* m. (*ā* d'après le témoignage des formes empruntées du celtique et du germanique) : sac (à blé, à argent, etc.); s. *uīnārius* : sorte de panier ou de crible en osier dans lequel on passait le vin pour le clarifier, d'où *saccō*, -*ās* « filtrer »; s. *niuārius* : morceau d'étoffe placé au-dessus d'un vase, d'une coupe, etc., sur lequel on disposait de la neige ou de la glace pour rafraîchir le vin; cf. *colum*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 7489; celtique : irl. *sacc*, britt. *sach*, et germanique : got. *sak-kus*, v. h. a. *seckil* « bourse », de *sacculus*, etc.

Dérivés et composés : *sacculus*; *sac(c)ellus* (cf. *offa/ofella*); *sacceus* et *saccinus* (Vulg.) : fait de toile à sac; *saccārius*; *sacculārius* : coupeur de bourse; *saccellārius* : trésorier; *sacellō*, -*ās*; *sacellatiō* (Vég.); *bisaccium* (Pétr.); *bisaccia*, Gloss. : besace, M. L. 1121; *sacciperium* : poche pour le porte-monnaie (Plt.), de *sacco* + un dérivé de *πῆρα* « besace »; la forme *saccibuccis* (Arn.) : « aux joues gonflées comme un sac », n'est qu'une conjecture de Saumaise. — Les gloses ont aussi *saccia*, et *sacellionēs* « *sacculōs* ».

Le mot se retrouve en gr. *σάκος*, qui l'a emprunté au sémitique *saq*, où il désigne une étoffe grossière servant à toute sorte d'usages : « cilice, tapis, couverture » et aussi « sac ». C'est dans ce sens secondaire que le mot a passé en latin; toutefois, dans le latin biblique, il a aussi le sens du classique *cilicium*. La façon dont ces mots ont été empruntés n'est pas exactement déterminable.

**sacellum** : v. *sacer*.

**sacēna** (*scēna*), -*ae* f. : *scena ab aliis a quibusdam sacena appellatur dolabra pontificalis*, Fest. 422, 32; et 444, 8, *scenam... utrum securis an dolabra sit ambiguitur... Liuius in Lydio* (Com. 2) : « *corrui quasi ictus scena, haut multo secus* ». Vieux terme du rituel, conservé seulement dans cette glose.

V. *secō*.

**sacer**, -*era*, -*erum* (ancien *sakros* attesté dans l'inscription du Forum, CIL I<sup>2</sup> 1); cf. aussi *sacro-sanctus* (avec *ō*?) ; *sacer* est à *sancio* à peu près comme \**tagro* dans *in-teger* à *tangō*. Pas de comparatif (c'est *sanctior* qui en tient lieu); superlatif *sacerrimus* (rare, archaïque). À côté d'un thème en -*o/e-*, qui se retrouve en osco-ombrien : osq. *sakropo* (qui semble féminin), omb. sa-

kra « sacrās », a existé en thème en -i- \*sākri-, bien attesté par osq. sakrim « hostiam » (abl. sg. sakrid, abl. pl. sakriss) et ombr. sakre « sacrum » (nom. acc. sg. n.), avec abl. pl. *sacris*, etc., conservé en latin dans la langue religieuse, notamment dans l'expression *sācrem porcum*, *sācrēs porci* qu'on trouve chez les archaïques, cf. Fest. 420, 26 sqq.; dans Rud. 1208, Plaute a la scansion *sācrēs*, sûre; pour la longue, cf. lat. *ācer*, *ācris*, en face de gr. ἄχος, et *pacer* (ital.) sous *paco*.

Ce qui est *sacrum* (ou *sācre*) s'oppose à ce qui est *profānum*; ce qui est *sacrum* appartient au monde du « divin », *quicquid quod deorum habetur*, suivant l'expression de Trébatius (chez Macrobe II 3, 2), et diffère essentiellement de ce qui appartient à la vie courante des hommes; on passe du *sacer* au *profānus* par des rites définis, et les deux catégories sont bien tranchées. Le sens de *sacer* diffère de *religiōsus* (distinction artificielle dans Gaius, Inst. 2, 3, *sacrae [res] sunt quae dis superis consecratae sunt; religiosae quae diis manibus relictae sunt*); cf. *Via Sacra*, *Sacer Oceanus*, etc. La notion de *sacer* ne coïncide pas avec celle de « bon » ou de « mauvais »; c'est une notion à part. *Sacer* désigne celui ou ce qui ne peut être touché sans être souillé, ou sans souiller; de là le double sens de « sacré » ou « maudit » (à peu près). Un coupable que l'on consacre aux dieux infernaux est *sacer* (*sacer esto*; cf. gr. ἄγιος), d'où le sens de « criminel » (*auri sacra fames*); cf. aussi *sacer morbus* = ἱερὰ νόσος (épilepsie), *sacer ignis*; ὄσ *sacrum* = ἱερὸν ὄστέον. Le n. *sacrum* désigne toute espèce de chose sacrée : *sacrum facere* « accomplir une cérémonie sacrée », d'où *sacrificiūs*, *-ficiō*, *-ās* (*-ficor* et *exsacrificō*, Enn.), *sacrificium* (cf. ἱεραργέω, -γία), *sacrificulus* (surtout dans l'expression *rex sacrificulus*, où *-ficulus* semble être à *-ficiō* comme *bibulus*, *legulus* à *bibō*, *legō*). V. plus loin *sacerdōs*, pour une forme plus ancienne du nom d'agent. Au pl. *sacra*, *-ōrum* « les cérémonies du culte » et le culte lui-même : *s. publica*, *s. priuata*. Ancien, usuel, non roman, où il a été éliminé par *sanctus*, qu'a répandu l'Église. Celtique : l'irlandais a des mots d'Église : *sacraill*, *sacarbaic*, *sacrifis*, *sacramint*, *sacrista*.

Autres dérivés et composés : *sacellum* : diminutif du n. de *sacer*, substantivé dans le sens de « petit sanctuaire », consacré à un dieu, contenant un autel, mais dépourvu de toit, d'après Fest. 422, 15; *sacrarium* : endroit où l'on enferme les *sacra* (comme *armarium/arma*), cf. Dig. 1, 4, 9, « sanctuaire »; *sacrarius* m. : *sacristain*; *sacrānus*, *-a*, *-um* : *-i...* *Reate orti... dicti sacranum quod uere sacro sint nati*, P. F. 425, 1 (cf. *primānus*, *primus*); *sacrima* : ... *mustum quod Libero sacrificabant*, P. F. 423, 1 (cf. *χάλλυμος* en face de *χάλος*); *sacrō*, *-ās* : *consacer* (cf. les formes osques du verbe fréquent, e. g. *sakarater* « sacratur », avec les dérivés osq. *sakararaklum* « sacellum » et péligien *sacaraciriz* « \*sacrātrix »); d'où le composé d'aspect déterminé *cōnsecrō* (*cōnsacrō*, M. L. 2155; celtique : irl. *cosecraim*, britt. *cysegru*) et ses dérivés *cōnsecrātiō* et, à basse époque, *cōnsecrān(e)us* : *συμμόστης*; *dēsacrō* (*dēsacrō*), époque impériale (contamination de *cōnsecrō* et *dedicō*); *esecrō* (et *exsecrō*) : *exécérer*, *maudire*; *obsecrō* : « *obscrare est opem a sacris petere* », P. F. 207, 7, « *prier au nom des dieux* », avec *tmēse ob uās sacrō*, souvent formule de la langue familière; employé en incise, avec

valeur affaiblie, cf. Plt., Au. 733 : *quo, obsecro, pacis esse possum*, v. Bryant, Harv. Stud. 9, 123 sqq.; *Wald kernagel, Verm. Beitr. z. griech. Sprachk.* 24, d'où *Wald secrō* (Plt.); *resecrō* : *resecrare soluere religione, utique cum reus populum comitiis orauerat per deos ut eo periculo liberaretur, iubebat magistratus eum resecrare. Plautus* (Au. 684) : « *resecroque, mater, quod dudum obsecraueram* », P. F. 353, 14; rare et archaïque. Cf. M. L. 7493, *sacrāre*; 7494, *sacrātum*, et 7494 a, \**sacrista* (avec suffixe grec).

De *sacrō* dérive, en outre : *sacrāmentum*, terme du droit : « *dépôt fait aux dieux d'une certaine somme comme garantie de sa bonne foi ou de la bonté de sa cause dans un procès* »; cf. Varr., L. L. 5, 180, *ea pecunia quae in iudicio uenit in litibus, sacramentum est sacro; qui petebat et qui infuitabatur, de aliis rebus uterque quingenos aeris ad pontem (l. pontificum?) deponebat, de aliis rebus item certo (certabant Collart) alio legitimo numero assum (l. actum?)*; *qui iudicio uicerat, suum sacramentum e sacro auferebat, uicti ad aerarium redibat*. Cf. Fest. 468, 16 sqq. Il est probable que ce dépôt s'accompagnait d'une prestation de serment (*iūsiurandum*); de là le sens dérivé qu'a pris le mot; cf. Fest. 466, 2 sqq. *sacramento dicitur quod (iuris iurandi sacratio)ne interposita actum (est)*, et P. F. 467, 3. C'est ce sens de « serment » que le mot a pris dans la langue militaire, où il s'employait d'abord dans une acception différente de *iūsiurandum*, le *sacrāmentum* étant personnel et volontaire, le *iūsiurandum* étant collectif et imposé; cf. T.-L. 22, 38, 2-5. Dans la langue de l'Égise, *sacrāmentum* a désigné tout objet ou tout acte ayant un caractère sacré : mystère, révélation, sacrement, etc. (v. Blaise, s. u.). M. L. 7492; *sacrāmentarium* : *sacramentaire*. *SurIsacramentum*, v. H. Lévy-Bruhl, REL XXX, 1952, 296 sqq.

*sacerdōs*, *-dōtis* c. (le féminin *sacerdōtia* est récent, plus récents encore *sacerda*, CIL VIII 3307, 10575, fait peut-être sur *sacerdōs* prononcé *sacerdus*; et *sacerdōtissa* (cf. *abbatissa*) : celui qui accomplit les cérémonies sacrées, prêtre en général; cf. Varr., L. L. 5, 83, *sacerdotes uniuersi a sacris dicti*. Passé par l'Église en celtique : irl. *sacart*, *sacerdote*, et en germanique; v. angl. *sacerd*. Dérivés : *sacerdōtium*, *-dōtātis*, *-dōtāre*; *sacerdōtula*. De \**sakro-dhō*-ts, le second élément appartenant à la racine \**dhē*-, v. *faciō* et *-dō*; le vocalisme du timbre o du second terme de composé est ancien. Thème consonantique : le génitif pluriel est *sacerdōtum*; pour la formation, cf. *locu-plēs*, *plē-t-is*. Vieux composé de type indo-européen, à côté duquel s'est formé en latin même le type récent *sacrificus*, voisin de *sacrificium*. V. H. Pedersen, MSL 22, 5.

*sacrilegus* (cf. *legō* et la citation de Non. 332, 23), qui du sens de « voleur d'objets sacrés », *ἱερόσυλος*, a passé au sens plus large de « sacrilège, profanateur »; *sacrilegium* (époque impériale); *sacrifer* (Ov.); *sacriola* (époque impériale) : *victimaire*, prêtre.

*sacrōsanctus* (δ, Orientius 2, 830; confirmé, selon L. Havet, *Man.*, § 322, par la prose métrique; cf. Cic. Balb. 32, *si quidem sacrosanctum est*; et la « tmēse », *sacroque sanctus* (Plin. 7, 143) : adjectif appartenant à la langue du droit et de la religion, qualifiant une personne ou un objet dont le caractère sacré ou inviolable a été solennellement reconnu; cf. F. 422, 17 : *-m dic-*

*tum quod iure iurando interposito est institutum, si quis id uiolasset, ut morte poenas penderet*, et Rosenberg, Hermes 48, 3. Sans doute juxtaposé formé de *sacrō* (ablatif instrumental de *sacrum*) + *sanctus* (cf. *uērissimū*). Les explications par un couple asyndétique *saculo* (*sanctus*) dont les éléments se seraient soudés ou par un composé dont le premier élément serait la forme du thème nu *sacro* semblent contredites par la quantité longue de l'o de *sacrō*- et soulèvent, du reste, d'autres objections. Toutefois, Tertullien recrée *saceransatus*.

*sancio*, *-is*, *sānxi*, (*sanciuī*, Pomp.), *sānctum*, (*sancitum*, Lucr.), *-ire* : terme de la langue religieuse et politique « rendre sacré ou inviolable » : *s. legem*; par suite « établir solennellement par une loi, etc. » : *s. lege ut, nē*; et enfin « ratifier, sanctionner ». Alors que *sacer* signifie en certains cas « voué aux dieux infernaux, exécutable, etc. », *sancio* a aussi le sens de « proclamer comme exécutable », d'où « interdire so'ennellement », puis « punir » : *s. capite, supplicio, execrationibus publicis*. De là : *sānctus* « rendu sacré ou inviolable, sanctionné », cf. Ulp., Dig. 1, 8, 9, où la différence avec *sacer* est bien établie : *proprie dicimus sancta quae neque sacra neque profana sunt, sed sanctione quadam confirmata, ut leges sanctae sunt, quia sanctione quadam sunt subnixae. Quod enim sanctione quadam subnixum est, id sanctum est, etsi deo non sit consecratum* (cette différence de sens entre *sacer* et *sānctus* n'exclut pas la parenté initiale; l'état de *sānctus* est obtenu par un rite de caractère religieux; *sacer* indique un état, *sānctus* le résultat d'un acte); puis *sānctus* a reçu le sens du gr. ἄγιος, qui, lui-même, chez les juifs et les chrétiens, a reçu le sens de l'hébreu *qōdās*; du sens de « consacrer, établir, consolider par un rite », on est passé ainsi à un sens essentiellement moral : « vénéré » et « vénérable », « vertueux » et, dans la langue de l'Égise, « saint ». *Sānctum* n. « sanctuaire » : *s. sānctōrum* (rendant τὸ ἄγιον, τὰ ἅγια, τῶν ἁγίων). Mais, dans le latin classique, *sānctus* est encore loin de cette valeur toute morale; chez Cicéron et Virgile, *sānctus* est dans une période de transition.

Dérivés : *sānctio* f. : *sanction*; *sānctor* (Tac.); *sānctiūs* « inviolabilité » et « sainteté »; *sānctiūdō*; *sānctimōnium*, *-mōniālis*; *sānctuārium* (époque impériale pour *sacrarium*); *sānctescō* (Acc.); et, dans la langue de l'Église, *sānctificus*, *-ficiō*, *-ficium*, *-ficiūtō*, etc., calques du gr. ἁγιαζω, ἁγιασμός. Cf. M. L. 7569, *sancus*; 7567, *sanctificāre*; 7568, *sanctitās* [celtique : irl. *sant*, *saiht*; britt. *sanct*, *sancitair*, mots savants]; tous mots qui ont pénétré dans les langues romanes par l'intermédiaire de l'Église.

Pour *Sancus*, v. ce mot.

La forme de *sancio* est pareille à celle de *uincio*; le perfectum *sānxi*, l'adjectif en *-io*, *sānctus*, sont du même type que *uinxī*, *uinctus*. Comme dans lit. *jūngiu* en face de lat. *iungō* (v. ce mot), il y a ici à la fois l'infixe nasal, qui s'est largement développé en latin et en baltique, et le suffixe de présent *-ye/-ē-*. L'a de osq. *saahitum* « sanctum » a l'air de supposer un ancien \**sankto*- en italique; l'ombrien a, de même, *sahatam* « sanctam ». Les objections de Kretschmer, Glotta, 10, p. 155 sqq., ne prouvent pas contre le rapprochement de *sacer* et de *sancio*, que Kretschmer n'écartera, du reste, pas absolument, et elles aboutissent à priver *sancio* de

toute étymologie. Du reste, de même que l'on a lat. *con-iugāre* en face de *con-iungere*, l'osque a *sakahiter* (pour \**sakarahiter*?) « sacrificātur », à côté de *saahitum*, en face de lat. *sancio*. Un présent à nasale infixée tel que *sancio* indique le passage à un état de choses nouveau. Si, comme il semble, *sacer*, *sancio* est apparenté à hitt. *šaklai-* « coutume, rite », le latin et le hittite auraient en commun une racine servant aux idées religieuses et juridiques du plus ancien vocabulaire indo-européen. En dehors de ce rapprochement, il est impossible de trouver un correspondant précis au groupe italique de lat. *sacer*, *sancio*. On rapproche v. isl. *sött* « entente, compromis », qui est de sens différent et où le caractère de la consonne finale n'est pas discernable. Ce mot scandinave ne doit pas être séparé du groupe de got. *sakan*, qui s'applique à toute discussion, à toute querelle de caractère verbal et, à en juger par le sens précis de v. isl. *sök*, v. sax. *saka*, v. h. a. *sahka*, etc., se rapporte originairement à une « affaire judiciaire », à un « procès », donc à quelque chose qui se règle au moyen de formules. Un rapprochement avec le groupe de *sacer*, *sancio* est donc possible. Le fait que le germanique a le représentant k d'un ancien g en face de k italique ne fait pas difficulté : la forme du verbe *sakan* donne lieu de croire qu'il s'agit d'une racine fournissant un présent aoriste radical de type athématique, ce qui rendrait aussi compte de lat. *sancio*; dans ces racines, le frottement entre sourde et sonore finale arrive souvent. Dès lors, rien n'empêcherait de rapprocher, d'autre part, le groupe de gr. ἄγιος « j'ai un respect religieux pour », présent dérivé dont la forme s'expliquerait bien dans une racine fournissant un ancien présent radical athématique, ἄγιος « saint », ἄγρός « pur »; le rapprochement de ces mots grecs avec la famille indo-iranienne de skr. *yājati* « il sacrifie » n'est bon ni pour la forme ni pour le sens. Toutefois, les trois groupes de lat. *sancio*, de got. *sakan* et de gr. ἄγιος ne comportent pas de concordances de sens ni de formes assez précises pour autoriser une affirmation. Il est curieux qu'aucun mot pour la notion de « sacré » ne soit attesté pour l'indo-européen commun : le vocabulaire proprement religieux varie beaucoup d'une langue indo-européenne à l'autre.

*sācōma*, *-atis* n. : contrepoids. † Emprunt (Vitr.) à une forme dorienne correspondant à att. σήκωμα.

Dérivé : *sācōmārius*, *-a*, *-um* (tardif).

*sacrima* : v. *sacer*.

*saeculum* (*saeculum*), *-ī* n. : génération (sens fréquent dans Lucrèce, au pluriel : *saecula hominum, ferarum, animalium; mortalia saecula*, etc.), correspondant à gr. γενεά et à φῶλον; cf. avec Hom. η 206, ἄγρια φῶλα γυναικῶν, la traduction latine *fera saecula* et les exemples cités par Burger, *Les mots de la famille de φῶν en grec ancien*, p. 83 sqq.; durée d'une génération, fixée, entre autres, à cent ans, « siècle », cf. Varr., L. L. 6, 41, *saeculum spatium centum annorum uocarunt*, et P. F. 441, 4, *saeculae iudi apud Romanos post centum annos febant, quia saeculum annos centum extendi existimabant*; puis « longue période d'une durée indéterminée »; enfin, dans la langue de l'Église, « le siècle, le monde », traduction du gr. αἰών, qui lui-même s'est chargé du sens d'un mot

hébreu. Ancien, usuel et classique. Remplace en partie *aeuom*, q. u. ; les représentants romans du type fr. *siècle* sont des mots savants, M. L. 7495, comme irl. *sáigul*. Le dérivé *saeculāris* s'applique aux jeux, s. *lūdī* ; ce n'est que dans la langue de l'Église qu'il a pris le sens de « séculier, profane », d'après *saeculum*.

Sans étymologie hors du celtique : cf. gall. *hoedl*, de \**saillo-* « durée de la vie, vie », dont le sens concorde avec celui qu'a lat. *saeculum*, notamment chez Lucrèce. Ce rapprochement, limité à deux langues, est peu significatif. Beaucoup de mots à diphtongue en *-ae-* sont sans étymologie.

**saepe** adv. : souvent. D'où *persaepe*, *saepenumerō*, forme renforcée ; *saepiusculē*, *saepiculē*. Attesté de tout temps, mais concurrencé en latin même par *subinde* ; non roman. V. B. W. souvent.

Semble le neutre d'un adjectif \**saepis* « οὐχός » dont le comparatif *saepior* et le superlatif *saepissimus* sont cités par Prisc., GLK III 80, 5 et II 90, 15, qui les attribue aux *antiqui* et cite un exemple de Caton auquel on peut ajouter le *copiast saepissima* de Plt., Persa 633 (leçon de A ; *sepisse B*, *sepissime CD*). Le sens aurait été d'abord « d'une façon serrée » ; cf. ital. *spesso* « souvent », de *spissus*.

On a rapproché *saepēs*. Adverbe expressif dont l'origine n'est pas claire.

**saepēs** (*saepis*, *saeps*, *sē-* ; mais les manuscrits en capitale de Virgile ont toujours la diphtongue), *-is* f. : haie ; puis « clôture ». Ancien (*saepiō* est dans Enn.).

Dérivés : *saepiō*, *-is*, *-psī*, *-ptum* = entourer d'une haie, enclore ; puis « protéger, défendre » ; *saepium* ; *saepitiūs* (tardif) ; *saepitiūsus* (archaïque) ; employé seulement au sens dérivé de « obscur, caché » ; *saepimen* (Apul.) ; *saepimentum* : enclos ; *saepitiō* (rare, époque impériale) ; *saepitor*, *saepitus*, *-ūs* (Itin. Alex.) ; *cōnsaepiō* et *cōnsaepium* ; *intersaepiō* = διαφράσσα ; *intersaepium* = διαφράγμα ; *saepicula* f. : petite haie ; *praesaepē* (*praesēpe*), *-is* n. (et *praesēpēs* f., Plt., Cu. 228) : parc à moutons, étable, écurie ; *praesēpium*, *-piarium*, *-piātus* (tardifs). Mot de la langue rustique, *saepēs* (*sēpes*) est bien représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 7496 ; cf. aussi 7497, *saepium* ; 6724, *praesēpe*, et 6724 a, *praesēpium*. Celtique : irl. *praiseach*, britt. *preseb*.

Le rapprochement qui a été proposé avec gr. *αἰψός* « buisson, broussailles », *αἰψαῖα* « clôture (d'épines ou de pierres sèches) » ne s'étend pas hors du grec et n'explique pas le détail du mot latin. En tout cas, il s'agirait d'un terme technique, comme le montre le vocalisme a.

**saeta** (*sēta*), *-ae* (souvent au pl. *saetae*) f. : 1° soies, crins, poil (rude) d'un animal, piquants ; par dérivation, « crinière » ; 2° objet fabriqué en soie, ligne de pêcheur, brosse, etc. Depuis Plt., Cas. 929. Technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 7498. Le français suppose *sēta*, comme le germanique : v. angl. *sēta* « Seide », et l'irl. *sīta* ; toutefois, dans les manuscrits, la graphie avec *ae* est la plus fréquente, notamment chez Virgile.

Dérivés et composés : *saetisus* (poétique et époque impériale) ; *saetiger* (poétique) ; *saetula*, rare et tardif (Arn.), demeuré en italien, M. L. 7500 ; *saeticius* (*sē-*) attesté dans les gloses : *cribrum saetium ad pollinem*

(Plac. V 59, 24), et demeuré dans les langues romanes, M. L. 7499 (cf. fr. *sas*), et *saetaciō*, *-ās* (Orib.) ; *bisacra* (*porca*) ; *equisaetum* (v. *equus*). Sans étymologie claire. On compare germ. : v. h. *seid*, *seita* « corde, lacet », lit. *sētas* « crible (en crin de cheval) », etc.]

**saeuus** (*saeuos*), *-a*, *-um* = emporté, furieux, féroce, adv. *saeuiter* et *saeuē*.

Dérivés et composés : *saeuio*, *-is* (ancien et tardif), mais semble évité par César, qui n'en a qu'un exemple, et par Cicéron, qui n'emploie que *saeuus* et *saeuitia* ; *saeuitia* (usuel et classique) ; *saeuitiō* (Gl.) ; *saeuūs* (tardif et rare) ; *saeuitūdō* (z. λ. Plt.) ; *saeuidicus* (Tér.) ; *dēsaeuio* (poétique ; époque impériale) : 1° être en fureur ; 2° cesser d'être en fureur (Luc. 5, 304) ; *exsaeuio* : cesser d'être en fureur (T.-L. 30, 39, 2) ; *in-*, *per-*, *re-saeuio*.

Même diphtongue en *a* et même suffixe que dans beaucoup d'adjectifs désignant un défaut : *aeger*, *laeuus*, *saeuus*, *caeuus*, *claudus*, *uulgus*, etc. Le sens premier était peut-être « à l'aspect (au visage) effroyable » ; cf. gr. *αλαρχής*. Ancien (Liv. Andr.), surtout poétique. Non représenté dans les langues romanes.

On a rapproché lett. *sievs* « cruel » ; quand les adjectifs de ce genre ont un correspondant, ce qui est le cas de *laeuus*, *saeuus*, *caeuus*, l'extension en est faible.

**sāga** : v. *sāgus*.

**sagēna**, *-ae* f. : seine, filet de pêche. Emprunt au gr. *σαγήνη*. M. L. 7505. Celtique : britt. \**seulenn?* ; et germanique : v. angl. *segne*, fris. *seine*, etc.

Dérivés : *sagēnicum* (Ed. Diocl. 5, 11) ; *sagēnula* (Gl.).

**sagīna**, *-ae* f. : 1° engraissement, s. *ānserum*, *galinārum*, etc., et par suite « nourriture, régime » (en particulier des gladiateurs) ; 2° embonpoint, obésité, graisse ; 3° animal engraisé (rare). Ancien (Plt.), usuel. Les langues romanes supposent un doublet *saginum* (et \**sagimen*). M. L. 7506 ; B. W. *saindox*.

Dérivés : *saginō*, *-ās* ; *saginātiō*, *-tor* ; *saginārium* : endroit pour engraisser.

Aucune étymologie. Terme technique.

**sāgiō** : v. *sāgus*.

**sagitta**, *-ae* f. (f) : 1° flèche ; 2° objet en forme de flèche : pointe d'une branche (cf. Isid., Or. 17, 5, 7) ; lancette ; sagittaire (plante) ; la Flèche (constellation). Ancien (Pl., Naevis), usuel. M. L. 7508. Celtique : irl. *saiget* ; britt. *saeth*.

Dérivés et composés : *sagittula*, demeuré en italien, M. L. 7510 ; *sagittārius* ; *sagittātus* (Plt., Tric. 242), sur lequel a été fait à l'époque impériale *sagitiō*, *-ās*, qui a passé dans les langues romanes, M. L. 7509, d'où *sagitiātor* ; *sagiti-fer*, *-potēs* (poétique) ; *sagitticum* : *Iouis barba*, CGL III 576, 50.

Sans doute mot d'emprunt à une langue non indo-européenne ; l'arc et la flèche ne sont pas des armes nationales à Rome. La finale *-itta* paraît étrusque ; Plaute scande *sagīta* ; cf. Havet, *Man. crit. verb.*, § 1142 ; Lindsay, *Early Lat. Verse*, p. 115.

**sagma**, *-ae* f. : bât, selle ; chargement suspendu au

gens de « quêter » appliqué au chien, on serait passé à celui de « avoir du nez ».

**saīō**, *-ōnis* m. : *poenātor*, *tortor* ; cf. Thes. Gloss., s. u. ; Isid., Or. 10, 262. Se trouve aussi dans Cassiodore. Mot de basse époque, germanique, latinisé. V. Sofer, 153 ; M. L. 7507.

**sāl**, *sālis* m. et n. (abl. *sale* indiquant un thème *sal-*, et non \**sali-* ; le masculin semble ancien, cf. Non. 223, 11 sqq. ; le priuril est toujours masculin : *salēs* ; *sāl* neutre (dans Fabius Pictor) est peut-être formé d'après *mel*, auquel il s'oppose ; on trouve aussi un doublet *sale* dans Enn., A. 385 ; Caton, Agr. 162, 1 ; Varron ap. Non. 223, 17 ; 162, 1, sans doute formé sur *salis*, d'après *mare*, *maris*) : 1° sel, puis toute substance salée ou amère, d'où \**salnitrum*, M. L. 7546 ; \**salpetrae*, 7550 ; le priuril *salēs* désigne les grains de sel ; en poésie, à l'imitation du gr. *ἄλας* « mer » (rare, Vg. Ae. 3, 385) ; 2° sel de l'esprit, piquant, etc., cf. Plin. 31, 88 : (*sal*) *adeo necessarium elementum est, ut transierit intellectus ad uoluptates animi quoque. Nam uia sales appellatur, omnisque uitae lepos et summa hilaritas, laborumque requies non alio magis uocabulo constat ; sens qu'on retrouve dans *salsus* et son contraire *insulsus* « non salé, insipide, fade ». Gr. *ἄλας* a le même emploi dans la κοινή. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7521.*

Dérivés : *salārius* : relatif au sel : *Salaria uia Romae est appellata quia per eam Sabini sal a mari deferebant*, P. F. 437, 4 ; *salārium* : somme donnée aux soldats pour acheter leur sel (cf. *calcārium*, *congīarium*, *uestiārium*), par suite « solde, salaire » ; d'où *salāriarius* m. (tardif) « salarié, mercenaire ».

*salinus* : de sel, salin ; subst. *salinum* : salière, et *salinae* f. pl. : saline(s) ; *salinārius* ; *salinātor* (usité comme surnom), cf. M. L. 7535-7538 ; *saliniēnsis* (Inscr.) « marchand de sel » ; *salillum* n. : petite salière.

Composé : *salifodina* f. (mine de sel) (Vitr.). *salīō* (*salō*), *-is*, *salsus*, *-īre* et *sal(l)īō*, *-īs*, *sal(l)ītus* : saler, M. L. 7539 (logoud.) ; irl. *saillim?* Il y a deux formations différentes : *salō* est issu de \**sal-d-ō*, comme le montre *salsus* de \**sal-d-tos* ; *sal(l)īō* est un dénominatif à suffixe *-ye/o-* ; *salīō* est influencé par *salō*, comme *salō* par *salō*. De là *salsus*, *salsa*, M. L. 7550 a, et *subsalsus*, *insulsus*, M. L. 4476 ; *insulsē*, *insulsūtās* ; *salsūrā* (*saliūra*, que Bücheler veut lire dans Plt., Cu. 22, est invraisemblable), *salsamentum* (*-men*, Arn.), *salsamentārius* ; *salsedō*, *salsūtās*, tous deux rares et tardifs ; *salsiusculus* (S<sup>t</sup> Aug.) ; *salsitūdō*, *salsūgō* (et *salsilāgō*) ; *Salsulae* (*Aquae*) ; et aussi *salūtra* (Colum.) ; *salaccacabia*, *-ōrum* (Apic.) ; lecture douteuse ; salaisons. Cf. aussi M. L. 7528, \**salt-cāre* ; \**salmūria*, 7545, attesté aussi par le germanique : v. angl. *soelmeyrie* ; *salsicius* (de *salsus*, comme *empticius* de *emptus*), d'où *salsicia* (*farta*) : britt. *sel-sig* « saucisse ».

L'ā de *sāl* s'explique par le caractère monosyllabique de la forme ; lat. *sal-* (avec ombr. *salu* « salem ») est à rapprocher de gr. *ἄλας*, *ἄλας* (masculin) ; féminin seulement au sens de « mer » ; même a dans v. sl. *solt* (féminin), qui repose sur *sal-*, à en juger par le dérivé *slanū* (de \**solnū*) « salé » ; l'arménien *al* « sel » est un thème en *-i* ; le tocharien B a *sālyi* ; il peut y avoir eu un élār-

bât. (bête de) somme. Emprunt technique et populaire au gr. *ἀγάμα*, *-ατος*, (Vég., Vulg., Isid.). Dérivés : *sagmō*, *-ō* (Gloss.) ; *sagmat* : *ἀσάσει ἄνον* ; *sagmātus* : *σασαγμάτος* ; *sagmārius* « sommier ». Panroman, sauf roumain ; celtique : irl. *suma*, britt. *sam*, et germanique : v. h. a. *soum*, v. angl. *seam*, sous la forme *sauma* (cf. *Aquila* attestée dans Isid., Or. 20, 16, 5 ; M. L. 7511, 7512 ; Einfl., p. 170 ; Sofer, 151 ; B. W. *somme* I et *sommier*).

**sagmen**, *-inis* n. : *-a uocantur uerbenae, i. e. herbae purgae, quia ex loco sancto arcebantur a consule praetore, legatis proficiscentibus ad foedus faciendum bellumque indicendum ; uel a sciendo, i. e. confirmando*, F. 424, 24 ; cf. Dig. 1, 8, 8. Vieux terme rituel (Naeuius) ; sans doute apparenté à *sacer*, *sanciō* ; cf. Dumézil, *Jupiter, Mars, Quirinus*, p. 256, n. 2. Cf. *sāmentum?*

**sagum**, *-ī* n. (*sagus* m., Enn.) ; certaines formes romanes supposent aussi *saga*, sans doute d'après *toga*, v. B. W. *saie*) : 1° sayon, sorte de manteau en laine grossière, d'origine gauloise, d'après Polybe, cf. Rich., particulièrement « manteau de soldat » (opposé s. u. ; vêtement du civil), d'où *saga sūmere*, *pōnere*, à *toga*, *ire*, *in sagis esse* ; 2° couverture, housse. M. L. 7515. Celtique : irl. *sāi*, *sachill*. Les autres mots celtiques proviennent peut-être du français par l'anglais ; v. J. Loth, s. u. *sae*.

Dérivés : *sagātus* ; *sagārius* ; *sagulum*, M. L. 7514 ; *sagulātus*, *-rius*.

Cf. lit. *sagis* « manteau de voyage pour femmes », lett. *sagsd?*

**sāgus**, *-a*, *-um* : surtout au fém. subst. *sāga* « sorcière » ; *sāgiō*, *-īs*, *-īre* ; peu usités et remplacés par leurs composés plus précis *praesāgus*, *praesāgiō*, *-īs*, d'où *praesāgium* ; et à basse époque *praesāgō*, *-ās* ; *sāgāx*, *-ācis*, ancien (Enn.), fréquent et classique ; *sāgaciūs*, *-ter* ; et peut-être *sāgāna* « devineresse » qu'y rattache Priscien, GLK II 120, 21, mais qui est attesté seulement comme nom propre et dont l'ā fait difficulté.

Le sens est défini par Cic., Diu. 1, 31, 65 : *sagire sentire acute est ; ex quo sagae anus, quia multa scire uolunt, et sagaces dicit canes. Is igitur qui ante sagit quam oblata res est, dicitur praesagire, i. e. futurum ante sentire*. Le sens général est « avoir du flair » ; cf. *sagax nasum habet*, Plt., Cu. 110 b ; *uolures sagacius odorantur*, Plin. 10, 191, etc. Pour l'alternance, cf. *contāgium* et *tāgax*, *dicere* et *dīcax*.

*Praesāga* est demeuré en français, où il désigne un oiseau de mauvais présage, l'orfraie, dite aussi *fresaie*. M. L. 6723 ; B. W. s. u.

La racine \**sag-*, \**sæg-* a dû fournir un présent radical athématique, à en juger par l'opposition entre lat. *sāgiō* et irl. *saiгим* « petō, aedeō » (avec subj. *sās-*). Le grec s'est tiré d'affaire en employant le type itératif : dor. *ἀγέμαι*, att. *ἡγόμεαι* « je conduis, je dirige en qualité de chef » (aor. *ἡγόμην*). On ne peut déterminer si le type germanique de got. *sokja* « je cherche » répond à celui de lat. *sāgiō* ou à celui de gr. *ἡγόμεαι*. Sur hitt. *sakiya* « montrer des signes, présager », *sākiyah* « faire connaître, manifester, prononcer un oracle », v. Benveniste, BSL 33, 141. Cette racine n'est pas attestée en indo-iranien. *Sāgiō* serait un terme de chasse : du

gissement -i-; car le celtique a une forme élargie : irl. *salann*, et il y a une autre forme élargie dans got. *salt* (neutre) et arm. *alt* (thème en -i-) « sel, saline ». Lat. *sallo* de \**saldō* n'a rien à faire avec un thème nominal en -d-; -de/o- y est le suffixe de présent connu par *tendō*, *cūdō*, *jallō*, etc. Vocalisme radical a qui n'a rien de surprenant dans ce terme technique.

**salamandra**, -ae f. : salamandre. Emprunt (Celse, Plin., Pét. r.) au gr. σαλαμάνδρα, déformé dans la langue populaire; cf. M. L. 7525.

**salapittia**, -ae f. : chiquenaude (Arn., Ital. Ioh. 18, 22, et Gloss.). Conservé dans un parler italien. M. L. 7526. De gr. σαλαπιγγίτης, épenthèse osque?

**salapūtium**, -i n. (*salaputtium*) : nain, nabot (?). Mot familial (Catul. 53, 5), de formation et de sens obscurs. On a un cognomen *Salaputis*. CIL VIII 10570.

**salar**, -aris m. : sorte de truite, ou jeune saumon (Aus., Sid.). Cf. *salmō*.

**salārīana**, -ae f. : sorte de châtaigne (Pline). De *salārīus*?

**salebra** : v. *salīō*.

**salgama**, -ōrum n. pl. : conserves (faites dans le sel = ἄλας), Col. Le singulier *salgamum* est plus récent.

Dérivés : *salgamārius* et sans doute *salmacidus*, glossé ἀλμυρός; \**salmūria* « saumure ». M. L. 7543, 7545.

Sans étymologie.

**salicestrum** : v. *salix*.

**Salii**, -ōrum m. pl. : Saliens, collège de prêtres consacrés au service de Mars par Numa. Leur nom est rattaché à *salio* par tous les anciens, cf. Varr., L. L. 5, 85, *Salii ab saltando, quod facere in comitiis in sacris quotannis et solent et debent*, et les références de Goetz-Schoell, ad loc., et le composé *praesul* semble désigner à l'origine le chef des Saliens; cf., toutefois, F. 438, 27, *salios a saltando et saltando dictos esse quomuis dubitari non debeat, tamen Polemon ait Arcada quendam fuisse, nomine Salium, quem Aeneas a Mantinea in Italiam deduxerit, qui iuuenes Italicos ἐνόηκλον saltationem docuerit*.

Dérivés : *Salīaris*, -e; *salīares cenae, epulae*, expressions dont dérive le sens de « somptueux, magnifique »; cf. Fest. 439, 7 sqq.; *Salīatus*, -ūs.

La forme *Salisubli* (-lis?) génitif d'un nom de divinité (?), Catul. 17, 6, est obscure : de *salio* + *subsilio*?

**salīō**, -is, **saluf** (et *saluī*, *salū*, époque impériale), **salturn**, **salire** : sauter, bondir; cf. Plin. 10, 111, *ambulant aliquae [aues] ut cornices; saliant aliae ut passerres, merulae; jaillir (de aquā), palpiter (de corde); saillir (transitif dans la langue des éleveurs); d'où salāx « lubrique » et « aphrodisiaque ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7540; B. W. *saillir*. Irl. *salach* « salāx ».*

Dérivés : *salāx* (cf. plus haut); *salāciūs*; *Salācia*, nom d'une déesse marine, opposée à *Malacia* (v. *salum*); *salēbra*, -ae : aspérités du sol, ornière, cahot, M. L. 7527; et cf. *latebra*, *scatebra*; *salebrōsus* et *salebrātus*, *salebrūūs* (tardifs).

*salvus*, -ūs m. : saut, bond, puis « passage étroit, pas » (cf. Pas de Calais, Pas des Thermopyles), « dé-

filé » (sensū obscenō, dans Plt., Gas. 922 et Cu. 56) ou, comme ces endroits sont souvent couverts de bois et de pâturages, « pâturage, herbage », et même « mesure de terre de 4 centuries » (Varr., R. R. 1, 10). Dérivés : *saluārius*, *saluātīm*, *saluēnsis*, *saluōsus*. Cf. *salvus*, M. L. 7553, 7554, et *saluārius*, 7555; *saltor* (et *salitor*), *salitiō* (Vég.). Celtique : irl. *sal*.

*Salio* a fourni de nombreux composés en -siliō dans lesquels le préverbe précise seulement l'idée verbale ab-, ad-, circum-, dē-, dis-, ex-, in-, prae-, pro-, re-, sub-, trans-siliō. Il faut noter seulement que *insulius* apparaît dans la langue de l'Église avec le sens de « insulte », sans doute sous l'influence de *insulāre*, qui est employé au sens moral déjà par Cicéron. Cf. aussi \**assalire*, \**assalius*, M. L. 713, 714. Pour *praesul*, v. ce mot.

De *salio* existe un itératif-intensif ancien et usuel, *salto*, -ās (*salitiō*, Varr.), qui tend à se substituer à *salire* (comme *cantāre* à *canere*) dans le sens de « sauter », bien représenté dans les langues romanes, M. L. 7551, et en germanique : v. h. a. \**salzōn*, v. angl. *sealtian*. Du sens ancien de « sauter à plusieurs reprises » est dérivé le sens technique de « danser »; de là : *saltātor*, -trix, -tiō, -tiuncula, -tōrius, -tus, -ūs, *salitābundus*, qui tous se rapportent à l'idée de « danser ». Comme *salio*, l'itératif *saltō* a de nombreux composés qui sont en -sultō : ad- (as-), dis-, ex-, in-, per-, prae-, re-, sub- (sus-), trans-sultō. *Ezsultō* et *insultō* ont souvent le sens moral qu'ont leurs calques du français savant *exultare* et *insultare*. Forme récente sans apophonie : *dēsaltiō*. Dérivé secondaire : *salitiō* (Hist. Aug.).

Le présent *salio* n'a d'autre correspondant exact que gr. ἄλλομαι, qui a le même sens. Pas plus en grec qu'en latin, il n'y a trace d'un aoriste en -s-. La langue homérique a conservé un aoriste radical ἄλτο, -ἀλμενος.

**salis(s)atiō**, -ōnis f. (Marc. Emp. et Gloss.) : palpitation, s. cordis, gl. πάλλω Du gr. σαλάσσω, cf. *comis salitiō* et κομιάζω; rattaché par étymologie populaire à *salio*, cf. Isid., Or. 18, 26, *salisatores uocati sunt, quia dum eis membrorum quaecumque partes salierint, aliquid sibi exinde prosperum seu triste significari praedicunt*.

**salua**, -ae f. (pl. *saluiae*, ap. Lucr. 4, 1108) : 1° saline, bave. Se dit aussi de toute espèce de sécrétion visqueuse; 2° saveur (qui excite la salive); saline en tant que marque de désir ou d'appétit. Ancien (Lucr., Catull.); panroman (sauf roumain). M. L. 7541.

Dérivés : *saluārius* (Plin.); *saluārium* « mors »; *saluōsus*; *saluō*, -ās; *saluātum*; *saluātiō*, tous d'époque impériale.

Même formation que *gingiua*. Sans étymologie claire. Irl. *saile* peut être emprunté.

**salinca**, -ae f. : valériane ou nard celtique (depus Vg. et Plin.); dim. *salinucula*. Celtique ou ligure?

**salix**, -icis f. : saule. Ancien; panroman. M. L. 7542; v. B. W. s. u. Cf., pour la formation, *larix*.

Dérivés : *salicestrum* n. : douce-amère qui croît parmi les saules, dite aussi *labrusca*, Pline, 23, 20, M. L. 7531, et irl. *soileastar*; *salignus* ou *saligneus* : de saule; *salictum* : saussaie, et *salicetum*, M. L. 7532-7534, gall. *sailchoit*; *salictārius*. Certaines

formes romanes supposent \**salicārius* et \**saliceus*; cf. M. L. 7530-7533.

*Salix* a un correspondant dans irl. *sail* « saule » (gén. *salliche*). Dans v. h. a. *salaha*, v. angl. *sealh* « saule », la formation est différente (de \**salhōn*). Si l'on rapproche la forme que donne Théophraste, ἔλακη, pour le nom de « saule » en Arcadie, il faut admettre que la forme latine reposerait sur \**solik* (mais alors on attendrait plutôt \**silix*) et la forme germanique sur \**solk*.

**salmaeidus** : v. *salgama*.

**salmō**, -ōnis m. : saumon (Plin., Aus.). M. L. 7544. Mot gaulois. Cf. *Salmōna* « Salm », affluent de la Moselle, et *salar*. Passé en germanique : v. h. a. *salmō*.

**salpa**, -ae f. : saupe, poisson de mer (Ov., Plin.). Emprunt au gr. σάλπη. M. L. 7549.

**salpūga** (-punga), -ae f. : sorte de fourmi ou d'araignée venimeuse. Mot (espagnol d'après Plin. 29, 92?) déformé par l'étymologie populaire en *solipuga*, *solipugna*, *solifuga*; cf. P. F. 389, 4, *solipugna, genus bestiolae maleficae, quod acris concitatusque fit ardore solis, unde etiam nomen trahit*. V. Sofer, p. 58, et Alessio, R. di Filol., 1938, p. 152, qui suppose un emprunt à un gr. σαλιπύγος (σαλιπύγης)? Sans étymologie.

**saltem** : particule invariable signifiant « du moins, au moins » et marquant une restriction, généralement après une proposition concessive commençant par *si*, tout au moins à l'époque archaïque, e. g. *si illud non licet, saltem hoc licebit*, Tér., Eu. 639-640. Toutefois, l'opposition peut n'être pas exprimée; cf. Cic., Fam. 12, 23, 3, *ante hac quidem sperare saltem licebat; nunc etiam id ereptum est*; entendez « il nous était permis au moins d'espérer (à défaut d'autre chose : *si nil aliud*) ». De cet emploi découle celui qu'on fait de *saltem* à l'époque impériale, où on le joint à *nōn*, *neque* avec un sens équivalent à celui de *ne... quidem*; cf. T.-L. 5, 38, 1, *ibi tribuni militum non praemunitio uallo... non deorum saltem si non hominum memores, nec auspicio... instruunt aciem*. Ancien, usuel et classique. Ne semble plus attesté après Apulée; non roman.

Étymologie inconnue; la finale rappelle celle de *autem*, *quidem*, etc. De \**s(i) al(i)tem*?

**salvus**, -ūs m. : v. *salio*.

**saluber**, -bris : v. *saluus*.

**salua**, -ae f. : sauge (Plin.). Panroman. M. L. 7558. Germanique : v. h. a. *salbeia*. Sans doute de *saluus*, à cause de ses propriétés bienfaisantes. Le sens de « sauge » est secondaire. A l'origine, semble avoir désigné une autre plante; cf. Pline, 22, 147 et 26, 31.

**salum**, -i n. (et *salus* dans Enn., e. g. Sc. 195, *undantem salum*; le changement de genre est dû sans doute à l'influence de *mare*, cf. *sale*) : mer libre, mouillage devant le port; cf. T.-L. 37, 10, 10, *ante portum in salo*; 37, 13, 18, *pars in salo ad ostium portus in ancoris stetit*; Cic., Verr. II 5, 35, 98, *quadrimestrem fluctuantem in salo reliquerat*. Peut-être emprunt au gr. σάλος, quoique le sens de « mouillage » ne soit pas attesté avant Pöybe et puisse provenir du latin. Sur le mot « préi.-e. » *sal*, v. Battisti, St. Etruschi, XVI, 342 sqq.

*salor*, -ōris m. : couleur de la mer (Mart. Cap.)? Forme unique et peu sûre.

Les Latins y rattachent aussi *Salācia*, nom d'une déesse marine (qui s'oppose à *malacia*) et femme de Neptune; cf. Varr., L. L. 5, 85, *Salacia Neptuni ab salo*, avec les références de Goetz-Schoell, ad loc., et l'étymologie de Fest. 436, 14, *Salacia... quod salum ciet*. Sans doute étymologie populaire; *salācia* semble inséparable de *salāx*.

Pour *insula*, v. ce mot.

**salūs**, -tīs f. : v. le suivant.

**saluus** (*saluus*), -a, -uum : entier, intact; cf. Plt., Au. 207, *di me seruauit, salua res est : saluom est si quid non perit*, et les expressions du type *saluā lēge, saluō iūre, saluis auspiciis*; par suite « sauf, sain et sauf, en bon état » (souvent joint à *sānus* dans le couple allitérant *sānus saluus*); usité dans la formule de politesse *saluus sis*. Dans la langue de l'Église a pris le sens moral de « sauvé du méchant ou du mal par le Sauveur ». Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 7559. Adverbe *saluē*, usité surtout dans la langue de la comédie : *satin saluē*? Formule archaïque reprise par Apulée, e. g. Met. 1, 26. Le substantif correspondant à *saluus* est :

*salūs*, -ūtis f. (thème consonantique, abl. *salūte*) : état de celui ou de ce qui est *saluus*, bon état, salut, sauvegarde, conservation; souvent joint à *ops* dans *opem salūtemque ferre*; par suite « vie (sauve) » par opposition à « mort », *pestis, perniciēs : salūtem debēre alicui*. Personnifié et divinisé dans la déesse *Salūs* « celle qui assure le salut » (*Salūs Sēmōnia*, Macr., Sat. 1, 16, 8); cf. Plt., Mo. 351, *ne Salus nobis salutis iam esse, si cupiat, potest*, par allusion à une formule usuelle; employé souvent comme formule de salut : *salūtem dicere, dare, reddere, accipere*. Dans la langue de l'Église a désigné le « salut » (= σωτηρία). M. L. 7555; britt. *sal*.

Dérivés et composés : 1° de *saluus* : *saluē*, -ēs, -ēre : être sain et sauf, bien portant, etc., usité surtout comme formule de salutation, *saluē, saluētō*, etc., souvent joint à *uadere* : *uale, salue*, Cic., Fam. 16, 9, 4, etc.; *saluō*, -ās : sauver. Bas latin, apparaît à partir de Végèce et remplace *seruō*, auquel ne correspondait aucun adjectif. Usité surtout dans la langue de l'Église, ainsi que les dérivés et composés : *saluātor* = σωτήρ, *saluātiō*, -mentum; *saluificus*, -ficō; *resaluō*. Panroman (sauf roumain). M. L. 7557, 7557 a; britt. *salw, sylwadour*.

Noms propres : *Saluius*, -uinus, -uillus. 1° 2° de *salūs* : *saluber* (-bris), -bris, -bre « salubre » et « salubre » (souvent opposé à *pestilēns*); quelquefois aussi « en bonne santé », M. L. 7556 a; d'où *salubrūūs*, -ter et l'opposé *insaluber* (-bris); *salūtāris* : salutaire (conservé par la langue de l'Église); *salūtāriter*.

*saluō*, -ās : donner le salut, sauver. Sens rare et tardif; *saluō* est presque uniquement usité avec un sens affaibli dans des formules de politesse au sens de « saluer », comme les dérivés et composés : *saluātor*, *saluātiō*, *cōnsaluō*, *obsaluō* (Festus), *persaluō*, *resaluō*, *insaluātus*, etc. Panroman. M. L. 7556; britt. *saludi*.

*salūti-fer* (poétique); *salūtificātor* (Tert.); *salūtiger*

(poétique, tardif); *salūtigerulus* : porteur de salutations (Plaute).

*Salūs* est, comme *fidēs*, un exemple d'un ancien terme religieux, passé ensuite dans la langue courante, puis repris par la langue de l'Église chrétienne, qui lui a redonné un nouveau sens religieux. *Saluō* est de création récente; on disait dans la langue classique *seruō*, *cōseruō* dans ce sens; *saluō* a été créé par suite de l'affaiblissement de *saluō*, qui, ne subsistant plus guère que dans des formules de politesse, n'avait pour ainsi dire plus rien de commun avec *salūs*, *saluus*; de là *saluātor*, *saluātiō*; cf. Aug., Sermon. 299, 6. C'est le gr. σώω, σώζω, σωτήρ, σωτήρια qui a servi de modèle. Au III<sup>e</sup> siècle après J.-C., il n'y avait pas plus de rapport entre *saluāre* et *salūtāre* qu'il n'y en a en français entre « sauver » et « saluer ».

*Saluus* rappelle skr. *sāvah* « entier, intact, tout », av. *haurvō*, v. p. *haruua* « entier », gr. ὅλος (supposé par la correspondance hom. ὀδός, att. ὄλος), où le vocalisme radical est *ae*. Le mot indo-iranien s'oppose par le sens à skr. *viśvāh*, av. *viśpō*, v. p. *visa-*, qui se traduit par lat. *omnis*; en sanskrit, il a été fléchi comme *viśvāh*; mais, à en juger par Y., LVIII 6, où le nominatif pluriel *haurvō* signifie « intacts », le fait n'est pas indo-iranien. En latin, *saluus* n'a gardé que le sens originel de « entier », avec la nuance « en bon état de santé »; et il n'a pas reçu la flexion du démonstratif, parce que c'est *īstus* qui a reçu le sens de « entier » et a pris en conséquence cette flexion; ceci n'empêche pas, du reste, que, pour rendre le sens de « intact, entier », sans aucune nuance religieuse, le latin a créé *integer*, qu'ont conservé les langues romanes. Le sens propre de *saluus* a été commandé par la valeur religieuse qui est attachée à ce mot et qui ressort de *salūs*. — Le vocalisme à degré zéro de lat. *saluus* se retrouve dans osq. *salawc*, s. *salavs* « saluus », omb. *saluom* « saluum », etc., et dans le nom de notion lat. *salūs*, qui est ancien (v. BSL 28, p. 40 sqq.), tandis que av. *haurvatās*, qui y répond pour le sens, est un dérivé secondaire de *haurvō*. Les mots italiques supposent une forme de suffixe à voyelle initiale; cf. gr. ὄλος. Le vocalisme à degré zéro est sans doute ancien dans ces formes, et l'o radical de gr. ὄλος doit être pris à ὄλος.

Sans le suffixe *\*-mo-*, on a en latin même *solidus*, avec *-l-* simple (cf. osq. *suluh* « omninō ? »), et *sollus*, avec *-l-* geminé, ce dernier se retrouvant largement en osque : *sullus* « omnis », pélignien *solois* « omnibus », etc. La forme *-ll-* est du type des formes expressives à geminées, qui est courant en italique. La gemination se retrouve dans le nom propre *Sallustius*. De même gall. *holl* « tout entier ». Comme la racine n'est pas dissyllabique, irl. *slán* « entier, sain et sauf » ne s'explique pas directement; comme *sānus* s'associe à *saluus* (*salua* *ac sana sunt*, Plt., Mer. 176), il peut y avoir dans irl. *slán* une contamination.

Dans got. *alls* « πᾶς, ὄλος », etc., il y a, sans *s* initial, un mot pareil en tout à lat. *sollus*, gall. *holl*; il y a *-l-* simple dans *ala-* au premier terme de composés (got. *in allaim alamannam* « dans tout l'ensemble des hommes »), ce qui rappelle lat. *sollus* : *solidus*. — H. Pedersen, V. Gr. d. kelt. Spr., I, p. 411, enseigne que la forme sans *s*-initial de irl. *uile* « tout, entier » résulte d'un passage de *s-* à *h-* en celtique; l'irlandais a, en effet, une ortho-

graphie *huile*, et le gallois a *holl* et *ol* « tout entier ». Quant à arm. *oif*, équivalent à lat. *saluus* pour le sens, on ne saurait dire s'il y a eu un *s*-initial. — La coexistence de formes avec et sans *s*- rappelle le cas de lat. *sine* : got. *inu*, etc.

Le germanique et le slave ont un autre mot : got. *hails*, v. sl. *čelū*; sur v. pruss. *kailūsikan*, v. BSL 28, 42 sam : v. sum.

**samaritaeus**, -i m. : imposteur (St Aug.). Mot latin, cain?

**samartia**, -ae f. : erreur causée par une borne située aux confins de trois champs? (Grom., p. 360).

**samauca**, -ae f. : sorte de poisson (Polem. Silv.) Mot gaulois?

**sambūca**, -ae f. : 1<sup>o</sup> sorte de harpe; 2<sup>o</sup> machine de guerre qui servait à escalader les murailles, nom ut. *organo chordae, sic in machina intenduntur iunae*, P. F. 435, 4. De là : *sambūcus* « harpiste », *sambūcina*, *sambūcistris*. Emprunt au gr. σαμβούκος, σαμβουκίστρια, qui est lui-même emprunté. M. L. 7560.

**sambūcus**, -i (Plin.); *sābūcus*, Ser. Samm. et gloss. *sabbūcus*, *sabuncus* f. : sureau; *sambūcum* (sab-) : baie du sureau; *sambūceus* (-cius). — Depuis Lucilius Panroman. Les deux formes *samb-* et *sab-* sont représentées dans les langues romanes, mais la seconde a plus d'extension que la première (cf. *sabbatum* et *sabatium*). M. L. 7561-7562; v. h. a. *būhhila*?

Sans correspondant, sauf peut-être le dace *saša*; Cuny, MSL 16, 329. Même finale que dans *albbūca lactūca*.

**sāmentum**, -i n. : défini par Marc-Aurèle ap. Front. Ep. 4, 4, *lingua Hernica pelliculam de hostia quam apicem suum flamen, cum in urbem introeat imponit*. Sans autre exemple; sans doute vieux terme du rituel. De *\*sak-s-mento-m*? Cf. *sagmen*.

**samera** (*samara*), -ae f. : semence d'orme (Plin. Col.). Gaulois? Cf. fr. *samare*.

**samius**, -a, -um : de Samos; *samia* n. pl. : vaisseau de Samos; *samia testa*, *samius lapis* : tesson de vase ou pierre servant à polir; d'où *samiō*, -ās : fourbir, polir (terme de la langue militaire, Vég.), M. L. 7563; *samiator*, gl. ἀνονητής; *samiarium*!

**samolus**, -i f. (?) : plante inconnue. Mot peut-être celtique; cf. Plin. 24, 104.

**sampsa**, -ae f. : pulpe d'olives triturée et conservée (Plt., Col.). M. L. 7564.

**Sānātēs** : v. *sānus*.

**sancio**, **sanctus** : v. *sacer*.

**Sancus**, -ūs (et *Sancus*, -ī récent) m. : nom d'une ancienne divinité italique d'origine sabine d'après Varro L. L. 5, 66. *Sancus* signifierait « le ciel » d'après Lydie De Mens. IV 90, et est identifié à *Deus Fidius*. Le mot est joint à *Sēmō* dans le groupe *Sēmō Sancus* (ou *Sancus*). — Le dérivé *Sanquālis*, cf. -is porta appellatū proxima aedi Sancus, P. F. 465, 6; -avis quae ossifragū dicitur, id. 421, 1, prouve l'ancienneté du thème en -is. L'ombrien a *Sansio*, épithète des dieux \*Fiso (P.

dius). *Fisovio* et \**Vesticio* de sens inconnu. On rattache généralement *Sancus* à *sacer*, *sancio* (cf. Ov., F. 6 113 sqq., qui identifie *Sancus* et *Sanctus*, et CIL XIV, 3458) comme *Fidius* à *fidēs*, ce qui justifie l'assimilation à *Deus Fidius*. Mais le groupe *Sēmō* (v. *serō* « semer ») *Sancus* ne s'explique pas par là; et la présence du thème *-s-* n'est pas plus claire (cf. *Consus*, *Iānus*). Il y a là peut-être la trace d'une vieille divinité indigène, dont le culte primitif s'est perdu et qui a été rapprochée secondairement de *sancio* et assimilée au *Dius Fidius* *Zēōs* *stēnos* « le dieu qui sanctionne ».

**sandala** : v. *scandala*.

**sandalium**, -i n. : sandale. Emprunt au gr. σάνδαλον.

Dérivés et composés : *sandaliarius* (Suét.); *sandaligera* (Plt.).

**sandapila**, -ae f. : sorte de civière ou de bière grossière qui servait à porter en terre les corps des pauvres et des malfaiteurs. — Mot populaire, attesté seulement à l'époque impériale (Mart., Suét., Juv.), sans doute emprunté.

Dérivés : *sandapilō* ; νεκροθάπτης ; *sandapilarius*.

**sanguis** (puis *sanguis* à partir de Vg.), -inis m. (arch. *sanguen* n., Enn., et *sanguis*, -guis, tardif) : 1<sup>o</sup> sang (qui coule, diffèrent de *cruur* « sang coagulé »), pas de pluriel, sauf dans la langue de l'Église, *uir sanguinum* (Vulg.), *uae ciuitati sanguinum* (Ezech.), qui traduit sans doute un hébraïsme; 2<sup>o</sup> sang en tant que constituant la parenté ou la descendance : *sanguine coniuncti*, Cic., Inuent. 2, 161; Sall., Iu. 10, 3; *in suum sanguinem coeire*, T.-L. 40, 5, 1; *o sanguen dis oriundum*, Enn.; de là *cōsanguineus* = ὁμαίος, σὺνάματος, *cōsanguinitās*; 3<sup>o</sup> sang en tant que symbole de la force. Usité de tout temps. Panroman. La langue écrite de l'époque classique et de l'empire n'emploie que *sanguis*, mais les formes romanes remontent à *sānguen*. M. L. 7574.

Dérivés et composés : *sanguineus* : de sang, sanglant, et *cōsanguineus*, M. L. 7572; *sanguindis* et *sanguinariūs*; d'où *sanguināria* f. « sanguinaire, renouée »; *sanguinolentus* et *sanguilentus* (-nentus, Orib.) : sanglant, M. L. 7570; *sanguinōsus* : sanguin (langue médicale, Cael. Aurel. = ἀπατόδης), M. L. 7573; *sanguinō*, -ās : saigner (époque impériale), M. L. 7574; *sanguiculus* : boudin de sang de chevreau (Plin., M. L. 7569 c); *sanguculus* (Pétr. 66, 2); *sanguūga* : sangsue, composé qui se substitue à *hirūdō* à l'époque de Pline (v. s. *hirūdō*), et *sansūgia* (Gloss.) par haploglie, M. L. 7575; *sanguu-worus*, -bibulus (tardifs); *exsanguis* (ancien, classique); *exsanguinātus* (Vitr.); *exsanguinēscō* (tardif).

Il est vain de rappeler ici le groupe de skr. *asyk*, *andh* « sang », signalé sous *assy*, car il n'y a de commun aux deux groupes que *s*, et toute la formation de *sanguis* ainsi coupé demeurerait inexplicable. Le balte a connu le groupe de skr. *asyk*; car le lette a encore *asins* (féminin) pour désigner le « sang »; mais le slave a généralisé le mot v. sl. *krāvō*, etc., qui est de la famille de lat. *cruur*, et le lituanien a aussi *kraujas* « sang », en face de v. pruss. *krawian* (neutre) et *krawia* (féminin), Ench.; *crayuo*, Voc. Souvent les mots qui

désignent le « sang » sont d'origine obscure, ainsi gr. *αἷμα*, got. *blōp*, irl. *fuil*, gall. *gwad*. Le genre neutre est fréquent pour cette notion; *sanguen* se comprend donc bien; c'est le masculin *sanguis* qui est un peu surprenant. Comme dans lat. *sanguen*, il y a un *a* radical dans gr. *αἷμα* et dans gall. *gwad*.

**saniēs** (*sania*, Gl.), -ei f. : 1<sup>o</sup> « sang corrompu » qui s'écoule des blessures, intermédiaire entre le sang proprement dit (*sanguis*) et le pus (*pūs*, *iabum*); cf. Cels. 5, 26, 20, *ex his [uolneribus ulceribusque] exit sanguis, sanies, pus... sanies est tenuior hoc [sanguine], uarie crassa et glutinosa et colorata...*; 2<sup>o</sup> en poésie « bave du serpent », puis toute espèce de liquide ressemblant à la sanie. Ancien (Enn., Cat.). M. L. 7577.

Dérivés et composés : *saniōsus* (Plin.), M. L. 7579; *saniō* et *exsaniō*, -ās (technique, époque impériale), M. L. 3065 a; *saniola* (Cass. Fel.).

Pas d'étymologie. A en juger par des cas tels que *aciēs* ou *prōgeniēs*, serait le dérivé d'un thème radical représenté par lat. *sān-*, mais dont aucun correspondant n'est connu. Les Romains étaient naturellement tentés de rapprocher *sanguis*; mais cela ne prouve rien.

**sanna**, -ae f. : grimace, moquerie (Pers., Juv.); *sanniō*, -ōnis : bouffon, paillasse, grimacier (déjà dans Cic.); *sannō*, -ās, *sannātor* et *dē*, *sub-sannō*, -ātor, *subsannium* (tardifs), M. L. 8392. Emprunts italiens au gr. *σάννας*, *σάννων*. M. L. 7583.

**Sanquālis** : v. *Sancus*.

**santerna**, -ae f. : borax (Plin.). Sans doute mot étranger (étrusque?). Cf. Runes-Cortsen, *Der etr. Text d. Agramer Mumienbinde*, p. 72.

**Santonicus**, -a, -um : adjectif dérivé du nom de peuple gaulois *Santoni*, appliqué à différents produits qui en sont originaires, en particulier -m (*absinthium*) : santoline. M. L. 7583 b.

**sānus**, -a, -um : sain, bien portant (de corps ou d'esprit). Souvent joint à *saluus*. L'adverbe *sānē* « d'une manière saine » s'emploie comme *ualdē* avec une valeur intensive : *sānē sapere*, puis avec toute sorte de verbes ou d'adjectifs ou d'adverbes : *sānē metuere*, *sānē bonus*, *sānē bene*, *s. sapienter*; et, avec négation, *haud*, *nōn sānē*. Souvent joint dans la langue familière à un impératif qu'il renforce : *i sane*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 7584.

Dérivés et composés : *sāniūs* : santé, M. L. 7580 (d'où *\*sāniūtāre*, *sāniōsus*, Orib., M. L. 7581, 7581 a); *sānō*, -ās (et tardif *sāniō*, Mul. Chir.) : rendre sain, guérir (sens physique et moral), M. L. 7566; *sānātiō* (Cic.); *sānātor* (Paul. Nol.); *sānādiōrius* (Cass.); *sānābilis* (rare, mais classique) et *insānābilis* = ἀνάτοκος; *sānātiuus*, *sānāria*, *sānāria* « peucedan », déformé en *satanārius*, v. André, *Lex.* (tous tardifs); *con-*, *per-*, *prae-* *sānō*, *resānō* (rares tous quatre et d'époque impériale); *sānēscō* (Col., Cels., Plin.) et *resānēscō* (d'après *recriūdescō*?); *sānifer* (Paul. Nol.). Sur *sānāre* « châtrer » dans certains dialectes romans, v. M. Leumann, KZ, 1942, 215.

*Insānus* : malsain, malade; presque uniquement employé dans le sens de « qui n'est pas sain d'esprit, insensé, fou » et aussi « qui rend fou » (*insāna herba*,

i. e. laurus); cf. *Insānī montēs* traduisant le nom grec d'une montagne de Sardaigne, τὰ μαινόμενα ὄρη. *Insānum*, *insānē* s'emploient aussi comme adverbes de renforcement, cf. notre « furieusement », dans la langue familière. Dérivés : *insānia*, mot courant; M. L. 4455, *insānūtās* (rare, mais dans Cic., Tusc. 3, 4, 8 et 3, 5, 10, Varr. ap. Non. 122, 24); *insāniō*, -is; *uēsānus*, *uēsāniā*, *uēsāniō*, -is : même sens que *insānus*; cf. *uēcors*.

A *sānus* les anciens rattachent aussi *Sānātēs*; cf. Fest. 474, 22 : *Sanates dicti sunt qui supra infraque Romam habitauerunt. Quod nomen his fuit quia, cum defecissent a Romanis, breui post redierunt in amicitiam, quasi sanata mente. Itaque in XII (1, 5) cautum est ut idem iuris esset Sanatibus quam Fortibus, i. e. bonis, et qui numquam defecerant a P. R. Sans doute étymologie populaire; il s'agit vraisemblablement d'un nom propre du type *Arpinās*, cf. *fortis* s. u. *fortis*. V. M. Lejeune, R. Ph., 1951, p. 221.*

Aucun mot pareil ne se retrouve ailleurs, sauf peut-être en ombre. *sanes* « sânis, intégri », T. E. IV 8 (emprunt?). Le vénète *sahnatei* dat., épithète d'une déesse *Reūta*, est obscur. Un rapprochement avec gr. *λαῖνός* « je guéris », etc., ne s'obtient qu'à l'aide d'hypothèses arbitraires. Pour irl. *slán*, v. sous *saluus*.

**sapa**, -ae f. : vin cuit jusqu'à réduction des deux tiers. Ancien (Cat.), technique. Dans les langues romanes, *sapa* a le sens de « sève ». M. L. 7585.

Le sens de « sève » qui est celui des mots romans, it. *sapa*, fr. *sève*, etc., se retrouve dans un mot germanique semblable : v. isl. *saf*, v. h. a. *saf*, etc., ou, avec consonne géminée, v. angl. *saep*, etc. (si ces mots ne viennent pas du latin). D'autre part, arm. *ham* « goût » fait penser à lat. *sapiō*, *sapidus*, etc.

**sāperda**, -ae f. : *genus pessimi piscis*, F. 434, 7. Emprunt au gr. *σαπέρδος*.

**sapiō**, -is, **sapiū** (-iū), -ēre (parf. *sapiū* dans Aug., C. D. 1, 10 et inf. *sapere* supposé par les formes romanes du type *savoir*, cf. M. L. 7586; *sapere* n'est pas représenté en roman) : avoir du goût, de la saveur (ou du parfum); s'emploie absolument des choses : *oleum male sapiet*, Cat., Agr. 66, 1; ou des personnes, le plus souvent au sens figuré « avoir du goût, du discernement; être sage », *hic homo sapienter sapit*, Plt., Poe. 606; joint à *sentire*, cf. Plt., Poe. 1200, *nunc hinc sapit, hinc sentit quicquid sapit*, et Cic., Rep. 1, 65, etc. Transitivement : « se connaître en, comprendre, savoir ». Formule courante de la conversation : *si sapiis, si sapias*. Usité de tout temps. Panroman. De là : *sapiens* adj. et subst. « sage », *sapienter*, *sapientia* (= σοφία et φιλοσοφία; Ennius emploie *sapientia* pour traduire σοφία et le marque expressément; c'était une innovation), M. L. 7588; *persapiens*, *insipiens*, *insipienter*, -tia, *sapientipotens* (composé artificiel créé par Ennius, qui l'oppose à *bellipotens*); *sapientificō* (Itala); *consipiō* : être dans son bon sens (rare, époque impériale); *dēsipiō* : n'être pas dans son bon sens (classique); *dēsipientia* (Lucret.); *resipiō*, -iū (-iū et *resipiū*) : reprendre ses sens, recouvrer la raison; *resipientia* (Lact., pour traduire μετάνοια). Par contre, *resipiō* a presque uniquement le sens concret de « avoir le goût, la saveur de »

(cf. *redoleō*), e. g. Varr., R. R. 1, 54, 3, *mustum respit ferrum*; cf. \**resapium*, M. L. 7237 (la forme sans apophonie *resapiō* se lit dans Isid. 10, 236, et dans le Pseudo-Apulée; v. Sofer, p. 108); ce n'est que tardivement qu'il est confondu avec *respicō*. Ont également le sens concret le substantif *sapor* « saveur, goût » et « sens du goût » (physique et moral), d'où *saporō*, -ās, *saporātus*, -ōsus, *saporūs*, l'adjectif *sapidus* (époque impériale, Apul., Apicius), M. L. 7590 et 7587, et son contraire *insipidus* (\**insapidus*), M. L. 4466; cf. aussi *malō sapidus* > fr. *maussade* et *flōrisapus*, CIL VIII 214, 90, *sapidulus*. Toutefois, le sens de « sage » pour *sapidus* apparaît dans Ausone. Pétrone a un composé *nesapius* « imbécile » (cf. *nesapus* « qui non sapit », Terent. Scaur., GLK VII 12, 4, forme populaire faite sur *nescius*) qu'il met dans la bouche de Trimalcion, Sat. 50, 5; c'est à *sapius* que remontent le type roman *sage* et britt. *saib*, mais les formes romanes sont troubles; v. B. W. sous *sage*.

**Sapiō** a un correspondant en germanique : v. sax. *an-sebbian* « apercevoir, remarquer », v. h. a. *int-seffen* (préter. -suob) « remarquer, goûter »; cf. v. isl. *sefl* « pensée ». La formation est la même que celle de *capit*. Mais il n'a pas survécu de formes telles que *captus* ou *cēpi*. En revanche, l'osque a une forme à *ē* unique en son genre : *sipus* « sciens », cf. volsque *sepu* « sciente »; à ce *sipus* osque il faut sans doute rattacher *sibus* et *persibus*.

**saplūtus** : adaptation latine de ζαπλουτος (= δαπλουτος) « très riche », qu'on lit dans Pét. 37, 6, avec prononciation s de ζ initial; cf. *Saguntum* = Ζάκυνθος.

**sāpō**, -ōnis m. : savon (Plin., Mart., Ser. Samm.); M. L. 7589; britt. *sebon* (mot savant). Dérivés : *sāpōnātum*, -i « eau de savon »; *sāpōnārius* (Orib.). Mot d'emprunt, germanique ou celtique, désignant d'abord une substance propre à laver et à teindre les cheveux. Cf. all. *Seife* « savon ».

**sappa**, -ae f. : sorte de hoyau (Gloss., Isid.). Le britt. a *saffwy* « lance, pique ». Français *sape*, v. B. W. s. u.; M. L. 9599 : *zapp-* (illyrien)?

**sappīnus** (*sapīnus*), -i f. : sapin, sapine. Dérivé : *sap(p)īneus*; d'où *sappīnea* : partie inférieure du sapin et « pomme de pin ». Les manuscrits de Pline ont aussi une forme *sappium* (16, 61). Ancien (Varr., R. R. 1, 6, 4). M. L. 7592.

Le v. fr. et prov. *sap* représentent un ancien \**sappus*, prélatin ou gaulois; et *sappīnus* serait issu d'une combinaison de \**sappo-* et de *pinus*, ou simplement dû à l'influence de *pinus*, favorisée par l'existence de formes comme *carpinus*, *fraxinus* : tout ceci, incertain. Le v. angl. *saeppe* (Gl., v. Hoops, *Waldbäume*, p. 226) doit être un emprunt adapté du latin.

**sappīrus**, -i f. : saphir. Emprunt au grec d'origine sémitique *σαπφειρος* attesté sous cette forme dans Pline 37, 119; et plus tard sous la forme hellénisée *sappīrhūs* (*sappīrhūs*, Fort.), d'où *sappīrinus*, -rātus, et fr. *safir*, *saphir*; irl. *saifir*.

**sapsa** : v. *ipsa*.

**sarciō**, -is, **sarsī**, **sartum** (*sarsum*, tardif; *resarsurum*, Suét., Claud. 6), -īre : défini par Festus, 428, 25, « inte-

grum facere ». Le sens premier est sans doute « recoudre », cf. *sarcina* et *sarcimen* : suture (Apul., *sarcinātrix* (Non. 56, 22); *sarculum* : alène (Gl.); et plus généralement « réparer, raccommode ». Sens propre et figuré; le participe figure dans le couple asyndétique *sartus tectus*, employé notamment dans le cahier des charges des bâtiments de l'État que l'entrepreneur devait s'engager à maintenir en bon état « clos et couverts »; cf. Fest. 428, 25; Plt., Tri. 317; T.-L. 29, 37, 2. L'expression est devenue proverbiale; cf. Cic., Fam. 13, 50, 2 : *hoc mihi data atque largire ut M'Curium sartum et tectum, ut aiunt, ab omni incommodo, detrimento, molestia, sincerum integrumque conserues*; de là *sānē sartēque*. Ancien, usuel. M. L. 7599 et 7615, *sartum*; B. W. *sertir*. Britannique : gall. *seirch*, de \**sarcia*.

Dérivés et composés : *ersarciō* (*exerciō*), archaïque; *resarciō*; *sartor*, M. L. 7614, -trix, -iura; *sartāgō* : « mélange, ramassis, fait de pièces et de morceaux; « poêle à frire (= τήγανον), M. L. 7613; *sarcitector*, Isid., Or. 19, 19, 2 (*sarcitātor*, Gloss.); *sarcōrius*, Col. (W. H.); *sarsōrius* (bas latin); *sarcimen* (Apul.); *sarcina* (usité surtout au pluriel) « paquet(s), bagage(s) enveloppés d'abord dans une toile cousue (opposé à *fascis*, *impedimenta*), M. L. 7598. De là : *sarcinula*, diminutif affectif et familier; *sarcinālis*, -ārius (-e, -ium *iumentum*); *sarcinōsus* (Apul.); *sarcinātus* (*sarcinō* n'est pas attesté, mais l'époque impériale connaît *consarcinō*); *sarcinātor*, -trix : raccommodeur, -deuse.

La racine de *sarciō* n'a de correspondant exact nulle part; en itatique, on a rapproché l'expression ombre. *sepe sarsite*, qui se lit une fois (T. E. VI b 11) et dont les deux termes ont été traduits de manière conjecturale : *sānē sarī*, mais que Vetter estime « noch nicht sicher geklärt » (*Hdb.*, p. 249). Hors de l'italique, cf. gr. *ἐρκεος* « clôture », *ἐρκεών* « enceinte, clôture » et hitt. *sarink* « dédommager »? Le vocalisme radical de lat. *sarc-* n'est pas surprenant dans un terme technique; cf. *sarpō*, etc. La technique de la clôture qui est envisagée ici est celle du clayonnage.

**sarcophagus**, -i m. (*sarcophagum*, *sartophagus*, *sartofagus*, inscr.) : cercueil. Emprunt tardif (Plin., Juv.) au gr. *σαρκοφάγος* (λίθος) « (pierre) qui consume les chairs », passé en français. M. L. 7600; B. W. s. u.; v. h. a. *sark*.

**sarculeum** : v. *sar(r)īō*.

**sarda**, -ae f. : sorte de thon; **sardīna**, -ae f. : sardine (Orib.). De *Sardus* « Sarde », en raison de leur origine. M. L. 7603, 7604.

**sarda**, -ae f. : coralline, pierre précieuse; *sardiūs*, -a, -um et *sardiūs* m. subst., *sardinus lapis*; cf. *sardonys*, emprunts au gr. *σάρδος*, *σαρδόνυξ*.

**sardāre** : « intellegere ». Infinitif d'un verbe \**sardō*, employé par Naevius au 1<sup>er</sup> de Varr., L. L. 7, 108, et de Festus, P. F. 429, 8. Peut-être dérivé par plaisanterie de *Sardus* « comprendri » comme un Sarde », le nom des Sardes étant devenu proverbial de plusieurs manières.

**sargus**, -i m. : sargue, poisson (Enn.). Emprunt au gr. *σάργος*, demeuré dans les langues romanes, M. L. 7605. Diminutif : *sargulus*.

**sariō**, -ōnis m. : nom d'un poisson (la truite saumonée?) dans Aus., Mos. 130. V. *farīō*.

**sariō**, -is, -iū (-iū), -itum (*sartum*, Col.), -īre (*sarriō*, cf. Niedermann, *Mél. Sauss.* 46) : sarcler. Ancien (Cat., Plt.); technique. Rare dans les langues romanes, où il a été remplacé par *sarculāre*, qui est panroman. M. L. 7606 et 7615, *sartum*.

Dérivés et composés : *sar(r)itūō*, -tor, M. L. 7607; -tōrius, 7608; -tūra, 7608 a; *sarculum* (de \**sar-illo-m*) « houe, sarcloir », M. L. 7602; *sarculō*, -ās (époque impériale), M. L. 7601; *sarculātīō*; *resar(r)itō*?, Plin. 18, 183 (lecture douteuse, mais cf. M. L. 7238); \**sarcellum*, M. L. 7597. Cf. aussi M. L. 3066, *ezsarum* (Lex Burgund.), fr. *essarts*. Terme technique, à vocalisme radical a, comme *sarpō*; v. ce mot.

**saris(s)a**, -ae f. : lance macédonienne. Emprunt au gr. *σάρισσα*.

**sarma** : v. *serna*.

**sarmen**, -mentum : v. *sarpō*.

**sarpa**, -ae f. : héron (Serv. ad G. 1, 364). Forme douteuse : de gr. *σάρπη* avec influence de *sarpō*? }

**sarpō** (*sarpiō*), -is, **sarpsī** (Gramm.), **sarptum**, **sarpere** : tailler la vigne; cf. P. F. 429, 1, *sarpta uinea*, *putata*, i. e. *pura facta*, *unde et uirgulae abscisae sarmenta*. *Sarpere enim antiqui pro purgare ponebant*. Ancien (XII Tables), technique. Panroman. M. L. 7612. Cf. fr. *serpe*.

Dérivés : *sarmen*? (Plt., Mo. 1114, texte corrompu); *sarmentum* : sarment, M. L. 7609; *sarmentōsus*; *sarmenticius*. Cf. aussi M. L. 7610, *sarminium* (comme *sēmen*, *sēminium*); v. André, *Lex*.

Une racine \**serp-* est attestée par gr. *σέρπηξ* « rejeton, scion », v. sl. *srpū* « δρέπανον » et lette *siŗpis* « faucille ». Le vocalisme a de lat. *sarpō* ne surprend pas dans un terme technique. Gr. *σέρπη* « faux, faucille » a un vocalisme ambigu. — Cette racine comporte peut-être un élargissement : cf. skr. *srñī* « faucille » et lat. *serra* (et *sariō*?). Irl. *serr* « faucille », qui peut se rattacher à *sarp-*, est sans doute emprunté au lat. *serra*.

**sarraca**, -ae f. : hellebore (Ps. Dsc.). De *serra*.

**sarrācius**, -a, -um : -a *lactica* (bas latin, pour *serrācius*); *sarrālia* « scarole »; v. *serra*.

**sarracum**, -i n. (et *sarraca* f.) : sorte de chariot à roues basses et pleines. Mot vulgaire d'après Quint. 8, 3, 21. On trouve aussi *serracum*, cf. Juv. 3, 255 et 5, 23, et le grec α *σάρραι* *ἀμαξαί* (Hes.) et *σαράραρον* (ed. Diocl.). Sans doute emprunt à l'illyrien, déjà dans *Sisenna*.

**sartāgō** : v. *sarciō*.

**sat**, **satāgō** : v. *satis*.

**satelles**, -itīs m. (surtout au pluriel) : garde(s) du corps; satellite (sens propre et figuré). Dérivé tardif : *satellitium*. Ancien, usuel et classique. Étymologie inconnue; sans doute mot d'emprunt, peut-être étrusque (v. Ernout, *Philologica* I, p. 46), le premier roi de Rome à qui la légende attribue des « satellites » étant Tarquin le Superbe. — V. *termes*.

satira : v. satur.

satis adv. (forme abrégée sat de \*sate issu de \*sati sans s final; cf. satin de \*sati(s)n(e), comme uiden) : assez et, à basse époque, « très » (Peregr. Aeth.), comme nimis. Souvent joint à esse, habere : sat est, sat habeo. Peut avoir un complément au génitif : satis uerborum, etc. Muni d'un comparatif satius employé dans la langue courante avec le sens de potius : satius est « il vaut mieux ». Ancien (Enn.), usuel, classique. Représenté seulement en ancien fr. sez, M. L. 7617; remplacé par ad satis, panroman, sauf roumain, M. L. 199.

Satis s'unît à un certain nombre de verbes pour former des juxtaposés, dont le plus usité et le mieux soudé est satisfactio « donner satisfaction à quelqu'un » (formes savantes en roman, M. L. 7618), d'où satisfactio; d'après ce mot, satisacceptio, satisdatio, termes de la langue du droit. De sat a été formé satago, -is (-agitio, -as), usité surtout dans le sens de « en avoir suffisamment à faire », terme de la langue militaire, litote du genre de labōrare « être à l'ouvrage »; cf. Caton ap. Charis., GLK I 218, 2, iam apud uallum nostri satis agebant; Auct. B. Afric. 78, 7, Caesar alteram alam mittit qui satagentibus celeriter occurrerent; par suite « être affairé, se démenner » (= πολυπραγμονέω), d'où satagius dans Sén., Ep. 98, 8.

Dérivés de satis : satiētās : abondance, suffisance, satiété. Comme il n'y a pas d'adjectif \*satius, le dérivé satiētās doit être formé analogiquement, peut-être sur ebrietās. De satiētās est issu, sans doute par haplogogie, satiās, -āis (n'est ni dans Cicéron ni dans César; archaïque et postclassique, employé par Lucrèce pour éviter le tribraque de satiētās); satiō, -ās : rassasier, satisfaire (premier exemple dans Cicéron); satiēs, -ei f. (Pline, Juvençus); satiētē, satianter; essatiō (époque impériale); insatiātus, insatiābilis « insatiable », traduction du gr. ἄτατος, et « dont on ne peut se rassasier »; insatiābiliter. V. aussi M. L. 7919, satium, et assatiāre, M. L. 717.

A satis se rattache :

satur, -ra, -rum : rassasié (surtout de nourriture). Ancien (Carm. Fr. Aru.), usuel. M. L. 7621.

Satur est sans doute pour satu-ro-s, dérivé à l'aide du suffixe -ro- d'un thème en -u- \*satu-.

Un féminin saturā (scil. lanx), puis satira (époque impériale), substantivé à désigné une macédoine de fruits, de légumes, un mets composite, cf. Varr., Quaest. Plaut. II dans GLK I 486, 7, et P. F. 417, 1; et par dérivation, en littérature, une pièce de genres mélangés (cf. notre mot « farce »), pour s'appliquer spécialement ensuite à la satire d'Horace ou de Juvénal. C'est du moins l'explication des anciens, mais qui a chance d'être une étymologie populaire; sur une origine étrusque du mot, v. F. Muller, Zur Gesch. d. römischen Satire, Philol. 78 (1923), 230 sqq. L'expression per saturam s'applique à une loi de caractère composite; sur le sens et l'emploi de l'expression, v. Hammarström, Eranos, 25 (1927), 37 sqq.

De satur dérivent : saturitās (auquel la prose classique préfère satiētās); saturō, -ās, doublet de satiō, demeuré en roman, M. L. 7622, et les dérivés saturāmen (Paul. Nol.); saturatiō, -ior, tous de basse époque; exsaturō, -turābilis; insaturābilis. Il en existe aussi un diminutif

familier satullus (Varr.) avec un dénominatif satullus saoul, etc., M. L. 7620. Le diminutif satillum qu'on trouve dans Pl., Tri. 492, est peu sûr (satillum, Lindsay avec les manuscrits palatins).

sati-, dans satiētās et satiāre, et aussi dans satiētās, etc., et satis ont l'air de formes adverbiales; cf. pour la finale, gr. χοπι : χοπις, etc., ou lat. sine en face de még. ἔνκ; l'explication par un ancien nom en -i, \*satis devenu invariable, est moins vraisemblable. Le vocalisme de satis est le même que celui de hom. ἄ-τατος « insatiable » à côté de l'adverbe ἄτατος « à satiété »; got. safs « rassasié », v. h. a. sat, all. sat, irl. sathech « rassasié ». Le degré plein ā de la racine figure dans irl. síth « satiété », got. du sofa « rassasié », ga-sopjan « χορτάει » et lit. sotis « rassasié », rassistas, sōtis « fait de rassasier », v. pruss. sātūter « tu rassasies ». Le grec seul conserve des formes verbales : hom. ἄμενα (infinitif supposant un thème radical de type athématique), ἄσαι, ἄσαθα, ἄσαν, toutes formes où ā est conservé. — Les formes à -s- désidératif ont fourni des dérivés : irl. sāsaim « je rassasie » et, avec ἄ, gr. (ion. et lesb.) ἄτατος « je rassasie » et, avec ἄ, gr. (ion. et lesb.) ἄτατος « je rassasie », ἄση « acte de rassasier ». — Lit. sōtas et lat. satur indiquent une forme à -u- après -t-. Il y a un -u- ajouté à la racine directement : arm. y-ag « satiété », y-agim « je me rassasie » (où g doit reposer sur un ancien -w), v. sl. syti « rassasié », do syti « à satiété », véd. ā-sinoan (composé du participle d'un présent à infixe nasal à thème si-n- et d'après quoi a été fait asinodh « insatiable ») ou, inversement, le composé ā-sinoan d'après asinodh). Racine dont les formes verbales ne subsistent qu'exceptionnellement et dont les représentants diffèrent d'une langue à l'autre, en raison des éléments affectifs qui s'associent à son sens, mais dont on entrevoit quelques formations anciennes. Les formes à t : \*sāt-, \*sat-, sont nombreuses; satis n'est pas isolé.

satura : v. satur sous satis.

satureia, -ae f. : autre nom de la cunila, « sarriette » (depuis Ov.). Panroman, sauf roumain. M. L. 7623; B. W. s. u. Origine inconnue.

satureia, -ōrum n. pl. D'après André, Lex., contamination de satyrion et de saturcia désignant des plantes aphrodisiaques (orchidées).

Sāturnus, -ī m. (doublet ancien Saeturnus, CIL I 449) : Saturne, divinité italique; la légende en fait le plus ancien roi du Latium, qui serait venu en Italie sous le règne de Janus. Identifié avec Κρόνος et devenu, par un rapprochement avec sātus dû à l'étymologie populaire, le dieu des Semaines, époux de Ops Cōsina; cf. Fest. 432, 17, qui deus in Saliaribus Sat(e)rnus (lire Saeturnus?) nominatur, uidelicet a sationibus. Peut-être d'origine étrusque; cf. F. Muller dans l'article cité s. u. satur et v. crāpula. M. L. 7624. A fourni le nom d'un jour en celtique : irl. dia satharann, gall. dydd sadwrn, et en germanique : v. angl. sāternesdag, etc.

Dérivés : sāturnius (-i uersūs « vers saturniens », quibus Faunus fata cecinisse hominibus uidetur, cf. Fest. 423, 11); Sāturninus (gall. Sadyrnin); Sāturnā, d'où Sāturnālia; Sāturniācus; Sāturnālicus; Sāturnigena (poétique).

saucapitis (se-), -idis f. : sorte de parfum. Mot de Plaute. Ps. 892, sans doute forgé par lui, comme maccis. saucius, -us, -um : blessé, frappé. Se dit des personnes et des choses, du physique comme du moral. Dans la langue familière s'emploie, sans doute par litote, au sens de « ivre » (attaqué par la boisson, ainsi Pétr. 67, 116); Enn. cité par Fulg., Serm. ant. 19, p. 117, haec saucius : nimirum sauciauit se flore Liberi; cf. l'emploi de percussio, Plt.; Cas. 639-640, nisi haec meraclo se percussio perausit flore Liberi). Ancien (Liv. Andr., Enn.), usuel, classique. Non roman.

Dérivés : sauciō, -ās et cōnsauciō; sauciātio (Cic., Caec. 15, 43); saucietās (un exemple de Caelius Aurelianus).

Adjectif expressif à vocalisme radical a; étymologie inconnue. Le sens de ombr. sauitu (T. E. VI b 60) est incertain.

saucillum : v. le suivant.

sauium, -ī n. : baiser amoureux; cf. Serv., in Ae. 1, 160; sauium uoluptatis... scorto sauium. Ancien (Plt.), surtout familier.

Dérivés : sauior, -āris (et sauiō), d'où dissauior (Q. Cic. in Cic. Fam. 16, 27, 2); sauiolum (Catulle); sauiātio (Plt.).

D'après Kretschmer, Glotta 9, 228, serait issu par dissimilation de \*suuium (suuius), mot de la langue infantine ou amoureuse; cf. sauiillum dans Cat., Agr. 84, de sauiillum, désignant une sorte de gâteau, et sauiua, Apul., Met. 6, 8; suui sauiātio (Plt., Ba. 116). Cf. bāuium.

saurix : v. sōrix.

saurus, -ī m. : saurel, poisson de mer. Emprunt au gr. σαυρος (Laevius), passé en roman, également avec le sens de « lézard ». M. L. 7627. Sans rapport avec saurus « brun clair, saur », M. L. 7626, sans doute germanique.

saxum, -ī n. : pierre, et spécialement grosse pierre, roc, rocher : saxum Tarpeium, saxum sacrum. Ancien, usuel et classique, mais peu représenté dans les langues romanes, où il a été concurrencé par un mot nouveau, petra. M. L. 7631.

Dérivés et composés : sazeus, M. L. 7629; sazeōus; saziātis (cf. aquātis) : qui se tient dans les pierres; saziālis (bas latin, cf. glaciālis); sazulum (un exemple de Cic., De Or. 1, 196) et Saxula; saziētum : terrain pierreux (rare); saziētās : dureté, nature pierreuse (Cael. Aurel.); saziōla : qui adore les idoles de pierre (langue de l'Égise); saziifer (Valer. Fl.); saziificus : pétillant (épithète poétique de Méduse = λυκορυχ); saziifragus : qui se brise contre les rochers (Enn.) et saziifraga, -gum (-frica) : saxifrage; v. André, Lex., s. u.; M. L. 7630; saziigenus (Prud.); Sub-sazāna, épithète de Cérés.

Pour la forme, saxum concorde avec v. isl. sax, v. h. a. sahs « couteau, épée courte »; mais le mot germanique appartient à un groupe de noms indiquant des objets tranchants : v. h. a. sega, sego « scie », segesna, segansna « faux », etc. Les mots germaniques sont donc évidemment de la famille de lat. scāre. Le lat. saxum y peut aussi à la rigueur être rattaché, mais par un autre pro-

cès de sens : le rapport serait de même ordre que celui de lat. rūpēs avec rumpō, v. sl. skala « pierre, rocher » avec lit. skeliū « je fends », etc. Pour le vocalisme, cf. lat. sacēna, avec sac- issu de \*sok-; mais l'a de v. h. a. sahs, etc., peut reposer sur o; il n'est donc pas évident que le mot latin et le mot germanique doivent être superposés.

scabellum, scabillum : v. scamnum.

scabō, -is, scābi (un exemple de scāberat dans Lucilius, cité par Priscien, GLK II 507, 4), scābere : gratter, se gratter. Mot de la langue familière. Non roman; le français, l'italien, le provençal ont gratter, grattare, gratar empruntés au germanique occidental; cf. all. kratzen.

Formes nominales et dérivés : scabiēs, -ei f. (et scābia) « aspérité, rugosité » et « gale, lèpre, démaison » (sens physique et moral). Ancien (Cat.); technique et familier. M. L. 7634. De là scabiō, φερῶς, Pelag., scābiālis, scābidus, scābiōsus, M. L. 7635, scābitūdō, scābiōla.

scaber, -bra, -brum (forme dialectale scafer : tofus inaequalis, CGL V 243, 2?) : rugueux, raboteux (sens physique et moral), galeux, M. L. 7633 a; scabra, -ōrum « dépôts, sédiments ». De là : scabreō, scabrātus, d'où \*scabrāre, M. L. 7636 (conservé en espagnol et portugais), scabredō, scabreūs (Varr.), scabridus; scabritia (-tiēs), Plin., Col.

Avec vocalisme o de la racine : scobis, -is f. (et scoba dans Prisc., GLK II 320, 24) : râpure, raclure, copeau, etc.; scobina f. : râpe, écoine; dēscobinātus, Varr. ap. Non. 99, 25 (cf. deasciārī, dērucinātus dans Plaute). Les formes romanes remontent à scobīna et \*scoffina, ce dernier sans doute dialectal. M. L. 7729; B. W. égoïne.

Scabō est un verbe technique à vocalisme radical a; par scobis, on voit que la racine avait la forme (\*skobh-), \*skobh-. Le perfectum scābi a été fait sur scabō, peut-être par Lucilius. On ne saurait dire si l'on a a ou o dans got. skaban « gratter », lit. skabiū, skōbi « gratter », v. russe skobli désignant sans doute une sorte de couteau à racler. Le grec α dans le groupe de σακρω; mais le sens est « creuser » et, en considération de pers. škāfād « il fend », kāfād « il creuse », dont f suppose \*ph, on ne peut dire si le φ de σακρος « action de sarcler, bêcher », σακφή « tombeau » et de l'aor. ἐσακρην repose sur hē ou sur ph; le p de lette kaps « tombeau » est ambigu, de même que celui de v. sl. kopati « creuser »; le grec α dans σακρω « je frappe », κωρος « coup, fatigue », etc. V. scapula. Il y a ici une racine d'emploi technique à formes variées et à sens variés; v. scrobis.

scaena : v. scēna.

scaenus, -a, -um : gauche, qui est à gauche ou qui vient de gauche. Usité surtout dans la langue augurale ou avec des sens figurés : subst. scaena, -ae f. « présage qui vient à gauche »; Scaeva, Scaeuola, cognomen, « gaucher ». Comme laevus, a le sens de « d'heureux augure, favorable »; cf. l'emploi de bona scaeva « bon présage » et obscaeuāre dans Plt., St. 461, 672 (v. strēna), Ps. 1138, et le témoignage de Varr., L. L. 7, 97, pueris turpicula res in collo quaedam suspenditur, ne quid obsui, bonae scaevae causa scaeuola appellatur. Ea dicta ab

*scaeva*, i. e. sinistra, quod quae sinistra sunt bona auspicia existimantur. D'autre part, comme *sinister*, l'adjectif *scaevus*, peut-être d'après le grec σκαίος, a pris (du reste rarement) le sens de « gauche, maladroit » et aussi de « défavorable, sinistre » (surtout dans Apulée); cf. P. F. 443, 8 : *scaeva res dicitur mala, quasi sinistra : σκαίων enim Graecae sinistrum dicitur*; mais *scaeva* avait conservé le sens de « présage » (indifférent, cf. Fest. 432, 26, *scaevam vulgus quidem et in bona et in mala re uocat, cum aiunt bonam et malam*). Ancien et repris par les archaïsants. Non roman. Outre *scaeuola* et *Scaeuinus*, on rencontre à l'époque impériale *scaeuītās* (Gell., Amm., Apul.) fait sur le modèle de gr. σκαίωτης.

Les noms pour « gauche » sont divers (par contraste avec celui de « droite »; v. aussi *sinister* opposé à *dexter*). Le latin, qui a *laevus* en face de *laevis*, a de même *scaevus* en face de *σκαίος*; formation parallèle, avec diphtongue a radical, ou emprunt? De *scaevus*, σκαίος, on rapproche lit. *kairē* « main gauche », mais qui semble provenir de \**krairē*. Irl. *ciotan* « la gauche » et gall. *chwih* « gauche » ne concordent pas; à en juger par *scandō* et les cas analogues, le vocalisme a est une variante expressive et populaire (v. *saeuus*). Du côté oriental, il y a des mots analogues : skr. *savāh* et v. sl. *šujī* « gauche »; sl. *šujī* indique un ancien \**seuyo-*, avec vocalisme e. Cf. *obscaenus*?

On a supposé pour *Scaeuola* une origine étrusque (cf. Schulze, Lat. Eig. 369-419), de même que pour *Scaeva*; mais la démonstration n'est pas aussi probante que l'affirme W. Schulze. *Scaeva*, *Scaeuola* rentrent dans la série des nombreux surnoms en -a. Tout au plus peut-on penser à un emprunt au grec.

**scala**, -ae f. ? : *calices et calathi et scalae poculorum genera, ante ex ligno facta, inde et uocata : Graeci enim lignum πάλια uocauerunt*, Isid. 20, 5, 5.

Mot germanique : all. *Schale*, etc. V. Sofer, p. 154 sqq.

**scāla** : v. *scandō*.

**scalmsus**, -ī m. : dame ou tolet, cheville pour l'aviron. Emprunt au gr. σκαλμός (déjà dans Cicéron), passé dans les langues romanes. M. L. 7640.

**scalpō**, -is, -psī, -ptum, -ere : gratter. Ancien, populaire dans ce sens (comiques, satiriques, etc.). A pris dans la langue des graveurs et des statuaires un sens technique et a servi à traduire le gr. γλύφω « tailler, graver, inciser » et « sculpter ». Il n'y a pas de doute que la langue classique n'ait connu que *scalpō* et ses dérivés dans ces sens divers, et la différence que l'on a voulu établir entre *scalpō* = ξέω et *sculpō* = γλύφω n'est pas fondée. Varron ne connaît que *scalpō* (cf. L. L. 6, 96, « *scalpere* » a σκαλέειν); Diomède également, GLK I 378, 31 : *scalpo, insculpo : quare « gemma sculpia » dicendum non « sculpia » ; adiecta enim praepositione facit « sculpia »*. Mais à l'époque impériale, sur le modèle des composés *exsculpō* (déjà dans Plt., Ci. 541, avec un sens figuré), *insculpo*, on voit peu à peu se substituer à *scalpō* dans le sens technique un simple *sculpō*; et il s'établit une différenciation de caractère secondaire et récent entre *scalpō* « gratter » et *sculpō* « sculpter, tailler ». Les inscriptions de bonne époque et les bons manuscrits ne connaissent que les formes en a : les Acta frat. Arual. opposent correctement *sculptūra* (marmo-

ris) à *insculpō*; les index de Pline l'Ancien et de Vitruve montrent que les meilleurs manuscrits ont en majorité les formes *scalpō*, *sculptor*, *sculptūra*; cf. Hülsen, *Plin. tūra*, les manuscrits hésitent entre la forme en a et la forme en u; et la préférence donnée par les modernes à celle-ci n'est fondée que sur la différence de sens qu'on suppose arbitrairement entre *scalpō* et *sculpō* (l'article du dictionnaire de Georges, 8<sup>e</sup> éd., est à ce point de vue entièrement faux) : ainsi, par exemple dans Ov., M. 10, 248, M<sup>1</sup> a *scalsū* correctement correction *sculpitū* adoptée par tous les éditeurs est de seconde main; dans Hor., S. 2, 3, 22, les manuscrits partagent entre *sculptum* et *sculptum*; et la comparaison de C. 3, 11, 51 montre que cette dernière leçon est la bonne. La différence entre *scalpō* et *sculpō* est une différence non de sens, mais de date. Toutefois, la forme *sculpō*, d'abord évitée par les puristes, et attestée, pour commencer dans les inscriptions de langue peu soignée (cf. Hülsen, l. 1.), a vers le III<sup>e</sup> siècle fini par éliminer *scalpō* dans le sens de « sculpter »; c'est à partir de cette date qu'elle a dû se répandre dans les manuscrits, d'où elle a souvent chassé un ancien et authentique *scalpō*, c'est ainsi que dans Cic., Ac., 2, 31, 101, tous les éditeurs lisent : *non est e saxo sculptus aut e robore dolatus*, alors que Cicéron a fort probablement écrit *sculptus* (cf. N. D. 2, 60, 150, *itaque ad pingendum ad fingendum ad sculpendum... apta manus est*) ou *exsculptus... edolatus* (cf. Att. 13, 28, 2, *exsculperam*; 13, 47 a 1, *edolatus*). Il est à peu près certain que, jusqu'au milieu du second siècle de notre ère, les écrivains n'ont connu que *scalpō*. Dans les gloses, la différenciation entre les deux formes est achevée et l'on y trouve : *scalpō*, *sculptor*, *sculptum*, *sculptiūm* (et naturellement *sculptum*, *sculpulus*, *sculptellum*, *sculpturiō*, *sculptellai*), comme aussi *sculpō*, et (et peut-être *sculpō*, -ās; cf. les gloses *sculpa γλύφω = γλύφω et sculpior*, et le composé *exsculpō*, -ās dans Aus., Idyl. 11, Préf.), *sculptor*, *sculptūra*, *sculptus*, *sculptilia*. Les langues romanes ont conservé *scalpere* et un itératif \**sculpīre*; l'ital. *sculpire* suppose un doublé \**sculpīre*, cf. M. L. 7643, 7644, 7754.

Formes nominales, dérivés et composés : *sculptum* (et *scalper* m., cf. *cultrum* et *culter*) : outil tranchant. De ce sens général sont dérivés divers sens spéciaux dans les langues techniques : ciseau (s. *fabrile*); tranchet (de cordonnier); lancette, bistouri; canif; serpe, cf. Rich et Daremberg-Saglio, s. u. Demeuré dans les langues romanes, cf. fr. *échoppe*, M. L. 7645. De là *scalprātus* : en forme de serpe; *scalpulus* (Gloss.), *sculptellum* (-lus, Celse; \**scarpellum*) : scalpel, M. L. 7642, et *scarpellō*, -ās (Marc. Emp.), M. L. 7641; *sculptor*, *sculptūra* : graveur, gravure; sculpteur, sculpture; cf. Plin. 36, 5, 1, *sculptiores marmorum*; *sculptorium* : grattoir.

*sculptiō*, *sculptiūdō* (Gloss.) : démangeaison, prurigo; *sculpturiō*, -is, Plt., Aul. 467 (*sculpturiō*, Gloss.); *sculptur(r)igō*; *scalticus* : dartreux (Theod. Prisc.).

*exsculpō* : arracher en grattant; faire sortir en creusant, d'où « faire sortir du marbre, sculpter » (cf. *exprimō*). Ancien (Plt.), comme le montre le vocalisme intérieur; *insculpō*, -is : tailler, sculpter dans (cf. *incidō*). — A côté de ces formes anciennes existent des composés récents qui ont maintenu l'a : *adsculpō*

(Apul.); *circumscalptus* (Plin.), *exsculpō*, *interscalptus*, *insculpō*, tous avec le sens de « gratter »; *auri-*, *denti-*, *sculpum* : cure-oreilles, cure-dents (cf. *ωτογλυφός*).

Terme technique sans étymologie claire, comme les autres verbes à vocalisme radical a (cf. *caedō*, *claudō*, etc.). Même radical dans gr. σκάλλω « fouir » et σκάλοφ « faucon ».

**scambus** : v. *scaurus*.

**scammum**, -ī m. : 1<sup>o</sup> escabeau, marchepied, tabouret; banc; 2<sup>o</sup> dans la langue rustique « banquette de terre entre deux sillons »; qui, dans la langue des agrimensores, a servi à désigner la « largeur » d'un champ, par opposition à *striga*, sa longueur. V. Rich, s. u. Ancien (Enn., A. 96); technique. M. L. 7649 et 7648, \**scammium*. Celtique : irl. *scamon*, britt. *yscafn*.

Dérivés : *scamnātus* : en forme de *scammum*; *scamnārium* : droit de banc; *scabellum* (*scabillum*, *scabellus*) : 1<sup>o</sup> petit tabouret, escabeau; cf. Varr., L. L. V 168, *qua simplici scansione scandebant in lectum non altum, scabellum*; in *altiore, scammum*; 2<sup>o</sup> instrument de musique composé essentiellement d'une semelle de bois très épaisse dans laquelle était insérée une lame vibrante, cf. Rich, s. u. M. L. 7633; *scabillārius* (Inscr.); *scamellum* (-millum) : doublet de *scabellum*, également représenté dans les langues romanes, M. L. 7647, en germanique : v. h. a. *scamal*, et en celtique : corn. *scavel*. V. B. W. *escabeau*.

Il y a, pour exprimer la notion de « appuyer » et « ce qui sert à appuyer », des mots à \**sk-* initial et labiale finale, mais avec élément interne variable et des différences dans la forme de la labiale, soit skr. *skabhānāti* « il étaye », *skambhāh* « étai, pilier », av. *fraskambō*, *fraskambanam* « étai, pilier » — lat. *scāpus* et dor. σκάπτρον, att. σκῆπτρον « bâton » — et avec cela, gr. σκάπτωμα (« j'appuie », σκῆπτρον et variante σκλμτων d'après σκμπτωμα); v. lat. *scipiō*. On peut penser à σκάπος « idā », et au groupe de gr. σκῆπτω. Sur des mots de sens comparable et de forme \**stebh-*, \**stabh-*, v. W. H. s. u.

**scandala** (*sandala*, *scandula*), -ae f. : épeautre (Plin.). Sans doute mot étranger, demeuré en roman (italien, langues hispaniques). M. L. 7650.

**scandalum**, -ī n. : pierre d'achoppement; dispute, scandale. Emprunt fait par la langue de l'Église (Terullien) au gr. σκάνδαλον; d'où *scandalizō*, *scandalōsus*. Formes savantes : fr. *scandale* (v. B. W. s. u.); irl. *scandal*.

**scandō**, -is (parfait et supin non attestés), **scandere** : monter, gravir; dans la langue de la grammaire, « scanner » les vers, par allusion aux mouvements du pied qu'on levait et baissait pour marquer la mesure (cf. en gr. ἀρσας et θέσας). *Scandō* est ancien (Cat., Agr. 50, 1) et classique, mais rare, et remplacé par ses composés d'aspect déterminé *ad-* et *cōn-scandō*.

Dérivés : *scānsiō* (très rare, sauf au sens technique de « scansion »; on dit *ascensio*); *scānsilis* (époque impériale); *scānsor* (Gl.); *scānsōrius* (Vitr.); \**scānsus* n'existe pas.

**scāla** (de \**skand-s-lā*; usité surtout au pluriel *scālae*) : échelle(s); marches d'escalier, M. L. 7637, et britt. *ysgol*. De là : *scālāris*, *scālārius*.

Composés : *ascendō* (*ads-*), *ascendī* et *ascendīdī* à basse époque (cf. *prandīdī*; *ascendīderat*, Itala, Euang. Palat. Ioh. 6, 22) : monter; faire monter (Itala, Act. 9, 39, Cod. Laud., traduisant ἀνάγαγον etc.); *ascendentēs* « ascendants », terme de la langue juridique (opposé à *dēscendentēs*); *ascēnsiō* (= ἀνάληψις dans la langue de l'Église), cf. M. L. 695; *ascēnsus*, -ūs m. : abstrait et concret, 1<sup>o</sup> montée, 2<sup>o</sup> degré, échelon, 3<sup>o</sup> terme de rhétorique = κλίμαξ; *cōnsendō* : monter, spécialement « s'embarquer »; *cōnsēnsiō* (rare); *cōnsēnsus* (tardif); *dēscendō* (parfait *dēscendīdī*, Valer., ap. Gell. 7, 9; Laber., ibid.) : descendre; *dēscēnsiō*, -sus, M. L. 2589, britt. *discynn* et, dans la langue de l'Église, *condēscendō* = συγκαταβαίνα, cf. Cassian. Conl. 17, 20, 3, *condēscendisse se et a perfectionis rigore aliquid relaxasse*; *escendō* (*exsc-*) : monter, synonyme de *ascendō*, *escēnsiō* (T.-L.), *escēnsus* (Tac.). *Escēnsiō* a aussi le sens de « débarquement » : *escensio ab nauibus in terram*, T.-L. 22, 20, 4; *inscendō* : monter dans ou sur; *inscēnsus*, -tiō; *trāscendō* : s'élever au delà, traverser.

*Ascendō* est représenté en italien, espagnol, vieux provençal, mais a été concurrencé par un dérivé de *mōns*, fr. *monter*, etc.; v. B. W. s. u.; M. L. 5668; *dēscendō* est panroman, M. L. 2588; le gallois a emprunté *ascen* et *disgyn*. Sur \**scandāculum* « échelle, sonde » que supposent certaines formes romanes, v. M. L. 7649 a.

*Scandō* a le vocalisme radical a qui caractérise des formes populaires, expressives, telles que *caedō*. Ce vocalisme n'a rien d'essentiel; c'est une déviation qu'explique le caractère particulier du mot; le védique a des intensifs : *canīskadat*, *kāniṣkan*. Le celtique offre le vocalisme -e- qui est normal : m. irl. *scendū* « ils s'élancent », etc. (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. K. Spr.*, II, p. 616), gall. *cy-chwyn* « partir ». L'a est ambigu dans l'aoriste véd. *adhī-skān* « in-siluit », dans le parfait *cas-kanda* et dans v. irl. *sescaind*, qui ont sans doute d'anciens o radicaux. Le présent skr. *skāndati*, en face de l'aoriste athématique *skan*, doit avoir été fait secondairement; les anciennes formes à e radical ont dû s'éliminer du sanskrit, où elles se seraient confondues avec la racine *chand-* « sembler », racine dans laquelle *ch-* a été généralisé. Le terme technique gr. σκάνδαλον « piège, pierre d'achoppement » a le même vocalisme, expressif et populaire, que lat. *scandō*. — Pour les racines à \**sk-* initial signifiant « sauter », v. *scateō*.

**scandula**, -ae f. (et *scindula*, gr. σκῆδαξ) : bardeau, petite planche servant à la couverture d'un toit. Attesté depuis Hirtius; technique. V. Rich, s. u. Les formes romanes remontent à *scandula* et *scindula*, M. L. 7652; à *scindula* le v. h. a. *scintala*, l'irl. *slind* « imbrex ». Le correspondant grec et la technique même de la fabrication du bardeau, que l'on obtient en fendant l'arbre suivant le fil du bois — c'est du moins ainsi que l'on procède en Savoie, où les chalets sont couverts avec des bardeaux de sapin — sont en faveur de *scindula*, quoique la présence de l'n soit étonnante.

Dérivés : *scandulāris*, *scandulārius*. Il doit s'être produit des associations qu'il est actuellement impossible de déterminer et qui rendent difficile de faire un départ entre l'origine réelle et l' « étymologie populaire ».

**scandulāca**, -ae f. : *genus herbae frugibus inimicae*

quod eas uelut edera implicando necat, P. F. 443, 10; cuscute, cf. *scandala*. Cf., pour la finale, *portulaca*. Autre forme : *scandulacium*. Le rapport supposé avec *scandō* n'est peut-être qu'une étymologie populaire.

**scapha**, -ae f. : barque. Emprunt (depuis Plt.) au gr. *σκάφη* latinisé, d'où *scapharius* : caboteur (Inscr.); *scaphō*, -ōnis m. : cordage [qui tient la barque] (Caec.); *scaphula* (tardif, Vég., Cael. Aur.). M. L. 7653. Celtique : britt. *cafaf*; irl. *scaf*, *scabal*. De \**scapa* provient le v. h. a. *scaf*.

\***scaptos** (*scaptus*) : *sagitta*, Isid., Or. 18, 8, 2. Sans doute germanique; v. Sofer, 44.

**scapula**, -ae f. : sorte de vigne, synonyme de *uen-nucula*, Plin. 14, 34. Sans doute de *scāpus*.

**scapulae**, -ārum f. pl. (singulier rare et tardif, Vulg.) : épaules; sens techniques : bras d'une machine (Vitr.); croupe d'une montagne (Tert.). Ancien (Cat., Plt.), usuel; sert de cognome : *Scapula*, d'où *Scapulānus*. Peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 7657, où il a été remplacé par *spatula*, v. B. W. *épaule*. Dérivés tardifs : *scapulāre* n., irl. *scabal* « scapulaire »; *scapulātus*, *interscapulae* = *μετασπώνιον* (Cael. Aur.).

En ombrien, on lit une fois *destrame scapla* « in dextram scapulam ». L'explication du mot par la racine de gr. *σκάπτω* « je creuse », etc., qu'on justifie par le fait que les os des omoplates servaient de bèches à creuser la terre, est évidemment hypothétique; cf. la substitution postérieure de *spatula* à *scapula*. V. *scabō*; les omoplates ont pu, du reste, être nommées d'après leurs ressemblances avec des bèches. J. Bloch a signalé marathe *khavā*, de *skapaka*.

**scāpus**, -i m. : désigne d'une manière générale toute espèce de montant ou de soutien; spécialisé dans les langues techniques avec diverses acceptions : fût de colonne (d'où le sens de « membrum uirile »), d'escalier, montant de porte, tige de candélabre, fléau d'une romaine, cylindre sur lequel on roulait les manuscrits, ensouple de tisserand autour duquel est enroulée la chaîne; cf. Rich, s. u. Depuis Varron; technique. Dérivés : *scāpulus* (Greg. T.). M. L. 7656, \**scāpiculus*.

V. *scannum* et *scopa*. Peut-être emprunté au grec : cf. *σκάπος* « ἄλδος » (Hes.).

**scara**, -ae f. : escarre. Emprunt tardif (Cael. Aur.) au gr. *εσχάρα*, avec chute de l'e initial comme dans *scia*, q. u. M. L. 2915 a, *eschāra*.

**scarabaeus**, -i m. : scarabée, escarbot, etc. (Phèdre, Pline). Sans doute dérivé du gr. *σκαράβος* « crabe »; pour la variation à l'initiale, cf. *corium* et *scortum*; le doublet \**scarafaius*, M. L. 7658, doit être d'origine osque; v. *crabrō*. Sur les contaminations qui se sont produites entre *escarbot* et *escargot*, v. B. W.

**scarda**, -ae f. : poisson inconnu (Pol. Silv.).

**scardia**, -ae f. : autre nom de l'aristoloche, Ps.-Ap., Herb. 19 (seulement dans la classe β des manuscrits; cf. Howald-Sigerist, p. 57, l. 27 et appar. crit. ad l.).

**scarfia**, -ae f. : coquille d'œuf (Gl.). Latinisation tardive d'un mot germanique.

**scarizō**, -ās : mot germanique tardif au gr. *σκαρίζω* « s'agiter vivement » (Irén. I 24, 1; 30, 6).

**scarificō**, -ās (Colum., Pallad.), **scariflō** (Scrib. Larg.); scarifier; adaptations de *scarifō* (*scari-ficātiō*, *-ficiō*, Col., Plin.; -*fictiō*, Orib.), emprunt au gr. *σκαρifiζωμαι*, sous l'influence de *sacrificō*, etc. M. L. 7662. L'origine de germ. *schreppen*, *schrappen* est douteuse.

**scarpinat** : forme de glossaire, d'un verbe *scarpināre* « gratter », que supposent quelques formes romanes, M. L. 7663. Appartient au groupe des mots populaires en *scar-*, cf. *scabō*, *scalpō*, et suppose peut-être un verbe \**scarpō*, alternant avec *carpō*, cf. *corium* et *scortum*. Les gloses ont bien une forme *scarpō* : *eligo*, CGL V 578, 15; mais ce *scarpō* n'est qu'une « graphie inverse » par « hyperurbanisme » (cf. *scia* de *excarpō*, doublet vulgaire de *excarpō*; cf. *dēcadō* (Isid., Or. 16, 2, 10) en face de *dēcidō*).

**scarus**, -i m. : scare (déjà dans Ennius). Emprunt au gr. *σκαρός*, demeuré en italien, espagnol, portugais, M. L. 7664.

**scateō**, -ēs (et doublet ancien *scatō*, -is, -ēre), -ēre : sourdre, jaillir (d'une source). Le verbe évoque une idée d'abondance; aussi est-il employé dans le sens de « déborder, grouiller, regorger de » (cf. *abundō*). Ancien (Enn.), technique.

Dérivés : *scatebra* f. : jaillissement; eau jaillissante; *scatebrāsus*; *scatur(r)īō*, doublet expressif de *scateō*, d'où *scaturer* (Varr. ap. Non. 172, 23) « source abondante »; *scatur(r)iginēs* (Front., Amm.); *scatur(r)iginōsus* (Col.). Les gloses attestent aussi *scatiscō* CGL V 514 60 et 482, 53 (avec un doublet *scatiscō* qui n'est peut-être qu'une faute de copiste); on y trouve aussi : *scatus* : *impetigo*, *sicca scabies*; *scaturio* (*scaterio* : *lepra*; confusion avec *scalturriō*?).

Il n'y a pas d'autre rapprochement clair qu'avec lit. *skastū*, *skataū*, *skāsti* « sauter »; l'a du latin est du type des a du vocabulaire « populaire »; l'a lituanien est ambigu. — Si la racine ne se retrouve pas ailleurs, c'est que, pour « sauter », les formes expressives à *sk-* initial sont variées, ainsi gr. *σκαίρω*, *σκαπτάω* (et *κράδαω*, *κράδαλω*), sl. *skokū* « saut » (et tout le groupe), etc. On notera arm. *cayti* « il jaillit » (avec forme à *h* « populaire » *cayt'i*), qui est intéressante pour le sens; le *ç* initial arménien s'explique bien par \**sk-*.

**scauria** : v. *scōria*.

**scaurus**, -a, -um : pied bot, cuius calces retrorsum abundantius eminent (Gloss.). Surnom romain : *Scaurus*, d'où *Scaurinus*, *Scaurianus*.

Le grec *σκαυρος*, ma's seulement dans les Hippia-trica, dont la date est fort tardive. Il est peu probable qu'il y ait eu emprunt du latin au grec, et le contraire est plus vraisemblable, étant donné l'ancienneté du mot en latin. Les gloses expliquent *scaurus* par *σκαυρός*, *σκαλλός*, *σπερδλόπος*, *βλαισόπος*, mais ignorent *σκαυρος*, ce qui prouve que les rédacteurs ne connaissent que la forme latine de l'adjectif.

Adjectif à vocalisme radical *a* pour indiquer une infirmité. Cf. le type de *claudus*, *caecus*, etc. La structure du gr. *σκαυρός* (emprunté par Suét., Oth. 12, 1) est pareille. On rapproche skr. *khoraḥ* « boiteux », qui, comme *scaurus*, a un aspect « populaire » avec son *kh-*.

**scelus**, -eris n. : 1° mauvaise action, faute, crime;

2° dans la langue familière, terme d'injure « vaurien, criminel ». Terme général, sans doute d'origine religieuse; cf. dans la formule du *uer sacrum* conservée par T.-L. 22, 10, 5, *si quis clepsit, ne populo scelus esto, neue cui cleptum erit*; et le sens de *scelerāre* « souiller », opposé à *pius* dans Vg., Ae. 3, 42, *parce pius scelerare manus*; de même *scelerātus*, e. g. *scelerata terra*, id., ibid. 3, 60; *Scelerātus Vicius, Campus*, etc. On trouve aussi dans la langue familière *scelus* avec le sens de « malheur, infortune », et *scelustus* avec le sens de « malheureux »; cf. Plt., Cap. 762; Mo. 563, *ne ego sum miser, | scelustus, natus dis inimicus omnibus*. Les deux sens de « malheureux » et « misérable » sont réunis, As. 476, *sceleste, non audes mihi scelesto subuenire?* Ancien, classique, usuel. Non roman.

Dérivés : *scelustus* : très fréquent dans la langue de la comédie; Cicéron ne l'applique qu'à des choses ou à des mots abstraits : *rēs, facinus*; pour les personnes, il se sert de *scelerātus*; *scelerōsus* (archaïque et postclassique); *scelerō*, -ās (rare et seulement poétique; premier exemple dans Catulle) : souiller; *scelerātus* (très fréquent; cf. *scelerata (herba)*, v. André, Lex., s. u.), d'où *cōnscelerō* et *cōnscelerātus*. L'existence d'un adjectif *scelustus* dans Plaute est douteuse; v. G. Lodge, *Lex. Plaut.*, s. u. L'adjectif gallois *yscelter* est issu de *scelere*.

Évidemment ancien, mais sans correspondant. Le rapprochement avec skr. *skhālati* « il fait un faux pas », arm. *szalim* « je fais un faux pas, je commets une faute » est possible (cf. *peccō*), mais ne s'impose pas; celui avec got. *skulan*, lit. *skelūti* « devoir » pas davantage, encore moins celui avec gr. *σκέλος* « jambe ». Faute de concordance exacte, on ne sort pas de vagues possibilités. Cf. encore hitt. *iškallā(i)* « briser, mutiler ».

**scēna** (et *saena*, graphie fréquente qui note sans doute un *ē* ouvert; aussi *scaina*, par « contrépel », CIL I<sup>2</sup> 1794), -ae f. : scène (sens propre et figuré); puis « spectacle, spectateurs ». Ancien (Plt.), classique, usuel. Irl. *scian*. Germanique : v. h. a. *giscēn*, v. angl. *scin(n)* « phantasma ».

Dérivés et composés : *sc(a)enālis* (rare, Lucr.); *sc(a)enarius* (Amm.); *sc(a)enātīlis* (Varr.); *sc(a)enātīcus* (id.). Mais l'adjectif le plus employé est *sc(a)enīcus* du gr. *σκηναϊκός* substantivé dans *sc(a)enīcus*, -a « acteur, actrice », avec son adverbe *sc(a)enīcō* (Quint.); *proscenium* (-*scē-*) : avant-scène; emprunt au gr. *προσκήνιον*, déjà dans Plaute; technique.

Le mot latin, avec tout son groupe, est emprunté au gr. *σκηνη*, dans la mesure où ce mot grec a un sens technique et s'applique à des choses du théâtre. Mais la forme ionienne-attique *σκηνη* ne rend pas compte de la graphie *saena*, et la forme *σκαῖνα* des autres dialectes ne fournit pas davantage une explication.

Un intermédiaire étrusque est possible; la graphie *saena* rappelle les transcriptions étrusques *Calaina*, *Laeis* de gr. Γαλήνη, Λαίς. Cf. aussi *Saeturnus*, *Aesculāpius*, *paelex* et, inversement, *crāpula*. Le mot ferait partie des mots relatifs aux jeux et au théâtre venus par l'étrusque : *lūdus, persōna, histriō, sporta*, etc.

**scēna** : v. *scēna*.

**sceptrum** (et *scaeptrum*, cf. *scēna*), -i n. : sceptre.

Emprunt au gr. *σκηπτρον*, latinisé (depuis Lucr., Cic.); composés poétiques *sceptrifer*, -ger = *σκηπτροῦχος* (Hom.), *σκηπτροφόρος* (Anth.).

**schēda** : v. *scida*.

**schēdius**, -a, -um : impromptu, fait sur-le-champ. Emprunt au gr. *σχέδιος*; d'où *schēdia* : *genus nauigiū incoindūm*, i. e. *trabibus tantum inter se nexis factum, unde mala poemata schēdia appellantur*, P. F. 451, 9. M. L. 7680.

**schēma** (sce-), -ae f. (puis *schēma*, -atis n.) : figure, aspect; figure de rhétorique, figure de géométrie. Plaute a seulement *schēma*, -ae (Am. 117, Pe. 463). Emprunt au gr. *σχῆμα* (les termes latins correspondants sont *habitus* et *figūra*), entré d'abord en latin par la voie orale et passé dans la première déclinaison, et par là rangé dans la catégorie des féminins, puis refait par la langue écrite sur le modèle grec plus fréquent *σχῆμα*. Adverbe plautinien : *ineuschēmē*. M. L. 7684 a. Irl. *sciam*.

**schīdiae**, -ārum f. pl. : copeaux. Emprunt (Vitr.) au gr. *σχίδια*, demeuré dans quelques langues romanes. M. L. 7689.

**schisma**, -atis n. : séparation, schisme. Emprunt de la langue de l'Église (Tert.) au gr. *σχίσμα*. M. L. 7693.

**schoenus** (-num), -i m. : sorte de jonc, dont on tirait un parfum grossier dont se servaient les prostituées de bas étage; Plaute, pour cette raison, a *schoenicula*, Ci. 107. Emprunt au gr. *σχοίνος*.

**schola** (*scala*), -ae f. : école (sens abstrait ou concret), exercice d'école, etc. Emprunt au gr. *σχολή* (Lucil.), d'abord rendu par *lūdus* et dont le sens est ainsi défini par Festus, 470, 14, *scholae dictae sunt non ab otio ac uacatione omni, sed quoad, ceteris rebus omissis, uacare liberalibus studiis pueri debent*. Le sens de « repos, lieu de repos » est conservé dans une expression technique : *schola labrī*, *schola aluēi* qui désigne une sorte de salle d'attente ou de repos dans les bains, cf. Rich, s. u., et dans *Octauiae scholae* « galerie d'Octavie » (Plin. 36, 29). Représenté en roman par des formes savantes, M. L. 7703; B. W. *école*. Irl. *scol*, britt. *yscol*; germanique : ags. *scol*, etc. Dérivés latins : *scholāris* (époque impériale), M. L. 7704; *antescholāris* (Pétr., CIL VI 14672, 9); *antescholānus* (Gloss.). Les autres dérivés : *scholasticus*, etc., sont des calques du grec.

**scia**, -ae f. : os de la hanche (Plin., Val.); *sciaticus* : qui a la goutte sciatique (id.); *sciaticum* (Ps.-Apul.); formes tardives de *ischias*, *ischiatricus*, -cum (avec *t* au lieu de *d* d'après *arthriticus*, etc.), du gr. *ισχιάς*, *ισχιαδικός*. Cf. *scara*, *Spania*, pour *Hispania*, etc., par « hyperurbanisme ». M. L. 4549. Celtique : irl. *siatag*.

**scīda**, -ae f. : feuille de papyrus, feuillet. *Scīda* est la graphie des manuscrits de Cic., Fam. 15, 16, 1; Att. 1, 20, 7, et de Quint. 1, 8, 19; aussi a-t-on pensé à rattacher le mot à *scindō*, mais la formation serait sans exemple. D'autre part, le palimpseste de Pline, 13, 77, a la leçon *scīda* (comme Martial 4, 89, 4), et Charisius, GLK 1, 107, note : « *scīda* » ἀπὸ τοῦ *σχίζω*. Ceci incline à penser que *sc(h)īda* est une déformation de *schēda* (cf. *schēdius* par étymologie populaire, sous la double influence de *σχίζω* et de *scindō*). De *schēda* dérive *schedula*

« cédule » (Hier., in Ruf. 3, 2). M. L. 7678, 7681. Irl. *sgeotha*; germanique: all. *Zettel*. †

**scilicet** adv. : évidemment (= δηλονότι), sans doute. Adverbe affirmatif, fréquent dans la langue parlée, souvent avec valeur ironique. Attesté de tout temps; non roman. Cf. *ilicet*.

L'étymologie *scire licet* apparaissait encore assez nettement pour que *scilicet* ait pu être accompagné, sans doute par recombinaison étymologique, d'une proposition infinitive, complément de *scire*; e. g. Pl., Ru. 395, *nunc eam cum nauī scilicet abiisse pessum in altum*.

**scilla**, -ae f. : scille ou oignon marin. Emprunt au gr. σκίλλα, comme les dérivés *scillinus*, *scillitēs*. V. aussi *squilla*.

Sur *sylla* « sorte de luzerne », qui est sans rapport avec *scilla*, v. M. L. 8494 a.

**scineus** (*stinchus*, *stingus*), -ī m. : nom d'un lézard (Plin.); transcription du gr. σκίρκος, dont la chair passait pour aphrodisiaque et qui a été pris pour un nom de plante à la même propriété, l'*orchis* ou *satyrion*; v. André, R. Phil., 1954, p. 60.

**scindō**, -is, **scieidī** (puis *scidī* tiré des composés), **scissum**, -ere 1° fendre (s. *cuneis lignum*, comme *findō*, de même formation); et par suite « déchirer », s. *uestem*; puis « arracher », s. *comam*; 2° par dérivation « diviser, séparer », quelquefois « interrompre ». Ancien (Naev.), usuel et classique. Ne semble pas représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 7719; certaines formes supposent un dérivé \**scisāre*, M. L. 7725.

Dérivés et composés : -*scidium* dans *di-scidium* « déchirement, séparation, divorce », synonyme de *discissio*, joint par Lucrèce à *perscindere*, 6, 293; cf. Cypr., Un. eccl. 23, *scindi unitas non potest, nec corpus unum discidio compaginis separari*. Rien de commun avec *cadō*, malgré Walde; cf. gr. σκίλαμα, et aussi *excidiō*, *ex(s)cidium*, dont le rapport avec *exscindō* est évident; cf. Vg., Ae. 1, 177, *nec posse Argolicis exscindi Pergama telis*; et, 12, 655, *deiecturum arces Italum excidio daturum*; mais des confusions ont pu se produire entre *cadō*, *caedō*, *scindō*, en raison du voisinage de sens, et, pour les composés de *caedō* et *scindō*, l'homonymie de certaines formes. Pour *excidiō*, le Thes. note : « ab *exscindo*, ut uid. (cf. *excidium*...) »; contra *cidio* : PAUL. FEST. : p. 80 - *nem urbis a caedendo dictam manifestum est...* At fortasse re uera duae uoces i. -*cidio* et -*cidio* extitisse putandae sunt; cf. *excidio*, *occidio* (V 2, 1231, 60 sqq.); *scissio* (Macr., Vulg.); *scissor* « écuyer tranchant » (Pétr.); *scissura* (époque impériale); *scissus*, -ūs (Gloss.); *scissilis* (Cels.); *scissim* (Prud.), tous tardifs.

*ab-scindō* = ἀποσκέλλω, souvent confondu avec *abs-cidō*; *circum-*, *cōn-scindō*, M. L. 2156; *discindō* = διασκέλλω; *exscindō*; *interscindō* = skr. *antār-chid* « séparer en coupant »; *per-*, *prae-*, *prō-* (M. L. 6786), *re-*, *trān(s)-scindō*.

La racine de *scindō* fournissait un aoriste radical athématique, conservé dans véd. *chedma* « nous avons coupé » (le thématique *achidat* est fait sur la 3<sup>e</sup> plur. *achid-an*, qui est attestée). Le présent est du type à infixe nasal dans véd. *chindāti* « il coupe », 3<sup>e</sup> plur. *chin-*

*dānti*, comme dans lat. *scindō*. Le perfectum *scieidī* est comparable à skr. *cichide*. *Scindō* se comporte vis-à-vis de véd. *chindāti* comme *findō* vis-à-vis de skr. *bhīndāti* « il fend », de la racine *bhid-*. — A côté de la racine normale \**skeid-*, établie par les faits sanskrits, il y a une forme expressive à -*kh-*, attestée par le gr. σκίλω (présent secondaire dérivé d'un aoriste athématique) et de véd. *khidati* « il déchire », forme sans s d'une racine *skhid-* aussi attestée : véd. *skhidat*. Le latin ne distinguant pas *kh* de *k* non aspiré, on n'a pas le moyen de décider si le groupe de *scindō* repose sur \**skhid-* ou sur \**skhid-*. — Le verbe à vocalisme populaire, expressif, lat. *caedō*, est sans doute une forme de ce groupe. Sur les formes celtiques peut-être apparentées v. H. Pedersen, *V.-Gr. d. k. Spr.*, I, p. 77. Lit. *skēdiū* « je coupe (un liquide), je filtre » est ambigu : *k* peut reposer sur *k* ou *kh*, è sur n'importe quelle diphtongue en -*i-*; mais le v. sl. *čistū* « pur » indique *k* et sans doute *i*; sl. *čēdiū* « διώλλειν » a un ancien *k*. Le *et* de arm. *ctem* « j'égratigne, j'écorche » doit reposer sur \**skid-*; il exclut *skh-* et concorde ainsi avec véd. *chindāti*. Comme la racine fournissait un aoriste radical athématique, il a pu y avoir, à la finale, une alternance de la sourde et de la sonore, ce qui expliquerait que, à côté de v. angl. *scitan* « cacare », qu'on rapproche d'ordinaire, le germanique ait, avec des représentants de -*t*, got. *skaidan* « séparer ».

**scindula** : v. *scandula*.

**scinip(h)es** (-*fes*, *cini-*), -um f. pl. : artisan, ver du bois. Emprunt (attesté depuis Pétrone, Sat. 98) au gr. σκινίπης, κνίπης et σκινίφης.

**scintilla**, -ae f. : étincelle. S'emploie au propre et au figuré, et comme nom propre. Ancien, usuel. M. L. 7720.

Dérivés : *scintillula*; *scintillo*, -ās, M. L. 7721; *scintillatiō* (Plin.); *scintillosus* (Cassiod.).

Mot expressif. Le vocalisme *i* joue un rôle pareil dans le nom grec de l'étincelle, σκινίπης, et dans gr. σκινίλα; cf. *cicindēla*.

**sciō**, -is, -iūī (et *sciū*, d'où les formes contractes *scisti*, *scisse*, etc., fut. *scibō*), **scitum**, **scire** : savoir; *sciens* « qui sait » (opposé à *insciēns*, *imprūdēns*, d'où le sens de « à bon escient ») substantivé *sciēns*, e. g. : *uitis pampinari, sed a sciēte*, Varr., R. R. 1, 31, 1; *sciēns esse* « être au courant de », *sciēntem facere*, etc. *Sciēns*, traité comme adjectif, a un comparatif et un superlatif, comme *sapiēns*, et un adjectif *sciēnter*.

Le sens de « savoir » est le seul attesté pour *scire*; on trouve parfois, chez les historiens de l'époque impériale, le sens de « décider, décréter », e. g. T.-L. 26, 33, 10, *ut tribunus plebis rogationem ferret sciretque plebs uti...*, mais c'est par suite d'une confusion avec *sciō*, due à ce que les deux verbes ont un même parfait et un même supin; de même, Tacite, H. 4, 80, 1, emploie *adsciūī* abusivement pour *adsciō*. Ces exemples n'autorisent pas à conclure que le sens premier de *sciō* était « décider », encore moins à déduire que ce sens moral de « décider » provient d'un plus ancien sens physique de « séparer, trancher ». Ancien, usuel, classique. Peu représenté dans les langues romanes, où il a subi la concurrence d'un verbe de forme plus pleine, et plus expressif, *sapere*,

M. L. 7722, et 7727, *sciā*; 7239, *rescīre*. V. B. W. sous *savoir*.

2° *sciō*, -is, *sciūī*, *scitum* : inchoatif, « chercher à savoir, s'informer », par exemple Acc. ap. Non. 505, 15, *ibo ad eam ut sciscam quid uelint*; spécialisé dans la langue du droit public au sens de « discuter, débattre une question », *sciscere rogationem*, d'où *sciūī* « j'ai débattu et je décide », par suite « je décrète », *scitum* « décret », *populī*, *plēbī-scitum* « décision du peuple, de la plèbe ». Le sens du parfait s'est ensuite étendu au présent (comme dans *nōscō* vis-à-vis de *nōūī*; cf. l'emploi de *sciō* au sens de *sciō* dans Plt., Ba. 301-302, *auferimus aurum...* | *palam atque aperte, ut illi id factum sciscerent*); de là des emplois comme Cic., Leg. 2, 5, 13, *multa perniciose sciscuntur in populis* (joint à *sancire*).

3° *sciō*, -aris : itératif intensif bâti sur *sciūrus* (de *sciō*) « chercher à savoir » (archaïque, poétique et tardif). Évité par la prose classique, qui lui préfère la forme tirée de *sciō* (comme *agiō* de *agō*) : *sciscitor* (*sciscio*, Plt., Merc. 386); d'où *sciscitator*, -tiō, d'époque impériale. M. L. 7726?

Dérivés et composés : 1° de *sciō* :

*sciūs* : qui sait, doublet de *sciēns*, rare et non classique sous cette forme, mais très usité dans les composés : *cōsciūs* = συνειδώς « qui sait avec d'autres, conscient de, confident, témoin, complice ». Souvent joint à *mēns*, *animus*, ou accompagné d'un pronom au datif, e. g. Ter., Ad. 348, *conscia mihi sum a me culpam esse hanc procul*; d'où *cōsciēntia* (= τὸ συνειδός) « connaissance commune, conscience, complicité », souvent avec une valeur péjorative. C'est le sens de *cōsciūs* qui a amené Horace à créer *cōscīre* sur le modèle de σκνιδω, Ep. 1, 1, 61, *nil conscire sibi, nulla pallescere culpa*; *insciūs*, *nesciūs* (ce dernier fait sur *nesciō*); *praesciūs*. De *sciūs* apparaît à basse époque un diminutif *sciōlus*. De *sciēns* a été dérivé *sciēntia* : science (= επιστήμη), britt. *sciānt*, *sciēnt*; *sciēntiola* (Aug., Arn.), *sciēntialis*, *sciēntificus* (Boèce); *insciēns* (formé sur *insciūs*), *insciēntia*; *sci-bilis* : qui peut être su (Tert., Mart. Capella); *nesciō* : « je ne sais pas », ancien juxtaposé dont les termes se sont soudés. M. L. 5899, 5900.

2° de *sciō* :

*sciūs* : adjectif en -*to-* marquant l'état (cf. *adolēscō/adultus*) « qui a appris à connaître, qui sait, savant »; se dit surtout des personnes, mais aussi des choses : *scitum cōsiliūm*; par extension, « bien fait », cf. Plt., Merc. 755, *sati' scitum filum mulieris*, sens fréquent surtout dans le diminutif *scitulus* (Plt. repris par Apul., Arn.); *insciūs* : ignorant; *insciētia*. La langue distingue *insciēns*, *insciūs* de *insciūs*; le premier signifie seulement « qui ne sait pas », *haec insciēntie me euenerunt* « ces choses se sont faites à mon insu ». Dans *insciūs*, à l'idée d'ignorance se joint une nuance de blâme ou de mépris.

*Sciō* a fourni un certain nombre de composés avec préfixe, dont les uns appartiennent à la langue du droit et ont un sens dérivé de celui de « décider »; les autres, au contraire, se rattachent simplement au sens de « savoir ». On a ainsi :

1° *adsciō* : adjoindre par décret, ou officiellement, Cic., Rep. 2, 25, *regem alienigenam... sibi... populis*

*adsciuit eumque... Romam Curibus acciuit*; Leg. 2, 19, *deos... aduenas... publice adscitos*. En droit privé « s'adjoindre par adoption ». Dans la langue courante est devenu synonyme de *arcessō*, *adiungō*, *assūmō*; cf. P. F. 13, 22. Sur *adsciō* d'après *adsciui* a été formé *adsciō*, peut-être sous l'influence de *accō*. *Adsciō* est rare : premier exemple dans Vg., Aen. 12, 38.

*cōnsciō* : arrêter, décider en commun ou d'accord avec d'autres. Joint à *cōnsentiō*, *cōnsēō*. Dans la langue commune, « arrêter, décider », surtout dans l'expression *mortem sibi cōnsciscere*. A basse époque, quelquefois synonyme de *sibi comparāre*.

*dēsciō* « *sciscendō dēficere* », abandonner un parti, une alliance, etc., à la suite d'une délibération publique; cf. Caes., B. C. 1, 60, 5, *multae longiquiores ciuitates ab Afranio dēsciscunt*. Dans la langue courante est devenu synonyme de *dēficiō*, *dēsērō*; ainsi dans le Mon. d'Ancyre, 5, 28, *desciscentem* est traduit par ἀποστάμενον.

2° *per-sciō* : s'informer en détail (très rare et tardif, un exemple de Dict. Cret.).

*prae-sciō* : chercher à deviner (Vg., Col.); *re-sciō* : venir à savoir, apprendre par contre-coup (surtout langue familière, Plt., Ter.). *Resciō* semble avoir été formé sur *resciscō*; cf. Geil. 2, 19.

L'italique n'a pas trace d'un correspondant du parfait indo-européen attesté par skr. *véda*, gr. (F)οἶδα, got. *wait* « je sais », que le celtique conserve, au contraire. Le latin a recouru à une racine qui n'a de correspondant dans aucune autre langue. On admet d'ordinaire que le sens initial serait « décider », plus anciennement « trancher »; cf. skr. *chydāti* « il coupe » et irl. *scian* « couteau ». Mais autre chose est « cribler, séparer », qui a fourni *cernō*, autre chose « couper ». Le sens de *dē-sciō* est dû au préverbe, et *plēbīscitum* n'indique rien. Le rapprochement avec le groupe de « couper » est en l'air, tout en étant, semble-t-il, le seul possible. Des mots comme *sciō*, *sciō* n'ont pas de chance d'être des emprunts. Le hittite a « savoir » (de \**sk-*) *sék-/šak-*; cf. Vaillant, BSL XLII, p. 84 sqq.

**scipiō**, -ōnis m. : bâton, sceptre. Surnom célèbre de la gens *Cornelia*. Ancien (Plt.), conservé surtout à l'époque impériale dans la langue de la chancellerie : s. *eburneus*. Non roman.

Cf. gr. σκίππομαι « j'appuie », σκίπων « bâton », et v. *scamnum*, pour l'ensemble du groupe; peut-être *cippus*?

**scirpus** (quelquefois *sirpus*), -ī m. : jonc. Ancien (Plt., Enn.). M. L. 7724; et germanique : v. h. a. *sciluf*, etc.

Dérivés : *scirpeus* (*sir-*) : de jonc; *scirpea* : panier de jonc, caisse de tombereau, M. L. 7723; *scirpiculus*, -a, -um et *scirpiculus*, -ī m. (*scirpicula* f.), même sens que les précédents, avec les graphies *sir-*, *surp-*; *scirpō* (*sirpō*), -ās : tresser, lier avec du jonc; *scirpula* : sorte de vigne.

Pas de rapprochement clair. †

**sciūrus**, -ī m. : écurueil. Emprunt au gr. σκίρουρος, devenu dans la langue populaire *sciūriolus*, par dissimilation du diminutif \**sciūriolus*, CGL III 569, 76. M. L. 8003; B. W. s. u.

**sclearia**, -ae f. : nom de plante (*salsua sclarea* « sclérée, ormin, toute-bonne »). Tardif (Gargil. Mart., De med. 62, et Capit. carol. de uillis); cf. A. Thomas, Rev. Philol. 31 (1907), 199 sqq. Sans doute mot étranger, d'origine inconnue.

**scloppus** : v. *stloppus*.

**scobis** : v. *scabō*.

**scolopendra**, -ae f. : 1° scolopendre; 2° poisson de mer. Transcription du gr. σκολόπενδρα déjà dans Pline. Passé dans le latin vulgaire et de là dans quelques dialectes romans; v. M. L. 7730 et Schuchardt, Z. f. roman. Philol. 32, 238 sqq.

**scomber**, -brī m. : maquereau. Emprunt au gr. σκόμπος (depuis Plt.). M. L. 7733.

**scopa**, -ae f. : nom de plante, s. *regia* (Plin. 21, 28; 25, 44), variété d'ansérine. — Même mot que le suivant? V. André, *Lex.*, s. u.

**scōpae**, -ārum f. : balai. Le singulier est tiré du pluriel plus fréquent *scōpae* « brins, brindilles, balayures »; cf. Varr., L. L. 8, 7, *unaē dicuntur scopae*; et 9, 24, *scopae*, non dicitur una *scopa*. Ancien (Naev., Cat.); technique et familier. Celtique : irl. *scūap*; britt. *yscub*, *yscubawr*. V. fr. *escoupe* et *écouillon*.

Dérivés : *scōpō*, -ās : balayer (Vulg.); *scōpārius* : balayeur (Dig.); *scōpulae*, *scōpiliae* (Gloss.); *scōpiō*, -ōnis m. « raffe » ou « raffe », grappe de raisins sans grains; attesté aussi sous la forme *scōpius*. M. L. 7734, 7735, 7736, 7737.

V. le groupe de *scāpus*, etc.

**scopulus**, -ī m. : rocher, écueil. Emprunt ancien (Enn.) fait par voie orale et latinisé au gr. σκόπελος apparenté à σκόπετρα, v. Vendryes, *Choix d'études*, p. 124; s'emploie au propre comme au figuré. Dérivé : *scopolūsus*. Panroman, sauf roumain. M. L. 7738; B. W. *écueil*.

**scordalus**, -ī m. : querelleur; *scordalia*, -ae f. Mots populaires de la latinité impériale (Pétr., Sén.). Sans doute mot d'argot grec \*σχορδαλιός, dérivé de σκόρδος, σκόρδον, par allusion à l'habitude de nourrir avec de l'ail les coqs de combats; cf. σχορδαλιζω « nourrir avec de l'ail », et par suite « exciter, aigrir, exaspérer » (Aristophane).

**scordiscus**, -ī m. : selle de cheval; *scordiscum*, cuir cru; *scordiscārius*. Mots tardifs, de *Scordisci*, peuple d'Illyrie.

**scōria** (*scau*-), -ae f. : scorie (Plin.). Emprunt au gr. σκόρια. M. L. 7739.

**scorpiō**, -ōnis m. (et doublets poétiques *scorpius*, *scorpius*) : 1° scorpion et « rascasse »; 2° nom de plantes diverses; 3° objets évoquant le scorpion, machine de guerre, fouet à pointes de fer, tas de pierres. Emprunt au gr. σκorpionός, Σκορπιών (nom propre). M. L. 7741, 7741 a et 7740 *scorpaena*. Irl. *scoirp*. Dérivés latins : *scorpiōnis*, *scorpiacum*. De *scorpiōnem* provient got. *skaurpio*.

**scortum**, -ī n. : 1° peau, cuir; 2° prostitué, prostituée (cf. le français vulgaire « peau ») « *quia ut pelliculae subiguntur* »; cf. Hammarström, *Erano*s 23 (1925),

104 sqq.; et aussi Don. in Eu. 424, *abdomen in corpore feminarum patiens iniuriaē coitus scortum dicitur*. Une forme *scortis* (d'après *pellis?*) est supposée par la glose; *scortes*; i. e. *pelles testium arietinorum, ab eisdem pellibus dicti*, P. F. 443, 8. Ancien; technique ou familier. Non roman.

Dérivés : *scorteus* : de peau, d'où *scortea* « écorce » dans les langues romanes, M. L. 7742 et B. W. s. u.; *scortia* : outre pour l'huile (Diocl.); *scortinus*. Au sens de « prostituée » se rattachent : *scortulum*; *scortillum*; *scortor*, -āris (irl. *cortan?*); *scortātor*, -tus, mots de la langue familière ou vulgaire.

Pour l'étymologie, v. *corium*. La racine est de la forme \*sker-; cf. v. h. a. *sceran* « couper, tondre », irl. *scaraim* « je me sépare » et, pour le sens, v. sl. *skora* « peau », à côté de *kora* « écorce ».

**scoruscus**, **scorisus** : v. *coruscus*.

**scotōmia**, -ae f. : *ab accidenti nomen sumpsit, quod repentinās tenebras ingerat oculis cum uertigine capitis*, Isid. 4, 7, 3. Adaptation tardive de gr. σκότωμα, v. Soffer, p. 155; *scotōmō*, -ās : étourdir; *scotōmaticus*.

**scratia** (*scraptae*) : mot de Plt., Neurol. fr. 97 L., que Festus 448, 4 explique par « *nugatoriae ac despicendae mulieres... ab [h]is quae scrae idem appellabant* ». Fait partie d'un ensemble obscur : *scratiae*, *scruppedae* (*scrupipedae*, Varr., L. L. 7, 65), *struttibillae* (*struttuillae*, Gell. 3, 3, 6), *sordidae* (*tantiulae*, Varr., ibid.). Cf. Hammarström, *Erano*s 23 (1926), 111 sqq.

Mot de type populaire en -a, comme *scurra*, etc.; forme peu sûre (*sartae* P. F. 449, 1).

**scrautum** : *pellicum, in quo sagittae reconduntur, appellatum ab eadem causa qua scortum*, P. F. 459, 7. Sans doute identique à *scrotum*, -ī n. « scrotum » (Cels.). Peut-être faut-il y rattacher *scrūta*, -ōrum « nippes, vieilles hardes » (v. ce mot), *scrūtulus*, *scrūtillus* « ventre de porc farci »? Cf. *raudus/rōdus/rūtus*; *nōgae* et *nūgae*. V. *scortum*.

On rapproche les formes germaniques du type v. h. a. *scrotian* « couper, tailler », *scrot* « coupe ».

*scraea* n. pl. (cf. Fest. 448, 4 s. u. *scratiae*) : crachats. Peut-être le nom est-il tiré du verbe *scraeo*, -ās : cracher (en râclant la gorge, expectorer), dont dérivent *scraētor*, *scraētus*, uniquement dans Plt. et Tér., *escreo* (cf. *expuō*), *cōnscreor*. Non roman. Sans doute onomatopée, comme les formes romanes dérivées de types \*krak- (B. W. *cracher*), \*rak-, \*rūsp-, M. L. 4752, 7017, 7461. Cf. *crepō*. Mot expressif, comme *spuō*.

**scrib(i)lita**, -ae f. : tarte au fromage (v. Caton, Agr. 78); de là *scrib(i)litārius*. Rare et familier.

Rappelle certains dérivés grecs en -της; cf. W. He-raeus, *Die Spr. des Petron. u. die Glossen*, p. 4 (Kl. Schr. 59), et M. Niedermann, I. F. Anz. 29, 36; sans doute emprunté, comme de nombreux termes de cuisine. Mais le rapport avec σκροβλήζω n'apparaît pas.

**scribō**, -his, -psī, -ptum, -here : écrire. Correspond au gr. γράφω qu'il traduit, ainsi *dicam scribere* = δέξαι γράφειν; s'emploie au sens propre de « tracer des caractères », e. g. Plt., Ps. 132, *quasi in libro quom scribuntur calamo litterae*, et se dit d'un écrivain qui compose une œuvre : s. *historiam, poemata*, etc.; s'emploie aussi dans

la langue du droit : s. *lēgem, s. militēs* « enrôler des soldats », s. *hērēdem, s. nummōs, pecūniam, alicui*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7745. Celtique : irl. *scribam, scriptur*; britt. *yscrif, yscrifen, Yscrythur*; et germanique : v. h. a. *scriban*, etc.

Formes nominales, dérivés et composés : *scriba* m. : « *proprio nomine antiqui et librarios et poetas uocabant; at nunc dicuntur scribae equidem librarii qui rationes publicas scribunt in tabulis*, P. F. 446, 23, M. L. 7744 et B. W. *écrivain*; *scribātus*, -ūs m. (Cod. Just.); *scriptor*, spécialisé au sens « noble » de « écrivain » lorsque *scriba*, forme vulgaire en -a, eut pris le sens de « scribe, greffier »; *scriptōrius*; *scriptōrium* = γραφειον; *scriptiō* : écriture et « art d'écrire » (presque uniquement cicéronien); *scriptiuncula* (rare et bas latin); *scriptilis* (Amm.); *scriptiōnalis* (Mart. Cap.); *scriptō*, attesté seulement dans Priscien, GLK II 429, 23; III 466, 17, et remplacé par *scriptiō* (classique); *scriptūra* « écriture » et « art d'écrire », dans la langue de l'Église « les Écritures » et « l'Écriture », d'après le gr. γραφή, γραφαί, M. L. 7746 a. Dans la langue du droit, *scriptura* a désigné une taxe sur les pâturages de l'État fixée par écrit; cf. Plt., Tru. 144 et 146; de là : *scriptūrārius* : *ager publicus appellatur in quo ut pecua pascantur certum aes est, quia publicanus scribendo conficit rationem cum pastore*; F. 446, 23; *scriptus*, -ūs m. « greffe, secrétariat »; *scriptūrā*, -is (Sisid.).

Cf. aussi les noms propres *Scribō*, -bōnius, -nia, -niānus.

*Scribō* a fourni en outre, comme γράφω, un grand nombre de composés dans lesquels le préverbe précise le sens du verbe simple; à ces verbes composés correspondent généralement des abstraits en -tiō, des noms d'agents en -tor, des noms concrets en -tum, etc. On a ainsi *adscribō* (ā-) = προσγράφω « ajouter par écrit », *āscriptiō*, -ptor, *āscripticius*, *āscriptiūsus* (= *accensus*); *circumscribō* = περιγράφω; *cōnscribō* = συγγράφω et *cōnscribillō*, -ās (sur la quantité dans Catulle 25, 14, v. Havet, *Man.*, § 265), M. L. 2157; *dēscribō* « écrire d'après un modèle, copier, transcrire » = καταγράφω; *ēscribō*; *īnscribō* = ἐγγράφω; *inter*, *per*, *post*, *prae*, *prō*, *re*, *su*(s), *super*, *trān*(s)-*cribō*; de *scriptus* existe le composé négatif *īnscriptus* = ἄγραφος, cf. *indictus*. Un certain nombre de composés se sont spécialisés notamment dans la langue du droit, public et privé : au sens de « enrôler » se rattachent *āscripticius*, *āscriptiūsus*; *cōnscribō*, d'où *cōnscripiti* formant avec *patrēs* un couple asyndétique dans l'expression *patrēs cōnscripiti* : « *nam patrēs dicuntur qui sunt patricii generis; conscripti qui in senatu sunt scriptis adnotati* », P. F. 6, 22. — *Perscriptiō* désigne la rédaction exacte, par suite la teneur d'un acte public; *praescribere* « écrire en tête d'une loi » a pris le sens de « prescrire », et spécialement de « exciper, produire un moyen déclinatoire »; de même *praescriptiō*, *praescriptiūsus*; *prōscribō* « publier par écrit, afficher » s'est entendu dans le sens de « afficher le nom et les biens d'un condamné, proscrire, confisquer », d'où *prōscriptiō*, *prōscriptiūsus*, -is (créé par Cicéron, qui le joint à *sullauriō*, Att. 9, 10, 6); *rescribō* a désigné sous l'Empire les réponses faites par l'empereur à une question et a pris le sens de « rendre un arrêt », d'où *rescriptum*; *subscribō* « sousigner une accusation » (se dit du censeur qui blâme un citoyen, ou d'un par-

ticulier qui accuse un citoyen); de là *subscriptiō*, -tor. On voit par là l'importance du document écrit dans le droit romain.

Termes italiques : osq. *scriftas* « scriptae » et ombr. *screhto* « scriptum »; *screihtor* « scripta » (« et ei étant des notations, exceptionnelles, de i). La notion d'« écrire », qui est rendue en perse par *ni-pīstām* « écrit » et en slave par *pisō*, *psati* « écrire », cf. v. pruss. *peisai* « ils écrivirent », est exprimée ailleurs par des racines signifiant « inciser »; tel est le cas de v. angl. *wriān*. Lat. *scribō* rappelle lit. zém. *skrēbiū*, *skrēbi* « tracer des traits, dessiner », en face de lette *skripdt* « inciser » et de v. isl. *hrifa* « gratter ». Le gr. σκαριπᾶσθαι ἔχειν, σκαριπᾶν, γράφειν (Hés.) montre que -i- et la labiale résultent d'élargissements. Et, en effet, il y a un groupe de russe *skrebū* « je gratte », lette *skrabu* « je gratte », v. angl. *scorpan* « gratter ». Le rapport de lat. *scribō* avec ce groupe rappelle celui de got. *grei-pan* « saisir » et de lit. *grebiu* « je saisis » (fréquentatif *graibañ*) avec skr. *grbhñti* « il saisit », v. sl. *grabiti* « saisir », etc. Cf. *Scribō*.

**scriinium**, -ī n. : écriin, boîte ou cassette de forme circulaire servant à serrer des objets portatifs (livres, papiers, lettres; boîtes à parfums, etc.), spécialement « étui à livres ». Attesté depuis Horace; roman. M. L. 7746. Celtique : irl. *scriin*, britt. *yscrin*; germanique : v. h. a. *scrini*.

Dérivés : *scriiniārius* : bibliothécaire, archiviste; *scriiniolum*.

Mot technique qui n'a pas de correspondant sûr.

**scripulum** : v. *scrūpus*.

**scrobis** (et *scrobs* d'après Prisc., GLK II 320, 24), -is c. (semble d'abord avoir été masculin, cf. Plt. ap. Non. 225, 7; masc. dans Plin. et Colum.; serait devenu féminin d'après l'analogie des noms en -is) : fosse, trou; s. *uirginalis* = *pudendum mulieris* (Arn.). Ancien, technique. M. L. 7747.

Dérivés : *scrobiculus* (Varr.); *scrobatiō*.

Cf. russe *skrebū* « je gratte », lette *skrabu* (même sens), etc. V. *scribō* et le suivant. Cf. sans doute *scabō*.

**scrōfa**, -ae f. : 1° truie. Sert également de surnom, comme *Verrēs*, *Strūma* (cf. *Asina*, etc.). M. L. 7748. Ancien (Plt.). Terme technique de la langue rustique, dialectal (cf. Ernout, *Élém.*, p. 225), comme l'indique f intervocalique; 2° écrouelles (Mul. Chir.).

Dérivés et composés : *scrōfinus*; *scrōfipascus* (Plt.); *scrōfulae* (Vég.) : scrofules, imitation du gr. γροφάδες, M. L. 7750 et 7749; \**scrōfellae*, 7751 et B. W. *écrouelles*; \**scrōfulōsus*.

A basse époque apparaît une forme *scroba porca quae generauit*, CGL V 331, 23, influencée par *scrobis*, la truie étant considérée comme « la fouilleuse », ce qui explique le sens de *scrōfa* (*scrōba*) « écrou » dans les langues romanes (fr.; ital. du Sud *scrofula*; cf. esp. *puerca* « truie » et « écrou »); cf., toutefois, B. W. sous *écrou*. De \**skrōbhā*; cf. peut-être γροφάδες ὄς παλαλα (Hés.).

**scrōtum** : v. *scrautum*.

**scruppedae** (*scrupedae*, ap. Gell. 3, 3, 6) : terme d'injure que Plaute applique aux femmes; v. *scratiae*.

Cf. Varr., L. L. 7, 65, *scruppedam* (-pidam) Aurelius scribit a scauripeda; Iuuentius comicus dicebat a uermiculo piloso qui solet esse in fronde cum multis pedibus; Valerius a pede ac scrupeda. De \*scrūpipedā?

**scrūpus**, -I m. : caillou pointu. Employé aussi une fois par Cic., Rep. 3, 16, 26, au sens de « angoisse, souci », réservé d'ordinaire au diminutif *scrūpulus*; cf. P. F. 449, 5, *scrūpi dicuntur aspera saxa et difficilia attractatu; unde scrupulosam rem dicimus quae aliquid in se habet asperi*. Ancien (Enn.); rare. Doublet tardif *scrūpō* dans Isidore et les gloses. Non roman.

Dérivés : *scrūpeus*, d'où *scrūpea* f.; *scrūpōsus* (Pac.); *scrūpulus* (*scrī-*), *scrūpulum*, et *scriptulum* (-lus) par rapprochement avec *scriptum*, cf. Charisius, GLK I 105, 5, *scriptulum quod nunc uolgus sine t dicit*, et qui cite un exemple de *scriptulus* de Varron; du reste, les médecins grecs de l'Empire traduisent ce *scriptulum* par γράμμα) : 1° petit caillou; 2° scrupule, 24<sup>e</sup> partie de l'once, puis de l'heure, etc., en général la plus petite division d'une unité de mesure (pour le double sens de « caillou » et de « poids », cf. *calculus* [Thes. III 143 sqq.], angl. *stone*); 3° au sens moral « petit ennui qui blesse », *in cere, eximere scrupulum*, joint à *aculeus* par Cic., Att. 1, 18, 2; de là « scrupule ». Ancien, usuel, classique. Celtique : irl. *scrapul*, « monnaie », d'où britt. *yscrubl* « bétail »; cf. pour le sens *pecūnia, pētilium*; germanique : all. *Skrupel* (tardif, savant). Dérivés : *scrūpulosus* « caillouteux » et « scrupuleux » (époque impériale); *scrūpulosē, -lōsītās* (rare et non classique). Pas de rapprochement clair.

**scrūta**, -ōrum n. pl. : hardes, défroques, friperies. Synonyme de gr. γράση. Populaire (satiriques; Vulg.). Non roman.

Dérivés : *scrūtārius*; subst. *scrūtārius*, -a « fripier, fripière », -um n. = γυροπολεῖον; *scrūtōr*, -āris (et *scrūtō*) : fouiller (comme un chiffonnier, cf. dans les gloses *scrūtōr* = γυροπόλις), scruter, explorer (sens physique et moral; avec ce sens déjà dans Ennius), irl. *scrutaim*; *scrūtātō* (rare, époque impériale), -tor, -trix (id.); *scrūtīnō* (Vulg.); *scrūtīnium* (Apul., Vulg.), irl. *scrutan*, d'où \**scrūtīniāre*, M. L. 7752-7753; *perscrūtōr*, M. L. 6425.

*Scrūtōr* s'est dit d'abord des chiffonniers qui fouillent dans les tas de hardes, soit des enquêteurs qui fouillent les esclaves ou les voleurs; cf. Cic., Rosc. Am. 34, 97, *non excutio te... non scrutor*.

Pas de rapprochement sûr; cf. peut-être *scrautum*, *scrōtum*.

**scrūtillus**, -I m. : uenter suillus condita farte expletus, P. F. 449, 2. Sans doute de *scrautum*.

**scrūdicia**, -aō f. : instrument aratoire (Isid.). Sans doute de *exūdere*; cf. *scia*.

**sculea**, -aō f. (*sculta*) : forces (militaires); Greg. M. ep. 2, 33 bis, 13, 23). M. L. 7753 a. Probablement germanique.

**sculna**, -aō c. : synonyme, vulgaire et rare, de *sequester* « arbitre, médiateur »; cf. Gell. 20, 11, 2; glosé συθηροφύλαξ. — Mot étrusque?

**sculpō** : v. *sculpō*.

**sculpōneae**, -nef. f. et m. : sorte de galoches à semelles de bois; cf. Rich. s. u. *sculpōneātus*. Sans doute de *sculpō*.

**scultātōrēs** (*exculcātōrēs*, Not. Dign.), m. pl. : soldats de l'infanterie légère. Mot tardif (I<sup>re</sup> siècle) de l'argot militaire, Vég., Mi. 2, 17; *scultātōria* (*exculcō-*) : vaisseau éclairer (Cassiod.). La graphie avec *ex-* doit noter une prononciation *escul-*. V. *sculca* et *proscultō*.

**scultimōdōnī** : qui *scultimam suam quod est podicis orificium gratis largiatur : dicta scultima quasi scortorum intima* (Gloss.).

**scurra**, -aē (et *scurrus*, *scurrō* dans les Gloss., cf. Thes. Gloss. s. u.) m. : « citadin », « civil », le plus souvent avec une nuance de mépris ou d'injure (opposé à *homīlītāris*, Plt., Ep. 15; cf. aussi Tri. 202, *urbani adsi dū ciues quos scurras uocant*); « galant, mignon, débouché », cf. Cic., Sest. 17, 39, de harusp. sign. 42, ad Herenn. 4, 14; usité surtout dans le sens de « bouffon » et « parasite », cf. Lejay, *Sat. d'Hor.*, p. 551 sqq. Dans le Bas-Empire désigne aussi un soldat de la garde de l'empereur (Lamprid., Alex. Sev. 61; Elag. 33), parce que ces soldats restaient en ville au lieu de faire campagne. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés : *scurrilis* (*scurilis*) (-bilis, tardif; cf. *seru-ilis*, *uern-ilis*), -itās, -ter; *scurrula* (Apul., Arn.); *scurror*, -āris (Hor.).

Terme populaire, sans rapprochement clair. — Étrusque comme *sculna*?

**scutāle**, -is n. (ū?) : bourse ou courroie de la fronde. Uniquement dans Tite-Live; peut-être dérivé du gr. σκῦτος.

**scūtica** (*scytica*, P. F. 449, 7), -aē f. : fouet à lanière de cuir, peau d'anguille. Attesté à partir d'Horace. Sans doute féminin de l'adjectif *scuticus*, i. e. *scythicus*, gr. Σκυθικός; le gr. σκῦτος avec υ long ne convient pas. M. L. 7758.

**scutillus**, -a, -um : -m tenue et macrum, et in quo tantum exilis pellicula cernitur, P. F. 441, 6. Sans exemple; étymologie inconnue.

**scutra**, -aē f. (*scrūta*, Ital. = χυτρόπος) : 1° sorte de plateau ou de plat en bois; 2° sorte de marmite, cf. Serv., G. 1, 110, *uasa, ubi calda solet fieri, scutrae appellantur*. — (Plt., Cat.); technique. Non roman.

Dérivés : *scūtella* (et *scūtella* dans les langues romanes, par croisement avec *scūtum*) : plateau, écuelle, M. L. 7756; B. W. s. u.; celtique : britt. *ysgudell*; et germanique : v. h. a. *scuzila*; *scutrisum*, Cat., Agr. 10, 11 (avec suffixe grec?); *scutrilus* (tardif). Sur *scutella*, qui est le diminutif phonétique de *scutra* (\**scutro-lā* > \**scutrlā* > *scutella*), ont été refaits *scūta* (Lucil. ap. Prisc., GLK II 115, 8, *scūtam | ligneolam in cerebro infixit*) et *scutula*, d'après le type *tabula, tabella*; cf. *martellus, martulus*. *Scutula*, outre une écuelle sans doute en forme de losange (Mart. 11, 34, 19), a désigné aussi dans les langues techniques des objets de forme semblable, entre autres des incrustations en marbre, des garnitures de robe (chez Plt., Mi. 1178, une sorte de cache-nez). Dérivés : *scutulā-*

*tus*; *scutulārius* « ouvrier marqueteur ou mosaïste », gr. σκουλάριος. N'a rien de commun avec *scutula* « cylindre, rouleau de bois » (César, B. C. 3, 40, 4), qui est emprunté au gr. σκουλάριος. Terme technique, aucun rapprochement sûr.

**scūtum**, -I n. (*scūtus*, Turp.) : grand bouclier oblong, différent du *clipeus*; cf. Rich. s. u. Ancien (Enn.), classique, usuel. Panroman. M. L. 7759. Rattaché à σκῦτος par les anciens; cf. P. F. 449, 7 : σκῦτος... graece pellis dicitur, unde... scuta quia non sine pellibus sunt.

Dérivés : *scūtārius*, -a, -um; *scūtārius* : fabricant de boucliers. Sous l'Empire, le pluriel *scūtārii* désigne les « gardes de l'Empereur » (Amm. 20, 4); M. L. 7755, fr. *écuyer*; *scūtātus*; *scūtulum*.

On est tenté de rapprocher le groupe de skr. *skāuti* « il couvre »; cf. lat. *ob-scūrus*. Mais irl. *sciath*, gall. *ysgwyd* et v. sl. *štiū*, v. pruss. *staytan* (lire *scaytan*?), tous mots signifiant « bouclier », offrent une forme qui, si l'ā latin repose ici sur oi, apporterait un rapprochement plus exact. Aucun fait actuellement connu ne permet de déterminer quelle est l'origine de ū dans *scūtum*.

**scyphus**, -I m. : coupe, vase à boire. Emprunt au gr. σκύφος, déjà dans Cicéron. Diminutif : *scyphulus* (*scypulus*). M. L. 7760. Celtique : irl. *escop*, *escibul*.

sc̄ : v. *suī*.

s̄ : v. *sed*.

**sēbum**, -I n. : suif, graisse. Ancien (Plt.), technique. Panroman. M. L. 7762; B. W. s. u.

Dérivés : *sēbōsus* : gras, sert aussi de surnom; *sēbō*, -ās (Col.), M. L. 9708; *sēbālis* (Amm.); *sēbāceus* (Apul.); *sēbāciārius* (cf. *sebbaciaria*, GIL-VIII 3028). Terme technique sans rapprochement net. Cf. *sapō*?

**scēale** (*sciale*), -is n. : seigle (Plin.). Les langues romanes attestent un ā, ce qui exclut le rapprochement avec *secō*; cf. M. L. 7763; B. W. s. u.; celtique : irl. *seul*, britt. *segal*; et germanique : v. h. a. *sihhila*, v. angl. *sicol*. Sans doute emprunté. Sur \**consēcale*, v. M. L. 2157 a.

**secespita**, -aē f. : *cultrum ferreum oblongum, manubrio eburneo, rotundo, solido, uincto ad caput argento auroque fixum, clauis aeneis, aere Cyprio, quo flamines, flaminicae, uirgines pontificesque ad sacrificia utebantur. Dicta autem est secespita a secando*, P. F. 473, 6. Vieux terme de rituel, de formation obscure. Le rapprochement avec *secāre* n'est peut-être qu'une étymologie populaire.

**secessiōnēs** : *narrationes*, P. F. 453, 19. Peut-être à rapprocher de *inseciones* « *narrationes* » qu'Aulu-Gelle attribue aux *antiqui*, 18, 9, 11. V. *inquam*.

**scēcius** : v. *sētius*.

**secūm** : *libum est quod secespita secatur*, P. F. 473, 11. V. *secō*.

**secō**, -ās, -uī, **sectum** (mais *secātūrus*), -āre : couper, découper; griffer, taillader (sens propre et figuré); couper en deux, diviser (cf. gr. τέμνω), et aussi « trancher une question, décider ». Dans Vg., Ae. 10, 107, *quam quisque secat spem*, le verbe est sans doute employé

d'après *secāre mare, aurās, uiam*, et d'après le rapport que les Latins avaient faussement établi entre *secō* et *secta*, cf. Ae. 6; 899, *ille uiam secat ad nauis*, où Servius note « *unde et sectas dicimus habitus animorum et instituta philosophiae circa disciplinam* », Ae. 5, 658, *ingentemque fuga secuit sub nubibus arcum*. Ancien (Cat.), classique, usuel. Le verbe est bien représenté dans les langues romanes, où il s'est spécialisé dans les langues techniques, notamment dans la langue de l'agriculture, éliminant *serrare* dans ce sens; v. B. W. sous *scier*, M. L. 7764; d'où \**seca*, M. L. 7762 a.

Dérivés et composés : -*sex*, dans *resex* m. : jeune vigne taillée, M. L. 7242; *fēnix* m. : faucheur de foin, d'où *fēnixeca* (avec l'a des noms de métiers, etc.), refait sans doute sur *fēnixicium* (employé au pluriel); *fēnixecta*, -ōrum; -*sicium* et -*sicia* dans *incūcium* (-cia) : -a ab eo quod insecta caro, ut in carmine Saliorum est, quod in extis dicitur nunc prosectum, Varr., L. L. 5, 110 (les formes romanes remontent à \**isicia*, M. L. 4551; avec l'ē?), d'où *insiciārius* : charcutier, *insiciātus*; *prōsicium* : *quod praeseccium proicitur*, P. F. 252, 12, terme du rituel désignant les parts de viande découpées et offertes au dieu, qu'on retrouve dans ombrien *prusecia*; *seciūus* non attesté en dehors de la glose de Festus, cf. plus haut, mais dont le composé *subseciūus* est bien attesté dans la langue de l'agriculture, cf. plus bas.

**sectiō** : coupe; **sector** : coupeur. Tous deux rares dans ce sens, mais conservés dans les langues romanes, avec un dénominateur \**sectāre*, M. L. 7766-7768, et l'adjectif *sectārius*, M. L. 7769. Se sont surtout employés dans la langue du droit, où *sectōrēs* désigne les acheteurs de biens capturés ou confisqués par l'État qui sont vendus *sub hastā*; cf. Gaius, Inst. 4, 146; *sectiō*, la vente de pareils biens, et aussi la confiscation; de là *sectōrius* ap. Dig., *sectrix* (Pline). L'origine de cette appellation est obscure. D'après Mommsen, l'acheteur est ainsi désigné parce qu'il doit retrancher du bien qu'il a acquis un certain pourcentage représentant le montant des dettes dont ces propriétés sont grevées; cf. Halm dans son édition du pro Roscio Amer., préface, n. 26; *sectilis*; *sectiūus* (tous deux d'époque impériale; cf. *seciūus*, qui doit être plus ancien); *sectūra* (rare, Varr., Plin.), M. L. 7770; *secābilis*, -*bilitās* (tardifs, Lact., Claud. Mam.), formes savantes, refaites sur le composé *insecābilis*, qui semble moins récent; *secāmenta*, -ōrum : ouvrages de menuiserie (Plin.).

*segmen* (rare, usité surtout au pluriel) : coupeure(s); et *segmentum* : entaille(s), coupure, segment, bandes taillées, chamarrures; *segmentātus*.

*scēcula* : nom campanien de la faux (ou de la faucille), cf. Varr., L. L. 5, 137, *hae [scil. falces] in Campaniam scēcula a secando*. L'ē est long d'après le témoignage de l'ital. *segolo*, cf. M. L. 7771.

*secūris*, -is f. : hache. Le rapport avec *secō* semble certain, mais la formation est obscure, M. L. 7775; de là : *secūricula*, -lārius; *secūriclātus* et *secūrifex*, -ger (poét.).

*Secō* a de nombreux composés : *circum-*, *con-*, *dē-*, *dis-* (M. L. 2688), *ex-*, *in-*, *inter-*, *per-* (M. L. 6425 a), *prae-* et *praesegmen* « rognare » (Plt.), *prō-*, *re-* (M. L.

7241) et *resectōrium* « ciseaux à ongles » (Gl.), *sub-secō* (et *-sicō*, forme à apophonie régulière souvent attestée chez Varron : *resicārī*, R. R. I 31, 2; *praesicātūr*, ibid. 3, 16, 34; *subsicurunt*, ibid. I 50, 1, etc.), où le préfixe précise l'idée exprimée par le verbe. Certains composés ont servi à traduire des modèles grecs ; ainsi *insecābilis*, à l'époque impériale (Sén., Quint.), traduit ἀσπράτος, à l'époque n'avait pas osé le créer) ; *insectum* dans Plinius traduit ἔκτροπον. L'adjectif *subsecius* (*subsi-*) appartient à la langue des *agrimensōres* ; il y désigne une portion de terre qui est retranchée du partage comme étant en sus de la mesure, cf. Suét., Dom. 9, 3, *subsiucia*, quae diuisis per veteranos agris carptim superfuerunt ; il s'est appliqué ensuite au temps « retranché sur le temps des affaires », puis a fini par désigner le superflu, ou l'accessoire, et par prendre le sens de « occasionnel, accidentel ».

La racine \*sek- « couper » est attestée dans plusieurs langues ; v. sl. *sěko*, *sěsti* « couper » indique, par son *ě*, un présent radical athématique indo-européen ; on cite aussi, du vieux lituanien, *i-sekti* « graver », *iš-sekti* « sculpter ». L'irlandais ne connaît que des formes à préverbe *in- : ésgid* « il abat », *tescaid* « il coupe », etc. (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 612). Le présent en *-ā*, *secō*, *secās*, est une formation dérivée remplaçant un ancien présent athématique ; l'ombrien a de même *prusekatu* « proscātō » (la forme *prusektu* provient sans doute d'une faute du graveur ; cf., toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 198). Le participe *secius* indique une racine monosyllabique, tandis que l'ombrien a *pruseketu*, *pro-seseto*, a se ceta « non sectā » ; l'ombrien a étendu le type *-eto-*, comme on le voit par *uirseto* « uisum ». Le *pe.lectum secui* ne concorde ni avec l'*ā* constant de *secāre* ni avec le type de *sectus*. Hors du slave, du balte, du celtique et de l'italique, il n'y a pas de formes verbales connues.

La formation de *secūris* a un pendant approximatif dans v. sl. *sekýra* « hache » : \*sek-ū-r- est commun aux deux mots. L'*ē* du slave en face du *ē* de *sěko* atteste l'antiquité de la forme slave. La formation est insolite, aussi bien que la limitation au latin et au slave.

Il n'y a pas lieu de poser un rapprochement particulier de lat. *secium* (chez Festus) et de v. sl. *sěčivo* « hache » ; les sens divergent.

Le degré *ē* apparaît peut-être dans *sēcula* (cf. plus haut), si ce mot a le vocalisme de *tēgula*, *rēgula*.

Le germanique a plusieurs formes, toutes nominales : v. h. a. *saga* « scie », *sagesna* et *sēgansa* « faux », v. angl. *secg* « épée », v. isl. *sax* « couteau » (de \*saks- du germanique, le sens ne permet guère de rapprocher lat. *saxum*, on l'a vu), etc. L'*s* de v. isl. *sax* se retrouve peut-être dans lat. *sacēna* (de \*sacēsna?). L'irlandais a *scian* « couteau, lime » (de \*skeinā?).

Racine à sens technique de la civilisation du Nord-Ouest inconnue à l'indo-iranien, à l'arménien et au grec. Si *sciō* a pour sens originel « je coupe », ce serait une forme élargie de \*sek- ; v. ce mot.

secrētus : v. cernō. M. L. 7765.

secta, -ae f. : langue de conduite ; suite, parti, secte, école (dans la langue philosophique). Souvent joint à *sequi* ; cf. Naev., B. P. 9, *eorum sectam sequuntur multi*

mortales ; Cic., Cael. 17, 40, *nos qui hanc sectam rationemque uitae... secuti sumus*, etc. Rattaché par les anciens à *secō*, *sectus*, cf. Serv., Ae. 6, 899, cité s. u. *secō*, mais, d'autre part, non séparé de *sequi*, dont *sector* est considéré à juste titre comme l'intensif ; cf. Plt., Mi. 91, *ait sese ultro omnis mulieres sectarier*. Il est possible que *secta* soit un postverbal de *sector*, comme *pugna* de *pugnō*.

Dérivés : *sectārius* : *uerber qui gregem agnorum praecedens ducit*, P. F. 453, 15 ; *sector*, -āris : suivre habituellement, accompagner ; et « poursuivre », s. *ferās*, *praedam*, etc. De là : *sectātor* « compagnon » et « sectateur » ; *sectātrix* (Aug.) ; *sectatiō* et les composés *as-*, *cōn-*, *in-*, *per-sector* et leurs dérivés. M. L. 749, *assectāre*.

V. *sequor*.

*secundus*, -a, -um : ancien participe de *sequor* avec la forme exceptionnelle en *-undus* ; cf. *oriundus*, proprement « qui suit », « qui n'offre pas de résistance ». S'est dit d'abord du courant que descend la barque, du vent qui la pousse : *secundo flumine ad Lutetiam iter facere coepit*, Caes., B. G. 7, 58, 5 ; et *uentum et aestum uno tempore nactus secundum*, id. 4, 23, 6. S'est ainsi opposé à *aduersus* et a pris le sens de « qui va dans le sens de », « favorable », d'où *secundum* « suivant, conformément à », *secunda* n. pl. « prospérité », *secundae res*, *secundō*, -ās (époque impériale), *secundē*. Ancien, usuel, classique. Sert de cognomen, comme *Secundinus*, *Secundilla*. M. L. 7772-7774.

Il y a eu un développement de sens particulier : qui vient après, second (et par suite « inférieur ») ; dans ce sens, *secundus* a servi d'adjectif ordinal à *duo* et a fourni les dérivés : *secundānus* (*-diānus*) de la seconde légion (terme de la langue militaire, cf. *primānus*, etc.) ; *secundārius* : de second rang, secondaire ; *secundātus*, -ūs (Tert., opposé à *primātus*) ; l'adverbe *secundō* (et *secundum*), d'où *secundicērius*, cf. *primicērius*. Substantivé, le pluriel *secundae* désigne : 1° l'arrière-faix (dit aussi *secundinae*, Vulg. = τὰ δευτέρα) ; 2° le second rang, la seconde part.

Le sens de « conforme, favorable » rappelle celui qu'a pris le correspondant de skr. *sacē* en iranien : av. *hačaitē* « il convient ».

Le procédé indo-européen pour exprimer « second » était l'adjectif en *-tero-*, dont got. *anþar* donne une idée ; l'italique l'a remplacé par la formation nouvelle du type lat. *alter* ; le brittonique a remplacé ce mot disparu par le représentant de \*alyos : m. gall. et bret. *eil*. Pour le besoin de l'expression, les langues ont recouru à des procédés nouveaux, ainsi le grec avec *deutēros*. L'irlandais a un mot obscur, *tánaise* (M. Pedersen rapproche *im-thánad* « changement »). Lat. *secundus* « deuxième » résulte de la même tendance.

sēcula, secūris : v. *secō*.

sēcūrus : v. *cūra*.

secus : v. *sexus*.

secus adv. et prépos. : *secus* comme préposition signifie « le long de », et Charisius, GLK I 80, 18 sqq., qui en note l'emploi, en fixe aussi le sens et l'étymologie : *id quod uolgus usurpat « secus illum sedi » hoc est « secun-*

*dum illum » et nouum et sordidum est*. Il ajoute, pour en fixer la valeur adverbiale : *significat... aliter, exemplis omnium fere qui eam uocem usurpant*. Souvent *secus* est joint à une négation *nōn*, et surtout *haut*(d). *Secus* s'emploie aussi par litote pour « *nōn* », e. g. *nobis aliter uideatur : recte secusne, postea*, Cic., Fin. 3, 13, 44, ou pour un adverbe comme *male* dans *secus accidere* « arriver autrement [qu'on ne voudrait] », d'où « échouer », etc. ; cf. Plt., Cas. 376-7, *si illud uolumus eueniet, gaudebimus ; sin secus, patiemur animis aequis*. Le sens de « *secus* » est voisin de celui de *minus* ; celui de *haud secus* [quam], de *haud minus* [quam] ; cf., par exemple, Plt., Poe. 835, *bibitur, estur quasi in popina, hau secus*. C'est cette similitude de sens qui a sans doute amené la création d'un comparatif *sequius*, sur le modèle de *sētius*, synonyme de *minus*, cf. plus bas s. u., avec lequel *secus* n'a rien de commun à l'origine ; cf. Afran. 293 R<sup>3</sup>, *sin, id quod non spero, ratio talis sequius ceciderit*. D'après *sequius* a été rétablie une forme de comparatif d'adjectif *sequior = inferior*, qu'on trouve attestée à partir d'Apulée : *sexus sequior* « le sexe faible ».

*Secus* comme adverbe est usuel et classique ; à partir de Cicéron, il est surtout fréquent en poésie ; la prose impériale l'emploie peu et, à partir du 1<sup>er</sup> siècle, il tombe en désuétude. Comme préposition, *secus* apparaît, du reste rarement, chez Caton et Ennius ; inconnu de la prose et de la poésie classiques, il avait subsisté dans la langue populaire, où il se manifeste à basse époque (Inscriptions, Vulg.), ce qui justifie le jugement de Charisius cité plus haut. Existe aussi comme second terme de composé dans *altrin-*, *extrin-*, *utrin-*, *post-*, *circum-secus*. Représenté seulement en logodorien, M. L. 7777 ; quelques dialectes ont aussi un représentant de *sētius*, M. L. 7883.

V. *sequester*.

Comme le groupe de \*pedo- « trace de pas » (gr. dial. πῆμα « après », arm. *y-et* « après », littéralement « sur la trace de »), mais plus largement, le groupe de \*sek<sup>w</sup> fournit des formes adverbiales et prépositionnelles, diverses d'une langue à l'autre. Les plus proches du latin sont irl. *sech* « praeter, ultrā » (avec accusatif, comme *secus*) et v. gall. *hep* « sans », qui rendent compte des sens latins. Lette *sec*, *secec* (avec accusatif) signifie « le long de », v. Endzelin, *Lett. Gramm.*, p. 532. En indo-iranien, \*sacā, qui est un instrumental : skr. *sacā* « avec », avec locatif, et av. *hača*, v. p. *hačā*, avec ablatif, pour indiquer le point de départ : on notera la concordance de sens de lat. *secus*, *sequester*, v. gall. *hep* et de l'iranien *hača*. Le sanskrit a de plus *sākām* (avec instrumental) « avec » et l'ancien locatif véd. *saci* « de même », d'où véd. *saci-uid* « qui pense de même » ; on voit qu'il s'agit de formes isolées d'un ancien nom d'action radical \*sek<sup>w</sup>. Les deux valeurs « le long de » et « séparément » remontent donc à l'indo-européen ; ceci rappelle la double valeur, aussi indo-européenne, du groupe de \*n-, \*ndh- (v. *infra*, etc.). Il y a là des faits de sens à expliquer, sans doute par une mentalité différente de la nôtre. — Cf. *sequor*.

sēd, sēd, sēd- : particule marquant la séparation, l'éloignement, la privation ; cf. P. F. 453, 9, *sed pro sine inueniuntur posuisse antiqui*. — *Sē*, *sed* préposition est encore attesté dans d'anciens textes de lois : *se* (*sed*)

*fraude*, dans la loi des XII Tables (cf. aussi *sēdulo*), mais a été remplacé dans cet emploi par *sine* et ne se trouve plus dans les textes littéraires, où s'« apparait » que comme préverbe au premier terme de composés : *sēcēdō*, *sēpōnō*, *sē-cūrus*, *sēdulo*, *sēcernō*, etc. (*sēd-* devant voyelle : *sēd-itō*), avec voyelle brève dans : *soluō* de \*sēluō, ou \*sē-luō ; *sēcōrus* (seulement dans Prudence) ; *sēcōrus* n'enseigne rien ; v. aussi *sōbrius*.

*Sēd* est fréquent comme conjonction adversative ou restrictive au sens de « d'autre part, mais » ; se place en tête de la phrase ; en opposition à un *nōn* : d'où *nōn solum... sed etiam*. Il est probable que *sēd* représente *sēd* dont l'*e* s'est abrégé devant le *d* final, tandis qu'il s'est conservé en composition : *sēditiō*. Les grammairiens citent une forme archaïque *sedum*, douteuse, et non autrement attestée ; cf. Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, p. 690 ; la graphie *set*, blâmée par eux, note sans doute un assourdissement du *d* final devant sourde initiale du mot suivant, cf. *apud* et *aput*, etc.

Trop peu expressif, *sed* n'a pas subsisté dans les langues romanes, où il a été remplacé par d'autres mots, en français par *mais*.

Le slave a de même *svētj*, *svētije* « en dehors de », et l'arménien *K'eč* « détaché, séparé ». Il y a ici un sens particulier du groupe du réfléchi *sē*, qui comporte des formes avec et sans *w* et dont le sens initial comporte l'idée d'un groupe séparé ; v. *suī*. L'ombrien a de même *sēpodrukpei* « seorsum utrōque », dont on rapproche le *sedutruque* de P.aute, Sti. 106 (leçon contestée, *id utraque*, Ritschl).

sedeō, -ēs, sēdī, sessum, sedēro : être assis, siéger ; indique la station assise, par opposition à la station debout, *stāre*, et à la station couchée, *cubāre*. A divers sens spéciaux : dans la langue du droit et du rituel, se dit du juge qui siége, e. g. Cic., Clu. 38, 105 : *a quibus si qui quaereret sedessent iudices in Q. Fabricium, sedisse se dicerent* (cf. gr. καθίζω) ; de l'augure qui prend les oracles ; familièrement, s'emploie de quelqu'un qui reste inactif et sans bouger : *sedemus desides domi*, T. L. 3, 68, 8 (de là : *desideō*, *dēses* et *resideō*, *reses*, *obsideō* opposé à *oppugnō*) ; se dit aussi de quelque chose qui reste stable, Vg., Ae. 4, 15, *si mihi non animo fixum immotumque sederet, | ne cui...* ; ou de quelque chose qui se dépose (par opposition à *surgere*) ; cf. Lucr. 5, 474, *quod neque tam fuerunt grauiat u depressa sederent, | nec leuia ut possent per summas labier oras* (de là : *sedimen*, *sedimentum*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7780 ; fr. *seoir*, esp. *ser* « être », etc.

Nombreux dérivés et composés :

1° en *sed-* : *sedile*, -is n. : siège (semble évité par la prose classique, surtout fréquent à l'époque impériale), M. L. 7783 ; *sedibilis* (Cassiod.) ; *sediculum* : *sedile*, P. F. 453, 12, non usité d'après Varr., L. L. 8, 54 ; *sedimen*, -mentum (Cael. Aur., Plin.) : fond, sédiment, M. L. 7784 ; *sedentārius* : sédentaire (rare, non classique, cf. *praesentārius*) ; *sedulāria*, -arum : sièges (Dig.), avec vocalisme *u* (cf. *edulis*) ; *sella* de \*sed-lū : siège, chaise à porteurs, chaise percée, selle, etc. ; sur les différentes sortes de sièges désignées par ce mot, v. Rich., s. u. : *s. curūlis*, *castrēnsis*, *balneāris*, *pertūsa*, *familīārica*, *tōnsōria*, *gestāōria*, *ferōria*, *portōria*, *baulātōria*, *equestrī* ; de là : *sellārius*, -ria, -ris, -riolus ; *sellula*, -lārius ; *sellī-*

sternium (cf. lecti-sternium); *adsellō* (-lor), -ās : aller à la selle, laisser aller, substitut de *cadere* dans la langue médicale (d'après le gr. ἔδρα?), *adsellatiō*; *sub-sellium* (employé surtout au pluriel *subsellia*): ban(c)s; en particulier, ban(c)s où siègent les magistrats, tribunal. *Sella*, *sellarius* sont demeurés dans les langues romanes; cf. M. L. 7795, 7796.

Enfin, il a dû exister un substantif \**sedica* (cf. *pēs/pedica*, etc.), dont le dénominateur \**sēdicāre* est supposé par certaines formes romanes du type « siéger ». M. L. 7782; B. W. s. u.

Avec vocalisme en -ē- :

*sēdes*, -is f. : siège, fondement; résidence (sens propre et figuré); diminutif : *sēdēcula* (Cic., Att. 4, 10, 1). M. L. 7781 et 7785, \**sēdula*. Britt. *swydd*.

Avec vocalisme à degré zéro, on a *nīdus* de \**nīzdo*; v. ce mot.

2<sup>o</sup> en sess- (d'après *sessus*) : *sessiō* (Cic. et, après lui, auteurs tardifs : Apul., Cael. Aurel., Dig.) : fait de s'asseoir ou de siéger; session; siège et bain de siège, *κἀθαρὰ*; *sessiuncula* (Cic.); *essor* (rare; premier exemple dans Corn. Nép.) : celui qui est assis (spectateur, cavalier); celui qui réside, résident, d'où *sessōrium* (Pétr., Cael. Aurel.); *sessus*, -ūs m. : fait de s'asseoir (Apul.). Formes rares : *sessibulum* (Plt., Apul.) et *sessibile* (bas latin); *sessilis* : qui peut servir de siège ou de base (poétique et prose impériale), sessile (s. *lactuca*); *sessimōnium* (Vitr.); *sessiō*, -ās (rare; un exemple de Cic., Brut. 15, 59, et un d'Apul.). Les langues romanes attestent, en outre, \**sessula* et \**sessicāre*; cf. M. L. 7879, 7880.

Une forme -ses de \**sed-s* (cf. *compos*), à thème consonnantique se trouve dans les composés du type *dēsēs*, etc. V. plus loin.

Composés : *adsidēō* (\**assedēō*) : être assis auprès; de là « assiéger », sens plutôt réservé à *obsidēō*; assister, ne pas quitter, s'occuper assidément de; dans la langue du droit, « être assesseur »; d'où *assessio*, *assessor*. M. L. 729. — *adsidēlae mensae*, *ad quas sedentes flamines sacra faciunt*, P. F. 18, 8; formation du type *candēla*, *suadēla*; M. L. 721, \**assediāre* (cf. *sedūō*); M. L. 722, \**asseditāre*.

*assiduus* : assidu, continu, continuuel. Dans la langue du droit, *assiduus* substantif a désigné l'homme « établi » (*locuplēs*), par opposition à *prōlētarius*. L'étymologie ancienne *ab asse dando* n'est qu'un calembour. De là : *assiduē*, -duō, -duiās et, à basse époque, *assiduāre* : continuer sans cesse.

*desidēō* : être toujours assis, être paresseux, inactif; *dēsēs*, -idis : oisif; *dēsidia*; *dēsidiābulum*; *dēsidiōsus*. Sur la possibilité d'une forme \**dēsedium*, v. M. L. 2590.

*dissidēō* : se tenir à l'écart de; siéger dans un parti opposé; être en dissidence, différer d'avis; et simplement « être différent ». Usité surtout au sens dérivé; le sens physique semble être créé par les poètes de l'époque impériale pour fournir un substitut rare de *distāre*, *differre*. Joint à *discordāre*, Cic., Fin. I 44, 58; à *diungi*, Verr. II 5, 182.

*insidēō* : être assis dans ou sur; d'où être établi, fixé (sens physique et moral); peut être transitif : *i. locum*, *arceum*. De là *insidiāe* : embuscade, proprement « fait de s'établir à un endroit » pour y guetter une proie, un ennemi, cf. ἔνεδρα; par extension « guet-apens, per-

fidie, ruse, artifice », terme de la langue militaire, comme *obsidium*, *praesidium*, *subsidiūm*, cf. *suppetiae*; *insidiōr*, -āris et ses dérivés; *insidiōsus*, M. L. 4460-4461.

*obsidēō* : être assis ou établi devant, occuper un droit; dans la langue militaire « camper devant une place forte pour en faire le siège », assiéger (sans combattre, différent de *oppugnō*); de là : *obsidiō* (-diūm, -diōnalis, -diālis); *obsidiōr*, -āris (rare et tardif); sur les formes romanes, v. B. W. sous *siège*); *obsessio*; *obsessor*. Pour *obses*, v. ce mot.

*persedēō* (persi-) : rester assis (latin impérial).

*possidēō* : v. ce mot.

*praesidēō* : présider; *praeses*, -idis : celui qui préside. Dans la langue militaire « être posté en avant »; de là *praesidium* « dictum qui extra castra praesidebant quo tutior regio esset », Varr., L. L. 5, 90; *praesidiarius*.

*prōtosedēō* : avoir la préséance. Hybride forgé par Tertullien.

*residēō* : résider, rester, demeurer en arrière; *reses* « qui reste en arrière, paresseux, inactif »; *residuus* : qui reste (synonyme de *relicuus*, *superstes*), en particulier « qui reste dû », d'où *residuāe* f. pl. : arrérages, M. L. 7243 a.

*subsidiō*, mal attesté, remplacé par *subsidiō* : se baisser pour s'asseoir; se baisser; se déposer, avec différents sens techniques « se soumettre au mâle » (cf. *submittō*); « faire halte »; « être placé en réserve »; de là *subsidiūm* « troupes placées en réserve », *quod hi* [scil. *triarii*] *subsidiabant ab eo* « *subsidiūm* » dictum, Varr., L. L. 5, 89 (cf. *suppetō*, *succurrō*); de là « secours » et « subsider, impôt »; *subsidiōr*, -āris; *subsidiārius*, -i « les réserves » et *subsidiālis* (Amm.); *subsidiuus* : qui s'est déposé au fond (rare); *subsidentia* : dépôt (Vitr.); cf. aussi *subessor* : qui se tient en embuscade; *subsessa* : embuscade (tous deux tardifs).

A *sedeō* correspond un factitif ou causatif : *sēdō*, -ās (cf. *placeō/placeō*), proprement « je fais asséoir, je fais retomber », qui s'est appliqué à des objets soulevés par l'agitation, la tempête, etc. : *sēdāre fluctūs, mare, puluerem*, puis à toute espèce d'objets, avec le sens de « calmer, apaiser » : *s. sūm, famem, dolōrem*, etc. Ancien (Plt.), usuel. Non roman. De là : *sēdātiō*, -tor (rare et tardif), -men (id.); *insēdābilis*, glosé ἀκατάνωτος; *insēdābilitēr* (Lucret.); *resēdō* (Pline) et *resēda*?

Enfin, à *sedeō* correspond une forme à redoublement *sīdō*, -is; le perfectum ancien est le même que celui de *sedeō*, soit *sēdi*; toutefois, il a été fait secondairement, sur *sīdō*, une forme *sīdi* qui se trouve aussi; *sīdō* a l'aspect déterminé et indique le procès arrivant à son terme : « je m'assieds, je me pose » (cf. *sistō* « je m'arrête » en face de *stō* « je suis placé, je suis debout », et *cumbō* « je me couche » en face de *cubō* « je suis couché »); ainsi Vg., Ae. 6, 203, *[columbae] sedibus optatis gemina super arbore sidunt*. Comme *sedeō*, *sīdō* a fourni de nombreux composés qui ont tous cette même nuance « déterminée » : *assīdō* « s'établir », M. L. 729; *circumsīdō* « s'établir autour », *dēsīdō* « s'affaïsser », *dissīdō* « s'établir dans un camp séparé », *insīdō* « se placer sur », *obsīdō* « attaquer », *possīdō* (Lucret.) « prendre possession de », *persīdō* « s'arrêter, se déposer » (Lucret., Vg.), *resīdō* « se déposer », *subsīdō* « baisser ».

Le type indo-européen n'est bien conservé nulle part. Le fait que les formes slaves et baltes reposent sur \**sēd-*, avec -ē-, dans une racine de la forme \**sed-*, indique un ancien aoriste radical athématique. Mais déjà le védique a généralisé un type thématique *sāda-*. Dans les racines signifiaient « se tenir debout, s'asseoir », ou « se coucher », il faut, à côté d'un aoriste indiquant le procès pur et simple, un présent indiquant la réalisation du procès, ce qui s'obtient avec des formes thématiques à redoublement ou une forme à nasale (v. *cumbō*); à en juger par *sistō*, le présent *sīdō* est un ancien présent de cette sorte, soit \**si-zd-ō*, et c'est ce que montre, en effet, ombr. *sistu* « *sīditō* »; le skr. *sīdati* « il s'assied », avec son correspondant avestique *ni-š(h)idaiti* « il s'assied », représente une forme altérée par un procédé qui n'est sûrement pas déterminé. Pour indiquer la notion d'« être assis », un type en -ē- est attendu; de même que le slave a *sēditi* et le lituanien *sediti* « être assis », le latin a *sedere*, l'ombrien a *serstitu* « *sedētō* », *zeřef*, *serse* « *sedēs* »; le présent *sedeō* est fait sur un type en -ē-, comme dans plusieurs autres cas en latin, notamment dans *uideō*; un procédé plus archaïque de formation du présent, avec vocalisme radical au degré zéro, apparaît dans v. irl. *saidi* « tu es assis », en face de v. sl. *sēditū*, lit. *sēdi* « il est assis ». La forme du perfectum qui, de par son sens, s'oppose à la fois aux deux infectum *sīdō* et *sedeō* est *sēdi*; phonétiquement, elle peut représenter soit \**sēd-*, cf. got. *setun* « ils se sont assis », soit \**se-zd-*, cf. le parfait skr. *sāsāda* « il a été assis » (pluriel *sedūh*, d'un indo-iranien \**sazd-*); la comparaison de *steti* donne lieu de croire qu'il faut partir du type du parfait à redoublement (cf. ombr. *sesust* « sēderit »?). — Comme *sīdō* n'a pas reçu la valeur factitive qu'admet *sistō*, il fallait une sorte de causatif; or, le latin n'a pas conservé l'ancien causatif, qui est attesté, avec *ō*, dans irl. *at-suīdi* « il revient » et got. *satjan* « poser », et, avec *ō*, dans v. irl. *sāidim* glosé « figō », v. sl. *sāiti* « établir », skr. *sādāyati* « il place », v. perse *niyāsādayam* « j'ai établi »; il a été créé en latin une forme nouvelle : *sēdāre*, du type de *clāre*.

En indo-iranien, en arménien et en grec, la réalisation du procès est souvent indiquée par un préverbe. En indo-iranien, le préverbe le plus fréquemment employé à cet effet est *ni-*; en iranien, l'emploi en est presque constant : av. *nīshidaiti*, v. perse *niyāsādayam* et persan *nīstāstan* « s'asseoir ». En sanskrit, il est fréquent : *nīśīdati* « il s'assied », etc. En arménien, il est constant : *nstim* « je m'assieds », aor. *nstay* (avec un nom d'action *nist* « siège »). En grec, \**ni-* a été remplacé par *κατα-*; déjà chez Homère *καθίζω* et *καθίζετο* sont fréquents et l'attique n'a que *καθίζω*. Cette présence du préverbe est chose ancienne. Les langues comme le germanique, le celtique, l'italique ne l'ont pas maintenu près des formes verbales, en partie sans doute parce que le préverbe *ni-* est sorti de l'usage. Mais il en reste une trace : il y avait un composé \**ni-zd-ō*, « lieu où l'on s'établit », que le sanskrit garde sous la forme *nīdāh* ou, au neutre, *nīdām*. Au sens spécial d'« endroit où s'établit un oiseau », le mot est conservé dans lat. *nīdus*, irl. *net* (où t note un d non spirant), gall. *nyth* (féminin), v. h. a. *nest*, et, sous des formes altérées, dans lit. *lizdas*, v. sl. *gnēzdo* (neutre, comme skr. *nīdām*).

Il y a un nom d'action \**sēd-* radical, dont le védique a des formes : acc. *sādām*, dat. *sāde*; c'est ce thème que présente, avec élargissement -ē-, lat. *sēdēs*; au génitif pluriel, *sēdum* est resté plus couramment que *sēdium*, et l'ablatif singulier est *sēde*, du type consonnantique, et non du type en -i-; l'accusatif pluriel est *sēdēs*, et non \**sēdīs*.

Comme il est normal, le thème \**sed-* a la valeur de nom d'agent à la fin d'un composé, dans le type *prae-ses*, etc., en indo-iranien : véd. *apsu-sād* « qui réside dans les eaux », av. *maidhyōi-sādām* (accusatif singulier) « qui réside au milieu ». Le sl. *sq-sēdū* « voisin » a passé au type thématique.

Le mot *sella* doit aussi être ancien : le laconien a ἔλλα καθέδρα, conservé par Hésychius et qu'on ne saurait séparer du masculin got. *sīls* « siège ». — *Subsellium* en est dérivé.

Le mot *sedile* est fait comme *cubile*; sans correspondant hors du latin.

Dans *solum*, on observe le passage du d intervocalique à l qu'offrent d'autres mots latins (d'origine dialectale) tels que *oleō* en face de *odor*. L'irlandais a un correspondant *suide* « fait de s'asseoir ».

Quant au type *dē-sidia*, l'emploi du suffixe, qui est spécial au latin, est rendu nécessaire par le fait que *dēsēs* s'applique à une personne. On a de même *praesidium* en face de *praeses*. Avec même formation, le mot *insidiāe* est à rapprocher pour le sens de gr. ἔνεδρα, ἐνεδρεύω.

Le correspondant de *sessus* se trouve dans skr. *sat-tāh*, pers. *nī-šast* « assis »; et *essor* est fait comme le nom d'agent skr. *sāttar-*, av. *aiwi-šasta* « celui qui est monté (sur un cheval) »; *sessiō* est l'élargissement d'un thème en -i- \**sed-ti-*, cf. skr. *nīṣṭatiḥ* « inaction ».

Le type de *assiduus*, *residuus* n'a pas hors du latin de correspondant exact; mais il y a en sanskrit un type en -van-, -ara- qui joue un rôle semblable; le védique a *pari-sādvan* « qui réside autour », *dru-sādvan-* « qui réside dans les arbres », etc. (-an-, -ara- est ici un élargissement).

*sēditō*, -ōnis f. : *ea dissensio ciuium, quod seorsum eunt alii ad alios, seditio dicitur*, Cic., Rep. 6, 1, 3; « sédition »; par suite « dissension, discorde, soulèvement », etc. De là : *sēditōsus* (classique); *sēditōnor*, -nārius (tardifs, rares).

Serait formé directement de *sēd* + *itiō*, peut-être d'après *secessiō* ; il n'y a pas de verbe \**sēd-ēō*.

*sēdō*, -ās : v. *sedeō*.

*sēdulō*, *sēdulus* : v. *dolus*.

*sedum*, -ī (doublets *sadum* et *sesuuium* d'après Fest. 462, 13) n. : joubarbe des toits.

*segēs*, -ētis f. : terre préparée et prête à recevoir la semence ou déjà ensemencée; cf. Fest. 460, 22 : *dicitur ea pars agri quae arata et consita est*, et Cat., Agr. 29 : *partem dimidiam (stercoris) in segetem, ubi pabulum seras, imponito*; par suite « ce qui pousse sur le champ, récolte, moisson » (sens propre et figuré). Ancien (XII Tables, Cat.); technique. Conservé seulement en sarde. M. L. 7786.

Dérivés : *segetālis* (Ps.-Apul., Herb. 79, 18); *Se-*

*gesta*, -ae (Plin.) ; *insegestus* (Plt., Tru. 314) ; v. Buecheler, Kl. Schr. 3, 54. S'y rattache sans doute *Seia* « déesse tutélaire de l'ensemencement ».

Pas d'étymologie claire. Pour rendre compte de m. gall. *sehe* « semence » (d'où *hen* « semer »), on pense à lat. *seges* plus qu'à la racine \**se-*.

**segestre**, -is n. (*segestra* f., Ed. Diocl., et *tegestre*, ibid. 8, 4 et 8, 42, par étymologie populaire qui faisait dériver le mot de *tegō* (cf. *tegeste*, Schol. Iuv. 6, 117) ; *sagestra*, Ital., d'après *sagum*?) : couverture faite de paille tressée qui servait aussi d'emballage. Dérivé : *segestellum* (Not. Tir.). Du gr. στέγαστρον, déformé par une dissimilation que favorisait un rapprochement avec *seges* ; cf. Varr., L. L. 5, 166 : qui lecticam inuoluebant, quod fere stramenta erant e segete, segestria appellarunt... nisi a Graecis : nam στέγαστρον. La finale -tre dénonce peut-être un intermédiaire étrusque, comme dans *aplustre*. V. W. Heraeus, Kl. Schr., p. 6.

**segmen**, -mentum : v. *secō*.

**sēgnis**, -e (sur l'e long, v. Class. Rev., 1913, 125) : lent, paresseux. Attesté depuis Plaute (Tri. 796). Usité surtout au comparatif à l'époque classique (Cic., Cés.) ; de même pour l'adverbe *sēgnier* qu'on trouve particulièrement dans les litotes : *nōn, nihilo sēgnius*. Le positif est surtout fréquent à l'époque impériale.

Dérivés : *sēgniter* ; *sēgnitiēs* (-tia), plus usuel que *sēgnitiās* ; *sēgnescō*, -is ; *sēgnipēs* (Juv.). Non représenté dans les langues romanes.

Aucun rapprochement sûr.

**segūsius** (*canis*) : chien de chasse. Mot gaulois, tardif (Lex. Sal. 6, 1) ; cf. le nom des *Segūsīiūi*.

**segutilum**, -i n. (*segullum*) : terre qui indique le gisement d'une mine d'or. Mot espagnol d'après Pline (33, 67), qui est le seul à l'employer. Conservé dans l'esp. *segullo*, M. L. 7790.

**Seispita**, **Sispita** : v. *sospes*.

**sēlāgō**, -inis f. : plante odoriférante citée par Pline, 24, 103, qui d'après lui ressemble à l'*herba sabina*, mais non autrement précisée : sélaginelle ?

Terme technique, sans origine connue. Pour la forme, v. Ernout, Philologica I, p. 165 sqq.

**sēlibra** : v. *libra*.

**seliquastrum**, -i (*silit*, Varr., L. L. 5, 128) n. : siège à l'ancienne mode (cf. Fest. 460, 1), dont la forme n'est pas autrement précisée. Dérivé de *sedeo* par les anciens, « d littera in i conuersa », peut-être par étymologie populaire, qui, du reste, n'explique pas la seconde partie du mot.

**sella** : v. *sedeo* ; B. W. *selle*.

**sem-** : racine marquant l'unité, qui n'est plus attestée en latin que comme premier élément de composé, par exemple dans *simplex*, *simpulus*, ou avec des particules (*semper*) ou des suffixes de dérivation (*semel*, *similis*, *sincerus*, *singuli*, etc.). Correspond au skr. *sa-* dans *sa-kṛt* « une fois », gr. *ἀ-παξ* (de \**sp-*), etc.

S'y rattachent sans doute ombr. *semu* « cum unō-

quōque », T. E. I b 42 ; *semenies* « singulis », T. E. II b 1 ; v. Vetter, *Hdb.*, p. 187 et 249.

V. ces mots ; et *ūnus*.

**sembella** : v. *libra*.

**semel** adv. : 1<sup>o</sup> « une (seule) fois », « en une fois » ; 2<sup>o</sup> « une première fois », sens qui s'est développé de l'expression *semel atque iterum* ; de là *ubi*, ut *semel = ubi*, ut *primum* ; 3<sup>o</sup> « une fois pour toutes, définitivement », cf. Vg., Ae. 11, 418, *procurbit moriens* et *humum semel orelemoedit* (*semul P*, *simul MRI*, *semel M<sup>2</sup> b c γ* Servius) ; de là *semel in perpetuum* à l'époque impériale. Ancien (Enn., Caton), usuel. Conservé dans quelques parlers italiens. M. L. 7800.

*Semel* appartient évidemment au groupe de *sem-* « un » ; mais on ne sait comment le mot est formé : la formation est isolée ; on notera cependant le type germanique de got. *simle* « une fois, autrefois ». Le groupe de *similis* à un autre vocalisme.

**sēmen** : v. *serō*.

**sēmi-** : demi, moitié. N'est employé que comme premier terme de juxtaposés ou de composés du type *semianimis*, *sēmiideus*, *sēmiuocalis*, *sēmiuir*, etc., dont un grand nombre appartenant à la langue littéraire et sont faits sur le modèle de mots grecs en *ἡμι-*, procédé de composition qui s'est surtout développé dans la latinité impériale. L'i de *sēmi-* peut s'élider devant la voyelle initiale du second terme : *sēm-ēsus*, *sēm-uncia* ; *sēmis* et *sēmīssis* de \**sēm(i)-as(s)* « moitié de l'unité, demi », « demi-as », monnaie de cuivre pesant six onces (*unciae*) ; en banque « intérêt d'un demi pour cent par mois ». *Sēmis* est quelquefois traité comme adjectif : *semissem panem*, Pétr. 64, 6 ; le plus souvent, il est considéré comme un adverbe invariable, cf. Pall., 2, 13, in fine, *duobus semis pedibus*. Il a survécu dans certains dialectes italiens ; cf. M. L. 7811 et 7812, *sēmīssis*. *Sēmis-* est réduit à *sēs-* dans *sēstertius* : *dicitur quarta pars denarii quo tempore is decussis ualebat, i. e. dupondius et semis tertius*, P. F. 453, 3 ; dans *sēsqui* (de \**sēmisque*), employé seul par Cicéron, Or. 56, 188, mais seulement usité dans le dérivé tardif *sēsquātus*, ou en composition : *sēsquuncia*, *sēsquplus*, et *sēsquipleus*, *sēsquiplāris*, *sēsquiliāris*, *sēsquipedis* « d'un pied et demi », *sēsqueopus* « un travail et demi ; moitié plus d'ouvrage », Plt., Capt. 225 ; *sēsquisenex* (Papin.) : *sēsquiuolus*, adjectif composé tardif qui désigne l'écurieuil ; etc.

*Sēmi-* se réduit à *sē-* par haplogie dans *sēmōdius*, *sēmēstris* de *sēm(im)odius*, *sēm(im)estris* ; sur *sēmōdius* a été formé *sēlibra* (que Martial scande *sēlibra*) ; *simbella* est issu sans doute de \**sēmi(t)ibella* > \**sēm(i)-bella* > *simbella* avec fermeture de *ē* devant le groupe *m + b*, cf. *simplex* de \**sem-plex* ; de même *sīnciput* (v. ce mot).

A côté de *sēmis* apparaît en bas-latin (Cassiod., Jordan. et dans les Gloss.) un adjectif *sēmīs* ou *sēmūs* ; cf. *semum* : ἡμισιον, CGL II 182, 3, avec un dérivé *sēmātum*, CGL II 181, 45 et Diom. ; ces formes sont demeurées dans les langues romanes ; cf. M. L. 7811, *sēmis* et *sēmūs* ; 7799, \**sēmāre*. B. W. *seime*.

Comme premier terme de composé, avec la même valeur, on a les correspondants : gr. ἡμι- (ἡμιθιος, etc.), v. h. a. *sāmi-*, skr. *sāmi-*. C'est à peine si, en

sanskrit, *sāmi* existe à l'état de mot isolé, et il doit d'ailleurs avoir été détaché de composés. I.-e. \**sēmi-* indique ce qui n'a qu'un côté et appartient originellement au groupe \**sem-* de *sim-plex*, etc.

**sēmīta**, -ae f. : chemin de piéton, sentier, trottoir (= *crepidō*). Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 7813 ; B. W. *sentē*.

Dérivés rares : *sēmītālis* (= ἐβόταος, Vg., Cat. 8, 20 ; *sēmītārius*, Act. 37, 16 ; *sēmītātīm*, Titin. ; *sēmīto*, -ās, -iātus ; *Sēmītāricēs* (deae).

Sans étymologie sûre. Cf. *trāmes* ? On partirait de \**sē-mīta*.

**Sēmōnēs** : v. *serō* 1.

**semper** adv. : une fois pour toutes, toujours ; chaque fois. De *sem* + *per*, qu'on a de même dans *parum-per*, etc.

Dérivés : *sempiternus*, formé sur *aeternus*, d'où, à basse époque, *sempiternitās*. Composés (rares et tardifs) : *semper-flōriūm*, -iūius (= ἀειθλος, -ov, nom de la joubarbe). Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 7814.

Le *sem-* qui est ici est le mot indo-européen pour « un » que conservent gr. εἷς, ἓν avec le féminin gr. μία, le dérivé arm. *mi* « un » et des formes tokhariennes de même sens. Les autres langues ont en général, comme le latin l'a fait dans *ūnus*, substitué à l'ancien mot pour « un » le terme plus expressif pour « seul, unique ». — Ce \**sem-* a largement subsisté dans des dérivés et des composés ; v. *sēmi-*, *simplex*, *sin-cērus*, *similis* et *simul*, *semel*, *singuli*.

**senex**, -is (abl. *senē*, gén. pl. *senum*), adjectif et substantif ; s'emploie seulement au genre animé, masculin et féminin : « vieux, vieillard », de même le comparatif *senior*. Sc dit surtout des personnes, cf. Caton, Agr. 2, 7, (*pater familias*) *uendat boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruum senem...* ; l'emploi avec des noms d'animaux ou d'objets n'est attesté que dans la poésie impériale. Le comparatif *senior* substantivé s'oppose à *iūnior* : *centuriāe seniōrum*, T.-L. 1, 43, 1, etc. Il comporte souvent une nuance de respect (que n'a pas *uetus*, tout au moins chez P. aute) ; cf. Flor. 2, 16, 10, *sapienter, ut senior, suaserat*, qui explique le sens pris par le mot dans les langues romanes. Usité de tout temps. M. L. 7819, *senex* et \**senicus* ; 7821, *senior* ; B. W. *seigneur*. Irl. : *senóir* « senior » et *senad*, *senatóir*. Pas de superlatif.

Le nominatif de *senex* comporte un suffixe -c- qui se retrouve dans un certain nombre de dérivés, tandis que de'autres sont formés sur le thème \**sen-* des cas obliques. On a donc :

1<sup>o</sup> *senica* ; *seneca*, -ae (vulg. ; Pompon., ap. Non. 17, 18), avec nuance, péjorative, de dérision, surtout usité comme surnom *Seneca* (cf. *Nāsica*), M. L. 7816 ; *seneciō* (Afran.), forme de diminutif comme *hominiō*, « vieillard », et « seigneur », plante (cf. *auia*), ainsi nommée à cause des poils blancs de ses aigrettes, M. L. 7817 ; sert aussi de surnom *Seneciō* ; *seniculus* (Apul.) ; *senectus*, -a, -um (archaïque), usité surtout dans *senectia aetās*, d'où *senectia* « vieillesse » (cf. *iuuentia*), archaïque et postclassique, conservé dans des dialectes italiens, M.

L. 7818, auquel la langue classique préfère *senectūs*, -iūs f. (sur cette forme, v. Ernout, Philologica I, p. 225 sqq.) ; et les composés *sēmi-*, *per-senex*.

2<sup>o</sup> *senēō* (Acc., Pacuv.) ; *senēscō* et *as-*, *con-*, *dē-* (M. L. 2591), *in-senēscō* ; *senilis*, *senilitēr* ; *senium*, -i n. : fait d'être vieux, déclin, débilité, consommation ; puis, par métonymie (l'effet étant pris pour la cause), « chagrin, douleur, dégoût » ; cf. Non. 1, 1, *senium est taedium et cūm* : *dictum a senectute, quod senes omnibus diuo sinistell aedio* (cf., toutefois, les doutes de Buecheler, Kl. Schr., III, 138 sqq.). Quelquefois terme d'injure pour désigner un vieillard (Lucil., Tér.).

*senātus*, -ūs m. (et aussi *senātus*, -i, cf. osq. gén. *senatēis* (emprunt?) ; autre gén. *senatuos*, SC Ba. ; *senatūs*, Varr. ; on trouve aussi *sinātus* à partir de la Lex Iul. Mun. de 45 av. J.-C., et *sinātor* dans la Lex Urson., 44 av. J.-C.) : sénat, assemblée des anciens, cf. gr. γερουσία de γέρων (dont la racine n'est pas représentée en latin), et Cic., Cat. M. 6, 19 ; quelquefois, par extension, « assemblée délibérative, conseil » (cf. Plt., Mi. 592) ; *senāculum*, -i : lieu de réunion ou assemblée du Sénat ; *senātor*, -ōris m. : sénateur, sans doute formé sur *dictātor*, *ōrātor* ; féminin *senātrix* en bas latin ; *senātōrius*. *Senātus* appartient à un groupe de substantifs en -tus qui a pris dans la langue politique un sens concret ; cf. de même *aedilis/aedilitās* ; *tribūnus/tribūnātus* ; *magister/magistrātus*, etc. ; et, pour le sens concret, *exercitus*.

*Senex* est l'élargissement d'un mot-racine \**sen-* dont la forme ordinaire est thématique : gaul. *seno-* (dans les noms propres), irl. *sen* et gall. *hen*, gr. ἔνος, lit. *senas*, arm. *hin* (gén. *hnoy*), véd. *sānah* (et l'adverbe *sānti* « depuis longtemps »), av. *hanō*. C'est l'adjectif qui s'oppose à ce qui est « jeune » ; dans l'Avesta, *hanō* « vieux » est distingué de *zaururō* « détérioré par la vieillesse ». En latin, les *seniōres* s'opposent aux *iūniōres* (l'irlandais a le comparatif *sinūi*, de même que le gotique a le superlatif *sinista* ; cf. l'indication d'Ammien Marcelin, 5, 9, 14, sur « *sinistus sacerdos apud Burgundios maximus* ») ; mais *senex* ne s'oppose pas à *nous*. Ceci concorde avec le fait que la flexion de *senex* est la même que celle de *iuuenis*, et non que celle de *nous*, ce qui est propre au latin. Toutefois, en védique, *sānah* s'oppose à *nānah* comme à *yūvā*, et le grec oppose τὴν ἑνὴν τε καὶ νέαν « la vieille et la nouvelle (lune) », ainsi, Arist., Nuées 1178 ; cf. Platon, Crat 409 b. De même que pour *iuuenis*, la forme du nominatif *senex* est à part ; il n'y a guère lieu d'en rapprocher un thème *sānah-* qui figure une fois dans le Rgvēda. Sur le sens de cette forme en -ex, v. Ernout, Philologica I, 133 sqq. — Lat. *senēre* est fait comme lit. *senētī* « devenir vieux » ; cf. le participe véd. *sanāyānt-* « vieillissant ». *Seneca* est un dérivé populaire en -a ; le sanskrit a une forme en -o/-e-, *sanakāh-* ; le francique a *Sinigus*.

Le hitt. *Izana-* s'emploie comme *senēō*, *senēscō* pour désigner le déclin, le décroît (de la lune, de l'hiver, etc.) ; le sens de « vieux, vieillir » serait une spécialisation secondaire ; v. Benveniste, BSL 50 (1954), p. 33 sqq.

**sēnī** : v. *sex*.

**sēnsus**, **sententia** : v. *sentīō*.

sentina, -ae f. : sentine; par extension « rebut, lie ». Depuis Caton; technique et classique. Non roman.

Dérivés : *sentinōsus*; *sentinō*, -ās : -are *catagere, dictum a sentina, quam multae aquae navis cum recipit, periclitatur*, F. 454, 8 (Caecil.); *sentinātor*; *sentināculum* (Paul. Nol.).

Étymologie incertaine; on a rapproché, entre autres, lit. *semiū*, *semi* « puiser ». Sur gr. ἀνλον « sentine », v. Benveniste, BSL 50 (1954), p. 39. Peut-être mot d'emprunt, comme beaucoup de mots relatifs à la navigation, influencé par *sentio*.

**sentio**, -is, **sēnsī**, -sum, **sentīre** : sentir, éprouver une sensation ou un sentiment. S'emploie seul ou avec un complément; cf. Lucr. 4, 228, *perpetuo quoniam sentimus*; et Cic., N. D. 3, 13, 32, *omne animal sensus habet; sentit igitur et calida et frigida et dulcia et amara...* Se dit des sens et de l'esprit; par suite « être d'un sentiment ou d'un avis » et, dans la langue juridique, « exprimer un sentiment, décider, voter »; de la *sententia* : façon de sentir et aussi de penser ou « décision, sentence ». Correspond pour le sens à gr. αλοθάνομαι comme *sēnsus* à αλοθής; ainsi *communis sēnsus* traduit ἡ κοινὴ αλοθής, *sēnsibilis* = αλοθής, *insēnsibilis*, ἀναλοθής. Sénèque écrit, Ep. 124, 2 : (*uoluptatem*) *sensibile* (= αλοθής) *iudicant bonum, nos contra intellegibile* (= νοητόν). Usité de tout temps; panroman. M. L. 7824; B. W. *sentir*; celtique : gall. *synio*, bret. *sentī*. Substantif dérivé : \**sentor*, -ōris « senteur », M. L. 7825.

A *sentio* correspond un intensif-duratif en -ā-, *sentor*, -aris dans *assentor* (ad-) « partager l'avis de, approuver » (souvent avec une nuance de flatterie qu'on retrouve dans les dérivés *assentātor*, -tiō, -tiuncula).

Nombreux dérivés et composés : *sentiscō*, -is (Lucr.) : commencer à sentir; *sēnsus*, -ūs m. : sens (organe; faculté de sentir); sensibilité; sentiment, façon de sentir; pensée; signification (d'un mot, etc.), M. L. 7822; irl. *seis*, *sians*. En rhétorique, « phrase, période » (en tant que renfermant un sens plein); cf. Quint. 1, 8, 1 : *puer ut sciat ubi claudatur sensus*; de là : *sēnsiculus*, Quint. 8, 5, 14; *sēnsilis* et *insēnsilis*, tous deux lucrétiens et faits sur des types grecs, remplacés à l'époque impériale par *sēnsibilis*, *insēnsibilis*, d'où *sēnsibilitās* et *insēnsibilitās* (= ἀναλοθής) (très tardifs); *sēnsuālis*, -tās, -ter (Apul., Tert.) et *insēnsuālis*, -tās (Cassiod., latin ecclésiastique); *sēnsātus* et *insēnsātus* (= ἀνόητος) (Firm., Vulg.); *sēnsūtus* (Ital.); *insēnsatiō*, -sābilis, etc.; *sēnsōrium* (Boèce), traduisant αλοθηήριον d'Aristote; *sēnsifer* (Lucr.); *sēnsificus* (Macr.), -ficō (Mart. Cap., Claud. Mamert.).

*sēnsa*, -ōrum « pensées » (Cic., Quint.).

*sēnsim* adv. : de manière à être senti, a été employé par restriction dans les sens de « de manière à être seulement », c'est-à-dire « à peine, senti », « légèrement, mentement » et en est arrivé à signifier « insensiblement »; cf. Cic., Cat. M. 11, 38, *sensim sine sensu aetas enescit*.

\**sēnsiō*, -ōnis f. (n'existe que dans les composés *as-*, *ōn-*, *prae-sēnsiō*).

*sententia* : uniquement employé des sentiments de esprit et spécialisé dans la langue du droit (cf. plus

haut); et dans la langue de la rhétorique au sens de « phrase », et en particulier « trait qui termine la phrase »; de là *sententiola* « petit trait ». Dans la langue philosophique traduit δόξα; cf. Cic., N. D. 1, 30, 85, *selectae (Epicurī) sententiae quas appellat xupλας δόξας*; et aussi γνώμη; de la *sententiōsus* (rare, mais classique) et *sententiālis* (tardif) = γνωμικός.

Ce substantif suppose sans doute un participe \**sentēns*, non attesté, qui est à *sentio* ce que *parēns* est à *pario*; il y aurait là un reste de thèmes radicaux qui indiquent l'antiquité du groupe de *sent-*. J. Wackernagel (I. F. 31, 251 sqq.) et M. Niedermann (Mnemos., 3<sup>e</sup> sér., 3 [1936], p. 267) supposent, toutefois, *sententia* issu de \**sententia*, dont le premier i serait tombé par suite d'une dissimilation (ou plutôt d'une assimilation).

*Sentinus* « per quem infans sentit primum », *Sentia* « a sententias inspirando », noms d'indigénités cités par Varron; v. Funaioli, *Gramm. Rom. Fgm.*, p. 241.

Composés de *sentio* : *adsentiō* (et *adsentior* sans doute d'après *adsentor*) : joindre son sentiment à celui d'un autre, donner son assentiment à; d'où *assēnsiō*, -sus (qui traduit, dans la langue philosophique, συναρτάθεως; cf. Cic., Acad. 2, 37), -sor; *adsentiae*, CGL V 14, 14 (haplo'ogic de \**ad-sententiae*?); *assentāneus* (Gloss.).

*cōnsentiō* : 1<sup>o</sup> être du même avis (= ὁμοψόα), décider unanimement; 2<sup>o</sup> sentir en même temps (traduction dans la langue philosophique de συμπράσσω, συνασπάσσομαι); *cōnsēnsiō*; *cōnsēnsus* (plus fréquent); *cōnsentāneus*; *dissentiō* (-tior dans Prisc., GLK II 339, 12) : être d'un sentiment ou d'un avis différent; être incompatible avec; *dissēnsiō*, qui dans la langue technique traduit οχλομα, διαφοραία; *dissentāneus*; *per-sentiō* (-sentiscō, Plt., Tēr., Lucr., qui a aussi le simple *sentiscō*); *prae-*, *prō-* (archaïque), *sub-* (archaïque, cf. *suboleō*) -*sentio*.

On rapproche irl. *sét*, gall. *hyni* « chemin » et got. *sinfa* dans *ainamma sinfa* « une fois », *ga-sinfa* « compagnon de voyage »; cf. v. h. a. *sindōn* « voyager », parce que v. h. a. *sinnan*, qui semble appartenir à ce groupe, signifie « voyager, tendre vers, penser à » (all. *sinnen*). Simple possibilité, et vague, puisque hors du latin on n'a qu'un substantif avec son dérivé. On rapproche de plus un av. *hant-*, mais les deux passages de gāthās cités par Bartholomae sont obscurs; arm. *an'anam* « je cours », qui pourrait être rapproché, a un ancien -th-, mais le sens est différent. En somme, rien de clair.

**sentis**, -is m. (et f., Nux 113, Cul. 55), usité surtout au pl. **sentēs**, -ium : buissons, ronces; *sentis canis* (dite aussi *sentix*, Ps.-Apul., Herb. 88, 31) = κανόσθατος Ancien (Plt.), technique. Non roman. Le doublet *sentix* est aussi dans Isid., Or. 17, 7, 59 : *rhamnus genus est rubi, quam uolgo senticem ursinam appellant...*; 60 : *sentix dicta a situ, quod est terra inculca in qua sentices spinetae nascuntur*.

Dérivés : *senticētum* (Plt.), *senticōsus*, *sentōsus*, *sentuōsus*; et \**senticella* supposé peut-être par le roumain, M. L. 7823. On y rattache aussi *sentus*, -a, -um « broussailleux », attesté depuis Térance, rare et poétique.

Sans étymologie sûre.

**sentix**, **sentus** : v. le précédent.

**seorsus**, -a, -um : qui est à l'écart, à part. Rare dans cet emploi; usité surtout comme adverbe et préposition sous la forme *seorsus*, *seorsum* (*sorsus*, *sorsum*) « à l'écart, à part (de) »; usuel, mais semble éviter la prose classique (non dans César, une seule fois dans Cicéron; évité aussi par Virgile et Horace). De *se* + *uorsus*, cf. *uerio*.

**sēpar**, -aris : v. *pār*. M. L. 7825 a.

**sēparō** : v. *parō*. M. L. 7826.

**sepeliō** (bas latin *sepelliō*, cf. Graur, *Notes étym.*, p. 16), -is, -iū (-iī), **sepultum** (*sepelitus*, Cat.), -ire : ensevelir, mettre au tombeau. S'emploie au propre et au figuré : *uinō, somnō sepulius*. Ancien (XII Tables), classique, usucl. M. L. 7827; B. W. *ensevelir*.

Dérivés : *sepelibilis* (z. λ. Plt., Cis. 62); *sepulcrum* : tombeau. Souvent écrit *sepulchrum* par un faux rapprochement avec *pulcher*; *sepulcrālis* (Ov.); *sepulcrētium* (Catulle); *sepulūra* (irl. *sabaltair*); et tardifs *sepultor*, -tōrius (-rium); *sepultrārius*; *sepulō*, -ās; *insepultus* : 1<sup>o</sup> non enseveli (in-privatif); 2<sup>o</sup> enseveli dans (in local), cf. *inhumātus*; *sēmisepultus* (Ov.). La loi des XII Tables oppose *sepelire* à *urere*, distinguant ainsi les deux modes de traiter le cadavre; cf. Cic., Leg. 2, 23, 58. Dans la suite, *sepelire*, *sepulcrum* se sont appliqués aussi aux rites de la crémation : Tēr., An. 128 sqq.; Luc. 8, 729, *sepulcra = busta*; 6, 526, *accenso... sepulcro*, etc. Mais le terme a une valeur générale, bien indiquée par Pline, 7, 187 : *sepultus intellegitur quoquo modo conditus, humatus uero humo collectus*.

Étant donné que l'indo-iranien et le latin ont des termes juridiques et religieux en commun (v. *rēx*, *iūs*, *crēdo*, etc.), le rapprochement avec véd. *saparyāti* « il honore » ne saurait être négligé malgré la différence du sens; *sepeliō* se serait dit par spécialisation des honneurs rendus à un mort (cf. ital. *ossequii* « hommages, honneurs rendus » en face de fr. *obsèques*); il s'agirait, comme dans *crēdo*, de la conservation d'un ancien terme religieux. Sur un rapport plus lointain avec véd. *sāpatī* « il soigne », v. Benveniste, *Orig. de la formation des noms en i.-e.*, p. 47; Renou, BSL, 36, 22.

**sēpia**, -ae f. : seiche. Emprunt ancien au gr. σπηρία. Panroman, sauf roumain. M. L. 7828; *sēpiola* : diminutif employé par Plt., Cas. 493, à côté de *lolliguncula*.

**septem** (invar.) : sept. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7830.

Dérivés et composés : *septimus*, M. L. 7835, irl. *sept*; d'où *Septimius*, -a; *septimānus* : qui touche au nombre sept : -ae *Nōnae* : nones qui tombent le sept du mois (par opposition à *quintānae*); -ae *fētūrae*; -i : soldats de la 7<sup>e</sup> légion; en bas latin *septimāna = hebdomas* « semaine », M. L. 7834, irl. *sechtman*, britt. *seithun*; *septimātrus* (cf. *quinquātrus*), Varr., L. L. 6, 14; *Septimuleius*.

*septēni*, -ae, -a (avec un singulier *septēnus* dans les langues romanes, M. L. 7833); *septēnārius*; -us *numerus*, *uersus*; *septiēs*, *septiēns*; *september* (*mēnsis*) m. : septembre, septième mois de l'ancienne année

qui commençait en mars, M. L. 7832; *septembrius* (Orib.); irl. *septimber*; *septās* (Macr.), latinisation de *επτὰς*.

*septuāgintā* : soixante-dix, M. L. 7836, d'où *septuāgēsimus*, -gēni, -gēnārius, etc.; sur la formation (d'après *octuāgintā*?), v. Wackernagel, KZ 25, 281; Skutsch, *Forsch.* 1, 23). Irl. *septien*.

*septingenti*, -ae, -a : sept cents; d'où *septingentesimus*, -gēni, -gēnārius, etc.

Le nom de nombre dix-sept, *septemdecim*, est un juxtaposé. *Septem*, *sept-*, *septi-*, *septu-* (sans doute d'après *quadri*, *quadru-*, etc.) servent de premier élément à de nombreux composés, adjectifs ou substantifs, correspondant au type grec en *επτα-* : *septem-fluus* (Ov.), -*geminus* (Catul.), -*mēstris* (Censor.), -*plex* (Vg.), -*uirī*, -*uirālis*, -*uirātus*; *septentrionēs* « les sept bœufs de labour », nom d'une constellation (la Grande ou la Petite Ourse). Le sens du second élément est vite devenu inutilement. Comme la constellation avait pour avantage de marquer le nord, le nom s'est employé pour désigner le nord par opposition au midi, *meridiēs*, et, dans cette acception, au pluriel s'est substitué le singulier *septem-* (*septem-*) *triō*, malgré la composition du mot. Virgile écrit, G. 3, 381, *septem subiecta trioni*, avec tmèse des deux composants (*septentrīō* n'entrant pas dans l'hexamètre), si bien qu'ici *septem* se trouve accompagné d'un singulier. Du singulier *septentrīō* est dérivé l'adjectif *septentrīōnālis*, sur lequel a été fait *meridiōnālis*.

*septi-collis*, -fāriam, -folium, -formis; *septimontium* (Varr., Fest.), sur lequel a été créé *Septiziōnium* (-rēmīs (Q.-Curce), *septesomom* sur la col. Rostrale, c'est-à-dire *septirēmūs*; et *septuennīs* (*septennīs*), -en-nium; -plex; *septunx*, -cis m. : les 7/12 de l'unité.

*Septem* a des correspondants exacts : irl. *secht* n, gr. *επτὰ*, arm. *ewē'n*, skr. *saptā*, av. *hapta*. L'ordinal *septimus* est dérivé de *septem* comme *decimus* de *decem* (en face de *nōnus* : *nouem*); mais c'est gr. *εβδομος* et v. sl. *sedmū* « septième » qui, avec leur sonore intérieure, représentent, évidemment, la forme ancienne. Donc, malgré skr. *saptamāh* et pers. *haftum* « septième » et malgré gaul. *sextametos* (attesté à la Graufesenque) et les formes correspondantes de parler celtiques, le -*pti-* de *septimus* est secondaire. D'autre part, il y a une forme à suffixe dental : véd. *saptāhah*, av. *haptāhō*, lit. *septiūtas*, v. h. a. *sibuntā*, qui est postérieure. Le hittite a un dérivé *šiptami-ia*, où le nom de nombre « sept » est reconnu sûrement; v. Ehelolf, *Orient. Literatur. Ztg.*, 1929, col. 322 sqq. — La mutilation de la fin de *septem* dans des composés tels que *septennīs* a ses analogues ailleurs (v. Brugmann, *Grundr.*, II 2, p. 19). *Septuāgintā* fait partie de ces formes de dizaines dont le point de départ est *quadrāgintā* (v. ce mot) et dont le détail ne se laisse pas exactement expliquer.

**septentrīō** : v. *septem*.

**sequester**, -tra, -trum (et *sequestris*, -tre plus récent) : adjectif usité surtout substantivement comme terme juridique : 1<sup>o</sup> *sequester* m. « dépositaire d'un objet en litige »; *dicitur apud quem plures eandem rem, de qua controuersia est, deposuerunt*, Dig. 50, 16, 110; d'où « médiateur, intermédiaire », avec un féminin *sequestra*; 2<sup>o</sup> *sequestrum* (*sequestre*) n. : séquestration, séquestra.

Dérivé : *sequestro*, -ās : déposer, et par suite « éloi-gner (de), soustraire (à) ». Ancien (Plt.), classique, usuel. Conservé en logoudorien. M. L. 7840; *sequestratiō*, -tor, -tōrius; *sequestrarius*.

V. *secus*, dont *sequester* est un dérivé, fait comme *magister*, etc.; pour *sequestris*, cf. le type *terrestris*.

**sequior** : v. *secus*.

**sequor**, -eris, *secūtus sum*, *sequi* : suivre. Emploi transitif et absolu : a une valeur locale ou temporelle « venir après » (cf. *secundus*, gr. ὀπίσθεος), physique ou morale (*sequi magistrum* [cf. *secta*], *sententiam*). A aussi le sens de « marcher dans la direction de », *Italiam sequi*, et au sens moral *iustitiam s.*, d'où « s'atta-cher à », *sequitur heredem possessio*, « poursuivre ». S'emploie pour marquer une conséquence : *sequitur ut* « il s'ensuit que » (gr. ἐπειτα et inf.). Se dit d'un objet qui prend facilement la direction qu'on lui donne, qui vient facilement; cf. Varr., R. R. 1, 47, *herbae dum tenerae sunt uellendae* : *aridae factae celerius rumpuntur quam sequitur*; Cic., Or. 16, 52, *oratio mollis et ita flexibilis ut sequatur quocumque torqueas*. De là le sens de « obéir », réservé surtout au composé *obsequi*, et la valeur favorable de *secundus*; cf. aussi Plt., Tri. 1118, *quod ago adsequitur, subest, subsequitur*. Usité de tout temps; panroman (sauf roumain). M. L. 7839, *sequere*; 7838, *sequens*; 7837, *sequenda*; B. W. suivre.

L'ancien participe passé de *sequor* devait être \**sectus*, d'où *secta*, *sector* (q. u.); *secūtus* est analogique. A *sequor* se rattachent aussi *secus*, *secundus* (v. ces mots). Pour *socius*, v. ce mot.

Dérivés et composés : *sequax* adj. et *sequacitas* (bas latin); *sequela* f. : suite, séquelle; conséquence; *sequentia* f. (Bœce); *sequens* (-*sequus*) dans *as*, *cōn*, *sub-secuus*, auquel correspondent des substantifs comme *cōsequia*, *obsequia*, *subsequium* (cf. *relicus*, *reliquiae*); *pedi-sequus*, -*qua*.

*ad-sequor* (-*as*) : se mettre à la suite de; poursuivre; atteindre; suivre par la pensée, *mente assequi* (cf. ἐπισβαί), M. L. 724; B. W. sous *assouvir*; *assecula* (*assecula*) m. : suivant, acolyte (type de diminutif populaire en -*a*); *adsecutē* adv.; *assecutiō*, -*tor* (bas latin); *cōsequor* : 1° se mettre à la suite ou à la poursuite de; d'où « rattraper, atteindre, obtenir » (cf. M. L. 2158, *consequere*); 2° venir à la suite de; *cōsequens* : qui suit; dans la langue philosophique, « qui résulte de, qui est la conséquence de ». Traduit ἀκόλουθος (tandis que *insequens* traduit παραπρόθεος, cf. Quint. 5, 10, 75), et quelquefois aussi προσηκόν (par confusion avec *conueniens*) ou ἀκόλουτος; *cōsequentia* f. (= ἀκόλουθία); *cōnsecutiō*; *cōnsecuus*; *cōnsequiae* : suite, cortège, conséquence.

*exsequor* : suivre jusqu'au bout, faire cortège, notamment à un mort; accomplir, achever (opposé à *aggredior*); poursuivre en justice, d'où « punir, venger »; *exsecutiō*, -*tor* (surtout termes de droit); *exsequiae* : convoi funèbre (pour la formation, cf. *reliquiae*); *exsequialis* (Ov., St.); *exsequior*, -*aris* (Varr.); *insequor* : suivre, poursuivre; venir après, M. L. 4456; *insecutiō*, -*tor*; *ob-sequor* : se prêter à, céder à, obéir; *obsequens* et *inobsequens*; *obsequentia*; *obsequibilis*; *obsequium*; *obsequidens*; *obsequela* (archaïque); *obse-*

*cula* (Laev.). Même préfixe que dans *obsecro*; *per-sequor*, *persequens*, *caedem dispensae in sole serescunt*. Ancien (Binn.), usuel. Panroman. M. L. 7843; B. W. s. u. Dérivés et composés : *sereniās*; *serenō*, -*ās*; *Serē-nātor* (épithète de Jupiter); *serēni-fer*, -*ficus* (époque impériale).

Le présent *sequor* repose sur un thème indo-européen les désinences moyennes étaient usuelles; cf. *ir* *sechur* « je suis », hom. ἔπομαι, véd. *sāce*; le lit. *sekti* « je suis » ne peut rien enseigner à cet égard. La forme à redoublement qu'offrent véd. *sikṛti* « il suit », (3<sup>e</sup> plur *sāpcati*), ou du type thématique, véd. *sāpasi* « tu suis », moy. *sāpce* « je suis » et de gr. ἐπέσθα (senti comme aoriste) n'est pas représentée en latin; l'aspect « déterminé » d'achèvement du procès est exprimé par les formes à préverbes : *assequor*, *cōsequor*, *exsequor*.

La généralisation de la forme analogique, assez singulière, *secūtus* s'explique par une tendance à différencier l'adjectif en \*-*to*- de \**sek* « suivre » de celui de \**sek* « dire » que suppose *insecōnēs* (v. sous \**insecō*), et sur tout de *sectus* (en face de *secāre*); et sans doute plus encore par le besoin qu'on ressentait de retrouver dans le participe le *qu* de *sequor*; *loquor*, *locūtus* offrent la même particularité dont il est difficile de juger, faute de connaître l'étymologie de *loquor*; on pense souvent à une imitation de *uolūtus*, *solūtus*. — Le fréquentatif *secur* a pu, au contraire, garder sa vieille forme et demeurer indépendant de *sequor*, parce que les fréquentatifs ont en latin leur autonomie.

*sera*, -*ae* f. : serrure, constituée à l'origine par une barre de bois qu'on glissait derrière la porte (μοχλὸς θύρας), puis « verrou, cadenas »; cf. Rich, s. u. Ancien (Plt.), usuel. Non roman. Mais britannique : gall. *ser*.

Dérivés et composés : \**serula*, M. L. 7871; *ob-serō*, -*āre* : fermer (cf. *occludō*); *reserō* : ouvrir (propre et figuré; cf. *reclūdō*). Le simple *serō* n'apparaît qu'à basse époque (Ven. Fort.); le *serāre* n'apparaît de Varr., L. L. 7, 108, semble n'être qu'une fantaisie étymologique pour expliquer *sardāre*. Les formes romanes remontent à \**serāre*, cf. M. L. 7867; B. W. sous *serer*, dont il faut rapprocher les formes de gloses *serra*, *sarra* et *serrāculum* « gouvernail », glossé ἰσθμάλιον, *clāuis nāuis*, M. L. 7862. La gémée est obscure (formation expressive? ou, plutôt, influence de *serra*, en raison de la forme dentelée de certaines pièces de serrure ou de cadenas; cf. British Museum, *A guide to the exhibition illustr. Greek and Roman Life*, fig. 171, 172, 174, 175). *Serrāre* est panroman, sauf roumain.

Comme il s'agit d'un terme technique, le rapproche-ment avec les groupes de *serō*, *sertus* ne peut être affirmé. Le vocalisme *o* de *toga* en face de *tegō* ne s'y retrouve pas; mais le cas de *toga* est isolé en latin.

*serenus*, -*a*, -*um* : serein (se dit du ciel, de l'atmosphère, etc.; puis s'emploie par image); *serenūm* : temps ou ciel serein. Le sens premier est « sec »; cf. Plt., Me. 877, *hic fauonius est serenus, illic auster imbricus*; Vg., G. 1, 100, *unida solstitia aque hiemes orate serenas*; Pline, 10, 188, *salamandra magnis imbribus proueniens atque serenitate deficiens*; et Lucrèce emploie *seracō* dans le sens de « se sécher », par opposition à *ūuetō*,

1, 306 : *denique fluctifrago suspensae in liore uestes* | *inscunt, caedem dispensae in sole serescunt*. Ancien (Binn.), usuel. Panroman. M. L. 7843; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *sereniās*; *serenō*, -*ās*; *Serē-nātor* (épithète de Jupiter); *serēni-fer*, -*ficus* (époque impériale).

*Serenus* est formé, comme *terrēnus*, *egēnus*, d'un ancien \**seres-no-s*; sans doute dérivé d'un ancien thème neutre en -*os/es*- désignant l'état clair et sec du ciel.

Le sens de « sec » suggère un rapprochement avec gr. ἕρπος, ἕρπός « sec », skr. *kṣārāh* « brûlant », et avec v. h. a. *serawēn* « sécher » (v. H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. k. Spr.*, I, 78). Mais tout ce groupe est obscur et mal défini, pour le sens comme pour la forme. Le mot grec ἕρπος ne s'applique qu'à la terre ferme, hom. ἕρπον ἡράποτο, et le sens en est bien loin de *serēnus*.

**serēscō** : v. le précédent.

*seriā*, -*ae* f. : jarre, cruche. Attesté depuis Plaute jusqu'au Digeste. M. L. 7846. Sans doute emprunté à une langue méditerranéenne. Diminutif : *seriola*, M. L. 7851.

*serichatum*, -*i* n. : plante aromatique, mentionnée par Plin., 12, 99, non autrement connue. Non latin.

*sericus*, -*a*, -*um* : dérivé du nom de peuple *Sērēs* (transcription du gr. Σέρης) « les Chinois » et appliqué à certains produits originaires de la Chine, notamment la soie : *a uestis*, etc.; de là *sericum*; et *serica*, -*orum*, M. L. 7848, *serica* et *sarica*, *sirica* (panroman sous des formes diverses; fr. *serge*); passé en celtique : *irl.*, *gall* *siriā*, et en germanique : v. angl. *syric*, v. h. a. *siliho*, v. norr. *silke*, etc. Le mot n'apparaît pas avant l'époque d'Auguste.

Dérivés et composés tardifs : *sericeus*; *sericiarius*; *sericiāus*; *sericoblatta*; *trāmosericus*; *holosericus*; *sub-sericus* (Lamp.). Cf. aussi, dans les gloses, *seres*; *uermes qui texunt*, CGL V 390, 23.

**seriēs**, **serilia** : v. *serō* « j'entrelace ».

*serius*, -*a*, -*um* : sérieux. Dans la langue classique, se dit seulement des choses, tandis que *seuerus* se dit des personnes et des choses. De là *serium* (opposé à *iocus*), souvent au pluriel *seria*. Ancien (Naev., Plt.), classique. Non roman.

Dérivés tardifs : *serietās* (Aus., Sid.); *seriosus* (Ps.-Boet.), -*osē*; fr. *serieux*.

Le seul rapprochement qui s'offre est celui qu'on fait avec le groupe de got. *swers* « être pesé », v. h. a. *swāri* « lourd » et de lit. *sweriū* « je pèse », *swarūs* « lourd ». L'è du germanique se retrouverait en latin. Il faudrait admettre une alternance initiale : *sw-/s-*, dont il y a nombre d'autres exemples.

**sermō**, -*ōnis* m. : discours suivi; propos; conversa-tion, entretien (familier, par opposition à *contentiō* [Cic., De off. 1, 132 et 2, 48], *oratiō* étant le terme générique; cf. *sermō pedester* « prose familière »), propos; d'où « façon de parler, langage, langue ». Dans la langue lit-téraire, a souvent le sens de *disputatiō*, cf. Cic., Rep. 1, 24, 38; désigne aussi la satire. Dans la langue de l'Église, « sermon »; cf. M. L. 7853. Usité de tout temps. Con-servé seulement sous des formes savantes en roman; et en celtique : *irl.* *sermon*.

Dérivés et composés : *sermunculus* : méchant pro-pos; *sermōnālis* (Tert.); *sermōnor*, attesté dans Aulu-Gelle 12, 7 : *sermonari rusticus uidetur, sed rectius; sermocinari crebrius est, sed corruptius*, et sous la forme *sermōnō* dans les Inscr.; remplacé par *sermō-cinor* (classique, Cic.; fait sans doute sur *uāticinor*) et ses dérivés.

*Sermō* est rattaché à *serō*, *seriēs* par les anciens, et il n'y a pas de raison de douter du rapprochement, bien qu'aucune langue n'offre pour la racine \**ser-* le même développement de sens; le latin a usé de cette racine largement, plus que toute autre langue. Cf. Varr., L. 6, 64 : *sermo est a serie : sermo enim non potest in uno homine esse solo, sed ubi oratio cum altero coniuncta* (toutefois, cette seconde partie de l'explication est contesta-ble, *sermō* désignant plutôt étymologiquement « l'enfilade des mots »), et Serv., in Ae. 4, 277 : *sermo est consertio orationis et confabulatio duorum uel plurium*; l'expression *sermōnem*, *sermōnēs serere* est fréquente, cf. Plt., Mi. 700; Vg., Ae. 6, 160, d'où *sermōnem cōpu-lāre*, Pl., Poe. 655. Cf. *disserō*, *dissertō*. Pour le suffixe et le genre animé, cf. *Sēmō*, *termō*.

**serna**, -*ae* f. (attesté dans les gloses, dans Diosc. lat. et dans Isidore sous les formes *sarna*, (*ī*)*serna*, *sarma*, *sterna*) : gale.

Dérivé : *serniōsus* (-*nōsus*) : galeux (bas latin); *ser-niosi quos nos petiginosos dicimus*, Theod. Prisc. 1, 12. Sans doute non latin, mais ibérique. V. Sofer, 154, 177, et Corominas, *Dicc. etim. de la lengua castell.*, s. u. l.

1. **serō**, -*is*, *sēui*, *satum*, *serere* : semer (= gr. σπείρω) planter (= φύτεω), sens propre et figuré. Se dit des plants qu'on sème et des arbres qu'on plante : *s. oleam et uitem*, Cic., Rep. 3, 9, 16. Ancien, classique. Représenté seulement, sous forme de dérivés, en logoudorien. M. L. 7844; cf., plus bas, *sēmināre*.

Dérivés et composés : *sēmen* : semence (en particu-lier « semence de blé », d'où le sens de « blé », *adō-reum*, dans la langue rustique; cf. Isid., Or. 17, 3, 6; Colum. 2, 12, 1; rejeton d'une plante (e. g. Vg., G. 2, 354); germe; correspond pour le sens au gr. σπέρμα, et comme lui, et sans doute d'après lui, a été employé par la langue littéraire et poétique dans des sens imagés « principes, rejeton, descendance »; *sēmina*, comme σπέρματα, désigne aussi les céréales, les plantes, M. L. 7802; celtique : *irl.* *semen*. Dérivés : *sēminium* n. (rare) : descendance, race (se dit des animaux), conservé en campidanien, M. L. 7810 et 7809, \**sēminiāre*; *sēminālis* (= σπερματικός); *sēmi-nārius*, d'où *sēminārium* : pépinière (sens propre et figuré); *sēminō*, -*ās* : semer (attesté dès Plaute, mais rare, évité par la prose classique; sans doute terme de la langue rustique, qui a éliminé *serō* dans les langues romanes, M. L. 7807); *sēminātor* (Cic., Lact.), M. L. 7808; *sēminiuerbius* (Vulg., Act. 17, 18, calque du grec); et *dissēminō*, non attesté avant Cicéron, qui l'emploie au figuré, e. g. joint à *dispergō*, Planc. 56. Rare, usité surtout dans la langue de l'Église. Sans doute imité du gr. διασπείρω.

*sēmō*, -*ōnis* m. : nom d'un ancien dieu des semailles, *sēmō Sancus*; pour le suffixe, cf. *sermō* (*serere* 2), *termō*; au pluriel dans le Carm. Fr. Aru. *Semunis*;



ecuaque salua seruassis ; souvent opposé à per-  
it., Cu. 335, perdis me tuis dictis. — immo seru  
n uolo ; Cic., Fam. 14, 2, 2 ; à occidere, Hor.,  
129 ; A. P. 467) ; 2° ne pas quitter des yeux,  
(dans la langue augurale : auem seruam, de  
aire), cf. Vg., Ae. 6, 338, Palinurus dum sidera  
ne pas quitter, demeurer dans, garder (« gar-  
mbre »), Hor., Ep. 1, 10, 6, tu nidum seruus.  
out temps, M. L. 7872, mais concurrencé dans  
de l'Église par saluare ; v. saluus.

és et composés : seruator, -trix (Iuppiter  
= Σερτήρ), tous deux classiques ; seruatorius  
tardif) ; seruabilis (Ov., Plin.) ; seruatiolum  
; adseruō : garder près de soi ; adseruatio  
ἀπρησός dans la langue de l'Église) ; cōseruō :  
é dans le sens de « conserver, respecter, sau-  
ōnseruātor, -tiō. Cōseruō a souvent l'aspect  
né vis-à-vis de seruō ; mais souvent aussi les  
rbes sont confondus : seruare ordines, Cés.,  
26, 1 ; conseruare ordines, Cés., B. G. 3, 93, 2 ;  
garder dans (rare, époque impériale) ; ob-  
server (sens physique et moral) ; veiller sur ;  
(conservé en logoudorien, M. L. 6021) ; ob-  
uanter ; obseruantia et inobseruantia (Quint.,  
ns doute d'après inobseruans, inobseruatus) ;  
; obseruatio, -tor, -bilis (et in-) ; obseruatio  
tia a plutôt le sens de « observance », cf. Cic.,  
2, 65 ; obseruatio celui de « observation » (con-  
strait) ; mais à l'époque impériale les deux  
t sont confondus ; praeseruō : observer  
nt ; praeseruatus : préservé (tardif) ; reseruō :

urrait être, pour la forme, le dénominateur  
u sens ancien supposé de « gardien » ; v. ce  
pour un Latin, les deux mots n'avaient plus  
mun ; les explications données pour les rap-  
t de fantaisie ; ainsi Justin, Inst. 1, 3, 3 :  
appellati sunt quod imperatores seruos uen-  
hoc seruare, nec occidere, solent.

-um : tardif. Épithète du soir ; cf. l'expressi-  
onale nescis quid uesper serus trahat ; de là  
ou simplement serum, et aussi sera (Marcel,  
h. 28, 2) « uespera », sens conservé dans les  
anes, M. L. 7841, dont certaines semblent  
niné sērus et sērēnus ; v. B. W. s. u. Ancien,  
que. Dérivé : \*sērēscō, -is « se faire tard ».  
De l'adverbe sērō « tard, trop tard » sont  
pinus (cf. annōtinus, mātinus, etc.), Sērō-  
pētra (Pétr.) ; sēribibi (Inscr.).

correspondant exact, pour la forme, dans  
long » = gall. hīr (compar. irl. sia, gall.  
esque exact pour le sens dans skr. sādām  
rapproche, de plus, d'une part, lat. sētius  
t, de l'autre, le groupe germanique de got.  
if » ; mais ni l'un ni l'autre de ces deux rap-  
ne se soutient sans hypothèses qui com-  
arbitraire.

, -um : 1° esclave ; adjectif s'opposant à  
des hommes, seruus homō, et des choses, en  
es biens soumis à une servitude, serua praec-  
tantif seruus m. : esclave ; serua f. (rare  
ploi ; le féminin qui s'oppose à seruus est

ancilla ; toutefois, Plaute écrit, Ru. 218, nunc qui minu  
seruio quasi serua forem nata?). Comme pour famulus,  
l'emploi de l'adjectif semble secondaire. — Serua dé-  
signe la condition juridique de la femme esclave ; an-  
cilla, la fonction qu'elle remplit. Seruus est un terme de  
sens général à côté de mancipium, capitium, qui dé-  
signent des esclaves faits dans des conditions particu-  
lières, et de famulus. Sur seruus a été fait un dénomi-  
natif que sa forme dénonce comme récent : seruio, -is  
« être esclave ». Seruire n'a pu être construit que parce  
que seruō existait avec un sens qui pour les Latins était  
sans rapport avec celui de seruus ; la formation en -io  
a été choisie parce qu'elle servait à exprimer un état  
(cf. febriv, custodiō, etc.). Usité de tout temps. Pan-  
roman.

Autres dérivés et composés : seruiliis ; seruilius, -tas  
(Gloss.) ; seruulus, -a ; seruolicula (Plt.) ; seruiculus ;  
seruitium n. : 1° condition d'esclave, esclavage, classe  
des esclaves ; 2° sens concret « esclave(s) » ; cōseruitium  
(Plt.) ; seruitiō (très rare) ; seruitūs, -ūtis f. : servitude  
(sens actif) ; seruitor (bas latin) ; cōseruus, -a, -uula.  
Cf. aussi les noms propres Seruius, Seruilius, etc. Les  
langues romanes ont des représentants de seruus, serui-  
tium, seruire, seruiens, cf. M. L. 7873-7876, et de cōn-  
seruus, 2160. Sur cōseruiens, v. 2159. Sur le latin mé-  
diéval s(c)lauius, v. Aebischer, Arch. Rom., 1936, 484.  
as-seruio : assister (ā. de Cic., Tu. 2, 24, 56) ; deser-  
uio : servir avec zèle (rare, mais classique, non attesté  
avant Cicéron) ; inseruio : être esclave de ; praeseruio ;  
servir avec dévouement (Plt., Gell.) ; subseruio : servir  
en sous-ordre (archaïque).

L'Avesta a un correspondant phonétique exact de  
seruus au second terme de deux composés qui servent  
à désigner des chiens : pasuś-haurvō « qui garde le trou-  
peau » et viś-haurvō « qui garde le village ». L'Avesta  
a, de plus, un exemple du présent niś-haurvauī « il sur-  
veille ». La racine est de la forme \*swēr-, qui admet les  
variantes \*ser- et \*wer-. La seconde se trouve dans lat.  
uereor, v. isl. varr « qui veille sur » (v. sous uereor), etc.  
sans doute aussi hom. (†)ἐρωσθα, skr. varutā « protec-  
teur ». La première est attestée, outre les exemples  
cités, par omb. seritu, seritu « seruatō », aseriatu « ob-  
seruatō », av. nī... haraitē « il préserve », harotar « celui  
qui veille sur ». La forme complète de la racine figure  
dans le groupe du gr. (†)ρωας « je vois », att. φρωρός  
« gardien », βῶροι ὄφθαλμοί Hes. (c'est-à-dire Fῶροι) ;  
Homère a ὄρωται « ils veillent sur ». Ces rapproche-  
ments expliquent toutes les valeurs de lat. seruus,  
seruare, obseruare. Mais le fait précis qui éclaircirait le  
passage de seruus du sens de « gardien » à celui d'« es-  
clave », seul attesté en fait, est inconnu. Aussi l'éty-  
mologie est-elle contestée par E. Benveniste, R. Ét. Lat.,  
10, 1932, p. 429 sqq., qui considère seruus comme un  
mot emprunté à l'étrusque (Seruius Tullius était d'ori-  
gine étrusque et son nom étrusque était Mastarna), de  
même que famulus et uerna : l'étrusque a des noms  
propres Serui, Serue, et l'esclave paraît avoir été une  
institution des peuples méditerranéens, mais non indo-  
européens (cf. δουλος, qui est lydien). M. Vendryes,  
BSL 107 (1935), p. 124 sqq., rapproche seruus de irl.  
serbh « pillage », gall. herw « état d'un individu hors la  
loi ». Faute de connaître l'origine précise et l'évolution  
de l'esclavage, tout ceci demeure incertain. L'ancien-

neté de la forme seruiūs (v. Ernout, Philologica I, p. 225)  
semble indiquer que seruus est du vieux fonds de la  
langue.

sescenāris : adjectif de sens inconnu qu'on trouve  
appliqué à un bœuf de sacrifice, T.-L. 41, 15, 1, ... bouis  
sescenaris, quem immolauisset, iecur diffucisse. On a  
proposé de lire sacēnāris, de sacēna.

sesellis : v. sil.

sēsima, -ae f. (sēsuma, Plt., Poe. 326) : doublet pho-  
nétique (Plin.) de sēsama = gr. σησάμη « sésame ».

sēsqui-, sēstertius : v. sēmi.

sesina : v. sisinna.

sesuium, -i n. : autre nom de la plante sedum  
d'après Opilius Aurelius, F. 462, 14.

sēta : v. saeta.

sētius : forme de comparatif d'un adverbe, peut-être  
apparenté à sērus, sērō ; le premier sens aurait été « plus  
tard » ou « trop tard » ; cf. Fest. 462, 10 : setius a sero  
uidetur dictum. Accius in Amphitryone (93) : « si forte  
paulo, quam tu, ueniam setius ». L'adverbe est peu at-  
testé dans ce sens et a été utilisé comme synonyme :  
1° de minus, dans quō sētius, nōn, hau(d) nihilō sētius,  
nec eō sētius, sens le plus fréquent et le mieux attesté,  
e. g. Vg., Ae. 9, 440-441 : quem circum glomerati hostes  
hinc comminus atque hinc ] proturbant : instat non se-  
tius ; 2° de secus, e. g. Plt., Ci. 692 : sed nemet moror  
quom ago setius. La tendance à prononcer de la même  
manière les groupes -ti- et -ci- a amené les graphies  
sectius, sectius (qui doit sans doute s'interpréter \*setsius  
à t sibilant) ; et la synonymie a favorisé la confusion  
avec secus, sequius ; cf. haud secus et haud sētius, etc.  
Sauf dans les cas où la prosodie nous renseigne, il est le  
plus souvent impossible de dire avec certitude quelle  
était la forme employée par l'auteur. M. L. 7883. V.  
sērus.

seuērus, -a, -um : sévère, dur ; grave, austère. Sou-  
vent joint à grauis ; Plaute l'unit à saecus pour allité-  
rer, Tri. 835 ; se dit des personnes et des choses (seuēra  
frōns, seuērus uolus). Sert de nom propre : Seuērus.  
Le sens ancien est peut-être « inflexible », cf. perseuērō ;  
et asseuērō, formé sans doute sur affirmō. Ancien, clas-  
sique, usuel. Formes romanes savantes, sauf une forme  
douteuse dans un dialecte italien ; cf. M. L. 7884.

Dérivés et composés : seuērē (classique) ; seuērius  
(rare, archaïque) ; seuērītās (classique, usuel) ; seuēri-  
tūdō (Plt., repris par Apul.) ; perseuērus.

asseuērō : affirmer (avec force ou avec persistance),  
dire sérieusement ; asseuērātio ; perseuērō : continuer  
de, persévérer (dans, de), joint à permanere, Cic.,  
Leg. 3, 11, 26 ; perseuērāntia (classique) ; perseuērātio  
(tardif) ; -bilis.

La présence d'un ē devant u consonne semble montrer  
qu'il faut couper \*se- (sans doute sed-) uērus ; cf. cependant  
secors, etc. Le second terme du composé rappelle uērus,  
mais le sens fait difficulté. Sur l'ensemble, il a été pré-  
senté beaucoup d'hypothèses, dont aucune ne se laisse  
démontrer.

sēx indécl. : six. Usité de tout temps. Panroman, M.  
L. 7885, sēx.

Dérivés et composés : sextus (prononcé dans la  
langue courante sestus ; cf. Sestius, osq. Σεστιος) ;  
sixième, M. L. 7888, irl. seist « sexta (hōra) » ; sextilis,  
usité dans sextilis (mēnsis) m. : ancien nom du mois  
d'août, sixième mois de la vieille année romaine ;  
Sextilius ; sextāns m. : sixième partie d'une unité  
(monnaie, mesure, etc.), cf. quadrāns, triēns et as,  
d'où sextantālis, sextantārius (ombr. sestentasiaru,  
g. pl. f.) ; sextāni : soldats de la 6° légion ; sextānus  
(langue des agrimensores : s. limēs) ; sextārius : sixième  
d'une unité, en particulier : sixième du conge, mesure  
de capacité, « setier », M. L. 7887 ; celtique : irl. sesra,  
britt. hestawr, et germanique : v. h. a. sehtari, v. angl.  
sēster (de bissextium dérive irl. bissex) ; sextāriolus ;  
sexula : sixième partie de l'once ; sextiēs (-xiēns) : six  
fois ; sēni, -ae, -a : six par six ; distributif, de \*sez-  
noi > \*seznoi > \*seznoi > sēni, M. L. 7820.  
Dérivés : sēnārius, qui comprend six unités : sēnārius  
(uersus) : sénnaire ; sēniō, -ōnis m. : coup de six, au  
jeu de dés.

sezāgintā : soixante (sezā- analogique de quadrā-),  
M. L. 7886 ; d'où sezāgēsimus, sezāgiēs, sezāgēni,  
sezāgēnārius.

sescenti-, -ae, -a : six cents ; sescentiēsimus ; sescen-  
tiēs ; sescentārius (Inscr.) ; sescēni, sescēnārius ; Sescē-  
nius. Pris quelquefois pour désigner un grand nombre  
indéterminé, comme mille (de là les composés co-  
miques sescentoplagus, sescentinummius). Il y a là une  
trace d'un ancien système duodécimal (600 =  
50 fois 12).

sēdecim, ancien juxtaposé dont les éléments se sont  
soudés dans le nom de nombre, mais non dans l'ad-  
jectif numéral correspondant : sextus decimus, M. L.  
7779.

sezārūs, -uum f. pl. : sixième jour après les Ides ;  
cf. Varr., L. L. 6, 14 ; v. quinquātrus.

Sex, sē- figure aussi comme premier terme de nom-  
breux composés : sex-angulus ; sexennis ; sexennium ;  
sexis, devenu indéclinable « le nombre six » (Mart. Cap.) ;  
sēiugis, -e : attelé de six chevaux ; sēmēstris, -e : de six  
mois (différent de sēmēstris issu de sēmimēstris) ; sē-pēs  
adj. « de six pieds » (Apul.) ; sescunx (cf. quincunx) ;  
sēiuri m. pl. « collège de six personnes », d'où sēuir ag-  
sēuirātus, sēuirālis. Autres composés en sext- comme  
sextiplex, etc.

Comme l'a vu F. de Saussure, l'initiale de ce nom de  
nombre a dû être complexe en indo-européen. Le type lat.  
sex se retrouve dans got. saihš, lit. šēs-i, skr. ṣṣī (avec as-  
similation de s initial à ś final dans ces deux langues),  
tokh. A ṣāk ; de même, sextus est formé comme got.  
saihsta, lit. šēstas, skr. sasthāh. Il y a une initiale \*sw-  
dans gr. ἑξή et gall. chwech, irl. sé (mais mōr-feser, v.  
H. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, 74) ; le type ancien  
de l'ordinal paraît conservé dans la forme gauloise  
suezcos de la Graefesenque. A côté de \*sw-, il y a une  
forme à \*w- dans arm. օթ (et le degré zéro attendu  
dans l'ordinal v. pruss. uschts). Il semble même que v.  
sl. šestū « sixième », šestil « groupe de six », av. zšōas  
« six », et peut-être gr. ἑξαστη χροθ. ἡ ἑξάστιχος Κλέ-  
δοι, supposent une forme à \*ks- initial.†

sexus, -ūs m. : sexe. Il en existe un doublet neutre  
secus (sur la quantité de l'e, v. Havet, Man., § 264),

toujours accompagné des adjectifs *uirile*, *muliebre*, et le plus souvent employé comme apposition qualificative. C'est peut-être d'après *secus* que Plt., Ru. 107, a fait *sexus* neutre : *uirile sexus numquam ullum habui*; cf. Prisc., GLK II 162. 7. Ancien, usuel. M. L. 7888 a.

Dérivé : *sexuālis* (Cael. Aur.).

On rapproche le groupe de *secāre*. Mais ce groupe ne fournit pas ailleurs le sens de « sexe » et la formation de *sexus* n'est pas claire.

**si** (ancien **sei**) : particule introduisant une phrase conditionnelle, « si », que la supposition soit considérée comme réelle (mode indicatif) ou comme irréal.e ou éventuelle (mode subjonctif). Se place généralement en tête de la phrase et peut être renforcé d'un adverbe, *si modo*, *si quidem*, *si forte*; cf. aussi *quod si*. S'accompagne d'un enclitique : *si quis*, *si-cubi*. Peut introduire la phrase complétive de *miror*, *mirum* (est). A tendu à se substituer à *num* dans les interrogatives complétives; fréquent chez les comiques après *uisō*, *sciō*, *uide*; cf. Plt., Cas. 691, *uiso huc amator si rediit*; Tér., Ad. 154, *uolo scire si apud forum est*; de là, chez T.-L. 39, 50, 7 (*Philopemenem*) *quaesisse si incolum Lycortas... equitescque euasissent*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7889, *si et se*.

Composés : *si-n* (de *si-ne*) : « si au contraire », introduit une seconde hypothèse contraire à la première, e. g. Plt., Merc. 589, *si domi sum, foris est animus, sin foris sum, animus domi* « si je suis à la maison, mon esprit est dehors; si je n'y suis pas et que je sois dehors, mon esprit est à la maison ». S'emploie aussi sans être précédé de *si*.

*nisi* : non pas si, c'est-à-dire « à moins que... ne »; v. ne. L'abrégement de *si* est dû à la loi des mots iambiques; *quāsi* : comme si; *siue* (*seuie*), *seu* : ou bien si, soit que. Souvent répété *seuie... seuie* (*seu... seu*) : soit (si)... soit (que).

*Si* est le même mot que *sic*, sans la particule postposée, et le sens ancien en est « en ce cas, ainsi », sans valeur subordonnante; sens qui transparait encore dans certains types de phrases, e. g. *si dis placet* « ainsi plaît-il aux dieux »; et aussi dans le type *quiesce, si sapis*, Plt., Mo. 1173, « tiens-toi tranquille, ainsi tu es sage »; Pe. 797, *iurgium hic auferas, si sapis* « tu renoncerais à cette querelle, de cette façon tu serais sage »; cf. le type de phrase *negat quis, nego* « [si] que! qu'un dit non, je dis non ». Mais, dès les plus anciens textes (Loi des XII Tables), *si* est employé avec la valeur du *si* français. Il est possible qu'à l'origine les deux phrases en corrélation aient comporté l'expression de *si... si* ou de *sic... si*, *ita... si* en corrélation; cf. Lucil. 685 M., *si secubitet... sic non impetret*; Cic., Cat. M. 38, *ita enim senectus honesta est, si se ipsa defendit*. — Une proposition exprimée sous forme conditionnelle peut prendre facilement une nuance concessive : *si uelit, non potest* « à supposer qu'il le veuille, il ne le peut »; cf., par exemple, Plt., Mo. 351, *nec Salus nobis saluti iam esse, si cupiat, potest*. De là le sens concessif pris par *etsi*, *tametsi*, *tamenetsi* et, dans les langues romanes, par *it. sebbene*, esp. *si bien*.

Il n'y a pas de conjonctions conditionnelles communes à plusieurs langues indo-européennes; chaque langue et même chaque dialecte s'est donné sa conjonc-

tion qui s'explique à l'intérieur de chacun. Partout le procédé consiste à annoncer par un petit mot la phrase où est énoncée la condition; mais la nature du petit mot diffère d'une langue à l'autre. Osq. svai, omb. *sue* sont parallèles, mais différents; le volsque a *sepis* « si quis ». V. *sic* et *so-*.

*siat* : οὐρεῖ ἐπὶ βρέφους, GGL II 183, 29. Cf. *sissiat*, GGL II 185, 14. Non autrement attesté. V. Buechele, Kl. Schr., III, 155, et W. Heraeus, Kl. Schr., 175. Vocalisme *i* comme dans beaucoup de termes enfantins : *pipi*, *sissie*, etc.

Bien que les mots de ce genre n'aient pas d'étymologie nette, on est tenté d'évoquer v. sl. *sicati* « uriner » et, par suite, skr. *siñcati* « il verse », v. h. a. *sihan* « faire tomber goutte à goutte, tamiser », lit. *saikas* « vase creux » (servant à mesurer des liquides, du grain, etc.), mais surtout irl. *silim* « je verse goutte à goutte » et « j'urine »; gr. αἰν, Aristoph., frg. 850.f

**sibilus**, -i m. (pl. *sibila* chez les poètes dactyliques, pour qui *sibili* était embarrassant) : sifflet, sifflement. Ancien, usuel. Sans doute dérivé du verbe suivant : *sibilō*, -ās (doublet *sifilō* dans Nonius, qui le donne comme vulgaire et le suppose formé sous l'influence du gr. σιφιλω, et dans les gloses, qui ont aussi *sifilum*, GGL IV 395, 3, et *suiflum*, V 484, 53); *sibilus*, -a, -um; *sibilātiō*, -tus, -trix (tardifs). Les formes romanes remontent les unes à *sibilāre*, \**sūbilāre*, les autres à *sifilāre*, \**sūfilāre*, M. L. 7890; B. W. *siffler*; *sibilātus* est conservé en roumain et en catalan, M. 7891. Le verbe est panroman. Composé : *cxsbilō* (comme *explaudō*). — Cf. *sūbilō*.

Un mot imitatif comme celui-ci ne comporte pas de rapprochement précis. La forme *sifilo-*, d'où sort *sibilo-* par un développement normal en latin, est expressive, et c'est ce qui a déterminé la survivance en roman de cette forme, qui persistait dialectalement. Pour expliquer *sifilo-*, il faudrait remonter à \**sibh-*, qui serait bien moins expressif. — Il suffit donc de rapprocher des mots de type semblable qu'on observe dans d'autres langues : σῖζω « je siffle », σῖζμός « sifflement » en grec, *svistati* « siffler » en vieux slave (et, en russe, la forme plus expressive *svistěl*), irl. *séitim* (avec -t- notant -d- occlusif issu de -zd-) « je souffle » (cf. *ind fet*, glosé « sibilus »; gall. *chwythu* « souffler »). Le slave a, avec sonore initiale et intérieure, pol. *gwizdac'*, slov. *woizdati* « siffler » (*zvi-*, en russe et en slave méridionale, repose ici sur \**gvi-* attesté par le slave occidental). Pour la labiale que suppose *sifilus*, v. *pipāre* en latin même. Cf. aussi *iūbiō*.

**sibitillus** (*su-*, *simi-*) : sorte de pâtisserie. Mot de glossaire, sans doute populaire, de forme mal fixée; v. W. Heraeus, Kl. Schr., 103, n. 2.

**sibus** : adjectif défini, *callidus siue acutus*, P. F. 453, 8. Composé : *persibus*, cf. Varr., L. L. 7, 107; F. 238, 20. Exemples de Plaute (frg. inc. 37) et Naevius (Com. 116). Peut-être forme dialectale de même racine que *sapiō*; cf. osq. *sipus* « sciens », volsq. *sepu* « sciente ».

**sibyna** : v. *sybina*.

**sic** (ancien *seic*) adv. : ainsi, de cette façon. Répété dans les comparaisons *sic... sic*; ou souvent joint à *ut*

« ainsi... comme », Cic., Att. 4, 6, 1, de *Lentulo sic fero ut debeo*; les deux conjonctions ont fini par se souder; de là *sicut*, *sicuti*; on trouve, du reste, aussi *ut... sic*. Par extension, s'emploie avec toute espèce de mots marquant la comparaison : *quemadmodum, tamquam, quasi*, etc. Dans la langue familière, comme *ita*, correspond parfois au « oui » du français; sens conservé dans les langues romanes, M. L. 7892, tandis que le sens de « ainsi » a été réservé à des formes renforcées. Ancien, usuel, panroman. V. B. W. sous *si*, *ainsi*, *aussi*.

On trouve dans les gloses une forme *soc* : *ia*, GGL V 245, 9; mais la réalité en a été contestée. Festus, 476, 25, d'après l'augure Messalla, cite aussi *suad ted*, qu'il glose *sic te*; ancien ablatif féminin?

*Sic* est issu de \**sei* + *ce* dont l'e demeure encore dans *scine* « est-ce ainsi que? », de \**seice* + *ne*. La forme sans -ce est conservée dans *si* : entre *si* et *sic*, il y a eu répartition.

V. *so-*.

**sica**, -ae f. : 1° poignard pointu à lame recourbée; 2° « défense » du sanglier (Plin.). Arme nationale des Thraces; à Rome, considérée comme l'arme des brigands et des assassins; de là *sicarius*, avec son sens péjoratif : « sicaire », puis « assassin, meurtrier », sans spécification de l'arme. — Le sens précis et spécial du mot rend peu vraisemblable le rapprochement avec *secō* (la *sica* ne servant pas à couper). Ancien (Enn.), usuel, classique. Non roman.

Diminutif : *sicula* (Catul. 67, 21, sensu obsceno, comme *hasta*).

Sans étymologie claire. On a envisagé un emprunt au thrace. V. *sicilis*.

**siccus**, -a, -um : sec; sens le plus ordinaire, qui s'emploie dans toute sorte d'acceptions figurées ou dérivées : « qui a soif », cf. Plt., Pe. 822, *nimi' diu sicci sumus*; Cu. 119; *siti sicca sum*; « qui ne boit pas » (*siccus sobrius*); « maigre, décharné » et « ferme » (c'est-à-dire « sans humeurs »), e. g. Cic., Bru. 55, 202, *nil nisi siccum atque sanum*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7898, *siccus*. Celtique : irl. *secc*; britt. *sych*.

Dérivés : *siccūās*, usuel et classique, M. L. 7896; *siccidus* (tardif, d'après *āridus, torridus*, etc.); *siccō*, -ās, M. L. 7894, et ses dérivés *siccātiō*, *siccātiūus*, *siccātrius*, M. L. 7895; *siccānus*; *siccāneus*, M. L. 7893; *siccōsō*, -is (et *ex-*); et ses composés *ad-*, M. L. 727, *dē-*, *ex-siccō*, M. L. 3067 et 3068, \**exsiculāre*; *praesiccātus* (*-siccus*); *resiccō*, M. L. 7243; *siccoculus*, Plt., Ps. 77.

Forme à consonne géminée expressive, en face de *av. hikuš* « sec », tandis que irl. *secc* = gall. *hysp* « sec » est une forme expressive à redoublement d'une autre racine; cf. *av. hikuš* « sec ». Le gr. *ισχυός* a, de plus, sans doute un *hē* expressif. *Siccus* appartient à la racine de skr. *siñcati* « il verse », comme irl. *secc* à la racine de lit. *sėkti* « tomber » (en parlant d'une chute d'eau), *nu-sėkti* « se dessécher » (v. Vendryes, Symb. Rozwadowski, I, p. 137 sqq.). V. *sūdus*.

**sicera** n. pl. et f. : sorte de boisson enivrante; cidre? Transcription tardive du gr. *σῖκερα*, qui lui-même est emprunté à l'hébreu; cf. Rönsch, *It. u. Vulg.*, p. 257. M. L. 7898.

**scillis**, -is f. : fer de lance, à large lame recourbée (cf. P. F. 453, 20 et Rich., s. u.); à dû désigner aussi une sorte de faucille.

Dérivés : *scillō*, -is : faucher; *sicilimenta*; *scillacula* (Plt., Ru. 1169, leçon contestée).

Ancien, technique. La quantité de *sicilis* est attestée par le vers d'Enn., A. 507, *incedit ueles uolgo sicilibus lais*; mais les formes romanes remontent à *scillis*, M. L. 7900 (influence de *secāre, sectilis*?). Sans doute de *sica*?

Peut-être faut-il y rattacher *sicilicus* (scandé *sicillucus* dans Paléon, de Ponder., témoignage tardif et sans autorité) « 48° partie de l'as, 4° partie de l'once », ainsi nommé en raison de la forme du symbole  $\zeta$  qui le désigne et qui a servi à noter la virgule. L'étymologie de P. F. 453, 18 : -m *dictum quod semunciam secet*, n'est qu'un calembour.

**sicilicissitō**, -ās : verbe dérivé par Plaute, Men. Prol. 12, de *Sicilia*, gr. Σικελία, d'après *graecissō, atticissō*, ibid. 11, 12.

**sicin(n)ium**, -īn. : « genus ueteris saltationis », Gell. 20, 3, 2. Dérivé de σῖκιν(ν)ις, comme *sicinnista* (Acc.), parfois confondu avec *sincinium*.

**siddō** : v. *sedeō*.

**sidus**, -eris n. (usité seulement au pluriel dans la bonne prose, Cic., Cés., Quint.; et aussi le plus souvent dans la poésie; le singulier attesté à partir de Vg. et Horace) : étoiles formant une figure, constellation (par opposition à *stella* « étoile isolée »; cf. Macr., Somn. Scip. 1, 14, comme *ἀστρον* et *ἀστρον*) : *Arcturi sidera*, Vg., G. 1, 204; *niuosum sidus Pleiadum*, Stat., S. 1, 1, 95, etc.; puis, par abus, s'est dit d'un astre isolé : *sidus lunae*, Plin. 2, 41, etc. S'emploie par image pour désigner le ciel, la nuit, le climat; la saison, spécialement l'hiver (cf., plus bas, *praesiderāre* et le sens de *sido* en v. ital.); comme terme de louange; dans la langue de l'astrologie, pour désigner l'astre en tant qu'influant sur la destinée humaine : *sidera natalicia*, Cic., Diu. 2, 43, 91; sens auquel se rattachent *sideror*, -āris, dép. « *sidere afflari, ἀστροβολισθα* », sans doute dérivé de l'adjectif *siderātus* « frappé par un astre » qui traduit *κλυός* « tortu » (Ital., Vég.); *siderātiō*, *siderāticus*, *siderōsus* (cf. *astrōsus*), tous tardifs et non attestés avant Pline; \**assiderātus*, M. L. 728. Autres dérivés : *siderous* (poétique, époque impériale); *siderālis* (Plin.). *Sidus*, usité de tout temps, appartient plutôt à un style noble. Il est conservé, avec des sens dérivés, en vieil italien et peut-être en vieux portugais. M. L. 7902.

À *sidus* les anciens rattachaient déjà *cōsiderāre, desiderāre*, cf. P. F. 66, 7 : *desiderare et considerare a sideribus dici certum est*; P. F. 37, 4 et Prisc., GLK II 174, 19. Ce sont sans doute d'anciens termes de la langue augurale (ou marine), comme *contemplāri*, auquel *cōsiderāre* est souvent joint, e. g. Cic., Verr. 2, 4, 15, 33, laicisés en passant dans la langue courante et qui ont perdu tout rapport avec *sidus*. Pour le développement de sens, cf. *contemplor*.

*cōsiderō*, -ās : examiner avec soin ou respect; de là *cōsiderātus* : mûrement réfléchi -m *cōsiliūm*, ou « considéré » (*dē homine*) : -s *homo*, Cic., Caec. 1, 1; *cōside-*

ratiō, -tor (Gel.); *cōsiderantia*; *incōsiderātus*. M. L. 2161 et 2162, \**considerium*.

*dēsiderō*, -ās, formé sans doute sur *cōsiderō*, comme *dēsērō* sur *cōsērō* (v. *serō*) : cesser de voir, constater [ou regretter] l'absence de; d'où « chercher, désirer ». De là : *dēsiderium* : regret, désir; *dēsiderābilis* (rare, mais classique); *dēsiderātiō* (rare), -tūus (terme technique de grammaire). Les langues romanes ont des représentants de *dēsiderāre*, *dēsiderium*, *dēsiderōsus*, M. L. 2593-2595.

*praesiderō* : -re dicitur cum maturius hiberna tempestas mouetur, quasi ante sideris tempus, P. F. 249, 22, trad. de προσημαζω.

Même si l'on arrive à en montrer la possibilité phonétique, le rapprochement avec le groupe de lit. *svīdū*, *svīdētī* « briller » est sans grand intérêt. Terme technique dont l'étymologie est incertaine. Le rapprochement avec *sīdō*, indiqué par Varron, L. VII 14, et repris par Kretschmer, dans l'*Einkleitung* de Gercke, 3<sup>e</sup> éd., p. 511, n'est qu'une étymologie populaire.

**sigillum** : v. *signum*.

**sigla**, -ōrum n. pl. : signes d'abréviations, abréviations. Technique et tardif (Just., Cod. Just.). Peut-être de *singula*, comme le propose Mowat, Bull. Epigr. IV (1884), 127. M. Niedermann signale que Probus appelle les abréviations *singulae litterae*; v. P. W., 2<sup>e</sup> série, II, 2280. Ou bien de *signum*?

**sigma** (*simma*), -atis n. : lit de table ou siège demi-circulaire, ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec le sigma grec C. Emprunt au grec, d'époque impériale.

**Signia**, -ae f. : nom d'une ville du Latium (*Segni*) dont l'adjectif dérivé *signinus* a été employé pour désigner certains produits originaires de cette ville, en particulier : *signinum* (scil. opus), espèce de composition pour faire des planchers, v. Rich, s. u.; s. *pirum*.

**signum**, -i n. (avec *z* noté dans les inscriptions, soit par *i longa*, CIL VI 10234, ou par *ei*, CIL I<sup>2</sup> 42; cf. *Ising*, CIL I<sup>2</sup> 388 abréviation fautive de \**sign(om)*, Vetter, *Hdb.*, n° 228 d); mais les langues romanes attestent un *i* : it. *seigno*, cf. Sommer, *Hdb.*, p. 121) : signe, marque distinctive (joint à *nota*), défini par Cicéron : *quod sub sensum aliquem cadit et quiddam significat*, Inu. 1, 30, 48; *pecoris, seruitutis signa*, etc.; « seing, sceau »; signal et « cloche » (Greg. Tur.). De là divers emplois spéciaux : 1° dans la langue militaire, « enseigne(s) », qui distinguent les divisions d'une armée (d'où *signifer*, *antesignāni*, *subsignāni*); usité surtout au pluriel, et qui figure dans un grand nombre d'expressions techniques : *signa sequi*, *seruāre*, *dēsere*, etc.; 2° dans la langue des artistes, « image peinte ou sculptée », sens venu peut-être de l'habitude de distinguer les enseignes ou les proues des vaisseaux de guerre par des figures brodées ou sculptées; 3° en astronomie : *signa dicuntur eadem et sidera*. *Signa quod aliquid significant, ut Libra aequinoctium*, Varr., L. L. 7, 14. En onomastique, *signum* désigne le « prénom » ou le « surnom » distinctif, le « sobriquet ». *Signum* correspond à *σημα*, *σημεῖον*, dont il a peut-être emprunté quelques-uns des sens. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7908; celtique : irl. *sén*, *signen*; britt. *swyn*; et germanique : v. angl. *segn*.

Dérivés et composés : *sigillum* n. : petite image, statuette; sceau, seing; *Sigillaria*, -ium : fête des images; *sigillarius*, *sigillariarius*; *sigillarius*; *sigillarius*; *sigillarius* (sur le sort de *sigillatus*, v. B. W. sous *écarlate*); *dissigillō* (v. *Thes.*, s. u.); *sigilliola* n. pl. (Arn.), M. L. 7903-7904; celtique : irl. *séla*, *siglihe* « sigillum, lātus », britt. *siel* « sigillum », *swinogl* « signaculum »; germanique : got. *sigljo* « sigillum ».

*signō*, -ās : -re significat modo scribere, modo anulo signa imprimere, modo pecora signis notare, P. F. 457, 6; quelqufois employé pour *significō* ou *dēsignō*. Dérivés : *signātor*, -tiō (Tert.), -tōrius (tardif); *signaculum* (bas latin), M. L. 7905 et 7904 a, *signāle* n. de *signālis*, cf. *signālier* (Cassiod.), M. L. 7906, \**signācāre*.

*assignō* : 1° assigner, terme du droit public, cf. *Illuir agreis dandeis adsignandis*; 2° sceller (époque impériale); *assignātor*, -tiō.

*cōsignō* : marquer d'un sceau, confirmer par écrit, britt. *cyswygno*; *dēsignō* (souvent confondu avec *dissignō*) : désigner, marquer, M. L. 2596; B. W. sous *dessiner*; *dissignō* (rare) : 1° distinguer, glosé *ordinō*, *distribuo*; 2° rompre le cachet, détruire, violer; *esignō* : noter tout au long; *insignō* : *ερχορδασσα* (Gloss.), conservé dans les langues romanes avec le sens de « enseigner », M. L. 4462; B. W. s. u.; *ob-signō* : fermer par un seing, sceller; *persignō* : tenir note de (rare, époque impériale); *praesignō* : marquer d'avance; *resignō* : briser le cachet; ouvrir, violer le secret de; cf. aussi P. F. 352, 4, *resignare antiqui pro rescribere ponebant ut adhuc subsignare dicimus pro subscribere*; cf. P. F. 359, 9, *resignatum aes dicitur miliū, cum ob delictum aliquod iussu tribuni miliūm, ne stipendium ei detur, in tabulas deferretur*; *subsignō* : transcrire au bas. A ces verbes peuvent correspondre des dérivés : *cōsignātiō* (époque impériale); *dēsignātiō*; *dissignātiō*, -tor (v. *Thes.*, s. u.); *obsignātiō*, -tor; *praesignātiō*, -tor (époque impériale); *resignaculum* (= *ἀποσημαζωμα*); *resignātrix* (Tert.); *subsignātiō*.

*significō*, -ās : montrer par signes, signifier, M. L. 7907; *significāns*, -cānter; *significātiō*, qui traduit *ἐπισημασία* et *ἐπισημασία*; *significantiā* (époque impériale); *significātus*, -ūs m. (époque impériale); *significābilis* (Varr.), -tūus (Dig.) et *insignificātus* [modus] (Gramm.), -tōrius (langue de l'Église); *adsignificō* (Varr.); *adsignificātiō* = *προσημαζωσις*; *praesignificō* (Cic.), -cātiō (Lact.).

*insignis* : distingué par une marque particulière (= *ἐπισημος*) : *insignes appellatur boues qui in femine et in pede album habent, quasi insigniti*, P. F. 101, 16. Peut s'employer en bonne comme en mauvaise part : *tam ad laudem quam ad uituperationem inflecti potest*, P. F. 99, 11; mais a souvent un sens laudatif « distingué » (= *ἐξοχος*, *egregius*). Subst. *insigne* n. : insigne (aigrette, devise sur un bouclier, faisceaux), en particulier : *καρπασμιον*, figure peinte ou sculptée à l'avant du vaisseau, imitant la personne ou l'objet qui lui donnait son nom, par opposition à *Tūzela*, figure de la divinité protectrice placée à l'arrière : *insignarius*; *insignator*; *insigniter*; *insignitus*; *insignitū*, d'où *insignitō*, -is (époque impériale). M. L. 4463-4464; B. W. *enseigne*.

*Signi* sert de premier terme de composés : *signifer* (poétique en tant qu'adjectif; la langue semble avoir évité la rencontre de deux *g* qu'aurait produite \**signiger*), -*fer* (époque impériale), -*tenēs* (Enn.).

La phonétique, à en juger par *deceat* : *dignus*, l'autorise à rapprocher le groupe de *secare*; il faudrait admettre que *signum* aurait désigné d'abord une marque faite par incision. Hypothèse plausible, mais indémonstrable. On a pensé aussi à la racine \**sek<sup>no</sup>* de *in-seque*, etc. M. Benveniste, Rev. Phil., 1948, 122, a rapproché plus vraisemblablement *signum* de *sequi*; *sek<sup>no</sup>*-*no* serait d'abord « l'objet qu'on suit » (cf. *signa sequi* dans T.-L. 23, 35, 6; 30, 35, 6), spécialement « l'enseigne ». Les sens de « signe, marque de reconnaissance, objet figuré », etc., se seraient développés sous l'influence de *σημα*, *σημεῖον*, et *signare* serait un calque sémantique de *σημαθεσθαι*.

**sili**, **silis** n. : sil, sorte de terre minérale (Plin.). De là *silāceus*, -a, -um.

**sili**, **sili**, -lis (Plin. 12, 128) : autre forme de *seselis*, gr. *σισελίς* et *σισελίς*, plante ombellifère; de là *silātum* : *antiqui pro eo quod nunc iantaculum dicimus, appellabant, quia ieiuni unum sili conditum ante meridiem obsorbant*, P. F. 473, 1. Emprunt à une langue méditerranéenne (égyptien? Cf. Nencioni, Arch. Glott. Ital., 1941, p. 125). M. L. 7918, *sili montānum*. V. André, *Lex.*, s. u.

**sillānus**, -i m. : fontaine en forme de tête de Silène (Lucr.). Emprunt au dor. *Σιλανός* (att. *Σιληνός*). V. *simus*.

**silanus**, -i m. : sorte d'ache (Plin., 26, 88)?

**sileō**, -ēs, -uī, -ēre : être silencieux; se taire, taire. S'emploie seul ou avec un complément (généralement un pronom) : *silēre aliquid*; d'où *sileor* « être tenu sous silence »; *silēda*, -ōrum, tous deux d'époque impériale. Le participe *silētēs* est usité aussi en poésie pour désigner les morts.

À l'époque classique, *sileō* n'offre pas un sens différent de *taceō*. Mais, d'après des emplois anciens ou conservés par la poésie, il semble que le verbe ait désigné à l'origine moins le silence que la tranquillité, l'absence de mouvement et de bruit; cf. la formule *sileteque et tacete atque animam aduortite* dans Plt., Poe., prol. v. 3. *Sileō* s'emploie aussi bien des choses et des objets inanimés que des personnes, et ceci plus fréquemment que *taceō*, notamment de la nuit, de la mer, des vents, etc. Columelle 4, 29, 5 dit *dies silens a uentis*; dans la langue rustique, *silēns* se dit de la lune à son déclin, et devenue invisible, *lūnā silēntī* (Caton, Agr. 29, etc.), *per amica silentia lunae*, Vg., Ac. 2, 255, du bourgeois ou du sarmen qui n'apparaît pas encore (s. *sarmentum*, *silētēs uinae*, *surculi*; s. *flōs*), de l'œuf qui n'est pas encore couvé (s. *ōuom*, Col. 8, 5, 15). Ancien et classique, mais plus rare que *taceō*, et à l'époque impériale n'est plus guère employé que par les écrivains techniques et les poètes. Pas de participe passé; le latin dit *tacitus*, *taciturnus*. Par contre, *silēntium* est le substantif de *taceō*. Non roman, tandis que *taceō* est représenté depuis le roumain jusqu'au provençal.

Dérivés : *silēscō* et *cōsilēscō* (rare et poétique); *silēntium*, formé sur *silēns* comme *exilium* sur *exul*;

d'où, à basse époque, *silentiōsus* (Apul.) et *silentiārius* : silencieux, huissier (époque impériale).

On ne peut guère ne pas rapprocher got. *ana-silaida* « *ἐκόπασεν* », Mc IV 39. Mais on ne saurait pour cela poser une racine \**sil-*, impossible en indo-européen. Ici -*l-* est un élément suffixal et l'on partirait de \**si-lo-s-*, dont *sileō* serait le dérivé? Cf. encore v. h. a. *swigēn* « être silencieux » et gr. *σιγή* et *σιωπή*, eux-mêmes peu clairs. Groupe radical sans fixité. Les mots indiquant le silence varient d'une langue à l'autre (v. *taceō*).

**siler**, -eris n. : plante flexible : *molle siler*, dit Vg., G. 2, 12, non pas l'« osier », comme on traduit d'ordinaire, mais plutôt le « fusain » (it. *silio*); cf. P. Fournier, Bull. Soc. bot. Fr., 1948, 95, p. 279, André, *Lex.*, s. u. Cf. *Silarus* (*Silerus*, *Siler*) « le Sele », rivière séparant la Campanie de la Lucanie.

**silex**, -icis m. (et f. en poésie; gén. pl. *silicium*; l'abl. *silici* est un expédient de la poésie dactylique pour éviter le tribraque) : pierre; souvent joint à *lapis*, e. g. Plt., Poe. 290; désigne une sorte de lave qui servait dans la construction des maisons, le pavage des routes, etc., cf. Rich, s. u.; roche, grande ou petite; pierre à feu, caillou. Ancien, usuel. M. L. 7911.

Dérivés : *siliceus*, M. L. 7914; *silicarius*, d'où \**silicāre*, M. L. 7913; \**siligineus*, M. L. 7916.

Pas d'étymologie sûre. On s'est souvent demandé si *silex* ne comporterait pas une dissimilation de \**skolik* (cf. *calz*, 2), mais pareille dissimilation est invraisemblable.

**silicernium**, -i n. : repas clôturant une cérémonie funèbre et qui avait lieu près du tombeau (cf. Varr. ap. Non. 48, 3). Selon Festus, *silicernium erat genus farcinis quo fletu familia purgabatur*, P. F. 377, 4; cf. Arn. 7, 24, et Rich, s. u. Appliqué parfois comme injure à un vieillard. Mot rare, dont le sens n'était plus compris des Latins eux-mêmes. Les étymologies anciennes ne sont que des calembours et aucun rapprochement valable n'est connu. Semble être un composé du type *lectisternium*.

**silicia**, -ae f. : fenugrec, plante (Pline). Appelée aussi *siltqua*, sans doute par suite d'une confusion.

**sillgō**, -inis f. : blé (d'hiver ou de printemps), froment; farine de froment, fleur de farine. M. L. 7917.

Dérivés : *siligineus*. Attesté depuis Varron. Conservé dans quelques parler romans, M. L. 7916 a; *sillgin(i)arius* (Inscr., Dig.), -*nāceus*. Sans étymologie. Cf. *similāgō*.

**siliqua**, -ae f. : 1° silique, cosse des légumineuses; [au pluriel « pois »]; 2° caroubier, caroube; 3° petite mesure de capacité; petite monnaie (1/24 du *solidus*), d'où à basse époque *siliquātarius* « percepteur d'un impôt », *siliquātium* « droit du 24<sup>e</sup> sur le prix de vente ». Depuis Varron. M. L. 7919; germanique : v. h. a. *silihha*.

Dérivés : *silicula* (Varr.), M. L. 7915; *siliquor*, -*aris* (Plin.); *siliquastrum* : *spiment*. Sans étymologie.

**silus**, -a, -um : *appellatur naso susus uersus repando*. Vnde *galae quoque a similitudine silae dicebantur*, F. 460, 4. Usité surtout comme surnom : *Silus* et *Silō*. V. *simus*.



en tokh. A *sne*, B *snai* « sans » et l'adjectif irl. *sain* « d'iférent », qui indique la forme originelle du latin : \**soni* (pour le traitement phonétique, cf. *cinis*, *similis*, *cilium*, etc.). Avec le suffixe qui marque opposition de deux notions, le sanskrit a *sanūih* (*sanūitir*) « en outre, séparément », à côté de *sanūtar* « séparément, hors »; sans -i- ni -u-, le germanique a v. h. a. *suntar* « à part ». Le suffixe existe sans t : gâth. *hanarō* « sans ». Les formes pourvues de s- initial sont à got. *inu* et v. h. a. *ānu* « sans » et à gr. ἄνω « séparément, sans », hom. ἄρεπ « à l'écart de, séparément », ce que lat. *sub*, *super* sont à skr. *ūpa*, *upāri*. Même l'i final de *sine* se retrouve en grec dans mégar. *avc* (v. Bechtel, *Gr. Dial.*, III, p. 199). Les autres explications sont invraisemblables.

**singillō**, -ōnis m. : mot de sens douteux qui semble désigner un petit vêtement (Gallienus ap. Treb. Poll., Claud. 17 : *singiliones Dalmatenses* X). Peut-être emprunt tardif, comme l'indique l'épithète qui lui est jointe.†

**singultus**, -ūs m. : sanglot, hoquet; gloussement de la poule; glouglou de l'eau. C'est la forme écrite, remplacée dans la langue populaire par des formes rattachées à *gluttiō*, etc. Les gloses ont aussi *subgluttum* (*sug-*), *suggluttum* (*sub-*), et c'est à \**singlūtus* que remontent les formes romanes. M. L. 7944; B. W. *sanglot*.

Dérivés : *singultim*; *singultō*, -ās et *singultio*, -is, M. L. 7942, 7943, \**singlūtāre*, \**singlūtāre*, \**subglūtāre*. On trouve dans les gloses, CGL V 482, 14, *singulat* : *halat*, *spirat*; il est difficile d'accorder beaucoup d'importance à ce témoignage isolé, et sans doute erroné.

L'hypothèse de F. Muller, suivant laquelle on aurait ici une forme du groupe de got. *siggan* « chanter », gr. ὀψή « voix », altérée par quelque étymologie populaire, est désespérée et, en tout cas, indémontrable; l'explication par *singuli* (à cause du caractère saccadé du hoquet) ne convainc pas non plus. Mot de type expressif, comme *tumultus*.

**singulus**, -a, -um : isolé. Usité surtout au p. uriel *singuli*, -ae, -a, et comme adjectif distributif de *ūnus*; cf. Varr., R. R. 2, 3, *ut ad denas capras singulos hircos*. Aussi le sens de « isolé » est-il surtout réservé au dérivé *singulāris* (ou à son doublet populaire *singulārius*), qui a pr. s le sens plus étendu de « singulier, sans second », etc. En grammaire, *singulāris cāsus* (Varr.) désigne le singulier (par opposition à *plūralis*), gr. ἑνωτός. A l'époque impériale, *singulāris* est appliqué aux « ordonnances » des officiers. Ancien, usuel. V. B. W. *sangler*. On trouve aussi, à l'époque impériale, *singula* employé avec le sens de *sembella* (*semis libella*); v. P. W., II<sup>e</sup> S., V 5, 237.

Dérivé : 1<sup>o</sup> de *singulus* : *singulātor*, attesté seulement dans les gloses, où il est expliqué par ἰσχυρός, κέλης; v. P. W., II<sup>e</sup> S., V 1, 237; 2<sup>o</sup> de *singulāris* : *singulāritās* (tardif), M. L. 7945, 7940, 7941; et 7938, \**singellus*. Adverbe : *singillātum* (opposé à *generātum*).

Ni la forme (un passage de \**singulus* à *singulus* serait contraire aux lois de la dissimilation) ni les sens ne permettent de rapprocher le type en -gno- de *pruiugus*, etc. Cf. plutôt le second élément, un peu énigma-

tique, de got. *ainakls* « μενομαμένος ». Le premier élément est le même que dans *sim-plex*; v. *sem-per*.

**sinister**, -tra, -trum : gauche; *sinistrum* « le côté gauche »; *sinistra* « la main gauche »; *sinistrā* : à gauche (sur l'emploi prépositionnel, cf. *dextrā* et v. Stolz-Leupmann-Hofmann, *Lat. Gr.*, p. 514). C'est le terme usuel pour « gauche », tandis que dans la langue augurale il signifie « qui vient du côté gauche », c'est-à-dire « favorable », ou, au contraire, « sinistre, défavorable » (selon qu'on interprète le présage d'après le rite étrusco-romain, c'est-à-dire la face tournée vers le Sud, avec l'Est à sa gauche, ou suivant le rite grec, c'est-à-dire la face tournée vers le Nord, avec l'Est à sa droite; cf. *scaeuus*); c'est le dernier sens qui est le plus fréquent, cf. Cic., *Diu.* 2, 39, 82; 2, 35, 74; Varron cité par Fest. 454, 1. Superlatif *sinistimus* dans la langue augurale : -a *auspicia* (cf. *sollistimus*, *dextimus*).

Dérivés : *sinistrūs* (n'existe que dans Pline le Jeune, qui l'a bâti sur *dexterūs*); *sinistrē* adv. (époque impériale); *sinistrātus* (Grom). Composé : *sinistrōrum*, -sus (cf. *dextrōrum*).

Ancien (Cat., *Plt.*), classique, usuel. M. L. 7947, \**sinēxter* (d'après *dexter*, cf. *sinistra* dans Isid., *Or.* 11, 1, 68, comme, en inversement, *menictra* pour *mixtricium*), et 7948, *sinistrōrum*. Vieilli en français; v. B. W. sous *gauchir*.

Phonétiquement, *sinister* doit reposer sur \**sonistros*, avec le traitement phonétique observé dans *sine*. Le vocalisme radical à degré zéro tiendrait au suffixe secondaire -tro- qui se superpose au suffixe -yes-/is- du comparatif primaire, comme dans *magister* (fait inverse du type *an-ter-ior*). Il reste à déterminer le radical auquel a recouru la langue pour remplacer *laeuus* et *scaeuus*. Les mots signifiant gauche sont variés; *laeuus* et *scaeuus* sont anciens tous deux (v. ces mots), et d'autres langues indo-européennes ont d'autres mots, ainsi *sacydh* en sanskrit, *suji* en slave. Il a été présenté plusieurs hypothèses : pensant à gr. ἀριστερός en face de ἀριστερός et à av. *vairyastārēm* (opposé à *dašincm*) en face de skr. *vāriyān* « meilleur », Brugmann rapprochait véd. *sdniyān* « plus profitable », ce qui est séduisant (cf. omb. *ner-tro-*, sous *nerō*). Depuis, comparant prov. *ma sanega* « main gauche » (littéralement « vile et main »), on a, non sans vraisemblance, rapproché lat. *senior*. On peut rapprocher aussi la racine de *sine*, irl. *sain* « différent »; *sinistra* (*manus*) serait à celle qui diffère (de la droite). Toute démonstration est impossible. En tout cas, *sinister* doit être un euphémisme récent, comme gr. ἀριστερός et εὐώνυμος (cf. Rev. celt., 33, 255).

**sinō**, -is, **siuī** (*siū*, et opt. subj. *sirim*, -ris), **situm**, **sinere** : placer, laisser; cf. Vg., G. 4, 47, *neu propius tectis tazum sine*. Le sens physique est conservé surtout dans l'adjectif verbal *situs* « placé, situé », dans le substantif *situs*, -ūs « situation, emplacement » et « fait de laisser là » (v. ce mot) et a été réservé au composé *pōnō*. Le simple *sinō* n'a plus guère que le sens moral de « laisser, permettre » (= gr. ἔωω); le passage de l'un à l'autre a pu se faire par des emplois comme : *utinum in dolium conditū et ibi sinitur fermentari*, Col. 12, 17, 1; *utiū sūci gratia exire sinitur*, Plin. 14, 16. L'impératif *sine* « laisse », *sine modo*, est fréquent dans la langue de la conversation. Ancien, usuel, classique. M. L. 7937 a.

Composés : *desinō* : proprement « laisser là »; cf. Serv. in Vg., B. 5, 19, *desine* : *omitte*; employé ordinairement au sens de « cesser » (absolu) et « cesser de »; la glose *desituare* : *desinere*, P. F. 63, 28, sans autre exemple, est inexpliquée et semble corrompue; *intersinō* (participle *intersitus*, Gell. 16, 5, 3); *pōnō* : v. ce mot (pour *praestō*, v. ce mot).

De *situs* apparaît tardivement un dérivé *situātus* (Ps.-Aug. ad Fr. Erem. Serm. 37), qui a supplanté *situs*. Le verbe *sinō* a les caractères d'une forme ancienne. Mais il n'a aucun correspondant bien exact; v. A. Walde, *Vergl. Wört.*, II, p. 461; on rapproche aussi gr. ἔωω; les divers rapprochements qui ont été proposés, tous vagues, n'enseignent rien sur *sinō*, et il n'y aurait guère de profit à les reproduire.

**sinōpis**, -idis f. (sc. terra) : terre de Sinope, sorte d'ocre, employée en peinture; cf. Plin. 35, 31; Vitruv. 2, 16, 3. Transcription de l'adjectif grec dérivé de Σινώπη, colonie grecque sur l'Euxin. M. L. 7949 (fr. *sinople*, etc.).

**sinītae**, -ārum m. : sorte de gladiateur. Mot tardif cité par St Aug., De catech. rud. 16, 25, sans doute emprunté : gr. σίντης « pillard, rapace »? L'hypothèse d'une origine punique est sans fondement.

**sinus**, -i m. (**sinum** n., Varr.) : bol large et profond servant à mettre du vin; *uas uinarium grande, sinum ab sinu, quod sinum maiorem cautionem quam pocula habebat*, Varr., L. L. 5, 123.

Sans étymologie; l'i interdit le rapprochement avec le mot suivant.

**sinus**, -ūs m. : proprement « pli concave ou en demi-cercle »; pli demi-circulaire que forme un vêtement (distinct de *gremium* et de *rūga*, cf. Rich. s. u.) et dans lequel les mères portaient leurs enfants (*in sinū gestāre*), souvent joint à *complexus*; cf. Cic., *Cat.* 2, 10, 22; de là « giron » et « sein » (sur lequel on se réfugie, on se penche), « asile, protection », etc. Sens techniques : poche que forme le fond d'un filet; enlure d'une voile; partie courbe d'une serpette; baie ou crique en demi-cercle. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 7950; B. W. s. u.

Dérivés : *sinuosus* : sinueux (depuis Vg.); *sinuō*, -ās (époque impériale, surtout poétique et reformé sur *insinuāre*) : courber, recourber; dérivés tardifs : *sinuāmen*; *sinuātio*; *insinuō*, -ās (attesté depuis Plaute et fréquent), usité surtout avec un réfléchi, *se insinuare*; s'emploie aussi absolument : insinuer, s'insinuer. Dérivés tardifs : *insinuātio*, -tor, -trix. Sans étymologie.

†**siparium** : v. *supparum*.

**siphō**, -ōnis m. : siphon. Emprunt au gr. σίφων (attesté depuis Lucilius). De là *siphunculus*; *siphōnariū* (*sipō*) : pompiers. M. L. 7950 a.

**sipō**, -ās : v. *supō*.

\***sircitula** (*scir-*, André, R. E. L., XXX, 151), -ae f. : sorte de raisin (Col.); **sircula**, -ae f. : même sens (Plin., qui le donne comme campanian, 14, 34). Forme peu sûre; Mayhoff, ad loc., écrit *surcula* (cf. André, *Lex.*, s. u.) et, plus loin, § 41, *scripula*; Schneider, *scripula*. Les manuscrits divergent.

**siremps(e)** : épithète archaïque de *lēx*, uniquement conservée dans des formules juridiques et définie par Festus, 466, 9 : *ponitur pro eadem, uel proinde (ac ea, quasi similis res ipsa)*.

L'altération du texte, reconnue depuis longtemps chez Plaute, Amp. 73, suppose une forme pareille.

Il faut isoler -pse; -em rappelle le -em de *it-em*, *i-dem*, etc.; la formation est donc comparable à omb. *susus-ont* en face de *surur* « item »; cf. *ifont* « ibidem », etc., et l'on doit couper *si-r-em*.

**srēna**, -ae f. : forme tardive, latinisée, de *siren* (gr. σείρη), d'où les formes du type v. fr. *sereine*, irl. *siúire*.

**sirpe**, -is n. : emprunt, sans doute par l'intermédiaire de l'étrusque, au gr. σίρπιον, plante ombellifère de la Cyrénaïque, thapsie, dont le suc (*la(c)serpicium*) était utilisé comme condiment; *sirpicus*.

V. *laser*.

**sirpus**, **sirpiculus** : v. *scirpus*. M. L. 7953, 7954.

**sirus**, -i m. : silo (Colum. I 6, 15). Emprunt au gr. σιρός, σειρός, latinisé, passé dans les langues romanes : prov. *sil*, esp. port. *silo* (fr. *silo*), gal. *siro*. M. L. 7955.

**sīs** : formule de politesse « s'il te plaît ». Contraction de *sī uis*, v. *uolō*; y correspond un pluriel *sultis* « si vous voulez, s'il vous plaît ». Cf. *sōdes*. Dans ces trois cas, il y a de ces abréviations non normales qui s'observent souvent dans les formules de politesse.

**siser**, -eris n. (*sisera* f., Varr.; pl. m. *siseres*, Plin.) : plante, probablement le panais. Cf. gr. σισάρον. M. L. 7955 a (*s. amaricum*). V. André, *Lex.*, s. u.

**sissiat** : καθίστα ἐπὶ βρέφους (Gloss.). Mot du langage enfantin pour « aller à la selle »; cf. fr. « faire sissite », employé en parlant aux enfants pour « s'asseoir ». V. *siat*.

**sissina** (se-) : terme d'affection pour un enfant (Mommsen, *Inscr. Neap.* 6902); désigne aussi le bout du sein, comme *tūt(t)ina*. Cf. gr. ζιζέ, -ζιού.

**sistō** : v. *siō*.

**sistrum**, -i n. : sistre. Emprunt au gr. σίστρον, d'où *sistrātus*; *sistrifer*, -ger.

**sisymbrium**, -i n. : plante aromatique (*mentha aquatica*?) et « cresson ». Emprunt (depuis Varr., L. L. 5, 103) au gr. σισύμβριον. Conservé dans quelques parlars romans. M. L. 7957.

**stanius** (*pānis*) : pain fait avec du blé de l'année (Plin. 22, 139). De στανός, avec influence de σίτος? Ou forme avec η devenu i?

**sitiēn**, -inis m. : trompette qui jouait aux enterrements (Cat. ap. Gell. 20, 2). Mot archaïque de sens incertain, qui a pu être déformé par l'étymologie populaire, qui le dérivait de *situs* et *canō*, comme *tubicen*.

**sitīs**, -is (acc. *sitim*, abl. *siti*) f. : soif (sens physique et moral). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7961; B. W. s. u.

Dérivés : *sitiō*, -is « avoir soif », usuel, attesté depuis Plaute; *sitiēns*; *sitiēnter*; *sitibundus* (Orib.); *sitiuculosus* (époque impériale; formé sur *metuculosus*); *sitiōtor* (époque impériale, rare); *sitiacula* : ἡ διψάς (Gl.).

Mot isolé, comme gr.  $\delta\iota\phi\alpha$ , par exemple. Le latin n'a pas recouru au groupe de *torreo*, comme l'ont fait l'indo-iranien, le germanique et l'irlandais.

**situla**, -ae f. (*situlus* m., Cat., Vitr.): seau. Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 7962.

Dérivés : *sitularius*, CIL II 3442; *sitella*, qui désigne entre autres un récipient usité pour tirer au sort les noms des tribus et des centuries, afin de fixer l'ordre dans lequel elles devaient voter; cf. Rich., s. u. M. L. 7959. Germanique : v. h. a. *sidel(i)* « Seidel ». *Sitellitergus*, titre d'une comédie de Plaute dans Varr., L. 7, 66.

Le rapprochement, souvent fait, avec *sinus* satisfait d'autant moins que la quantité de l'i diffère dans les deux mots.

**situs**, -ūs m. : 1° fait de placer, de laisser (ou d'être p.r.c.cé, laissé) (cf. *sinō?*); abandon, négligence, délaissement (opposé à *ūsus*; cf. Sén., Ben. 3, 2, 2, *quae in usu sunt et manum cottidie tactumque patiuntur, nunquam periculum situs adeunt*; Apul., Flor. 3, p. 351, 32, *gladius usu splendescit, situ rubiginat*); par suite : vétusté, décrépitude, e. g. Vg., Ae. 7, 440, *sed te uicta situ uerique effeta senectus*; 2° sens concret, état qui résulte de l'abandon, saleté, rouille, moisi; cf. Vg., Ae. 6, 640, *per loca senta situ*; Plin. 21, 33, *situm redolet*; conservé par l'ancien italien *seto* « puanteur », M. L. 7963. Le passage du premier sens au second semble trop naturel pour qu'il y ait lieu de distinguer les deux mots, malgré P. de Saussure, qui explique le second sens en rapprochant skr. *kṣindti* « il anéantit », *kṣitdh* « disparu », gr.  $\phi\theta\iota\omega$  « consumer », cf.  $\phi\theta\iota\omega$ ; cf. Boisacq, s. u. En tout cas, pour les Latins, il n'y en avait qu'un.

**situs**, -a, -um : v. *sinō*. L'emploi de *situs* pour *conditus* dans Tacite, A. 3, 38; 6, 41; 2, 7; H. 4, 22, n'autorise pas à poser un adjectif *situs* originairement différent du participe de *sinō*. C'est à cause de l'équivalence de *situs* et de *conditus*, établie, par exemple, par Cic., Leg. 2, 22, 57, *nam siti dicuntur hi qui conditi sunt*, que Tacite s'est cru autorisé, pour renouveler l'expression, à employer *situs* dans le sens de *conditus*.

**situe**, **seitue** : v. *si*.

**smaragdus** (*zma-*), -ī m. : émeraude. Emprunt au gr.  $\sigma\mu\alpha\rho\alpha\gamma\delta\omicron\varsigma$ , depuis Varron et Lucrèce. M. L. 8041; *smaragdinus*, -*dineus*.

**smyris** (*smiriu*, Diosc. lat. 5, 153) : *lapis asper* et *indomitus* et *omnia adterens, ex quo lapide gemmae teruntur*, Isid. 16, 4, 27. Emprunt au gr.  $\sigma\mu\upsilon\rho\iota\varsigma$ ; v. Sofer, p. 113. M. L. 8044; B. W. *émeri*.

**so-** : thème de pronom anaphorique, dont certaines formes d'accusatif sont encore attestées dans Ennius : *sum, sam, sās* et *sās*; cf. Enn., A. 22, 98, 134, 151, 218, 430. A été éliminé au profit de *is*. C'est surtout Ennius qui a ces formes, et il les emploie dans les Annales par archaïsme; déjà, chez lui, ce sont des survivances. Les glossateurs ont également conservé *sapsa, sapsam, sumpse* (= *eapse, eampse, eumpse*, i. e. *ipsa, ipsam, ipsum*), qui se trouvent dans Ennius, Pacuvius, cf. Fest. 432, 31, et dans Plt., Tru. 160.

Le radical est le même anaphorique qui figure dans

l'adverbe *sī, sīc* (v. ces mots) et, avec \**sw-* initial, dans osq. *svai, suae*, ombr. *sve, sue* « si » et dans v. isl. *sud* « ainsi », v. h. a. *sō* « ainsi », got. *swa* « ainsi » et *swe* « comme », hom. (F)  $\omega\varsigma$  « comme ». Ce radical a fourni des accusatifs atones, avec  $\omega$ , hom. (F)  $\epsilon$ , et, sans  $\omega$ , avec addition de particule, véd. *sim*, av. *him*, v. p. *sim*, qui ont entraîné, au pluriel, en iranien seulement, av. *hiš*, v. p. *šiš*; les accusatifs latins *sum, sam, sās, sās* représentent des arrangements, propres au latin, de la forme sans  $\omega$ . Au datif, on a hom. (F)  $\iota\omega$  et av. *hōi* (*hē* et *šē*), v. perse *šaiy*. Sur (F)  $\epsilon$ , le grec a même fait un génitif (F)  $\iota\omega$  et une forme adverbiale (F)  $\epsilon\theta\epsilon\nu$ . Le sens et l'emploi excluent une parenté avec le groupe de lat. *sē, suus*. — Il faut aussi séparer le nominatif \**so* (skr.  $\dot{s}$ , gr.  $\delta\omicron$ , got. *sa*), qui s'oppose au thème *to-* de tout le reste de la flexion (skr. *tāt*, gr.  $\tau\acute{o}$ , got. *pat-a*, etc.); ce \**so* est absent de l'italo-celtique, où n'existe que le type d'anaphorique *to-*.

Au sens de lat. *hic*, l'osco-ombrien *a*, en face de osq. *ek-i-k* au singulier neutre, des formes d'ablatif singulier osq. *ek-su-k*, ombr. *es-su, esu*, de génitif pluriel *esom-e*, etc., donc uniquement des cas obliques; le locatif singulier *sei* qui figure dans osq. *exei-c* paraît répondre justement à lat. *si*.

En celtique, le gaulois *a*, au neutre,  $\sigma\sigma\tau\nu$   $\nu\epsilon\mu\epsilon\tau\tau\omega\nu$ ; le démonstratif *to-* est éliminé dans tout le groupe et l'anaphorique *so-* a pris un grand développement (v. H. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, § 513-516, p. 186-195).

L'adverbe lat. *sī, sī-c* s'explique donc par une particularité italo-celtique.

**sobrinus** : v. *soror*.

**sōbrius**, -a, -um : qui n'est pas ivre (contraire de *ēbrius*, joint à *siccus*; opposé à *uinolentus, madius*, etc.); par suite « sobre, tempérant » et « qui est dans son bon sens ». Ancien, classique, usuel. Non roman. Peut-être conservé en v. h. a. *suvar, suviri*?

Dérivés : *sōbrietās* (époque impériale); *sōbriō*, -ās (Paul. Nol., d'après *ēbriō*); *sōbriēfactus* (Apul.); *sōbriācus* (Inscr., d'après *ēbriācus*); *sōbriolentia* (Faust. Rei.), d'après *uinolentia*.

De \**se* (v. ce mot) et une forme à vocalisme  $\delta$  en face de *ēbrius*; cf. terra : *extorris*; *tellus* : *meditullium*); ou de \**sō* + *ēbrius*, cf. *sōcors*?

**sōc** : v. *sic*.

**socciō**, -ās, -āre : crier (de la grive). Cf. *facillō*.

**soccus**, -ī m. : socque, sorte de léger soulier porté surtout par les Grecs; caractéristique de la comédie (par opposition à *cothurnus*). Attesté depuis Plaute. M. L. 8052. Celtique : irl. *soc*, britt. *soch*; germanique : v. suéd. *sukker*, v. h. a. *soç* « Socke », finn. *sukka* « bas ».

Dérivés : *socculus*; *soccellus*; *socciātus*; *socciifer*; *Socciō*; *Soccina*.

Sans doute emprunt venu par le théâtre. On a chez Hesychius  $\sigma\omicron\kappa\upsilon\alpha\delta\epsilon\varsigma$  :  $\epsilon\iota\delta\omicron\varsigma$   $\delta\upsilon\omicron\delta\eta\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$  et  $\sigma\omicron\kappa\upsilon\gamma\omicron\iota\varsigma$  :  $\delta\upsilon\omicron\delta\eta\mu\alpha\tau\omicron$   $\Phi\theta\upsilon\gamma\iota\alpha$ . Il n'est pas possible de marquer les rapports exacts entre ces mots.

**socer**, -erī m. (*socerus*, Plt., Men. 957; *socrus*, Gloss.) : beau-père; **socrus**, -ūs f. (*socra, socera, socrua*, Gloss. et

Inscr. tardives) : belle-mère. Ancien, usuel. Bien conservé dans les langues romanes, surtout sous la forme féminine; désuet en français. M. L. 8054.

Dérivés et composés : *soceriō*, -ōnis (tardif, dans le sens de *lėuir*), v. W. A. Baehrens, *Sprachl. Komm. z. vulgārlat. App. Probi*, 107; *cōsocer* et *cōsocrus*, M. L. 2166; *socrualis* (Sid.).

Les noms indo-européens d'où sortent ces noms latins s'appliquaient seulement au père et à la mère du mari; en entrant dans sa nouvelle famille, la jeune femme y trouvait la mère de son mari qui était la maîtresse de la maison et sous l'autorité de laquelle elle tombait. Ces noms, qui appartiennent au groupe de \**swe-* (v. *sodālis, soror*, etc.), indiquent l'appartenance à un même groupe social. Il y a eu ainsi des termes qui intéressaient la femme et qui, en latin, sont sortis d'usage par le fait que la famille a changé de caractère : v. *glōs, ianirićes, lėuir*. Le fait que *socer* et *socrus* ont été employés aussi pour le père et la mère de la femme relève de ce changement de la structure sociale et des mœurs. — Le terme originairement le plus important est le nom de la « mère du mari », dont il y a deux formes, l'une sur laquelle repose *socrus* et qui se retrouve dans gall. *chwegr*, v. h. a. *swigur*, v. sl. *svokry* (mère du mari), skr. *svagrūh*, et l'autre qui est celle de gr. (F)  $\epsilon\chi\omega\rho\acute{\alpha}$  (mère du mari) et arm. *skesur* (même sens; instrumental *skesraw*). L'importance de la « mère du mari » pour la jeune femme ressort de ce que, en arménien, le « père du mari » est nommé *skesrayr* « homme de la belle-mère » et que, en slave, *soekrū, soekūrū* « père du mari » est manifestement fait sur *svokry*, et gall. *chwegrwn* « beau-père » sur *chwegr* (got. *swaihra* s'explique de même, mais a entraîné *swaihra* « belle-mère »). — Le nom ancien du « père de la femme », d'où « beau-père » en général, sur lequel repose lat. *socer*, se retrouve dans hom. (F)  $\epsilon\chi\omega\rho\acute{\alpha}$  (la place du ton des mots homériques est incertaine), v. h. a. *swehur*, lit. *šėšuras* (avec assimilation de s initial à la chuintante intérieure), av. *zvasurō*, skr. *svācūrah* (avec assimilation comme en lituanien). — Le fait que le mot indo-européen désignait un « membre du groupe » en général ressort de ce que, pour « beau-frère », il y a eu un dérivé secondaire à  $\upsilon$  radical : skr. *svācūrāh*, m. h. a. *swāger*. — Un u intérieur se maintenant en latin d'une manière générale, il est probable que -er de *socer* est dû à l'influence de *gener*. S'il en est ainsi, le fait serait intéressant en ce qu'il indiquerait comment les mots s'associaient entre eux.

**socius**, -a, -um : qui accompagne; associé avec. Soutient substantivité : *socius, socia* : compagnon, compagne associée). Dans la langue du droit public, « allié », employé surtout au pluriel *socii*. Usité de tout temps. M. L. 8056.

Dérivés et composés : *sociennus* (Plt., Au. 659, sans doute formation populaire, cf. *dossennus, leuenna, trasenna*, avec suffixe étrusque, cf. *Porsenna, Spurrinna*?); *societas* : compagne, société, association, alliance, M. L. 8055; *sociālis* : 1° « concernant les alliés »; 2° à l'époque impériale, « social, sociable » et « conjugal » (Ov.); *sociālūtās* (Plin. le J.); *sociō*, -ās : associer, allier, d'où *sociātio, sociāriū* (tardifs); *sociābilis* (époque impériale); *sociofraudus* (Plt., Ps.

362); *adsociō* (latin impérial, Stace; synonyme de *adiungō*), M. L. 733; *cōsocio* (usuel et classique); *cōsocioiūtio* (joint par Cicéron à *conciūtiūtio, commūniūtās*), sur lesquels on a fait, à basse époque, *ad-* et *cōn-*socius; *dissociō*, -ātio, -ālis, -ābilis (Hor.; calque de  $\delta\iota\sigma\upsilon\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$ ?); *insociābilis, insociālis* (tous deux d'époque impériale).

Les Latins n'ont jamais songé à établir une parenté entre *sequor* et *socius*. *Socius* n'est pas « celui qui suit », mais « celui qui va avec »; cf. Cic., Font. 17, 39, *uitae socia uirtus, mortis comes gloria*.

Le germanique, où la racine de *sequor* n'existe pas, au moins au sens de « suivre », a aussi v. isl. *seggr*, v. angl. *seeg* au sens de « homme, guerrier ». Ni le latin ni le germanique ne permettent de reconnaître si ces mots ont un ancien *k<sup>w</sup>*, un ancien *k*, ou un ancien *kh*. En indo-iranien, il y a un mot remarquable et sûrement ancien : véd. *sākhā* (acc. sg. *sākhāyam*, dat. sg. *sākhaye*), av. *haxa* (dat. sg. *hasē*, nom. pl. *haxayō*) « compagnon ». Le rapprochement s'impose; il n'exclut pas celui avec *sequor*, car -*kh-* peut alterner avec -*k<sup>w</sup>*; mais il indiquerait l'existence d'un mot indo-européen de caractère « expressif », « populaire » désignant le « compagnon », sans doute le « compagnon de guerre ».

**socors**, -dis adj. : stupide; apathique, indolent. Mot de la prose, rare en poésie. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés : *socorditer*; *socordia* : -m *quidam pro ignavia posuerunt*; *Cato* (Orig. 7, 15) *pro stultitia posuit. Compositum autem uidetur ex « se » (codd' si), quod est sine, et « corde »*, P. F. 375, 1; *Socordius*. C'est à tort que la première syllabe est donnée comme longue dans les dictionnaires, notamment dans le *Thesaurus poeticus* de L. Quicherat, d'après *secūrus, sēdulus, sōbrius*; la forme *secordis* des Gl. est sans autorité. La quantité de l'o chez les poètes iambiques ne se laisse pas déterminer; chez Prudence (Apoth. 126; Peri. 10, 810; Cath. 1, 35), il est bref; v. Havet, MSL. 5, 442 sqq. Cf. *uēcors, excors*. V. *sed*.

**sodālis**, -is m. : membre d'une confrérie, d'une corporation, d'un collège; cf. Dig. 47, 12, 4, *-es sunt qui eiusdem collegii sunt, quam Graeci  $\tau\epsilon\alpha\upsilon\lambda\alpha\upsilon$  uocant*; et F. 382, 15, *sodales... quod una s'ederent et essent*); terme technique qui, dans la langue commune, prend le sens plus général de « camarade, compagnon », etc. Ancien, classique, usuel. Non roman.

Dérivés : *sodalia* f. : compagne (Inscr.); *sodālicius*; *sodālicium* : corporation (religieuse) (sens propre et figuré), confrérie, etc.; *sodāliciārius*; *sodāliūtās*; *Sodāla*, -liō, noms propres.

Faute de témoignage hors du latin, on ne peut déterminer si le  $\delta$  repose sur  $\dot{d}$  ou sur  $\dot{dh}$ . Le sens invite à rapprocher le groupe des mots indo-européens ayant \**s(ʷ)* pour radical qui désigne ce qui est propre à un groupe social, et par suite l'appartenance à ce groupe; skr. *svadhā* « qualité propre », gr.  $\epsilon\theta\omicron\varsigma$  de \* $\alpha\theta\epsilon\beta\omicron\varsigma$  « habitude », etc.; v. *sušōc*. Le grec a aussi des formes reposant sur \**swet-* : él. *Fetaç*, corc. *eracç* « citoyen simple particulier » (par opposition au « magistrat »), hom. (F)  $\epsilon\tau\eta\varsigma$  « membre du même groupe social » et hom.  $\epsilon\tau\alpha-$

ρος, εταίρος « compagnon » (sans F); le slave a *svatū* « affinis » (en particulier celui qui conduit la fiancée). Lat. *sodālis* serait-il un dérivé de \**swet/d-?*, v. Meillet, Mém. Leite de Vasconcelos, Coimbre, 1933. — Il faut citer ici le groupe semblable de got. *siþja* « groupe familial », skr. *sabhā* « réunion de village », lit. *sibras* « membre d'une confrérie de travail, etc. »; V. Solmsen, *Untersuchungen z. gr. Laut- und Verslehre*, p. 200 sqq. — Cf. des mots comme *socer*, *socrus* et *soror*; v. *sul*. — M. J. Vendryes, Rev. celt., 44, p. 308 sqq., a rapproché irl. *petta* « favori ».

**sōdēs** : formule de politesse « si tu veux bien, s'il te plaît ». Contraction de *si audēs*, comme l'a déjà vu Festus 382, 2, avec réduction précoce de la diphtongue *au* dans une formule courante. Cf. *sis*. V. *audēō*.

**sōl**, **sōlis** m. : soleil, astre et dieu; s. *oriēns*, *occidēns*. Peut s'employer au pluriel, pour désigner soit plusieurs astres, soit la présence ou l'action continue et répétée du soleil; cf. Lucr. 5, 253, *pars terrarum... perusta | solibus assiduis*. Synonyme poétique de *diēs*. Ancien (Lex XII Tabul.), usuel. M. L. 8059. Celtique : irl. *sol*, britt. *sul*.

Dérivés et composés : *sōlāgō* : héliotrope, M. L. 8064; *sōlānus*, substantivé dans *Sōlānus* m. « vent d'Est » (nom conservé dans les langues hispaniques, M. L. 8062), dit aussi *Subsōlānus* (d'après le gr. ἀσπιδωτότης?), et dans *sōlānum* « morelle »; *sōlāris* « solaire » (époque impériale); *sōlāris* et subst. n. *sōlārium* : 1° cadran solaire (= s. *hōrōlogium*); 2° galerie, terrasse exposée au soleil, M. L. 8063, et v. h. a. *sōlāri*, v. angl. *sōlère*, breton *suler*, irl. *soiler*; *sōlātus* : qui a reçu un coup de soleil, d'où *sōlāta* (*herba*), doublet de *sōlāna* dans Ps.-Apol.; *sōlātum* n. et *insōlō*, -ās (Col.) : exposer au soleil; *insōlōtū* (Plin.); *sōlīcātīō* (Cael. Aur.) = ἡλιώσις; *sōlītānus*, épithète donnée à un escargot d'Afrique, sans doute de *Promun-tōrium Sōlis*. — Cf. aussi M. L. 8073, \**sōlīnus*.

*sōlīstium* : solstice; *sōlīstīālis*, cf. *sīstō*, *stō*; *sōlī-fer*, -*gena*, poétiques; *sōlīsequium*; *sōlīsequa* : héliotrope, souci, M. L. 8078, qui note un *ō*. Calque du gr. passé en v. angl. *solsce*; *sōlīfuga* « dicta quod diem fugiat », Isid. 12, 3, 4; *sōlīficiūm* : ὀλιώθη (Gl.).

Il a dû exister une forme plus pleine \**sōlīculus*, non attestée dans les gloses, mais dont un dérivé, *sōlīculor*, ἡλιόκορα, est dans les gloses. Sur les formes romanes du type fr. *soleil*, v. M. L. 8059; B. W. s. u.

Il est malaisé de déterminer le rapport exact de *sōl* avec les autres noms indo-européens du « soleil », dont les uns, désignant l'astre considéré comme une chose, sont du neutre et les autres, désignant l'astre en tant que personne active et divine, sont du masculin. Ce nom comportait une alternance *-l/-n-* dans la flexion : gāth. *h(u)var* (= véd. *s(ū)var*), gén. *xōng* et got. *sauil* (neutre), *sunno* (dérivé féminin). Considéré comme une personne qui agit, le « soleil » est nommé en védique *sūr(ī)yah*, *sūryah* (masculin). La même formation en \*-*iyō-* apparaît dans hom. ἥλιος, créét. et pamph. ἄλιος (dans les gloses), att. ἥλιος, aussi masculin, donc \**ἄλιος*. Le vocalisme à double forme pleine \**sāwel-* est surprenant; il se retrouve dans got. *sauil*, tandis que \**sāul* du dérivé féminin lit. *sāulė*, et sans doute de

gall. *haul* (masculin; pouvant représenter un ancien neutre), n'a rien que de normal. V. sl. *slūnce* est un dérivé slave (neutre), cf. l'adjectif v. sl. *beslūnce* « sans soleil »; on part de \**sul-n*. Le nom irl. *sūil* de P<sup>e</sup> « œil » est sans doute un ancien nom du soleil, qui est un œil (v. les passages védiques dans Maconell, *Vedic Mythology*, p. 307, et cf. arm. *areg-akn* « soleil », littéralement « œil du soleil », à côté de *arew* « soleil »). Une contraction de \**sāwel-* ou \**sāwol-* en *sōl* serait chose unique; le mieux est sans doute de partir de \**swōl-*, qui s'explique bien comme forme masculine. Mais on ne peut rien affirmer.

**sōlāgō** : v. le précédent.

**sōldāgō**, -*inis* f. : πρετή, σύμφυτον (Ps.-Ap.). Cf. *cōn.sōlida*.

**solduril**, -*ōrum* m. pl. : gardes du corps ou vassaux d'un chef gaulois. Nom donné expressément comme gaulois par César, BG 3, 22, 1 : *cum DC deuotio quos illi soldurios appellant*.

**solea** : v. *solum*.

**soleō**, -*ēs*, **sōlitus sum**, **sōlère** (parfait *solui*, archaïque, Cat., Enn.; cf. Varr., L. L. 9, 107; Cat. ap. Non. 509, 1; 3° p. pl. *solūnt*, avec *nequino*, *ferunt* dans F. 160, 3) : avoir coutume. Peut s'employer impersonnellement : *feri solet, ut solet*, ou avec un nom de chose comme sujet, cf. Cic., Off. 1, 39, 139, *si (domus) alio domino solita est frequentari*; l'adjectif *sōlitus* « accoutumé » n'a guère que le sens passif et semble évité par la prose classique, qui préfère *cōnsuetus*; le n. *sōlitum* s'emploie dans des locutions adverbiales : *praeter, ultra solitum*. L'emploi de *solere cum* « avoir des relations avec » (dē mulieribus) est rare (Plt., Ci. 36); la langue emploie *cōnsuescō*. Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain; désuet en fr. *souloir*, v. B. W. sous *habitude*), M. L. 8065.

Dérivés et composés : *sōlītō*, -*ās* (un exemple d'Aulu-Gelle); *sōlītānus* (Marc. Emp.); *assolē*, -*ēs* (*ad-*), fréquent dans *ut assclēt*.

*insolūtus* : insolite; *insolēns* : non habitué à; inaccoutumé; d'où, avec idée péjorative, peut-être sous l'influence de *insolēscō* (v. ce mot), « excessif, insolent », sens qu'on retrouve dans *insolent* et *insolentia*.

V. aussi *exolēscō*, sous *alō*, et *obolēscō*. Sans correspondant dans d'autres langues; *soleō* rappelle *suēsco*. Mais une formation \**swe/o-lē* serait surprenante, et il n'y a pas de cas connu où un *-d-* issu de \**dh-* serait représenté par lat. *-l-*; sinon, l'on penserait à rappeler le \**swedh-* du gr. εἰώθη, etc. (v. sous *suēsco*).

On a rapproché aussi *soleō* de *sodālis*, avec un l issu de *d* « sabin »?

**soliar** : v. *solum*.

**solidus** (avec vocalisme intérieur *e*, *soledas*, CIL I<sup>o</sup> 1529), -*a*, -*um* : 1° solide, massif, plein (*solida columna, solida cornua*), par suite « ferme, résistant » (sens physique et moral); subst. *solidum* n. « solide », terme de géométrie, *solida* traduit τὰ στερεά; 2° « entier, complet (*integer, totus*), total », *solida taurorum uiscera*, Vg., Ae. 6, 253; *uos quibus... solidae suo stant robore uires*,

ibid., 2, 639, fréquent dans la langue du droit : *solidam successionem obtinere*; *in solidum actio*, et *solidum dam* successione obtinere; *in solidum actu*, et *solidum actu*, e. g. Cic., Rab. Post. 17, 46, *ita bona ueniant ut solidum suum cuique soluat*. Ancien (Enn., Plt.), classique, usuel. Sous Constantin, *solidus*; *soldus* (sc. numéraire), usuel. Une pièce d'or massif dont le titre, le *missus* a désigné, par suite, la valeur absolue, demeurait inviolable. Le mot, dans ce sens, a eu une grande fortune. Le mot, dans les langues romanes; cf. M. L. 8069, *solidus*, et dans les langues celtiques; cf. M. L. 8069, *solidus*, et dans les langues celtiques; cf. M. L. 8069, *solidus*, par contre, n'est représenté par des formes populaires qu'en Italie; cf. M. L. 8069.

Dérivés et composés : *soliditās* : solidité et « totalité » (classique, non attesté avant Cicéron, qui l'emploie dans ses œuvres philosophiques pour traduire στερεότης); *solidō*, -*ās* (époque impériale) : rendre solide, solidifier, et « souder », M. L. 8068; *soliditātio* (Vitr.), -*itrix*, -*ōrium* : κολλητήρ (Gl.); -*dāmen*, -*dāmentum*, d'après *fundamentum*; *solidescō*, -*is*, tous d'époque impériale; *solidipēs* (= στερεόπους, Pline); *cōsolidō* (Vitr.), d'où britt. *cysswllt*, cf. *cōsolida* « consoude », M. L. 2168; *insolidus* (Ov., M. 15, 203); *praesolidus* (bas latin). Les gloses ont aussi une forme obscure *solerare*, i. e. *solidare*, *a solus*, *soleris*, i. e. *solidum*, CGL V 611, 3 a. Sans autre exemple. V. *saluus*.

**solinō** : = *cōsulō*, d'après Messalla ap. Fest. 476, 24. Pas d'autre exemple. Sans doute dû à une confusion avec *solinunt* : *solent*; v. *soleō*.

**solipuga** etc. : v. *salpuga*.

**sōlītaurilia** : v. *suouetaurilia*.

**solium**, -*I* n.; **soliar**, -*ris* n. : *solia appellantur sedilia in quibus non plures singulis possint sedere* (par rapprochement avec *sōlus* « seul »), ideoque *soliar sternere dicuntur qui sellisternium habent, et solī(a)ria uocantur Babylonia, quibus eadem sternuntur. Quae, ut ait Verrius, omnia ducta sunt <a> solo (de solum « sol »). Aluei quoque lauandi gratia instituti, quo singuli descendunt, solia dicuntur, quae a s[e]c[e]l[e]ndo potius dicta uidentur quam a solo. F. 386, 1. V. Rich., s. u. La glose de Festus résume les différents sens de *solium*, *soliar* et les étymologies populaires qui ont favorisé la formation de ces noms issus sans doute de \**sodium*; cf. *sedere*. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 8074.*

Dérivé : *soliaris* (*cella*), CIL VIII 10607.

V. *sedēō*. Pour l en face de *d*, v. *odor*, *oleō*.

**sōllemnis**, -*e* (*sōllempnis*, *sōllemnis*, *sōllemnis*, *sōlennis*) : adjectif de la langue religieuse s'appliquant à des cérémonies, rites, coutumes solennellement suivis et célébrés à date fixe (cf. *sacra statia, sollempnia*, Caton ap. Fest. 466, 27, qui définit *sollemnia sacra... quae certis temporibus annisque fieri solent; ad sollemne et statum sacrificium circulo uehi*, Cic., Tu. 1, 47, 113, etc.). Le n. *sollemne*, *sollemnia* s'emploie avec le sens de « coutume religieusement suivie; solennité, cérémonie religieuse » : s. *nuptiarum, funerum*; et aussi de « coutume ancienne » (peut-être par un rapprochement avec *solēō*), cf. Festus, cité s. u. *sollus*. Ancien (Cat.); clas-

sique, usuel. Quelques traces dans les dialectes italiens. M. L. 8075. Irl. *sollaman*.

Dérivés : *sollemnitus* (Liv. Andr. ap. Non. 176, 12); *sollemniter*, *sollemnitas* (tous deux rares et d'époque impériale); *sollemnitas* (S<sup>t</sup> Aug.).

*Sollemnis* est généralement regardé comme un composé dont le premier terme est *sollus*; le second est obscur. Les anciens y voient *annus*, comme dans *perennis*, cf. Fest. 304, 36, *sollemne quod omnibus annis sacrarari debet*, mais la forme ancienne paraît être *sollemnis*, et *sollennis* une fausse graphie étymologique due à l'influence de *perennis* et au fait que le groupe *-nn-* a tendu à s'assimiler dans la prononciation pour devenir *-nn-*; cf. *antenna*, etc. (la forme *sollemmo*, CIL VI 28117, est isolée). L'adjectif *sollus* étant donné pour osque par Festus, on s'est demandé si le second terme de *sollemnis* ne correspondait pas à osq. *amnūd* « circuitū », le sens de l'adjectif étant « qui a lieu le circuit de l'année étant entièrement écoulé »; mais ce sens de *amnūd* est contesté, v. Vetter, *Hdb.*, I, p. 11. Du reste, les emplois de l'adjectif ne permettent pas d'établir qu'il ait signifié spécialement « qui a lieu tous les ans » et, même en ce cas, il faudrait expliquer la composition du mot et la valeur de *sollus* dans le groupe, en face de *cōtidiē* et *quotannis*.

**sollers** : v. *ars*.

**sollicitus**, -*a*, -*um* : entièrement ou sans cesse agité : s. *mōtus*, s. *mare*, s. *ratis*. Ce sens physique, le plus ancien, n'est attesté, comme pour *sollicitō*, que chez les poètes (Lucr., Vg., Ov.), où c'est un archaïsme. La prose n'emploie le mot qu'au sens moral : inquiet, alarmé, tourmenté; de même *sollicitō*, -*ās* « inquieteur », d'où « exciter, provoquer, attirer », etc.; *sollicitūdō*, -*itūdō*, -*tor*. Ancien, usuel. Fr. *soucier*, *souci*. M. L. 8076, 8077; B. W. s. u.

De *sollus* et *cītus*, v. *cīō*, *cīō*. Sauf dans les emplois poétiques, le rapport avec *cītus* n'est plus senti; ce détachement a pu être favorisé par le fait que *sollus* était sorti de l'usage et oublié. Même image que dans *uezāre*.

**sollus**, -*a*, -*um* : entier. Adjectif osque d'après Festus 384, 29 : *sollo Osce dicitur id quod nos totum uocamus. Lucilius* (1318) : « [s]uasa quod omnino dirimūt, non sollo dupndia », i. e., non tota. Item *Liuius sollicituria, in omni re curiosa*; et *solliferreum, genus teli totum ferreum* (34, 14, 11). *Sollers etiam in omni re prudens*; et *sollemne, quod omnibus annis praestari solet*. En dehors de l'exemple de Lucilius, *sollus* ne figure en latin que dans les composés cités par Festus, dans *sollicitus* et dans un superlatif employé par la langue augurale : *sollicitimus* (cf. *deatimus, sinistimus*). *Olusolu* = *illōrum omnium*, CIL I<sup>o</sup> 1614, Vetter, *Hdb.*, n<sup>o</sup> 7, est dialectal. V. *saluus*.

**sōlor**, -*āris*, -*ātus sum*, -*ārī* : 1° [chercher à] soulager, Vg., G. 1, 164, *conussaque famem in siluis solabere quercu*; 1, 293, *longum cantu solata laborem*; réconforter, Vg., Ae. 5, 41, *ac fessos opibus solatur amicis*; 2° sens moral « consoler ». Attesté depuis Plaute, mais banni de la prose classique, qui emploie le composé d'aspect déterminé *cōnsōlor*; repris par la langue impé-



soni-pēs adj. : périphrase poétique pour désigner le cheval ; cf. gr. *χορῆχρος* (Hes.) ; *soniuagus* (Vict. Vit.) ; *sonitium* (Didasc. Apost.).

En outre, nombreux composés, verbes ou adjectifs : *adsonō* (as-) = *προσῆχέω* : résonner vers, répondre en écho, faire retentir ; et, tardifs, *assonus* « harmonieux » (formé d'après *absonus*), *assonātō*.

*absonus* : discordant (sens propre et figuré ; joint à *absurdus* par Cic., De Or. 3, 11, 41) = *ἀπηχῆς*, *absonē* ; *absonō* (rare) ; *circumsonō* = *περιῆχέω* ; *circumsonus* (Ov., St.) ; *cōsonō* : résonner ensemble, être en harmonie avec (propre et figuré, ce dernier sans doute d'après le gr. *συμφωνῶ, συνηχῶ*) ; *cōsonāns* f. : terme technique des grammairiens traduisant *σὺμφωνῶν* et opposé à *uocālis* ; cf. Diom., GLK I 422, 27 : *consonantes* (sc. *litterae*) *appellatur quod interdum proiectae, interdum subiectae uocalibus consonant* ; *cōsonus* = *σὺμφωνος* (un exemple dans Cicéron ; ensuite dans Ovide, puis dans la langue de l'Église), de la iirl. *conson*, britt. *cys-son* ; *disonō* = *διαφωνῶ* ; *disonus* = *διάφωνος*, tous deux d'époque impériale ; d'où, tardifs, *disonanter*, *disonantia* ; *in-sonus* : qui ne fait pas de bruit, silencieux (Amm., Apul.) = *ἄφωνος*.

*inter-sonō* (un exemple de Stace) ; *ob-sonō* : interrompre par un bruit (un exemple de Pl., Pseud. 208) ; *personō* : faire résonner ; résonner tout à travers (classique ; cf. *persōna?*) ; *personus* (époque impériale) ; *praesonō* : retentir d'avance (Ov., Galp.) ; *resonō* (*resonō, -is*) : résonner et « faire résonner » = *ἀντηχέω*. Attesté depuis Ennius ; usuel ; *resonus* adj. (poétique, époque impériale) ; *resonābilis* (id.) ; *resonantia* (Vitr.) ; *resonātō* (Cassiod.) ; *resonus*, ī m. (Cael. Aur.). Composés poétiques du type : *altisonus* (= *ἀλτῖφρονετής*), *clārisonus* (= *κλῆροφωνός*), *multisonus* (= *πολύφωνος*) ; *armi-, horri-, luci-, rauci-, fluenti-sonus*.

Il n'y a guère que *sonō, cōsonō, resonō* qui soient usuels et sans doute employés dans la langue parlée ; les autres formes sont des créations de la langue littéraire, faites en grande partie sur des types grecs.

La racine est indo-européenne, sans doute dissyllabique ; mais les formes sont peu claires. Ombr. *sonitu*, *sunūtu* admet plusieurs explications, et le sens en est contesté. Irl. *-seinn* « sonat » est de type thématique ; à côté, il y a un parfait iirl. *sephain* « sonuit », où l'on a trace du *w* de *\*sw-*. Le védique a *asvanū* (dit du cri d'un faucon), *svānū* (dit du bruit produit par le feu) et l'adjectif en *-to-, prásvanītaḥ* « émettant un bruit ». A *sonus* répond skr. *svandh* « bruit ». Pour rapprocher sl. *zvinēti* « sonāre », *zvonū* « sonus », il faut, d'une part, admettre une étymologie populaire, de l'autre écarter alb. *ze* « voix ». — On ne peut séparer tout à fait le groupe de *\*swer-* ; v. *sursum*.

*sons, sontis* : coupable. Ancien, classique ; l'emploi adjectif est surtout poétique (cf., toutefois, Plt., Cap. 476, ... *sontes... condemnant reos*). Rare dans la prose impériale. Contraire : *insōns* (ancien, mais évité par Cicéron et César). Dérivé : *soniticus*, usité seulement dans *soniticus morbus* « épilepsie », *sontica causa* « excuse valable », cf. Tert. 372, 3 ; *soniticum morbum in XII* (2, 2) *significare ait Aelius Stilo certum cum iusta causa ; quem nonnulli putant esse qui nocent, quod sonte(s) significat nocentes. Naevius ait* (Com. 128) : « *soniticam esse*

*oportet causam, quam ob rem perdas mulierem*. — Termes rares et techniques de la langue du droit.

*Sōns* a la forme du participe présent de *sum* ; cf. gr. *ὄν*, skr. *sán* (acc. sg. *sántam*), v. sl. *sy* (nom. pl. *sošie*) ; pour un Latin, il n'y avait rien de commun entre *sōns* et *sum*, mais *sum* n'a pas conservé de participe, ce qui indique que l'ancien participe a dû être affecté à un emploi spécial ; et l'on ne connaît de participe que pour des formes à préverbe : *prae-sēns, ab-sēns*. Le vocalisme *o* de *sōns* se retrouve dans *euntem* en face de *tēns* et dans *voluntās*. Quant au sens, il devrait s'expliquer par un usage juridique. En viel islandais, *sannr* signifie à la fois « vrai » et « coupable » ; et le groupe de v. sax. *sundia*, v. h. a. *suntea* a été employé à désigner le « péché ». En indo-iranien, le mot *satya-* « vrai » (skr. *satyaḥ* de *\*sṛt-ias*, av. *haiḥyō*, v. perse *hāsiya*) a une valeur religieuse. Pour expliquer tout à fait le sens de *sōns*, il faudrait connaître les anciennes formules où figurait le mot ; a une valeur juridique est nette dans *soniticus*.

*soniticus* : v. *sōns*.

*sōpina* (uitis) : sorte de vigne (Plin., NH 14, 136).

*sōpiō, -ōnis* m. ? : Cat. 37, 10, et graffiti de Pompéi ; *sōpiūtō* dans Pét. 22, 1 (?). Mot de sens obscur qu'on interprète par *pēnis* et qu'on rapproche de *prospāpia*. Très incertain.

*sōpiō, sōpire, sopor* : v. *somnus*.

*sorbeō, -ēs, sorbiū, sorbitum* (Prisc. ; sans exemple dans les textes), *-ēre* (et *sorbō, -is, sorpsī, sorptum, -ēre*, dans le simple comme dans les composés ; *sorbiō, -ire* depuis St Jér. ; les formes de la 3<sup>e</sup> et de la 4<sup>e</sup> conjugaison sont récentes) : avaler, gober (un œuf) ; absorber (sens physique et moral), engloutir. Attesté depuis Plaute, classique et usuel. Les formes romanes remontent à *sōrbēre*. M. L. 8094.

Dérivés et composés : *sorbilis* adj. (époque impériale) ; *sorbūtō*, synonyme archaïque et postclassique de *pōtiō* ; *sorbītium* ; *sorbītūncula* (tardif) ; *sorbūtō* adv. ; *sorbillō* (*-billō*, Tér., Ad. 591), *-ās* : avaler à petits coups. (diminutif familier et affectif ; cf. *sūgillō*, etc.).

*absorbeō*, d'où *absorbūtō*, *absorptiō* (langue de l'Église) ; *dē-* (Tert., Mart. Cap.), *ex-, ob-* (archaïque et repris à basse époque), *per-* (Plin.), *re-sorbeō* (époque impériale).

Lat. *or* représente ici *r*, et le flottement latin provient de ce que la racine fournissait un présent (ou un aoriste) athématique, comme il ressort des formes baltes et slaves : le lituanien *a*, pour « boire à petites gorgées, têter, sucer », à la fois *surbiū, surbtī, srēbiū, srēbtī* et *srūbiū*, et le slovène *srbļem, srbati*. *Arbi*, qui, en arménien, sert d'aoriste à *əmpem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme *\*srebh-* de la racine est établie par gr. *ρῶρεν* « avaler » (fut. *ρῶρησονται*), d'accord avec une partie des formes lituanienes, contre alb. *g'erp*. Le latin n'a pas trace du type *\*surbh-*, *\*srubh-*, attesté par lit. *surbiū*, ion. *ρῶρεν* (chez Hipponax ; sans doute terme populaire) et *ρῶρᾶνευ* (dans la langue médicale).

*sorbus, -ī* f. : sorbier ; *sorbum* n. : fruit du sorbier,

*sorbe*. Ancien (Cat.), usuel. Panroman. M. L. 8095. Germanique : v. angl. *syrfē*. Peut-être de *\*sor-dhos* « rouge », lit. *sārtas* « roux », à cause de la couleur de ses baies.

*sordēs, -is* f. (usité surtout au pluriel *sordēs, -ium*) : saleté(s) (sens concret) ; condition sordide (sens propre et figuré) ; vêtements de deuil qu'on laissait volontairement négligés, d'où le « deuil » lui-même. Ancien, classique, usuel.

Dérivés : *sordēō, -ēs* ; *sordēscō, -is* ; *sordidus, renforcé en sordidulus* (attesté depuis Plt.) ; cf. *ater/atratius*, etc.), d'où *sordidō, -ās* : salir ; *sordidulus* (familier) ; *sordicula* (Marc. Emp.) ; *sorditiūs* (Fulg.) ; *sorditiūdō* (Plt.) ; *sordulentus* (Tert.) ; *sordifluus* ; *sordēdō* ; *sordor*, tous très tardifs et rares.

Les langues romanes ont des représentants de *sordēs, sordidus, sordicula, sorditiia*, M. L. 8095 a, 8097. Le gall. *swrth* « lent, endormi », de *\*sortus* < *sordidus*, est douteux.

Le seul rapprochement clair est celui avec le groupe servant à rendre en germanique l'idée de « noir » : got. *swart* « *μελας* », Mt., V, 36. Le latin lui-même a, d'autre part, *suāsum* (v. ce mot), qui a l'air d'une formation populaire de la même racine. Du reste, on ne saurait décider si, dans got. *swart*, etc., l'a est un ancien *o*, comme dans *sordēs*, ou un ancien *a*, comme dans *suāsum*.

*sōreūx* (*-rix, saureūx*), *-icis* m. : souris. Ancien, usuel. M. L. 8098 ; B. W. s. u.

Dérivés : *sōricinus*, cf. *soricina naenia*, Plt., Ba. 889, et les noms propres *Sōriciā, -cius, -ciānus*. Les langues romanes supposent aussi *\*sōricius, \*sōricāre, \*sōricārius*, M. L. 8099-8101. Peut-être onomatopée ; cf. Don., ad Ter. Eu. 1024, *proprium soricum est uel stridere clarius quam mures uel strepere magis*.

Cf. gr. *σοῦξ* « souris ». Le détail du rapprochement ne se laisse pas déterminer, faute de données. V. le suivant. Pour le suffixe, v. Ernout, Philologica I, p. 133.

*\*sōrix* (*sauxix*), *-icis* : *avis tributa Saturno* (*ab*) *auguribus* (Mar. Vict.). Sans autre exemple. Peut-être identique au précédent, cf. le double sens de *būfō, lūbō* ; ou plutôt simple erreur de Mar. Vict., qui a attribué à un oiseau le cri de mauvais augure des souris, cf. Plin. 8, 223.

*soror, -ōris* f. : sœur et aussi « parente par le sang, cousine » ; cf. *frāter*. Par dérivation, terme de tendresse ; employé aussi pour marquer la ressemblance ou l'identité entre deux objets ; de là *sorōriāre* : *re mammae dicuntur puellarum, cum primum tumescunt, ut fraterculare puerorum*, F. 380, 25. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8102 ; B. W. s. u. Les mots romans remontent en partie à une forme dissimilée *seror*, abl. *serore*, Cil II 534, 2 ; cf. *\*retundus*.

Dérivés : *sorōrius* : de sœur (en face de *fraternus*, formé d'après les adjectifs en *-ius* dérivés de substantifs en *-tor* : *praetor, praetōrius* ; de même *uxōrius*), substantivé au sens de « mari de la sœur », M. L. 8104. Le type de dérivation atteste le caractère récent du mot. L'adjectif ancien est le suivant :

*sobrinus* : de sœur ; utilisé comme subst. *sobrinus, sobrina* ; cf. F. 379, 6 : *sobrinus est, ut ait Gallus Ae-*

*lius, patris mei consobriini filius, et matris meae consobrinae filius. Femina isdem de causis appellat fratrem, et fratrem patruelem, et consobrinum, et propius [con]sobrino et sobrina. Idem gradus in sobrina quoque sunt*. Composé : *cōsobrinus, -na* ; cf. Don. ad Ter. Hec. 459 : *consobrinus noster quasi* (*con*)*sororinus* ; devenu synonyme de « cousin », sans précision, cf. Gaius, Dig. 38, 10, 1, 6 : *consobriini consobrinaeque, i. e. qui quaeue ex duabus sororibus nascuntur... sed fere uolgos omnes istos (sc. patruales, amittinos) communi appellatione consobrinos uocant*. M. L. 8050 et 2165. *sororcula* : diminutif de tendresse, conservé en vieil italien. M. L. 8103.

*sorōriculātus* (*-a uestis*, Plin. 8, 195) ; *sorōricida* (Cic., ā. λ.) ; *sorōricidium* = *ἀδελφοκτονία* (Gloss.).

Le nom lat. *soror* repose tout entier sur la forme du nominatif à vocalisme *ō* qu'indique lit. *sesū* « sœur », en face de génitif singulier *sesēs*, d'accord avec iirl. *siur* ; le timbre *o* était de règle dans les cas forts, à en juger par l'*o* du nominatif pluriel arm. *k'or-k'* « sœurs » et par l'*ā* indo-iranien de l'accusatif singulier skr. *svdsāram* et de la forme iranienne indiquée par pers. *x'āhar*, supposant *x'hār-* (av. *x'anharəm* est dérivé d'après *brātaram*). Une forme à vocalisme zéro aux cas obliques est établie par skr. *svasrē* (datif singulier), etc., arm. *k'er* (génitif datif singulier à côté de *k'oyr*, nominatif accusatif), got. *swistrs* (génitif singulier), d'après quoi a été fait le nominatif-accusatif got. *swistar* ; c'est sur une forme *\*swesr-* que repose lat. *sobrinus* ; cf. *fūnebris*. Le mot indo-européen est de ceux qui appartiennent au groupe de *\*swe/\*se-* ; cf. *socer, sodālis, suēsō* ; sur le caractère de *\*ser-*, v. l'hypothèse présentée sous *uzor*, et *sodālis*. Toutes les formes citées supposent une initiale *\*sw-*, ainsi gall. *chwær* attesté que le *s* de iirl. *siur* repose sur *sw*, ce qu'indique, du reste, en irlandais même, la mutation de *mo fiur* « ma sœur », en face de *siur* ; seuls le balte et le slave ont clairement l'initiale *s-* sans *w* : lit. *sesū* et le dérivé sl. *sestra*. — Le grec, qui a restreint *φράτηρ* au sens de « membre d'un certain groupe social », n'a pas le vieux nom de la « sœur ». Mais il a des formes *σορ* : *θυγάτηρ, ἀνεψιός* ; *σορες* : *προσώκοντες, συγγενείς* (Hes.), qui peuvent être apparentées de loin. au moins en ceci que le premier terme serait *\*(sw)e-*,

*sors, -tis* f. : sort ; ordinairement petite tablette de bois (*aut populus sors aut abiegna*, Plt., Cas. 384), qui servait soit à répondre à des questions posées à des oracles (*sortēs Praenestinae*), soit à procéder à des tirages au sort dans le partage des magistratures, etc. (cf. *urbāna, peregrina sors*). Par suite « décision du sort », « lot », « sort fixé à chacun, destinée » (= *fers*, avec lequel il forme couple, cf. Hor., S. 1, 1, 1), et « rang, sorte » (cf. Sén., Ep. 36, 4 ; 52, 3). Dans la langue du droit, « capital » (par opposition à *fēnus*) et « héritage » (cf. gr. *κλήρος*) : *sors et patrimonium significat*, P. F. 381, 8. De là *cōsors* : qui partage le même sort et, en droit, « qui jouit en commun d'un héritage indivis » (= *σύνκληρος*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8107. Irl. *sort*.

Dérivés et composés : *sortiō, -is* et *sortior, -iris* : 1<sup>o</sup> tirer au sort, recevoir par le sort ; d'où *sortitūus, Sortientēs* = *Κληρούμενοι* ; 2<sup>o</sup> échoir en héritage à (Pl. le J. 1, 3, 4) ; 3<sup>o</sup> distribuer, choisir, obtenir

(époque impériale), M. L. 8109; *sortitiō* (classique), -*tor*, -*tus*, -*ūs* (rare) et *sortitiōnarius*, *sortitiarius*; *sorticula*, conservé dans les langues hispaniques, M. L. 8108; *sorticulōsus* (Gl.); *sortiger*, -*fer* (Lucain); *sortilegus* adj. et *sortilegus*, -*ī* m.: devin; *cōsors* (v. plus haut); *cōsortium*; *cōsortiō*; *exsors* (doublet poétique de *expers*); *subsortior*: tirer au sort en remplacement; *subsortitiō*. Sur \**sortire* « sortir », v. M. L. 8110; B. W. s. u.

La question de savoir s'il convient de rattacher *sors* à *serō seriēs* ne peut être résolue que par un examen de la technique des *sortēs*. Il fallait sans doute ranger les *sortēs*, les *serere*, pour en tirer une : *unamque excidisse*, T.-L. 22, 1, 11 (qui rappelle hom. ἐκ δ'ἔθορε κληῖρος κωνέης, Il. 7, 182, ou ἐκ κληῖρος ἄρουσων, Il. 3, 325).

*sörtus*: doublet de *surrectus*, dans Livius Andronicus, qui employait aussi un parfait *suregūt*; cf. Fest. 380, 33; v. *regō*.

*sospes*, -*itis* adj.: sain et sauf. Souvent joint à *saluus*, *superstes*; se dit surtout de quelqu'un qui revient de voyage; cf. les exemples rassemblés par Pedersen, MSL 22, 10 sqq. Terme rare, archaïque et repris par la langue impériale, évité par Cicéron. Les anciens attribuent aussi à *sospes* le sens de « qui assure le salut », « protecteur, protectrice »; cf. P. F. 389, 6 : *sospes*, *saluus*. Ennius (A. 590) *tamen sospitem pro seruatore dicit* (le texte de Festus, malheureusement mutilé, semble moins affirmatif); et il y avait à Rome une *Iūnō Sospita* (pour le féminin, cf. *hospes/hospita*, *antistes/antistia*) qui semble bien être une Junon protectrice (et guerrière?). À côté de *Sospita*, on trouve dans les inscriptions, notamment à Lanuvium, dont ce culte est peut-être originaire, et dans les gloses, cf. Fest. 462, 3, des formes *Seispiēti* (datif), CIL 1<sup>a</sup> 1430, *Seispiā*, *Sispita* dont le rapport avec *Sospita* n'apparaît pas. Il est possible que *sospes* soit une déformation, d'après *hospes*, et par rapprochement du grec σῶζω (cf. Fest. 462, 2) de *seispeis*, mot indigène de sens obscur.

Dérivés : *sospitiō*, -*ās* : sauver (archaïque); *sospitiālis* (Plt. et Macr.); *sospitiās*, *sospitiātor*, -*trix*, tous tardifs et rares.

Un rapprochement précis manque. V. *potis*.

*spæus*, -*I* m.: cordon, ficelle. Mot tardif (Cass. Fel., Orib.), d'origine inconnue, demeure en it. *spago*; cf. M. L. 8113, \**spagum*, et 8112, \**spagulum*.

*spādix*, -*icis* adj.: bai-brun (dē equō), Vg., G. 3, 82. Du gr. σπάδιξ, nom d'une branche de palmier qui portait des fruits d'un rouge brun; cf. Gell. 2, 26, 9 sqq.; 3, 9, 9.

Dérivé : *spādaster* « teinturier en brun » (Firm.).

*spādō*, -*ōnis* m.: eunuque, castrat; cheval hongre. Emprunt au gr. σπάδων (latin impérial).

Dérivés : *spadōnius*, -*ninus*; *spadōnātus*, -*ūs* m. (Tert.); *spadōnō* « ἐκφυγέω » (Ital.). De \**spādō*, -*ās* : britt. *yspaddu* « châtner ».

*spairita* : v. *sphaera*.

*spanna*, -*ae* f.: « empan, palme » (Ps. Matth., Euang. 37, 1). Emprunt au germ. *ſpva*, *spanna*.

*spānus*, -*a*, -*um* : adjectif synonyme de *pullus* « bai-

brun ». Tardif (Mul. Chir., Non.). Contrépel de *hispānus*. Cf. *scara*, *scias*.

*spargō*, -*is*, *sparsī*, *sparsum*, -*ere* : répandre (s. s. mina); parsemer (s. *humum foliis*); joncher. S'emploie au propre et au figuré, au physique et au moral. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 8120; et 8122, *spartum*; cf. *farinam conspartam*, Mul. Chir. 735.

Dérivés : *spargō*, -*inis* (Ven. Fort., d'après *aspergō*); *sparsilis* (Tert.); *sparsim* (Apul., A. G., Lact.); *sparsiō* (époque impériale) « pluie d'eaux parfumées », *spargūra* (Orib.).

Nombreux composés dans lesquels le préverbe ne fait que préciser le sens du simple : *a(d)spergō*, d'où *a(d)spergō*, -*inis*; *a(d)spersiō*; *a(d)spergus*, cf. M. L. 710; *circum*, *cōn*-, *di*-, *ex*-, *in*-, *inter*-, *per*-, *prae*-, *prō*-, *re*-, *super*-*spergō*.

On rapproche ordinairement le germanique : type angl. *sprinkle* « arroser, saupoudrer, pleuvoir », *spark* « étincelle », etc., et lit. *sproga* « étincelle »; v. iri. *arg* « goutte ». D'autre part, le vocalisme *a*, de type « populaire », n'exclut pas un rapprochement avec une racine normale à *e/o* (v. *scandō*). Le perfectum secondaire en -*si* permet de croire qu'ici -*ge/o* est un suffixe du présent. Dès lors, on peut rapprocher gr. σπείρω « je sème », cf. (avec le *ph* « populaire ») arm. *sp'rem* « je disperse », (s' *pirik* « dispersion *p* », *parat* « dispersé », v. h. a. *spriu* « balle de blé », et des formes diverses à élargissements variés; v. Walde, *Vergl. Wört.*, II, p. 670 sqq., sous 2 *sp(h)er* ; on ne saurait, d'ailleurs, préciser en quelle mesure 1 *sp(h)er* « frapper (du pied) », etc., est apparenté à 2 *sp(h)er* « disperser », et Walde, qui pose un \**sp(h)er*-, très vague, n'arrive pas à distinguer deux groupes, II, p. 672 sqq.

*spartum*, -*I* n.: sparte, sorte de jonc; corde de sparte, Emprunt ancien (Caton) au gr. σπάτρον.

Dérivés : *sparteus*; *spartiāris*, d'où *spartiāria*, -*ōrum* « lieux plantés de sparte »; *sparteolus* : pompier (muni de cordes de sparte) (Tert.); *spartilagō* (Chiron.) = *spartum*. M. L. 8122.

*sparus*, -*I* m. (*sparum* n.): 1° épieu, arme de jet à fer recourbé et à pointe aiguë (cf. Rich, s. u.), spéciale surtout aux paysans (*agrestis sparus*, Vg., Ae. 11, 682; *tēlum rüsticum*); 2° poisson de mer; d'où *sparulus* : brème. M. L. 8123, 8124. Celtique : bret. *sparl* : barre, garrot.

On rapproche du premier sens v. h. a. *sper* « épieu », qui a tout à fait le sens de *sparus*, et aussi v. h. a. *sparro* « chevron » (avec gémination expressive?). Mais *sparus* « poisson » provient du gr. σπάρος.

*spasmus*, -*I* m.: emprunt au gr. σπασμός « crampe », avec des formes populaires *pasmus* (Marc. Emp.; v. B. W. *pāmer*), *palmus* (Orib. lat.), *spasmus* (Mul. Chir.), peut-être par contamination avec *palmus*, de πάλμος « convulsion », M. L. 8127. V. Niedermann, dans *Vox Romanica*, 1940, p. 183, et Corominas, *Ibid.*, 1954, p. 375.

*spatha* (tardif *spata*, *spada*), -*ae* f.: battoir, spatule; épée large et longue, cf. Rich, s. u.; et M. L. 8128. Germanique : v. angl. *spadu*, etc. Emprunt au gr. σπάθη, d'où *spatula* (*spadola*) : épaule (d'animal), déjà dans

Mél. Chatelain, 181 sqq. Sur *auspicium* Tertullien a bâti *inspicium*.

Dérivés : *speciēs* (v. plus bas); *speciō*, rare et technique, uniquement employé dans la langue augurale, cf. Varron cité plus haut; les composés *inspeciō*, *circumspeciō* sont usuels. De même, le substantif verbal \**specus* n'est pas attesté en dehors d'un exemple de Pacuvius cité par Festus 444, 29, mais *aspectus*, *cōnspectus*, *dēspectus*, etc., sont fréquents; *spectrum*, terme créé, semble-t-il, par l'épicurien Catus pour traduire εἶδωλον; cf. Cic., *Fam.* 15, 16, 1.

*specimen*: indice, marque; exemple, modèle; image, M. L. 8131 a, \**specimentum*.

*specula*: observatoire; par suite « hauteur, éminence » (= gr. σκωτά); de là *specular*, -*aris*: guetter, épier, M. L. 8132, et ses dérivés *speculātor*, emprunté en got. *spaiulātūr* « Späher », -*trix*, -*tōrius*, -*tiō*, -*tius* (tardif, Boèce, Cassiodore, trad. de θεωρητικός), -*bilis* (Stace), -*bundus* (époque impériale); *praespecular*, -*aris* (tardif).

*speculum*: miroir (traduisant gr. κάτοπτρον), M. L. 8133, *speculum* et \**speculum*; *specularis*: de miroir, et « transparent », s. *lapis* « talc »; *specularius*, -*ium*, M. L. 8132 a; *specularius*: miroirier; *speculātus*: orné de miroirs; *specillum*: sonde (terme de chirurgie); *specillātus*: orné de petits miroirs (Vop. Prob.).

A *speciō* correspondent aussi certains adjectifs attestés dans les composés : ainsi -*spicius* dans *cōnspicius*, *perspicuus*, *prōspicius*; -*spiciāx* dans *perspiciāx*, *suspiciāx*, d'où *perspicuātis*, *perspicaciā*, *perspicaciās*.

*Speciō* a fourni un grand nombre de composés à préverbes qui suppléent au manque de pareils composés avec *uideō*. Dans la plupart d'entre eux, le préverbe ne fait que préciser le sens du simple. Dans certains, au sens de « apercevoir » par les yeux s'est jointe une nuance de sens moral; ainsi dans *dēspeciō* « regarder de haut en bas », par suite « dédaigner, mépriser », d'où *dēspectus* « dépit », M. L. 2601 et 2598, britt. *despez*; *praespeciō*, doublet très rare et tardif du suivant; *prōspeciō* « regarder en avant » et « prévoir »; *circumspeciō* « regarder de tous côtés » et « être circonspect »; *respeciō* « se retourner pour regarder » et « avoir égard à »; *respectus*, -*ūs* m.: « égard, respect », M. L. 7245, et *respectiō* (St Aug., Orig.); *suspiciō* « lever la tête pour regarder », d'où « admirer », et aussi « regarder en dessous, soupçonner »; *suspectus*, M. L. 8485; B. W. *souppon*; *dispeciō* « discerner »; *dispectus*; *inspeciō* « regarder dans » et « examiner, étudier », etc. Dans *aspiciō* « apercevoir » et dans *cōnspiciō*, d'où *cōnspectus* « regard, aspect », M. L. 2169, surtout dans ce dernier, le préfixe sert essentiellement à marquer l'aspect déterminé; cet aspect existe aussi dans les formes où le préverbe a un sens concret. †

A -*spiciō* correspondent : 1° une formation en -*ā*, -*spicor*, existant seulement dans les composés familiers qui, du reste, malgré la différence de formation, s'emploient exactement avec la même valeur d'aspect que les composés de -*speciō* (cf. Plt., Mo. 835-838, l'échange indifférent de *cōnspiciō* et *cōnspicor*): *cōnspicor*, -*aris*; *dēspicor* (participe *dēspicātus* dans Plt.); *suspicor*, -*aris*, M. L. 8487, auquel il est tentant de rattacher *suspiciō*, -*ōnis* « soupçon »; v. ce mot. Les formes romanes re-

Varron, s. *porcina* (Apicius); spatule; petite branche de palmier, M. L. 8130; iri. *spaid* (?), *spadag*; *spathula*; *semispatium gladium... a media spatiae longitudine appellatum*, Isid., Or. 18, 6, 3; déformé en *sinespatium*. L'ancienne orthographe est conservée dans *spatula*, tandis que *th* a été introduit dans *spatha*, où l'emprunt était évident.

*Spatula* semble sans rapport avec σπατάλη, dont le sens est éloigné.

*spatium*, -*I* n.: espace libre, étendue, distance; intervalle. S'emploie aussi en parlant du temps. En particulier « espace réservé pour la promenade », « promenade » (concret); « piste, stade » pour les courses; *spatium decurrere*. Usité de tout temps. M. L. 8129. Celtique : iri. *spaid*, britt. *yspaid*.

Dérivés : *spatiōr*, -*aris*: se promener; *spatiātor* (Caton); *spatiātō* (Gl.), -*tim* (Serv.); *spatiolum* (époque impériale); *spatiōsus* (non classique; époque impériale); *spatiōsitas* (Sid.); *spatiālis* (Not. Tir.); *spatiābilis* (Paul. Nol.); *exspatiōr*: dévier, se répandre au loin (poétique, époque impériale); *interspatium* (Tert.), d'après *interuallum*.

V. *patēō*? On peut imaginer qu'il y aurait eu un *spat* à côté de *pat*-, comme le lituanien a *spiečiū* « j'étends » à côté de *platiū* « large ». Mommsen a supposé un emprunt au gr. dor. σπάδιον pour σπάδιον; le sens technique de « piste, stade » serait le plus ancien? Le *t* supposerait un intermédiaire étrusque. Hypothèse peu vraisemblable.

*spatula*: v. *spatha*.

\**speciō*, -*is*, *spexī*, *spectrum*, *specere* (et *spiciō* reformé d'après les composés, qui sont aussi usités que le simple est rare) : « apercevoir » et « regarder ». Se trouve seulement chez les auteurs archaïques, dans des conditions particulières qui donnent un sentiment d'artifice; ainsi chez Plaute, Cas. 516 : *nunc specimen specitur, nunc certamen cernitur*; et Mi. 694 : *quae supercilio spiciit* (spiciit dans les manuscrits : la forme en *spiciō* des composés était seule usuelle, et *spiciit* a été tiré des composés). Remplacé à l'époque classique par des composés; cf. Varr., L. 6, 82 : « spectare » dictum ab *specio* antiquo, quo etiam Ennius (A. 421) usus : « *g*uos Epulo posquam spexit » et quod in *auspicibus distributum est qui habent « specionem », qui non habeant, et quod in auguris etiam nunc augures dicunt « auem specere »*. *Consuetudo communis quae cum praeurbis coniuncta fuerunt etiam nunc seruat, ut « aspicio, conspicio, respicio, suspicio, dispicio, despicio », sic alia; in quo etiam « expectio » quod spectare uolo. Hinc « specula »; hinc « speculum », quod in eo specimus imaginem, « specula » de quo prospicimus, « speculator », quem mittimus ante, ut respiciat quae uolumus, hinc qui (= quō abl.) oculos inuinguimus quibus specimus, « specillum ».*

A *speciō* correspond un mot racine -*spex* usité comme second terme dans des composés conservés par la langue religieuse : *auspez*, cf. *ausis*, d'où *auspicium*, *auspicer*; *haruspez*, *haruspicium*; *extispex*, *extispicium* (*inspez*, *prospex* ne sont attestés qu'à date basse, et peu, et sont sans doute refaits sur les verbes *in*-, *prō*-*spiciō*); *uestispica* (Plt., Tri. 252 dans A., *uestiplica* dans P); sur cette forme, v. Leo, *Mél. Boissier*, 355 sqq., et Grenier,

montent à *suspiciō* ou *suspectiō* (fr. *soupçon*). M. L. 8488; B. W. s. u.

2<sup>o</sup> un fréquentatif *speciō*, -ās, qui est la forme employée sans préverbe : regarder habituellement, être tourné ou orienté vers ; tenir compte de ; avoir les yeux fixés sur, observer, considérer (sens physique et moral) ; d'où *speciātus* « observé, reconnu », souvent dans un sens laudatif (cf. θεωρός) ; *speciātior*, *speciātissimus*. Celtique : gall. *yspeithio*, *yspauh*. — *Speciō* a fourni de nombreux dérivés et composés : *speciābilis* ; *speciābilitās*, titre d'honneur sous l'Empire ; *speciāculum* « gradin », « spectacle » (classique) ; *speciāmen* n. (archaïque et postclassique) ; *speciātio* (rare, mais classique), -tor, -trix, -itius (rare, technique), ad-, circum-, dē- (M. L. 2597), ex- (M. L. 3039), in-, intrō-, per-, prō-, re-, suspectiō (M. L. 8484), qui doublent les composés de *speciō* ; ce sont les formes qui sont mises en rapport régulier avec *spiciō* et qui tendent à remplacer *conspicor*, *dēspicor* ; mais *dēspiciātus* a subsisté, et c'est *spicor* qui est la forme de Cicéron, et non *suspectiō*. *Espectāre* « regarder de loin » s'est spécialisé dans le sens de « attendre », où il a supplanté *opperior* ; de là *espectātiō* « attente », *espectābilis*, -e, *inexpectātus*.

*speciēs*, -ei f. : 1<sup>o</sup> vue (synonyme de *uīsus* ou de *aspectus*, rare dans ce sens) ; 2<sup>o</sup> aspect, apparence (sens usuel ; traduit gr. εἶδωλον (cf. *spectrum*) ; s'oppose à *rēs* « la réalité », par suite « faux-semblant, prétexte » ; avec un sens laudatif, « belle apparence, beauté », d'où *speciōsus* (cf. *formōsus*), *speciōsē*, *speciātus* (Tert.). Dans la langue philosophique a servi à traduire gr. εἶδος, comme *genus*, γένος ; de là « espèce », subdivision du genre, d'où à l'époque impériale *speciālis* (= εἰδικός), opposé à *generālīs*, cf. Quint. 5, 10, 43, et *speciālitās* (et *speciētās* « qualité spéciale »), *speciālior*, et *speciōsifus* (Boëce), etc. De ce sens dérivent les sens qu'on trouve à basse époque dans des langues techniques, par exemple, en droit, « cas spécial » ; dans la langue du commerce, « marchandises » (classées par espèces ou par sortes), en particulier « épices, drogues », sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8134 ; B. W. s. u., et en germanique : v. angl. *spice* (de *specia*). Irl. *speig*. V. Wölflin, ALLG XI, Stzb. Munich, 1900.

La notion de « voir » est l'une de celles où il existe des procédés supplétifs : en sanskrit, un présent *pācyāmi* se trouve en regard de l'aoriste *ādarṅam*, du parfait *dādāra* ; le grec a ὄρω, ὄρωμαι et εἶδον ; l'arménien *tesī* « j'ai vu », présent *tesanem* « je vois », ne peut s'expliquer que par une contamination de *derk'* et de *spek'*. En albanais, *paše* sert d'aoriste à *shō* « je vois ». Au premier abord, le latin a un système complet pour *uideō*, *uidī*. Mais le participe *uīsus* est visiblement secondaire, avec son *i* pris à *uidī*. D'autre part, *uideō* n'est proprement pas accompagné de préverbes : *praeuideō*, *prōuideō*, *in-uideō* ont des valeurs sémantiques spécialisées. En face de *uideō*, les formes à préverbes au sens de « voir » sont *aspiciō*, *inspiciō*, *perspiciō*, *prospiciō*, *dēspiciō*, *respiciō*, de même que le slave a, avec préverbe, -*trīti* en face de *vidīti* « voir », dont les quelques formes à préverbes ont des valeurs spéciales. Le sens fondamental de « prendre connaissance » ou « avoir connaissance », qui est celui de la racine \**weid-* de lat. *uidēre*, v. sl. *vidīti*, se prêterait mal à la valeur « déterminée » qui est celle des

formes à préverbe ; le sens de « regarder » reste sensible dans *aspiciere*, etc. L'ancien adjectif en -*to-* est -*spectus* (existant avec préverbes). Inversement, le simple *speciō* existe à peine. Il n'est pas rare que le présent du verbe « voir » soit exprimé par un verbe signifiant « observer » ; c'est ce qui arrive dans le correspondant sanskrit de *speciō*, à savoir skr. *pācyati* « il voit », et dans gr. ὄρω.

Le présent attesté par *aspiciō*, *inspiciō*, etc., a un pendant dans skr. *pācyati*, av. *spasyēti* « il regarde, il voit ». Mais le type de présents en \*-*ye-* est secondaire ; et le caractère de l'emploi de *speciō* n'est pas le même que celui de skr. *pācyāmi*. La racine ne fournissait pas d'aoriste aoriste : lat. -*spezi* appartient au type de formation relativement non ancien du perfectum en -*si*. Le présent avestique à redoublement, peu attesté, n'offre pas de caractères d'antiquité. En védique, il n'y a proprement pas d'aoriste de cette racine : *dādarācam* est la forme usuelle de l'aoriste ; et le parfait *paspaṣe* est rare, sans correspondant avestique. Les autres langues n'ont pas de forme verbale de la racine \**spek'*. En indo-iranien, comme en latin, le présent du type en \*-*ye-/i-* a l'air dérivé de formes nominales.

Mais, d'une langue à l'autre, les formes nominales ne concordent pas. L'indo-iranien a un thème radical pour désigner un agent, ce qui n'est pas usuel à côté d'une forme verbale : véd. *spāt*, acc. *spācam* et av. *spāš*, acc. *spasəm*, au sens de « observateur ». D'ordinaire, il s'agit d'un observateur divin : RV, X 35 8, *spāt idē eti sūr(i)yaš* « le soleil monte en observateur » ; *Miθra* joue ce rôle dans l'Avesta. En latin, dans *auspex*, *haruspex*, *extispex*, -*spez* ne figure qu'au second terme de composés (à sens religieux), ce qui est normal. — Mais lat. *speciēs* est, comme *aciēs*, *prōgeniēs*, etc., l'un de ces substantifs en -*iē* qui remplacent d'anciens noms radicaux ; il n'a pas de correspondant hors du latin. Il n'y a donc pas concordance de sens et d'emploi entre les noms radicaux latins et indo-iraniens. — L'ombrien a un nom d'agent *f. Spetur* « Spectōri » pour désigner un certain personnage divin, T. E. II a 5.

Le germanique n'a que des formes nominales. V. h. a. *speha* « observation attentive », d'où *spehōn* « observer », a servi notamment pour l'observation militaire. Cet emploi est ancien ; cf. lat. *specula*, d'où *speculator* et *speculātor*, qui sont des termes militaires ; l'emprunt roman au germanique, v. f. *espīe*, it. *spia*, *spione* (d'où fr. *espion*) et it. *spīare*, fr. *épier*, se rattache à ce type d'emploi. — C'est plutôt au sens religieux que fait penser v. isl. *spá* « prophétie ». — Il y a un dérivé v. h. a. *spāhi* « sage, avisé ».

Un sens à noter, qu'on ne retrouve pas en latin, est celui qui apparaît en pehlvi (de Turfan), '*ispās* « considération », d'où « service » ; ce mot pehlvi du Nord a été emprunté par l'arménien, d'où *spas* « service », *spasem* « je sers ».

Hors de ces groupes, la racine \**spek'* n'est pas clairement attestée. Mais la ressemblance du sens et des formes rend difficile d'écarter l'idée que le groupe de gr. *σπεκτομαι* (de \**σπερυομαι*) « j'observe » résulterait d'une métathèse de \**spek'* en \**skēp-* (sous l'influence de *κοτώ*, *θουσκός*, etc.?) ; cf. *stercus*. Le présent *σπεκτομαι* a les mêmes caractères que lat. *speciō* et skr. *pācyati*. On a aussi *σποτή* « observatoire », *σποτάζω* « je guette,

j'épie », etc. L'itératif *σποτέω* s'est largement développée, comme *speciō* en latin.

*spettille* (*spetille*), -is n. : *spetille uocatur infra umbilicum suis quod est carnis, proprii cuiusdam habitus, exos, qua etiam antiqui per se utebantur. Plautus enumerandis* (suillus obsonis in Carbonaria sic meminit (49) : « Ego pernam, sumen, sueres, spettille, † galium †, glandia », F. 444, 32.

Si *spettille* est la graphie correcte, pourrait dériver de *speciō* ; désignerait une partie spécialement examinée par les haruspices ? Cf. karne speturie « carni spetioriae », T. E. II a 1. †

*spectrum* : v. *speciō*.

*specus*, -ūs m. (et aussi féminin chez les archaïques et les archaïsants ; *specus* n. dans Vg., Ae. 7, 568, et Sil. 13, 425, de *specus*, -oris ; on trouve aussi *specum*, -i n. dans Caton et Accius) : grotte, caverne ; puis toute espèce de cavité, gouffre, en particulier le canal couvert d'un aqueduc ; v. Rich. s. u. Pas de dérivé ; non roman.

Cf. v. sl. *pešit*, *peštera* « caverne » ? V. A. Meillet, *Études sur l'étym. du v. sl.*, p. 166 sqq. Mais généralement rattaché à *speciō*. V. *scopulus*.

*spelaeum* : v. *spelunca*.

*spēla*, -ae f. : sorte de blé, épéautre, originaire de Pannonie d'après S<sup>t</sup> Jérôme. Rare ; tardif, premier exemple dans l'édit de Dioclétien. Sans doute emprunté au germanique, passé dans les langues romanes, M. L. 8139, et de nouveau emprunté par le v. h. a. *spēlza*, v. angl. *spēlt* ?

Un e devant l suivi de consonne va contre le traitement normal de e en latin.

*spelunca*, -ae f. : caverne. Attesté depuis Cicéron ; usité de tout temps. Emprunt à l'accusatif du gr. σπήλυξ, comme *spelaeum* est emprunté à σπήλαιον, demeuré dans quelques dialectes romans sous la forme \**spēlica*, M. L. 8140. La sourde c de *spelunca* en face de gr. σπήλυγα suppose peut-être, comme le suggère M. Niedermann, un intermédiaire étrusque ; cf. *spōta*.

Dérivé : *speluncōsus* (Cael. Aur.). Sans doute terme de marine à l'origine.

*spērnō*, -is, *spēruī*, *spērtum*, *spērnere* : sens premier « écarter » (joint à *sēgregāre* par Plt., Cap. 517, *nunc spes opes auxiliāque a me segregant spērnuntque se* ; cf. Mi. 1232 et Ennius, Sc. 189 V) ; d'où « repousser avec mépris, dédaigner, mépriser » ; sens usuel et classique. Non roman.

Dérivés et composés : *spērnāx* (Sil., Sid.) ; *spērtiō* (Ambr.) ; *spērtor* (rare, premier exemple dans Ov.) ; *spērtus*, -ūs m. (Apul., Sid.) ; *spērtibilis*, -lītās (tardifs) ; *dēspērnō* (Col.).

A *spērnō*, -is correspond un intensif-duratif en -*ā*, dans *aspepnor*, -āris « repousser avec mépris », d'où *aspepnātiō*, -tor, -ābilis ; -āmentum (langue de l'Église). Le simple *spērnor*, dans Fronton, semble tiré de *aspepnor*. Non roman.

Pour la forme, *spērnō* est fait comme *sternō* (v. ce mot). La racine est celle qui indique la notion de « pousser, heurter du pied, fouler aux pieds » et qui apparaît

avec \**p* ou avec la forme expressive \**ph* : skr. *sphurditi* « il pousse du pied, il marche sur, il bondit », hitt. *išpar-* « fouler, écraser », lit. *spiriū*, *spirti* « heurter du pied, fouler », russe *pru*, *perēt'* « presser », gr. *σπαζω* « je me débats », gr. *σπυρόν* « cheville du pied, talon », iri. *seir* « talon » (duel di *pherid*), gall. *ffer* « cheville (du pied) ». Il y a eu des formes de type dissyllabique, comme le montrent l'intonation du lit. *spirti* et le présent skr. *spērnati* « il gagne, il sauve » (avec un sens fortement évolué). Ceci fait comprendre v. h. a. *spōrnōn* « frapper du talon », à côté de v. h. a. *spurnan* « heurter du pied ». Dès lors, il est probable que le type de *spērnō*, *spērnis* et celui de *spērnor*, *spērnāris* sont des différenciations d'un seul type de présent en \**nā-/na-* (3<sup>e</sup> plur. \*-*nonti*). La valeur durative aura été attribuée à *spērnor*, -āris d'après le type *oc-cupāre*, etc. Toutefois, il y a une difficulté : *spērtus* (qui a entraîné *spērtū*) indiquerait une racine dissyllabique à -*ē* final, donc d'un type qui ne comporterait pas de présent en \*-*nā-*. Mais le grec a *σπαράττω*, avec *σπαρα-* ; l'*ē* de *spērtus* n'est sans doute pas plus ancien que celui de *-crētus* (*crēui*). Du reste, on peut penser pour *spērnāri* au modèle de *-sternāre* en face de *sternere*.

*spēs*, *spei* f. (pl. *spērēs* dans Ennius, A. 128, et les archaïques ; acc. sg. *spērem* dans Nonius, v. *prosper*) : espérance, attente d'un heureux événement, cf. Cic., Tu. 4, 37, 80, qui l'oppose à *metus*. Personnifiée et divinisée. Non conservé dans les langues romanes, qui ont recouru à des formes plus pleines dérivées de *spērāre*.

Dérivés et composés : *spēcula*, diminutif familier, cf. *recūla*, de *rēs* ; *spērō*, -ās : espérer, M. L. 8141 ; *spērātus*, -a « fiancé, cécé » ; *spērātor* (S<sup>t</sup> Aug.) ; *Spērātio*, -tiānus ; *spērābilis* ; *dēspērō* : perdre espoir, désespérer, M. L. 2599 ; *dēspērātio* ; *inspērāns*, *inspērātus*, cf. gr. ἀνεπιςτος ἀπροσδοχτος ; *espēs* adj. (attesté seulement au nominatif, poétique) ; *praespepō* (Tert.).

Si le singulier *spērem* et le pluriel *spērēs* sont bien les formes anciennes, il en résulte que *spēs* était à l'origine un mot racine du type *mās*, *mōris*. La flexion *spēs*, *spem* se serait substituée à *spēs*, *spērem* sous l'influence de *rēs*, *rem*, avec lequel *spēs* formait un couple antithétique (cf. *fel/mel*, etc.). Mais on peut aussi penser qu'il y a eu un thème radical \**spē-* et une forme élargie \**spēs*, côte à côte comme dans *uīs*, *uirēs* ; le védique offre des flottements entre *medh* et *medhās*, *usd* et *usds*, par exemple. Quoi qu'il en soit, lat. *spē-* est un thème racine ; la racine fournit des formes verbales au slave : *spēti* « aboutir, réussir » ; au baltique : lit. *spēti* « arriver à, suffire à » ; au germanique : v. angl. *spōwan* « réussir ». — Pour *prosper*, v. ce mot.

*sphaera* (*sp(h)ē*- dans Prud.), -ae f. : emprunt au gr. σφαῖρα, déjà dans Caton au sens de « boule, boulette » (cf. le sens de « balle du jeu de paume » dans Cael. Aur.), avec un dérivé *spairita* (= \*σφαίριτης) ; usité surtout dans la langue philosophique au sens de « sphère » céleste (depuis Cic.). De là *sphaerula* (S<sup>t</sup> Aug.), *spherālis* (Macr.) ; les autres dérivés sont des transcriptions du grec. Demeuré surtout dans les dialectes italiens sous la forme *spera*, *sperula*, M. L. 8143-8144 ; cf. iri. récent *spéir* « ciel, firmament ».

**spica**, -ae f. (doublet ancien *spicus m.*, d'après F. 446, 14; on trouve aussi un neutre *spicum* et une forme campagnarde avec *e* (issu de *ei*?): *speca*, cf. Varr., R. R. 1, 48, 2, *rustici, ut acceperunt antiquitus, uocant specam*. La variation de genre est issue sans doute d'une flexion *spicus*, pl. *spica*: 1° épi; proprement « pointe »; cf. *spiculum*. S'applique ensuite à des objets de forme semblable à l'épi: gousse; carreau ou brique oblongue, *spica testacea*, servant à faire des parquets imitant l'arrangement des grains de blé dans l'épi (v. Rich., s. u.); 2° l'Épi, étoile dans la constellation de la Vierge. Ancien (Cat.), usuel. Panroman. Les formes romanes remontent à *spica* et *spicum*, M. L. 8145 et 8148. Germanique: b. all. *spijk*, -er « Speiche, -cher », v. h. a. *spihhari* de *\*spicarium*; *speihta* de *spicula*.

Dérivés et composés: *spicō*, -ās (presque uniquement usité au passif, *spicor*, qui est sans doute lui-même bâti sur *spicātus*: muni d'épis), M. L. 8146; *spiceus* (Vg., latin impérial); *\*spicarium*: grenier à blé, M. L. 8146 a; *spicifer* (Manil.); *spicilegium* (Varr., R. R. 1, 53; L. L. 7, 109, sans doute terme technique de la langue rustique, cf. *florilegium*); *spiculum*: fer barbelé d'une flèche ou d'une lance; pointe d'un dard; puis « javelot, épieu », cf. Rich., s. u., M. L. 8147 (mais le fr. *épieu* provient du germanique), et *spiculus*, -a, -um (Tert.); *spiculō*, -ās: rendre pointu; *spicula*: petit épi, muscade; *spicōsus* (Isid., Or. 17, 19, 3); *spicella* (Gl.).

On rapproche lat. *spina*. Hors du latin, rien de net.

**\*spida**: *horrida* (Gloss.). Contrépel de *hispida*, noté *ispida*, d'après *spiritus*, noté *ispiritus*, etc.; cf. *scias*.

**spina**, -ae f.: épine (arbrisseau épineux, églantine); d'où « pointe, piquant, arête »; « épine dorsale », de là « barrière du cirque », qui formait en quelque sorte l'épine dorsale de l'arène, cf. Rich., s. u.; sens figuré « difficulté épineuse » (= ἀκανθὰ, comme *spinōsus* « épineux » = ἀκανθώδης). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8150; B. W. s. u. Celtique: irl. *spin*, gall. *yspin*. *spīnus*, -i f. (et m.); *spīnus*, -ūs f., Varr.): épine noire, prunier sauvage. M. L. 8155.

Dérivés et composés: *spinālis* (Macr., s. *medulla*), M. L. 8151; *spīneus* (époque impériale, rare); *spīnōsus* (usuel, propre et figuré), M. L. 8153; *spīnōsiūs*, *spīnōsulūs*, tous deux tardifs; *spīnifer*, -ger (rares, poétiques); *spinula* (Arn., Apul.), M. L. 8154, et v. h. a. *spinula*, *spenala*; *spiniola*: rose épineuse (Plin.); *spīniscō*, M. L. 8152; *spīniscō*, -is (Mart. Cap.). Cf. peut-être aussi *Spinō*, -ōnis m., nom d'un fleuve voisin de Rome.

On rapproche lat. *spica*; et omb. *spina*, *spinia* « columna »? Sens douteux.

**spinea**, -ae f.: sorte de vigne, aussi nommée *spionia* (Col., Plin.). De *spionia* dérive *spionicus* (Col.).

**spinter** (*spinther*), -eris n.: *armillae genus quo mulieres utebantur brachio summo sinistro*, P. F. 449, 3. Archaïque. Sans doute, emprunt au gr. σφιγγή, cf. Rich., s. u. L'absence d'aspirée, la réduction du groupe de trois consonnes, le changement de genre attestent le caractère oral et populaire de l'emprunt, qui a sans doute passé par un intermédiaire étrusque. De σφιγγ-

τήρ dérive aussi *spintria* « pédéraste » (Pétr., Tac., Suét.).

**spinturnix**, -icis f.: *est auis genus turpis figurae... ea Graece dicitur, ut ait Santra, σπινθαρίξ*, F. 446, 7. Plaute a aussi *spinturnicium*, Mi. 989. Rare, archaïque. Emprunt au gr. σπινθαρίξ, déformé sous l'influence de *coturnix*.

**spionia**: v. *spinea*.

**spira**, -ae f.: *dicitur et basis columnae unius tori aut duorum, et genus operis pistorii, et funis nauticus in orbem conuolutus, ab eadem omnes similitudine*. Ennius (A. 510) *uero hominum multitudinem spiram uocauit*, P. F. 445, 1; v. Rich., s. u. Emprunt au gr. σπείρα; de là *spirillum*: *barba caprae appellatur*, P. F. 447, 2 (altéré en *sterillum* dans les Gl.); *spirula* « tore »; petit gâteau de cette forme.

**spirō**, -ās, -āul, -ātum, -āre: souffler (transitif et absolu; cf. Plin. 8, 138, *obiturius qua spiraturus est uentus cauernis*; et Lucr. 2, 705, *flammam spirantes ore Chimaerae*), exhaler un souffle ou une odeur; respirer (en parlant de l'homme). De ce sens initial dérivent des sens figurés: « être en vie », « être inspiré »; « respirer » (cf. *mollem spirare quietem*, Prop. 1, 3, 7), etc. Ancien (Enn.), usuel. Non roman.

Dérivés et composés: *spirābilis* (attesté à partir de Cicéron, rare); *spirāculum*: soupirail, M. L. 8156, B. W. s. u., irl. *spiracul*; *spirāmen*; *spirāmentum*; *spirātiō*, *spirātus* (rares et tardifs); *spiritus*, -ūs m. (qui est à *spirō* comme *hālitus* à *hālō*): souffle; air; respiration; aspiration (d'où « esprit » en grammaire, trad. du gr. πνεύμα); exhalation. Comme le gr. πνεύμα, et sans doute d'après lui, « souffle divin, esprit divin », « inspiration », d'où « esprit, âme » (v. *animus*, -ma); et, dans la langue de l'Église, « l'Esprit », sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8158; et en celtique: irl. *speirad*, *spirut*, *spiritalde*; britt. *yspryd*. De là, dans la latinité impériale, *spirītālis*, *spirītūālis*, -e adj. = πνευματικός; et ses dérivés (v. B. W. sous *spirītūel*, *spirītueus*); *spirīō*, -ās (Ital.); *spirīruifer* (Ignat.), etc. M. L. 8157 b, *spirīruculus*.

Composés: *adspirō*: souffler vers, d'où « souffler favorablement (propre et figuré), favoriser » et « aspirer à »; en grammaire, « aspirer » = προσπνέω; *adspirātiō* = πρόσπνευσις et δασύτης; et, très tardifs, *adspirāmen*, *adspirātūus*, *adspirātus*; *cōspirō* = συμπνέω, usité uniquement au sens moral de « conspirer ». Attesté depuis Lucrèce et Cicéron. *Cōspirātiō* = συμπνέω (-πνοια, -πνευσίς); *ex-* (terme noble et poétique), *in-*, *inter-*, *prō-*, *re-*. *Isus-pirō*, dans lesquels le suffixe ne fait que préciser l'idée verbale. *Respirō* et *suspirō* sont les plus usités et ont fourni un assez grand nombre de dérivés (cf. *suspirāmentum*, Mulom. Chir.); *inspirāre*, *suspirāre*, *suspirium* sont demeurés dans les langues romanes, M. L. 4469 a, 8489, 8489 a.

Aucun correspondant exact hors du latin. Mais on retrouve ici les éléments qui figurent dans des onomatopées relatives au souffle; cf. gr. φύσα « soufflet », lit. *pūntū*, *pūsti* « souffler », etc.; la phonétique intérieure est i et non u; et il y a un s- initial; c'est donc un autre type expressif que le type \*p(h)u-. Le groupe germa-

nique de v. isl. *fisa* « pédère » est semblable, mais sans doute indépendant.

**spissus**, -a, -um: épais. De là « qui coule lentement » et, en parlant du temps, « qui vient lentement, tardif »; par suite, « pénible »; cf. *spissē* et *spissigradus* dans Plaute. Par contre, à l'époque impériale, *spissus* s'emploie au sens de « dru, serré », *spississima basia* (Pétr. 31, 1), *spissus pulvisus* (Vég., Mul. 2, 129, 1), sens qui est à la base de l'it. *spesso*. M. L. 8160, *spissus*.

Dérivés et composés: *spissō*, -ās (époque impériale); *spissescō* (Lucr.); *spissim*; *spissiuās*; *spissitudō*, M. L. 8159 a; *spissatiō*; *spissamentum*: bouchon, tampon; *\*spissia*, M. L. 8159; B. W. *épais*.

Adjectif en -to qui s'expliquerait en partant d'une racine attestée par gr. σπιδόν πικρόν, σπυχεός, πειπηρός (Hes.), ἀσπίδης « étendu » et lette *spieku*, *spiedu*, *spiest* « presser » (itér. *spaidit*).

**spīn**, -is m.: rate. Emprunt au gr. σπλήν; *spīnium*: mouche, emplâtre = σπλήνιον; d'où *spīniātus*: couvert de mouches ou d'emplâtres. Non attesté avant l'époque impériale. M. L. 8164.

**splendēō**, -ēs, -dūl (seulement dans St Aug.), -ērō: briller, sens physique et moral. Ancien (Enn.), classique. M. L. 8164 a. Celtique: britt. *ysplann*, gall. *ysplennyd*. — Terme surtout poétique et noble; il en est de même des dérivés et composés: *splendor* (dont les représentants romans sont de la langue savante, M. L. 8165); *splendidus* (d'où *splendidō*, -ās, Apul.); *splendescō*, -is; *resplendēō* (= *reluceō*); représentants savants dans les langues romanes, cf. M. L. 7246); *exsplendescō*. A basse époque se rencontrent aussi *splendētia* (St Jér.); *splendiciō*, -ās (Apul.); *splendificō* (Ital., Mart. Cap.); *splendūeniēs* (Aug.); *splendōrifēr* (Tert.), tous de style « noble ».

Noms propres: *Splendō*, -dōnius.

Lit. *splēndīu* « je brille » est mal établi. Et *spīndīu*, *spīndēi* « briller », lette *spuōdrs* (de *\*spandras*) « brillant » n'ont pas d'l.

Cf. peut-être m. irl. *lainn* « brillant », de *\*plandis*, *lēs* « lumière ».

**spoliūm**, -i n.: dépouille d'un animal (sens surtout attesté en poésie), sens « dépouille(s) d'un ennemi, butin », etc. Dans ce sens, usité surtout au pluriel *spolia*, ce qui explique la forme féminine du mot dans les langues romanes. M. L. 8168. Celtique: irl. *speil*, britt. *yspail*. Ancien (Enn.), classique, usuel.

Dérivés et composés: *spoliō*, -ās (*spoliōr*, Enn.): dépouiller, M. L. 8169; et *dēspoliō*, M. L. 2602, britt. *dispeilio*; *exspoliō*; *spoliātiō*, -tor, -trix, -tōrium, -bilis; *inspoliātus* (depuis Virgile = ἀναφαίρετος); *spoliārium*.

On rapproché gr. σπόλια - τὰ παρατλάμενα ἐρίδια ἀπὸ τῶν σκελῶν τῶν προβάτων (Hes.); σπολάς « peau travaillée, vêtement de peau »; lit. *spāliai* « déchet de lin »; sans doute *σπάλαξ*, *ἀσπάλαξ* et *σφέλαξ*, *ἀσφέλαξ* « taupé »; *σφαλάσσειν* τένειν, κεντείν (Hes.), et tous les mots apparentés de plus ou moins loin, comme v. h. a. *spaltan* « fendre ». Groupe de mots populaires, dont l'original indo-européen n'est pas clairement restituable.

**sponda**, -ae f.: bois de lit; par extension, « lit de repos », « civière » (Mart.). M. L. 8170; néerl. *spond*.

Aucun correspondant exact. Terme technique, attesté depuis Varron; sans doute emprunté?

**spondeō**, -ēs, **sponōndī**, **spōnsūm**, **spondēre**: prendre un engagement solennel (transitif et absolu: « engager » et « s'engager »; Varr., L. L. 6, 71, *qui sponderat filiam despondisse dicebant quod de sponte eius, i. e. de uoluntate exierat*; et Serv., in Ae. 10, 79: *proprie sponderi puellae est; ergo sponsus non quia promittitur, sed quia spondet et sponsores dat*). Usité de tout temps. Se dit de toute espèce d'engagement de caractère religieux (sur ce caractère, v. J. Girard, *Droit romain*, 2<sup>e</sup> éd., p. 474, et Westrup, *Notes sur la « sponsio »*, 1947, p. 10 sqq.), en particulier des engagements relatifs au mariage de la part du père qui s'engage (*spondet*) à donner sa fille (*spōnsa*); le masculin *sponsus* est postérieur à *spōnsa* et se rencontre pour la première fois dans Cic., de Inu. 2, 79; cf. les passages cités plus haut et Serv. Sulp. ap. Gell. 4, 2: *qui uxorem ducturus erat ab eo, unde ducenda erat, stipulabatur eam in matrimonium datumiri; qui ducturus erat iūdem spondebat. Is contractus stipulationum sponsionumque dicebatur « sponsalia ». Tunc quae promissa erat « sponsa » appellabatur, qui sponderat ducturum « sponsus ». Sed si post eas stipulationes uxor non dabatur aut non ducebatur, qui stipulabatur, ex sponsu agebat... De spōnsus est dérivé *spōnsō*, -ās (Dig., Tert.): épouser; v. B. W. s. u. Tous ces mots sont bien représentés avec ce sens spécial dans les langues romanes; cf. *spōnsus*, -a, *spōnsāre*, *spōnsālia*, *spōnsiō*, M. L. 8174-8177; et irl. *pōsaim*. Le texte de Servius Sulpicius énumère à peu près tous les dérivés usités de *spondeō*; *spōnsiō* est usuel et classique, mais technique; *spōnsus* ne se rencontre qu'à l'ablatif; de *spōnsālia*, -ium dérive *spōnsālicius* (tardif, Sid.); un diminutif *spōnsiuncula* est dans Pétrone.*

Composés: *cōnspondeō*: s'engager ensemble (joint à *coniūrāre*, *compromittēre* dans le S. C. Ba.); *dēspōndēre*: se séparer par engagement de (se dit du père qui promet sa fille, d. *filiam alicui*), par suite « abandonner, perdre », dans *dēspōndēre animum*, *animōs* ou même simplement *dēspōndēre* (Col.). Dans la langue courante a le sens de « s'engager à donner, promettre »; *dēspōnsiō*, -sor et *dēspōnsō*, -ās, -atiō (époque impériale), M. L. 2602 a.

*respondeō*, -ēs: s'engager en retour, ou « répondre à un engagement solennellement pris ». Terme qui a appartenu d'abord à la langue religieuse et qui s'est dit des réponses des oracles, etc., obtenues contre un engagement précédemment pris; sens bien conservé dans le participe *responsum*, qui est resté un terme technique du droit ou de la religion; cf. Cic., de Or. 2, 27, 116; *res iudicatae, decreta, responsa*; Cat. 3, 4, 9, *haruspicum responsa*; T.-L. 7, 31, 8, *responsum senatus*. En passant dans la langue commune, le verbe a pris le sens général de « répondre à une question ». Panroman sous la forme *respondeōre*. M. L. 7247; B. W. s. u.

Dérivés: *responsiō* (rare, mais classique); *respon-sor* (Plt.); *responsiōria* (Ambr.); *responsiūus* (tardif); *responso*, -ās (d'abord dans Plaute, puis dans la langue de la poésie impériale; évité par la prose classique); *responde* à, *répliquer*, et par suite, dans Horace (Sat. et Épîtres), « tenir tête à, résister à », sens

peut-être familier; *respōnsiūs*, -ās, qui se dit surtout des juristes qui donnent les *respōnsa prūdentium*.

Sur les sens pris par *respondeō* dans la langue de la chancellerie impériale et de l'Église, v. Souter et Blaise, s. u.

La parenté de *spondeō* et de gr. σπένδω, σπονδή a été vue des Latins, malgré l'étymologie populaire, qui associait *sponde*; cf. F. 440, 1 : *spondere Verrius putat dictum quod sponte sua, i. e. uoluntate, promittatur. Deinde obliuis inferiore capite sponsum et sponsum ex Graeco dicta ait, quod i σπονδᾶς interpositis diuinis rebus faciunt.*

Le rite de la libation est indiqué par gr. σπένδω; l'obligation résulte du rite. Ceci indique, évidemment, le sens indo-européen, disparu en latin, par suite de l'existence de *libāre*, qui a servi à désigner l'accomplissement de l'acte rituel. La racine n'était connue jusqu'ici qu'en grec et en latin; or, on la retrouve en hitite, où la racine\* (*išpanā-*), avec ses nombreux dérivés, désigne l'acte de la libation sacrificielle. Comme dans *mordeō* et *tondeō*, la valeur de la formation est « itérative », et non causative; en pareil cas, l'adjectif en -to- n'a pas l'élément -i- : *spōnsus*, et le parfait indo-européen fournit le perfectum : *sponōdī*. Le cas est donc différent de celui de *monēō*, *monitus*, qui a entraîné *monui*.

Le sens de *spefa* dans le groupe ombrien *mefa spefa* (T. E. VI a 55) est peu sûr : *mensam* (= *libum*, Vetter), *\*spensam* (i.-e. *aspersam*) ? V. Devoto, *Tab. Igw.*, p. 209.

*spongia* (*spongea* et *spungia*, *sfungia*, Isid., Or. 20, 2, 16 et 12, 6, 60; *sfungidus*, Orib.), -ia f. : éponge. Serf aussi de cognomen. Emprunt ancien (Caton) au gr. σπγγια, latinisé; d'où les dérivés : *spongiola*, -lus; *spongiōsus*, -a, -um; *spongius*, -a, -um; *spongiō*, -ās, tous d'époque impériale. M. L. 8173 et 8173 a. Celtique : irl. *sponc*; britt. *spwng*. Germanique : v. h. a. *spunga*, v. angl. *spynce*. Cf. *fungus*.

\**spōns*, *spōntis* f. : substantif usité seulement au génitif *spōntis* et à l'ablatif *spōnte*; le nominatif *spōns* est seulement dans Charisius et dans Ausone, et *spōntem* est peut-être dans Varr., L. L. 6, 72, mais le texte est peu sûr. Le génitif et l'ablatif *spōntis*, *spōnte* sont accompagnés d'un adjectif possessif : *meae, meā, tuae, tuā, suae, suā*, etc., ou, quelquefois, à l'époque impériale, d'un génitif : *spōnte ducum*, Luc. 1, 99; le génitif ne figure que dans l'expression *esse suae spōntis* « être maître de soi-même, agir de sa propre volonté ». *Meā spōnte* veut dire « de ma propre volonté, spontanément ».

Dérivés tardifs : *spōntāneus*, *spōntālis* (= ἐκούσιος).

Les Latins rattachent *spōnte* à *spondeō*; cf. Varr., L. L. 5, 69, *spondere est dicere spondeo*, *a spōnte : nam id ualet et a uoluntate*, et Fest. 440, 1, cité s. u. *spondeō*. L'ablatif *spōnte* paraît exclure un ancien thème en \*-ti-. On rapproche le verbe germanique occidental, v. h. a. *spanan* « pousser, attirer », mais ni le sens ni la forme ne sont clairement expliqués par là.

*spōrta*, -ae f. : panier de paille ou de bois tressé, à fond plat et à double anse; cf. Rich, s. u. Emprunt au gr. σπορτς sous sa forme d'accusatif σπορτιδα; la syncope de i et l'assourdissement du d en t dénoncent un

intermédiaire étrusque; l'o latin ne rend pas non plus l'o grec dans les emprunts directs au grec (cf. *grūma* et, inversement, *soccus*). Ancien (Plt.), populaire ou technique. M. L. 8179. Germanique : v. angl. *spyrte* (de *spōrtea*?).

Dérivés : *spōrtula* : petit panier; en particulier, à l'époque impériale : petit panier dans lequel les patrons offraient à leurs clients des cadeaux en nature, vivres, etc.; par métonymie, « présent, cadeau », M. L. 8181, et all. *Spōrteln*; *spōrtulō*, -ās (Cypr.), d'où *spōrtō* (Caes. Ar.); *spōrtella*, M. L. 8180; britt. *ysporth*, *ysporthell*; *spōrtellārius*.

*spūma*, -ae f. : écume, mousse, hève (s'emploie au singulier et au pluriel; le pluriel semble plus usité, cf. *saluuae, medullae*); par extension, « écume de sel », s. *nitrī* = ἀρρόνιτρον; s. *argentī* « litharge »; sorte de savon ou de pommade, s. *caustica, Batava*. Ancien (Enn.), usuel, classique. M. L. 8189. V. B. W. *écume*.

Dérivés et composés : *spūmō*, -ās, M. L. 8190; *spūmātīō* (Cael. Aurel.); *spūmātus*, -ūs (Stace); *spūmābundus* (Apul.); *spūmēsco* (Ov.); *spūmeus* (époque impériale); *spūmidus* (Apul.); *spūmōsus* (= ἀρρόδης), M. L. 8191; *\*spūmula*, M. L. 8192; *spūmi-fer*, -ger, -gena, épithète d'Apollon, copie du gr. Ἀπολλογένηα, γένης (tous poétiques); *dē-spūmō* : 1° enlever l'écume; 2° répandre comme de l'écume; 3° cesser d'écumer; *exspūmō* : supprimer (Cels.); *inspūmo* (Tert.), faits d'après *espūō*, *inspūō*, auxquels le sentiment des Latins rattachait *spūma*.

Pour un dérivé sans s initial, v. *pūmez*. Mot originellement populaire de forme peu fixée. Formes en -n ordinairement à l'Est : skr. *phēnaḥ* « écume, impureté superficielle » (avec un ph de caractère populaire), osète *fnk'ā*, v. sl. *pěny* (féminin comme le mot latin, au pluriel en vieux slave; au singulier par la suite : serbe *pena*, *spjēna* à Raguse; russe *pēna*), lit. *spāinė* et v. pr. *spōayno* (Voc.). Formes à -m à l'Ouest : v. h. a. *feim* et v. angl. *fām* (masculin), et aussi en avest. *spāma* « crachat, écume » et dans un parler iranien, le sogdien, *pym'kh* « écume ». Inconnu au grec et à l'arménien.

*spūō*, -is, -ī, *spūtum*, -ere : cracher; *spūtus*, -ūs m. (Cael. Aur., etc.); *spūtum* : crachat, M. L. 8197; *spūō*, -ās, qui tend à remplacer *spūō* dans la langue parlée, M. L. 8196, et ses dérivés, *spūtāmen*, -mentum, -tor; *spūitilicus*, mot formé par Sisenna pour traduire le gr. χατάπυρος. Ancien, assez rare dans les textes à cause de son sens.

Le crachat a, dans la croyance populaire, une valeur apotropaïque; cf. Plin. 28, 35, *ueniam a deis petimus spuendo in sinum* (Pétr. 74, 13), et Plt., Cap. 550, *qui sputator morbus*; de là le sens physique et moral de *dēspūō* : détourner un mal en crachant; puis « rejeter avec mépris »; *exspūō* : chasser en crachant; *respūō* : rejeter en crachant, puis « repousser dédaigneusement », cf. gr. ἀποπτῶω, ἐκπτῶω; *cōnspūō* (*cōnspūō*) : cracher dessus, couvrir de crachats, et « mépriser » (καταπτῶω). Sur v. fr. *escoupir*, v. B. W. sous *cracher*.

*Inspūō*, *inspūō* ne sont attestés qu'au sens propre « cracher sur ». — Il y a une différence de sens entre *screō* et *spūō*, comme on le voit par Plaute, Mi. 647 : *minime sputator, screator sum, item minime mucidus*.

Comme *sternuō*, le verbe *spūō* appartient à une racine expressive dont les formes étaient variables en indo-européen et différent d'une langue à l'autre (cf. *screō*).

Lat. *spūō*, *spūtum* est à lit. *spiduju*, *spiduti* et à v. sl. *pljuje*, *plwati* « cracher » ce que *suō*, *sūtum* est à v. sl. *šūjo*, *šūi* « coudre » (v. ce mot). Le sanskrit a *sthī-* « il crache » et *sthyūdāh* « craché », comme il a *sthyati* « il coude », *syūdāh* « cousu », en face de lit. *siūti* « coudre » (sur un type *\*stuppjo*, *\*suppjo* supposé par roum. *scuipa* et *stupi*, v. Graur, *Mél. ling.*, p. 23). Une dentale se retrouve dans arm. *t'k'anem* « je crache » et *uk'* « il a craché »; ceci a conduit à tenir pour ancien, et non pour issu de *\*py-* (ce qui serait phonétiquement possible), le τ de gr. πτώω. Le gotique a *speiwan* « cracher » en face de la forme différente v. isl. *spýja*. L'ū de v. isl. *spýja* « cracher » et *spýja* n'a rien d'essentiel; car le grec a ἀπέπτυσεν « il a craché ». Il y a des formes à dentale dans gr. πτώω et ψύττει « πτύει (Hes.) », en face des formes germaniques. Cette variété de formes dans une racine expressive, à la fois vulgaire et comportant des valeurs actives, avec efficacité quasi magique, exclut la restitution d'un original indo-européen.

*spureus*, -a, -um : sale, impur. Classique et usuel. M. L. 8194 (avec u fermé, comme *murcus*?).

Dérivés et composés : *spurcō*, -ās, M. L. 8193, et *cōnspurcō*; *spurcitia*, -tiēs (rare); *spurcāmen* (Prud.); *spurcālia*, -ium (bas latin), conservé en germanique : m. néerl. *sporkelle*, nom du mois de février; *spurcādicus*, -ficus (tous deux plautiniens), -loquium.

Le sens premier de *spurcus* était peut-être « mélangé, impur »; cf. F. 474, 31 : *-m inuim est quod sacris adhiberi non licet, ut ait Labeo Antistius lib. X commentarii iuris pontificii, cui aqua admixta est defrutum, aut igne lactum est, mustumve antequam deferretur*. En ce cas, il est possible qu'il soit apparenté à *spurius* « bâlard », c'est-à-dire « de sang mêlé ». Ancien terme du vocabulaire religieux, où, d'ailleurs, il est toujours resté, jusque dans les représentants romans; cf. M. L., s. u. V. *spurius*? Pour le suffixe, cf. *caecus*.

*spurius*, -a, -um : bâlard. Terme de la langue du droit; cf. Gaius, Inst. 1, 64 : *... solent spurii filii appellari, uel a graeca uoce quasi σποράδην concepti, uel quasi sine patre filii*. Par suite, « faux, inauthentique ». *Spurius* sert de cognomen en latin et en osque. Il y a un nom étrusque *Spurinna* (avec ū, cf. Havet, *Man.*, § 322); le neutre *spurium* a le sens de « *cunnius*, *puendum muliebre* » (Isid., Or. 9, 5, 24) et serait d'origine sabine d'après Plutarque, *Quaest. Rom.* 103. Peut-être mot d'origine étrusque, apparenté à *spurcus*; cf. Glotta, 15, 243. M. L. 8195.

*squālus*, -a, -um : couvert de croûtes ou de plaques de boue formant écailles, crasseux, sale (un exemple dans Enn., Sc. 311, *strata terrae lauere lacrumis uestem squalam et sordidam*).

Dérivés : *squāliūs* (Acc., Luc.); *squālēō*, -ēs : être couvert de plaques ou d'écailles, cf. Vg., Ae. 10, 314, *per unicum squalentem auro*; G. 4, 13, *picti squalentia terga lacerti*, par suite « être rugueux, hérissé, couvert de saletés »; et « être en deuil » (cf. *sordēs*), *squālēus*, -is (Varr., Pac.), remplacé par *squālor* (que Lucrèce oppose à *lēuor*, 2, 425); *squālentis* (Tert.);

*squālidus*, cf. Accius (517), *eius serpentis squamae squalido auro et purpura praetextae*, M. L. 8198; *squālidūs* (Amm.); *squālefaciō* (bas latin); *\*squāleus*, M. L. 8197 a.

Rapproché de *squāma* par les Anciens; cf. Gell. 2, 10, 19 sqq., Non. 452, 18 sqq.

Cf. peut-être dor. πάλος, ion.-att. πηλός (mais le π initial peut aussi représenter \*p-) et v. sl. *kalū* « boue » (mais on propose aussi d'autres rapprochements : v. Trautmann, *Balt.-sl. Wört.*, p. 113 sqq.). Un *\*skwa-* initial n'est pas attesté, pour ce groupe, hors du latin.

*squalus*, -i m. : squal, chien de mer. Quantité de l'a inconnue; dans Ovide, Hal. 133, il faut lire *squatius*, non *squālus*.

Sans doute à rapprocher de *squatius* et peut-être de *squāma*. On rapproche aussi v. pr. *kalis* « wels (silure) » et v. isl. *hualr* « baleine »; avec σκ- précédé de prothèse gr. ἀσπαλος « poisson indéterminé » (Hes.) et skr. *chāla* « poisson rouge d'eau douce » (J. Bloch); tout ceci assez vague.

*squāma*, -ae f. : écaille (sens propre et figuré). Ancien, technique, usuel. M. L. 8199.

Dérivés et composés : *squāmātus* (Tert., Vulg.), cf. λαπιδοτότος; *squāmātīm* (Plin.); *squāmeus*; *squāmōsus*, M. L. 8202; *squāmula* (Cels.), M. L. 8201; *dēs-quāmō*, -ās : écaille, M. L. 2603, d'où *\*squāmāre*, M. L. 8200, avec le même sens; *squāmi-fer*, -ger, -cutis (poétique). V. *squālus*.

*squarrosus*, -a, -um : -i ab eadem squamarum similitudine dicti, quorum cutis surgit ob assiduam inluuiem. Lucilius (1121) : « uaronum ac rupicum squarrosa incondita rostra », P. F. 443, 1. Sans doute corruption de *\*escharōsus*, dérivé de ἐσχάρα, rapproché par étymologie populaire de *squāma*; ou noté *squ-*, au lieu de *esqu-*, par contrepèl, et avec gémée expressive de type populaire. Le sl. *skvara* « sordés » est loin pour le sens.

*squatius*, -i m. : ange, poisson de mer; glosé *genus piscis dictus quod sit squamis acutus et eius cute lignum politur*; correspond au gr. βήνη.

Dérivé : *squatina*, même sens. M. L. 8203, 8204. V. *squālus*?

*squilla*, -ae f. : squille, crustacé. Depuis Varron. Conservé en italien et en logoudorien. M. L. 8204 a. Souvent confondu avec *scilla*. Mais les sens sont bien différents.

*stabilis*, *stabulum* : v. *stō*.

*stadium*, -i n. : stade. Emprunt au gr. στάδιον, attesté dès Lucilius et latinisé, d'où *stadiātis* (*ager*), *stadiātus*; passé dans les langues romanes. M. L. 8210.

*stāgnum* (sur l'ā, v. Priscien, GLK II 63, 8), -i n. : étang. Ancien (Enn.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 8217 a; v. aussi B. W. *étancher*.

Dérivés : *stāgnō*, -ās, M. L. 8217 (et *\*restagnō*, 7247 a); *stāgnōsus* (époque impériale); *stāgnālis* (-ris, -rius), *stāgnātilis*, *stāgnēnsis*, *stāgnīnus*, *stāgnātor*, -ītorium, tous très tardifs. Aucun rapprochement clair.

**stagnum** (*stannum*), -i n. : 1° alliage d'argent et de plomb ; 2° étain (ce second sens plus tardif). Plin. dit *plumbum album*. M. L. 8217 b. Celtique : irl. *stán*, britt. *ystaen*. Cf. Plin. 34, 160 et la note de Le Bonniec-Gallet de Santerre, ad l.

Dérivés : *stagnus*; *stagnō*, -ās : étamer, souder (*stann-*); *stagnātō*; *stagnātūra*; *stagnārius* (Gloss.); *stagnātōrium* (Gloss.).

Le mot n'apparaît pas avant Pline et Suétone ; et, d'après Pline, l'étamage serait une invention gauloise. Sans doute emprunt, mais d'origine incertaine. La forme *stagnum* est mieux attestée que *stannum* et confirmée par les formes romanes, it. *stagnō*, etc. ; les gloses ne connaissent que *stagnum*, qui, du reste, est confondu avec *stagnum* « étang ». Peut-être étymologie populaire qui aurait assimilé à une eau stagnante l'étain en fusion servant à étamer ou à souder. V. Sofer, 158.

**stāmen**, -inis n. : 1° fil, composé de plusieurs filaments tirés du haut de la quenouille et qui, par conséquent, se tient droit (cf. gr. *στῆμων* et v. Rich. s. u.) ; 2° chaîne ou filets de chaîne dans un métier vertical, sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8220 ; et britt. *ystof* ; 3° par analogie : cordes de la lyre ; 4° au pluriel : étamines.

Dérivés : *stāmineus* : couvert ou fait de fils, M. L. 8221 ; *stāminārius*, -a : fileur, fileuse ; tardifs : *stāminātus*, -tiō, -tura.

V. *stō*. Peut-être influencé par *nēmen*, gr. *νήμη*.

**\*staminātus** (*stā-?*), -a, -um : attesté seulement dans Pét., Sat. 41, *staminatas duzi* (scil. *potiones*) « j'ai bu à tire-larigot ». Sans doute dérivé de *stāmuō* « cruche ». L'étymologie qui fait dériver l'adjectif de *stāmen*, cf. Buecheler ap. Friedlaender, *Petronii Cena Trimalchionis*, p. 232, paraît moins vraisemblable. Cf., toutefois, le *deducat plena stamina longa colu* de Tibulle 1, 3, 86.

**stannum** : v. *stagnum*.

**statēra**, -ae f. : peson. Emprunt populaire fait sur l'accusatif du gr. *στατήρ*, *στατήρα*, conservé surtout dans les dialectes italiens. M. L. 8233.

**statim**, -tiō, -tuō, etc. : v. *stō*.

**staurō**, -ās : mettre en croix (Fulg., Gl.). Dérivé de *σταυρός* transcrit par *stauros*, comme *staurophoros* (Iren., Inscr.) Mot de la langue de l'Eglise, sans rapport avec *instaurō*.

**stega**, -ae f. : pont de navire, tillac. Emprunt au gr. *στῆγη* (Plt.).

**stēla**, -ae f. : stèle. Emprunt au gr. *στῆλη* (latin impérial), passé en germanique : m. néerl. *stil*.

**stēllō**, -ōnis (*stēllō*) m. : 1° lézard étoilé, stellion, M. L. 8243 ; 2° fourbe, imposteur (terme sans doute d'argot ; cf. Pétrone, Sat. 50, 5, et Plin. 30, 89). De là, dans la langue du droit, *stēllō* *ionātus*, -ūs m., cf. Dig. 47, 20, 3 sqq., et Gloss., *stellionatus dicitur quando una res duobus uenditur*, CGL IV 284, 35 ; *stēllō* *ionātor* (Gloss.) ; et sans doute *stellātūra*, terme de l'argot des soldats désignant la retenue prélevée sur leurs rations par les tribuns militaires.

V. *stēlla*.

**stēlla**, -ae f. (*stēlla* d'après les langues romanes ; la graphie -ll- après voyelle longue indique la prononciation de *l exilis* ; elle n'était pas nécessaire devant -l- ; aussi trouve-t-on *stelio* e. g. dans le *Medicue de Vg.*, G. 4, 243, et dans le cod. *Farnesianus* de Festus, p. 412, 5 ; cf. *mille, argilla*) : étoile (souvent « étoile filante »). Par suite, objet ayant la forme ou l'éclat de l'étoile : étoile de mer, ver luisant, pupille de l'œil, etc. Noms propres : *Stēlla*, -lās, -lātinus, -na tribus. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 8242 ; B. W. s. u. Celtique : irl. *stell*, britt. *ystayll*.

*Stēlla* est le terme de la langue courante. Depuis le 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., la poésie et la prose savante ont beaucoup utilisé *sidera* (*sidus*), qui vient de la langue augurale, et *astra* (*astrum*), emprunté au grec.

Dérivés : *stellula*, traduction de *ἀστρουλόχος* (St Jér.). ; *stellānus*, d'où *stellāns*, et *stellō*, -ās, usité aux formes personnelles seulement à l'époque impériale ; *stellāris* (Macr.) ; *stellātūra* (tardif, 1<sup>er</sup> siècle, v. *stēllō*) ; *cōstellātus* ; *cōstellātiō* (sans doute *ē* dans tous ces mots, à en juger par *stēlla*). Composés poétiques : *stellifer*, -ger, -micāns.

*stēlla*, sans doute de \**stēlna* (avec *ē* venant d'un ancien nominatif \**stēl*), est à arm. *astēl* (génitif *astēl*) « astre, étoile » ce que got. *stairno* « *ἀστὴρ* » est à gr. *ἀστὴρ* (avec neutre dérivé *ἀστρον*) ; l'a initial résulte d'un développement de voyelle prothétique qu'on observe souvent en grec et en arménien ; il manque, même en grec, dans le composé gr. *στεροπή* « éclair » en face de *ἀστεροπή*, *ἀστροπή*, *ἀστροπῆρα*. La forme à -r- se retrouve en britannique : corn. *stere*, et en tocharien : tokh. A. *s'reñ*. pl. Le r de véd. *tārah* (nominatif pluriel), *stbhīh* et de av. *stāram* (accusatif singulier), *stārahō* (datif pluriel) est ambigu. Le slave et le balte ont un autre mot : lit. *žvaigždė*, pol. *gwiazda*, etc. Le *stellis fulgentibus* de Lucrèce, 6, 537, est sans doute une allusion à gr. *ἀστροπή*, *ἀστροπῆρα* plutôt qu'une conservation d'usage indo-européen. — La formation de lat. *stēlla* et de got. *stairno* est parallèle à celle de got. *sunno* « soleil » (suffixe -no-) ; le nom des « étoiles » est souvent associé à ceux du soleil et de la lune ; on retrouve des formations en -n- dans v. sl. *slū-n-ice* « soleil » et *mēs-g-č* « lune » ; à côté de lit. *žvaigždė*, le lette a *zvaigzne* « étoile ». L'idée que *stēlla* repose sur \**stēra* est arbitraire, malgré i.-ir. *stār*, et provient de ce que l'on ne pense pas à la forme arménienne. Comme on le voit par les noms du « soleil », les astres admettent le genre animé et le genre inanimé ; les noms du soleil et de la lune montrent que, ici, le genre animé se présente sous forme masculine ou féminine, ce qui semble répondre à des différences anciennes de conception. — La coexistence de \**ster*- et de \**stel*- justifie en quel que mesure un vieux rapprochement : \**ster*- et \**stel*- seraient les noms d'action des racines parallèles signifiant « étendre », \**ster*- (v. sl. *stīre*, *stīti* ; lat. *sternō*) et \**stel*- (v. sl. *stēljo*, *stēllati* « étendre » ; cf. lat. *lātus*, formé comme *strātus*). L'idée fondamentale serait celle du groupe d'étoiles semées dans le ciel. Pure hypothèse.

**stemma**, -atis n. : couronne ; tronc, arbre généalogique. Emprunt (depuis Sén.) au gr. *στέμμα*.

Dérivés tardifs : *stemmicō*, -cātūra.

\**stenfinae*, -arum f. pl. : intestins. Contrépel de \**sten-*

*finae*, forme vulgaire (Mul. Chir.) à double métathèse de i(n) *stestinae* ; v. W. Heraeus, Kl. Schr. 132. Cf. *intus* sous in.

**stercus**, -oris (doublet dialectal *stircus*, Lucrèce) n. : fumier, excréments. Ancien (Caton, Lois), technique. M. L. 8245.

Dérivés : *stercorō*, -ās (et *stercerō*, Cat.) : fumer (un champ) ; M. L. 8244 a, *stercorātō*, *stercorārius* ; *stercorus*, *stercorōsus* = *caecō*, Romul., fumer (Mul. Chir.) ; *stercetia* « torcheuse » (Tert.), *stercidium* « fumure » (Gl.) ; *Sterculus*, -lius ; *Stercilius*, -tius ; *Stercenius* ; *sterculinum* (*stercu*-, v. Plt., Per. 407, et Tér., Pho. 526), noté aussi *sterculium* (*sterculinum*, Phédre 3, 12, 2) : tas de fumier. Sur l'origine de ce dernier, hypothèse aventurée dans Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 225. La forme la plus ancienne semble être *sterculinum*, cf. H. Keil, *Comment. in Catonis De agri cultura librum*, p. 11 ; sur la variante -cui- et -qui-, v. *Quiritēs*.

Aucun rapprochement sûr. Les mots qui désignent l'« ordure » diffèrent d'une langue à l'autre. Il en est quelques-uns qui, malgré des différences, font penser à *stercus* ; ainsi gr. *σκάω*, *σκαρός* et *στεργάω* « *κόπρω* » (Hes.), et lat. *mu-scerda* ; germanique : v. isl. *prekkr*, all. *Dreck* ; celtique : bret. *stroñk*, gall. *troeth* (de \**troeth* f.), etc. Pour la métathèse \**sterk*/\**skert*-, cf. *specio* et \**skep*-. Mot populaire de forme instable.

**sterilis**, -e (et archaïque *sterilus*, cf. P. F. 419, 4 ; et v. Lucrèce, comm. Enroul. ad 1, 340) : stérile (s'oppose à *fecundus*, *fertilis*, *sterilitās* à *fertilitās* ; cf. Cic., *Diu.* 1, 57, 134) ; et « qui rend stérile ». Le sens ancien de « animal qui ne produit pas de petit », soit qu'il s'agisse d'une femelle qui n'a pas encore eu ou n'a pas de petit, soit qu'il s'agisse d'un mâle, est conservé dans l'expression religieuse de Virgile (imitée d'Homère), *Ae.* 6, 251 : *sterilemque tibi, Proserpina, uaccam*. Les coqs sont qualifiés de *sterilis* par Varron, R. R. 3, 9, 6 ; la valeur propre est encore nette, par exemple dans Lucr. 4, 1235. C'est le latin qui, au cours du développement, a abouti au sens de « stérile » ; dans les emplois anciens, la valeur de « qui ne produit pas de petit » est encore présente, alors que le mot sert à des fins expressives, ainsi Plt., *Tru.* 97 : *neu qui manus atulerit sterilis intro ad nos, | grauidas foras exportet*. Usité de tout temps ; sens propre et figuré. M. L. 8246.

Dérivés : *sterilitās* (classique) ; *steriliscō*, -is (Plin.) ; *sterilicula* (= *uulua sterilis*) (Pétr. 35, 3) ; *sterilizō* (Ps.-Phil.) ; *sterillum* (*sti-*) (Gl.).

Le sens de « animal » sans petit » est net dans véd. *starih* (accusatif singulier *star(i)yam*), hom. *στῆρα* (x522 = λ30, *στῆρα* *βοῦν*... *ῥέξειν* « sacrifier une génisse » pour les morts, considérée comme pièce de choix), arm. *sterj* (même sens ; sans doute de \**steryā*) ; got. *stairo* « *στῆρα* » et m. h. a. *sterke* « génisse » et v. h. a. *stero* « bélier », v. angl. *styre* « veau ». Grec *στῆριφος* « stérile » est une formation propre à cette langue.

**sternō**, -is, *strāul*, *strātum*, *sternere* : étendre, coucher à terre ; s. *herbās*, *harēnam*, etc., d'où *strātum* : couche (de feuillage), etc. ; ou « joncher de », s. *solum uita* ; fréquent dans *sternere uiam* (*lapidibus*), cf. gr. *δδν στροπέωμι* ; de là *strāta* (*uia*) « chaussée » ; cf.

M. L. 8248 et 8291, *strata* (fr. *estrée*, etc.) ; 8292, *stratum* « lit ». Ancien, usuel, classique. Celtique : irl. *sráth*, *srathar* « strātum, strātūra », britt. *ystrodur*. A *strāta* remontent les formes germaniques du type v. h. a. *strāzza*, v. angl. *strāt*.

Dérivés : *sternāx* : qui renverse son cavalier (Vg., Sil.) ; prosternē (Sid.) ; -*sternium*, second terme de composé dans *lecti-sternium*, *sellisternium*, termes du rituel ; la forme simple \**sternium*, que supposent certaines formes dialectales italiennes, M. L. 8249, a dû être refaite tardivement sur *sternō* ; *sternum* : *στρομνή* (Gl.) ; *sternāmen* ; *sternitium* : *lātrina* (Gl.).

*strāmen* et *strāmentum* : chaume ; paille étendue ; lit ou litière de paille ou de feuillage (cf. gr. *στρομνῆ*), M. L. 8287 ; *strāmineus*, M. L. 8288 ; *strāmenticius* ; *strāmenitarius* ; *strāmentor*, -āris (Hyg.).

*strātor* : palefrenier ; *strātūra*, -ae f. : pavement, matelas, lit ; *strātus*, -ūs m. : lit, litière.

Une forme avec élargissement en -g- est dans *strāgēs*, -is f. : fait d'étendre, de jeter à terre ; d'où « ruine, désastre » ; souvent joint à *caedēs*, dont il est synonyme comme de *clādēs*. M. L. 8282.

*strāgulus* : qu'on étend, *strāgula uestis* ; cf. Varr., L. 5, 187 : *hoc quicquid internebant ab sternendo stragulum appellabant* ; *strāgulum* n. : couverture, housse, garniture de lit, etc., M. L. 8284 ; passé en celtique : corn. *ystraill* « tapis », et en v. angl. *strægl* ; et *strāgūlātus* (Vulg.) ; *obstrāgulum* : lanière de soulier (? confondu peut-être avec *obstrigillus*). Sur *strāgulare*, v. M. L. 8282 a.

A *sternō*, -is correspond un intensif en -ā- attesté dans les composés *cōsternō*, -ās « abattre », qui s'emploie surtout au sens moral ; de là *cōsternātus*, *cōsternātō* ; et sans doute ex(*sternō*), -ās (poétique, attesté à partir de Catulle) « abattre » et « mettre hors de soi » (sens influencé par un rapprochement avec *externus* dû à l'étymologie populaire ; d'après *aliēnātus*) ; cf. Non. 108, 10, et Theas., s. u.

Composés de *sternō* : *ad-*, *cōn-* (d'où \**cōnstrātum*, M. L. 2172, et irl. *consternaim*), *di-*, *in-*, *inter-*, *ob-*, *per-*, *prō-*, *sub-sternō*, M. L. 8394 a. De *prōstrātum* a été tiré \**prōstrāre*, représenté dans les langues romanes, M. L. 6789, et irl. savant *prostrāit*, de *prostrātiō* ; britt. savant *ustarn*, de \**substernium* ; de \**substrātum*, M. L. 8396 ; \**substrāre*, M. L. 8395. Sur l'existence d'un simple *strō* dans *Isid.*, Or. 19, 26, 5, v. Sofer, 107.

*Substernō* rappelle skr. *upa-star-*, gr. *ὑποστῆρωμι*, got. *ufstraujan*.

La racine \**ster*- « étendre » est largement représentée dans plusieurs langues, avec ou sans élargissement.

La forme monosyllabique \**ster*- fournissait un aoriste radical que conserve le védique : *dstar*, *astita*, et un adjectif en -to- : skr. *stīdh* ; cf. le substantif gr. *σπαρτός* « troupe, foule, armée ». Comme v. h. a. *stirna* « front », le gr. *στῆρον* « devant de la poitrine » désigne une surface du corps. V. sl. *strana* (accusatif russe *stōronu*, serbe *strānu*) « région » repose sur \**stornā*. Le latin n'a aucune forme sûre ; v. *stēlla*.

Il y avait une forme à élargissement \**ā* d'où résulte un type de racine dissyllabique : l'infinifit véd. *stīrtaue* (à côté de *stīrtawe*), l'adjectif en \*-no-, véd. *stīrnāh*, le substantif lit. *stīrta* « meule de foin ». Le présent véd.

stirndi, stirnīte « il répand » doit être un ancien présent en \*nā- de cette racine à élargissement; l'irlandais a, du reste, conservé sernaid « il étend ». La forme de irl. sernaid et celle de lat. sternō ont été expliquées par M. Marstrand, Observations sur les présents indo-européens à nasale infixée (Oslo, 1924), p. 33 sqq. — Le latin a conservé le type de skr. stirndh dans strāus, qui a entraîné le perfectum strāū. On a aussi strāgs.

Le grec a un autre type d'élargissement à \*ē/ō qu'attestent l'aoriste ἐστρόπεα, le parfait ἐστρώμα, l'adjectif ἐστρωτός, etc. Le latin n'a rien de pareil.

Un élargissement en -u- est supposé par got. straujan « étendre, répandre » et v. bret. stroius « strāū »; il rend compte du présent du type skr. stirnōti, gr. στρόψμα. Le lat. struō s'explique sans doute par cet élargissement (v. ce mot).

Une forme à l, \*silā-, de la racine qui se retrouve dans v. sl. steljo, stillati « étendre » semble figurer dans lātus « large », silatta(?) et peut-être dans stella. V. aussi tellūs.

sternuō, -is, -ul-, -ātum, -ere: éternuer; quelquefois transitif sternuere ōnem, approbationem; de la sternū-tum (Gloss.), conservé dans les langues romanes, M. L. 8252; sternūmen, -mentum. Itératif: sternūō, -ās, attesté seulement à l'époque impériale (Pétr., Plin.), qui a remplacé sternūō dans les langues romanes, M. L. 8250 (et 8251, \*sternūtiāre, sternūtiātō, -tāmentum; sternūtus.

Comme celle de spuō, la racine de sternuō appartient à un groupe indo-européen dont les formes sont diverses, puisqu'il s'agit d'un mot expressif, non fixé. Le grec a un aoriste ἐτραπον et, pour « éternuement », τραπέος et τράπος (cf. spuō et τρώω). La racine comporte une forme élargie par \*eu- dans irl. sreod « éternuement », gall. ystrew, trew (même sens); cette forme explique le type du présent gr. τράπνυμα, ainsi que celle de sternuō. La forme \*steru-, \*streu- de la racine, indiquée par le celtique, se retrouve dans lat. sternuō, ancien présent en \*nu- passé au type thématique et où le vocalisme radical -e- s'explique par une forme non conservée du subjonctif, comme dans sternō. Toutes les formes latines sont faites sur le présent sternuō ainsi obtenu. L'arménien a p'rnecl « éternuer » (Job XLI 9), où p'r- doit reposer sur un ancien \*ph'r-, le timbre u de r étant attendu dans une racine à élargissement \*-eu- (le \*p' arménien pourrait aussi reposer sur \*pt).

Arm. p'rnecl pose une question plus large; il traduit gr. κρᾶνῆ, Job. XXXIX 25; et, de la même racine, p'rngal (ou p'rnkal) a un sens voisin. Dès lors, on doit rapprocher irl. srennim « je ronfle », qui ne se sépare, en effet, pas de irl. sreod « éternuement ». Le latin lui-même a sternō « je ronfle », où \*te/o est un élément de formation rare en latin; cf. cependant le nictū d'Ennius. Le grec a βέγχοω ou, avec un χ expressif, βέγχω, et, d'autre part, peut-être βόβος « bruit des vagues », v. roncus. Cf. aussi strepō, strīdō.

Le sens de « éternuer » de lat. sternuō, gr. τράπνυμα, provient sans doute en grande partie de la valeur propre du présent à nasale, dont l'aspect déterminé se prête à indiquer un phénomène brusque tel que l'éternuement.

sterquilinium: v. stercus.

stertō, -is, -ul-, -ere: ronfler. Ancien, familier; stertia « ronfleur » (Pétr.); dēstertō (Pers. 6, 10) « cesser de ronfler ou de rêver. Supplanté à basse époque par roncō, runcō. Non roman. Cf. M. L. 7292 et 7447.

V. sternuō, strepō. stibium, -i n. (stibia, Gloss.): antimoine. Latinisation de stibbi, stibmi, transcription du gr. στίβη, στίβις (Plin.); d'où stibiō, -ās (= στίβι(σ)μα); stibinus (Vulg.).

sticula, -ae f.: sorte de vigne (Colum. 3, 2, 27). Inexpliqué. Voir André, REL XXX, 152. Sans rapport avec stic(h)a « tunica » (Ed. de Diocl., Gl.), transcription du gr. στήλη.

stigma, -ae f.: marque au fer rouge. Latinisation de στίγμα, -ατος, rangé par la langue populaire dans la déclinaison des thèmes en a et devenu féminin (cf. schema).

Dérivés: stigmōsus; stigmō, -ās = καταστίλω; (tardif). M. L. 8254 a.

stīgō, -ās: v. stingō.

stilāgō (still-), -inis f.: trad. de κροκόνηρος, Plantāgō crocōnopis (Diosc. 2, 157). Inexpliqué.

stilla, -ae f.: goutte (que les grammairiens essaient de différencier de gutta, ainsi « gutta imbrium est, stilla olei uel aceti », Suét.). Attesté depuis Varron. M. L. 8258.

Dérivés et composés: stillō, -ās: couler goutte à goutte, distiller (sens propre et figuré). M. L. 8258 a; d'où stillāim (Varr.), stillātō (St Jér.), stillanter (Ambr.), stillārium (Sén.), stillāticius et stillāticius (Plin.), stillāmentum (Fulg.); dē-, M. L. 2604 a, dis-, in-, re-stillō; substillus: qui tombe goutte à goutte; se dit aussi du temps: -m tempus ante pluuiam iam paene amūdum, et post pluuiam non persicum, quod iam stillaret, aut nondum desisset, P. F. 399, 5, stillicidium: -m eo quod stillatim cadat, Varr., L. L. 5, 27. Dans la langue du droit, « écoulement des eaux de pluie », M. L. 8259.

Malgré l'affirmation de Festus (cité s. u., stīria), il n'est pas évident que stilla soit un diminutif de stīria. A en juger par gutta, on est plus tenté d'y voir une forme à gémée expressive en face de gr. στήλη « goutte d'eau ». Quant à stīria, dont le sens ne concorde guère avec celui de stilla, les rapprochements proposés supposent une racine \*stei- avec suffixe à -r- constant: lit. stīros akys « yeux fixes », avec des verbes dérivés tels que styrtū, styrti « se raidir, se congeler », v. isl. stria « se raidir » (M. Trautmann n'a pas cru devoir retenir ce rapprochement pour le lituanien).

stilus, -i m.: en général, tout instrument composé d'une tige pointue; spécialisés dans les diverses langues techniques: pointe de chausse-trape (Auct. B. Afr. 31, 5; cf. stimuli, Cés., B. G. 7, 73, 9); aiguille ou sonde usitée en arboriculture (Pall. 4, 10, 20; Col. 11, 3, 53); tige de cadran solaire. En particulier, « poinçon » de fer ou d'os, terminé par une lame plate et large à l'une de ses extrémités, dont la pointe servait à écrire sur la cire des tablettes et la surface plate à effacer (de là uertere stilum). En rhétorique, stilus est devenu synonyme de scriptiō, scriptūra, comme le fr. « plume », cf. Cic., Or. 150, stilus exercitūus, et a pris le sens de « exercice

écrit », cf. Quint. 10, 7, 4, multus stilus et assidua lectio, « façon d'écrire, style », et même, à l'époque impériale, a pu s'employer en parlant de l'éloquence, d'après drāiō. La graphie du fr. style est due à un faux rapprochement avec στυλος. Ancien (Plt.), classique, usuel. M. L. 8260, et v. h. a. stil. Dénominateur stilō, -ās « pousser une tige » dans Colum. 4, 33, 3; stilōsus: quod stilo recto pedes similes habet (Chir., Vég.) = orthocolus; \*dēstilāre, M. L. 2604.

V. stimulus? stimulus, -i m.: aiguillon (= κέντρον). Sens physique et moral. Ancien, usuel, classique. Les formes romanes remontent à \*stimulus et stumbulus (cf. stipula, \*stupula), M. L. 8261; de même britt. swmml; v. Graur, Notes étym., p. 16.

Dérivés: Stimula: déesse qui aiguillonne, cf. Varr. ap. Aug., Ciu. D. 4, 11, etc., peut-être déformation populaire de Sémélē, cf. Ov., F. 6, 503, dubium Seme-lae Stimulae uocetur; stimuleus (Plt.); stimulosus (Cael. Aur.); stimulō, -ās; stimulatō, -tor, -trix, et ex- (= excitiō dans la langue poétique et impériale), in-stimulō (synonyme poétique de instigō).

On pense à un élément \*sti- qui se retrouverait dans stilus et dans stinguō.

stinchus: v. scincus.

\*stingō, -is; -stīgō, -ās: attesté seulement dans les gloses, où on lit stigo: distinguo, CGL V 526, 6 (à côté de stingō: στήλω, CGL II 437, 62), et stigat: incendit, inflammat, distinguat (ce dernier verbe ajouté par une seconde main), CGL V 515, 54. — stingō doit avoir été extrait artificiellement du composé qui est seul employé instigō, -ās « piquer contre », « exciter, stimuler » (déjà dans Térence; joint à stimuli, Lucr. 4, 1082), d'où instigātor, -trix, -tiō, -tus, -ūs (époque impériale), M. L. 4471.

A côté de cet intensif-duratif en -ā- (cf. educāre) existe un verbe thématique à nasale infixée: \*stingō, -is, non attesté lui non plus en dehors de la glose citée plus haut, mais qui figure dans une série de composés: stingō (noté le plus souvent distinguō, mais cf. Vel. Long., GLK VII 67, 20: inuenti sunt qui distinguere quoque sine u littera et scribere et dicere maluerunt, adiciētes et illam rationem, quod distinguere est interpositio puncto diuidere atque diducere, ce qui indique que l'on avait, au moins partiellement, le sentiment d'une différence entre stingō « piquer » et -stinguō « éteindre »), -is, -stīnci, -stīncium, -sting(u)ere (= διαστήλω): distinguer, séparer par des marques; cf. distinctus: κατέστικτος (Gloss.), par exemple dans Plin. 10, 144, alia (oua sunt) punctis distincta; Cic., N. D. 2, 95, caelum... astris distinctum et ornatum. Employé au sens moral de « distinguer (par l'esprit), séparer, définir », de là: distinctiō (Cic.), -tor (bas latin), -tus, -ūs (Tac., St.), distinctum (bas latin), distinctiūs (Prisc.); indistinctus (= ἀδιόστικτος; époque impériale). Irl. distingaim « distingō » (savant).

insting(u)ō, -is: attesté pour ainsi dire seulement au participe instinctus: aiguillonné, stimulé (sens moral); de là: instinctus, -ūs m. (Cic. = ἐθουσιασμός); instinctor (Tac., sens voisin de auctor); instinctiō, -tūra (tardifs).

instering(u)ō, usité au participe insterinctus, synonyme de distinctus, interpunctus dans la langue impériale; insterinctiō (Arn.). — V. sous stinguō.

l'Ombrien a(n)stintu impēr. « instingitō TE III 18, 19, 20, se rattache à stingō, cf. Vetter, Hdb., p. 214.

stinguō, -is, -xī, -ctum, -ere: éteindre. Se trouve seulement dans Lucrèce (au sens propre et figuré; cf. 1, 666; 2, 828; 4, 1098), dans les fragments poétiques de Cicéron (Prisc., GLK II 564, 18 sqq.) et dans la glose stinguo: obēvōω, CGL II 430, 13. Partout ailleurs le sens, « déterminé » par nature, appelle les formes à pré-verbe:

ex(stinguō: éteindre (sens propre et figuré). Classique, mais non dans Plaute, qui emploie restinguō. Usuel. M. L. 3070 (mais cf. aussi stinguere, M. L. 8262; B. W. éteindre); ex(st)inctiō; -tor (Cic.), -tus, -ūs (Plin.); et in-ex(st)inctus (Ov.), in-ex(st)inguibilis (= ἀδόστικτος); insterstuō (rare, Lucr. 5, 761; puis Mart. Cap. et Apul.) « éteindre ». Formé sous l'influence de interficiō?; rest(i)nguō: éteindre (sens propre et figuré). Ancien, classique, usuel. D'où restinctiō (Cic., Fin. 2, 3, 9); irrestinguē (in-) « non éteint » et « inextinguible » (Sil., Mart.), d'après in-extinctus.

Praestigiae se rattache plutôt à stringō.

Il est possible que stinguō ait été extrait secondairement des formes à pré-verbe par Lucrèce et Cicéron, conformément à l'usage poétique qui autorisait l'emploi du simple pour le composé, ainsi dare pour edere, pelere pour expellere, etc., et par suite de la confusion dans la prononciation de stinguō, e(x)stinguō. Il n'y a pas de parenté étymologique entre disting(u)ō et extinguō; mais la langue les a rapprochés: « piquer » et « brûler » sont des mots de sens voisins (cf. all. ersticken et erstecken); instinctus s'emploie avec une valeur comparable à celle de incēsus, inflammatūs (instinctus amōre, incēsus amōre); on a été amené ainsi à voir un couple antithétique dans insting(u)ō et ex(st)inguō, et les formes ont réagi l'une sur l'autre. C'est ce qui explique les graphies distinguō et instinguō (ce dernier, du reste, à peine attesté).

Les formes signifiant « piquer », à savoir stingō dans les gloses, in-stigāre, sont visiblement à rapprocher de gr. στήλω « je pique » (avec στήλων « esclave marqué au fer », στήλός « tatoueur »); v. sax. stekkan, v. h. a. stekhan « piquer », got. in stika « ἐν στήλη », etc., sont douteux à cause de got. stakins (accusatif pluriel) « στήματα »; cf. aussi le groupe indo-iranien de skr. tējate « il est pointu », skr. tigmāh et v. perse tigma « pointu », etc. Mais les formes grecques ne justifient pas le -gu- de distinguō, quoique, par son sens, ce verbe appartienne à la famille de instigāre.

Quant à extinguō, restinguō, ce n'est pas seulement le -gu- qui fait difficulté; c'est, de plus, le sens qui ne s'explique pas par « piquer ». On pense naturellement au groupe, énigmatique et obscur, de lit. gēsti (prétérit gesau) « s'éteindre », v. sl. gasiti « éteindre », et de gr. ἔσθη « je me suis éteint », ὀθώω (ionien) « éteindre », ὀθώω/ὀθώω « éteindre », ζείωμεν ὀθώωμεν (Hés.), où il y a un ancien \*gō-, le ζάωον ὀθώον d'Hésychius vient, d'ailleurs, tout compliquer en grec. Et l'on ne voit pas comment le rapprochement de ces formes pourrait rendre compte de stinguō. On retiendra

seulement que, s'il a existé un *-stinguō*, *-stinzi* au sens de « éteindre », on a pu faire *distinguō* au lieu de *distingō*, d'après *distinzi*. — Le rapprochement avec *tingō*, *tinguō*, où le *g* n'est pas constant, n'explique rien.

*stingus* : v. *scincus*.

*stīpa* f. : v. *stipula*.

*stipendium* : v. *stips*.

*stīpes*, -*ītis* m. : pieu rond fixé en terre, poteau, « *fustis terrae defixus* », P. F. 413, 4; tronc d'arbre. Sert de terme d'injure (cf. *caudex*). — Ancien (Enn.), technique ou familial. Dérivé : *stīpidōsus* (Ps.-Apul., Herb. 68, 13; 75, 29). Une forme *stips* avec le même sens est dans Pétrone 43, 5 : *et ille stips...* « et cette bûche » (v. W. Heraeus, Kl. Schr., 139); c'est à *stips*, et non à *stīpes*, que remontent les formes romanes; cf. M. L. 8264; à *stīpārīus*, les formes germaniques du type v. angl. *stīpēre*, etc. V. *stīpō* et, pour la forme, *caespes*.

*stīpō*, -*ās*, -*āul*, -*ātum*, -*āre* : serrer, presser, entasser, s. *mella, argentum*; en particulaire « entourer étroitement »; cf. Cic., Phil. 3, 12, 30, *qui senatum stiparū armatis*; Sest. 44, 95, *qui stipatus semper sicariis, saepius armatis, munitus indicibus fuit*. Classique, usuel. M. L. 8263.

Dérivés et composés : *stīpātōr* : garde du corps, satellite; *stīpātō* (classique); *stīpāmēn* (tardif), -*ticus* (Gl.); *cōnstīpō* : serrer, presser, resserrer (dans la langue médicale, s'oppose à *laxare*); *cōnstīpātō*, cf. *στύψω* et *οσσύψω* (Hipp.), M. L. 2171 et 2171 a; *obstīpus* : penché en avant, incliné; s'oppose à *rēctus* et, à basse époque, s'emploie pour *prāuus*. Rare, archaïque et postclassique; *obstīpātō* (latin ecclésiastique).

Pour *stīpa* (*īp*), v. *stipula*.

Le lituanien a *stīpū*, *stīpti* « se raidir », *stīprūs* « fort » et le germanique, v. angl. *stif* « raide », etc., qui répondent exactement à la forme radicale latine; le *φ* de gr. *στύψω* « foulé, serré, compact » peut reposer sur un *ph* expressif. Mais il y a aussi des formes à *b* : gr. *στέλω* « je foule, j'endurcis en foulant », *στειρόω* « foulé, serré, compact », arm. *stīpēs* « je constrains », lit. *stēbiūs* « je me dresse », *stēbas* « pilier ». V. aussi *stips*, *stīpes* et *stipula*, *stīpulator*. — Pour le *st-* initial, cf. le groupe de *stīpō*, etc.

*stīps*, *stīpīs* f. (le nominatif n'est attesté que chez les grammairiens; *stīpis*, Prud.) : petite pièce de monnaie; cf. Varr., L. L. 5, 82, et Fest. 379, 3, *stīpēs esse nummum signatum, testimonio est et de eo quod datur in stipendium militi, et cum spondet pecunia, quod stipulari dicitur*; et Dig. 50, 16, 27, *stīpēndia a stīpe appellatum est, quod per stīpes, i. e. modica aera colligatur*; par suite « petite offrande ou aumône ». Ancien (Enn., Plt.), assez rare. Non roman.

Le sens de « nummus signātus » autorise à rapprocher *stīpō*.

Composé : *stīpēndium* (issu par haplogie de \**stīpīpēndium*); cf. Varr., L. L. 5, 182, *militis stipēndia ideo quod eam stīpēm pendebant*; l'i dans Enn., A. 265, *Poeni stipēndia pendunt*, et Cat. 64, 173, est dû à une nécessité métrique; on a t dans Anth. 649, 25 et Sidoine., Epist. 8, 9, 5; Carm. 47; et les formes épigraphiques tardives

*stēpēndia*, *stūpēndia* (cf. *stipula*, *stupula*) supposent plutôt une prononciation avec *t*; cf. Lindsay-Nohl, Lat. Spr., 132; Stolz-Leumann, Lat. Gr.<sup>6</sup>, 85-86) : 1° tribut, impôt (payé en argent, différent de *uectigal*, contribution en nature); 2° solde payée aux soldats, *stīpēndium merēre*; puis, par métonymie, « année(s) de service » et « service », employé au sens figuré, e. g. Sén., Ep. 93, 4, *functus omnibus humanae uitae stipēndiis*.

Dérivés : *stīpēndiārīus* (Cic.); *stīpēndior*, -*ārīs*; *stīpēndiōsus*, -*diālīs*.

*stīpula*, -*ae* f. : tige des céréales, chaume, paille, éteule. Ancien (Tér.), technique. Un doublet *stipula*, *stupla* est attesté chez Varron et dans les inscriptions et conservé dans les dérivés romans; cf. M. L. 8265; B. W. sous *éteule*; celtique : britt. *sof* (de \**stūbla*); et germanique : v. h. a. *stūpala* « Stoppel ». Sur *stipula* semble avoir été refait secondairement un simple *stīpa*, cf. Serv. in Ae. 1, 443 : *a nauibus in quibus stipula interponitur uasis, quam stipam dicunt* (cf. 3, 465); Fest. 478, 5 : *unde (sc. a stipa) et stipam, qual[m] amphorae cum extruduntur, firmari solent*. Toutefois, *stīpa* peut être un postverbal de *stīpō*. M. L. 7252 a, \**restūculum*. Pour la racine, v. *stīpō*. Pour la forme, cf. russe *stēblō* « tige (de plante) », v. sl. *stēblō* « καλάμη », avec la forme en *b* de la racine.

*stīpulator*, -*ārīs*, -*ātus* sum, -*ārī* (et *stīpulō*, employé surtout au passif, ainsi *stīpulārī* = *ἐπερωτάσθαι*) : faire contracter un engagement ferme, stipuler dans un contrat (en rapport avec *spondēō* « je m'engage »; cf. Varr., R. R. 2, 3, 5; Cic., Rosc. Com. 5, 13; Colum. 10 praef.); parfois employé pour *spondēō*, *promittō*. Ancien (Plt.), technique. Même verbe en ombrien *stīplo* « stipulāre » (impératif); *stīplatu*, *stēplatu* « stipulātor »; *antīplatu* « contrā stipulātor ». Emprunt au latin ?

Dérivés et composés : *stīpūlatiō* : est *uerborum conceptio quibus is qui interrogatur, daturum facturumue sc, quod interrogatus est, respondet*, Dig. 45, 1, 5; *stīpūlatiūncula*; *stīpūlatōr*, -*tus*, -*ūs* m.; *adstīpulator* « s'engager solidairement avec; donner son assentiment à »; *adstīpulator*, -*tiō*, -*tus*, -*ūs*; *instīpulator* (Plt., Rud. 1381); *restīpulator*; *restīpūlatiō*.

Varron, L. L. 5, 182, fait dériver *stīpūlō* de *stīps*; de même Fest. 379, 5 (v. *stips*) et 472, 11. D'autre part, les juristes du Bas-Empire affirment l'existence d'un adjectif *stīpulus* « ferme »; cf. Just., Inst. 3, 15, *stīpulum apud ueteres firmum affirmatur*, et Paul Sent. 5, 7, 1. Mais cet adjectif a peut-être été imaginé pour expliquer *stīpulator*, et il n'est nulle part attesté.

Comme l'usage de rompre une paille en signe de promesse existait déjà chez les anciens (Isid., Or. 5, 24, 30), on a expliqué *stīpulator* par *stīpula* « paille »; le *sagmen* ou herbe sacrée, dans la scène entre Tullus Hostilius et le fétial (Tite-Live I 24, 4), serait un reste de ce symbolisme; v. G. Nencioni, *Lessico giuridico latino e tradizione mediev.*, dans Ann. d. R. Sc. Super. di Pisa, S. II, IX, 1940, p. 12 sqq., avec les notes. — Cf., toutefois, les restrictions de J. Girard, *Droit romain*, 2<sup>e</sup> éd., p. 472, n. 5.

En somme, rien n'empêche absolument d'expliquer *stīpulator* par « je dresse, j'affermis »; cf. le sens de arm. *stīpēm* « je constrains ». V. *stīpō*.

*stīria*, -*ae* (f.; cf. Vg., G. 3, 366, *stīriaque impexis induruit horrida barbis*) f. : le mot est défini dans les glosses, évidemment d'après le passage de Virgile où il figure pour la première fois : « *pendens glacies* », « *gutta gelata* », et l'abrégié de Festus, 465, 7, a : *stīricidium* « *stīlicidium cum stillae concreta frigore cadunt*. *Stīria enim principale est, stilla deminutum*. Le rapport, réel ou imaginaire, entre *stīria* et *stilla*, mentionné par Festus, est indiqué également dans la glose : *stīlicidium congelatum, et si naribus mucis congelauerint, stīria dicitur*. Le composé *stīricidium*, qui est déjà dans Caton, semble-t-il (cf. F. 465, 33), est conservé, à côté de *stīlicidium*, dans quelques dialectes italiens et en sarde. M. L. 8266.

Dérivé : *stīriacus* (Sol.).

Pour l'étymologie, v. *stilla*.

*stīrips*, *stīripīs* f. (f.; doublets *stīripēs*, *stīripīs*; le genre masculin est également attesté; cf., entre autres, F. 412, 13 sqq.; Non. 226, 32 sqq.) : souche, tronc. Se dit, par extension, de toute espèce de plante; joint et opposé à *arbor* par Cic., Fin. 5, 11, 33, *cum arborum et stīripium eadem paene natura sit*. Désigne le « rejeton », la « greffe ». Par suite, au figuré : « souche d'une famille, branche »; et aussi « descendance, lignage »; et, en général, « origine ». Ancien (Liv. Andr.), classique, usuel. M. L. 8268.

Dérivés : *stīrpeus*, -*a*, -*um*; *stīrpetum* (Gloss.) M. L. 8267; *stīrpius* (cf. *rādicūs*); *stīrpeō* (Plin.); *extīrpo*, -*ās* : extirper (propre et figuré), et ses dérivés *extīrpatiō*, -*tor* (d'où *stīrpatiōr*, tardif), -*trix*; M. L. 3071 et 3072, \**extīrpus*.

Aucun rapprochement sûr. Un radical \**stīrp-* (s'il n'est pas dialectal, cf. *stīrcus*) surprendrait en indo-européen, autant que celui de *urbs*.

*stīua*, -*ae* f. : manche de charrue. Ancien (Cat.), technique. Un doublet sans doute dialectal *stēua* est supposé par la plupart des dérivés romans; cf. M. L. 8269; *Einf.*<sup>3</sup>, p. 148.

Dérivé : *sītuārīus* (bas latin).

Sans étymologie connue.

*stīlātā*, -*ae* f. : *genus nauigii latum magis quam altum, et a latitudine sic appellatum, sed a consuetudine qua nlocum pro locum et slīuem pro līem dicebant*, P. F. 411, 12. Rare.

Dérivé : *stīlat(t)ārīus*. Cf. *lātus*.

Mot technique, de type populaire, à -*ti*.

\**stīlembus* adj. (?) : *grauis, tardus, sicut Lucilius (1109) « pedibus stīlembus » dixit equum pigrum et tardum*, P. F. 413, 1. Sans autre exemple.

Cf. les formes germaniques du type norv. *stolpa* « avoir les jambes raides », all. *stolpern* « trébucher »? Mot d'emprunt?

*stīlis* : v. *lis*.

*stīloppus*, -*i* m. (scl-) : bruit produit en tirant contre la joue un doigt introduit dans la bouche (Perse, 5, 13). Onomatopée à consonne intérieure geminée. Cf. *stīlopum est genus uasis rotundum os habens*, CGL V 624, 12. M. L. 8270. Pour la forme, cf. *cloppus*.

*stō*, *stās*, *stētī* (de \**stē-stī-ai* avec dissimilation du second groupe; cf. *scīdī* de *scīdō*), *stētūm* (*stātus*,

-*ūs*, dans Plt., Am. 266, Mi. 206, Ps. 1288, contre un exemple de *stātus*, Mi. 1389, qui peut être analogue des formes de 1<sup>re</sup> conjugaison; cf., toutefois, Meillet, BSL 24, 2 (74), p. 66), participe futur *stātūrus*, *stāre* : 1<sup>o</sup> être debout (opposé à *sedēō*, *iacēō*, *cadō*), être dressé; 2<sup>o</sup> être immobile (opposé à *ēō*). S'emploie au propre et au figuré; de là les sens de « demeurer ferme (et, dans la langue militaire, « tenir », s. in *aciē*, etc.), persévérer, être maintenu »; *stāre in aliquā rē*, *aliquā rē* et même postclassique *alicui rei* (Dig.); *stat sententia*, *stāre cum* « être avec quelqu'un »; *stāre ab* (comme *esse ab*) « être du parti de ». Impersonnel : *per me stat* (*ut, quōmīnus, quīn*) « il dépend de moi que ». Quelquefois, avec le sens de *cōnstāre*, « être au prix de, coûter »; cf. Vg., Ae. 10, 404, *haud illi stabunt Aeneia paruo/hospitiū*. Dans la langue poétique, *stāre* apparaît comme synonyme fort de *esse*; ainsi Vg., Ae. 1, 646, *omnis in Ascanio cari stat cura parentis*, où *stat* = *posita* est ou simplement est; Lucr. 1, 746-748, *deinde quod omnino finem non esse secandis / corporibus faciunt neque pausam stare fragori* (où *finem esse* et *pausam stare* sont exactement semblables), / *nec prorum in rebus minimum consistere quicquam* (où *cōnsistere* = *esse*); de même, 5, 199, *tanta stat (naturali), praedia culpa*, où *stat* joue le rôle de la copule. Ce sens s'est conservé et développé dans les langues romanes, où *stō* est abondamment représenté, M. L. 8231, avec de nombreux dérivés. V. B. W. *être*.

A *stō* correspond une forme athématique de présent à redoublement, d'aspect « déterminé », indiquant le procès qui parvient à son terme (cf. *sīdō* en face de *sedēō* et -*cumbō* en face de *cubō*) :

*sīstō*, *sīstīs* (le perfectum *stētī* sert en face de *sīstō* comme en face de *stō*; l'opposition des deux types n'est marquée qu'au présent; il en va de même de *sēdī* et de *cubī*; l'emploi de *stīū* pour différencier le perfectum de *sīstō* est secondaire), *sīstere* : absolu et transitif : 1<sup>o</sup> s'arrêter, e. g. Varr., L. L. 6, 8, *solstitium, quod sol eo die sistere uidebatur*; Vg., G. 1, 479, *sistunt amnes terraeque dehiscunt* (l'emploi de *sīstō* et d'un inchoatif correspondant est caractéristique); 2<sup>o</sup> arrêter, s. *grādū*, s. *sē*; s. *aliquem saluom, fāna sistere*, etc., cf. *lōrd-vā rīvā*; de là, dans la langue poétique et impériale, « mettre un terme à ». Dans la langue juridique, *sīstō* a le sens de : 1<sup>o</sup> « comparatire (absolu), se présenter », 2<sup>o</sup> « faire comparatire, produire devant le tribunal » (transitif) : *uadimōnium sistere* (opposé à u. *dēserere*). Enfin, *sīstō* s'emploie impersonnellement dans l'expression *sīstī non potest*. Ne semble conservé que dans un dialecte italien. M. L. 7956.

*Sīstō* a un correspondant exact dans ombr. *sestu* « *sīstō* »; la voyelle du redoublement est toujours notée e en ombrien; elle peut néanmoins représenter un i.

\*-*stanō*. A *stō* correspond aussi une forme à suffixe nasal qui n'est attestée que dans des composés, sous la forme dérivée en -*a* :

*dēstīnō*, -*ās* : fixer, attacher; cf. Caes., B. G. 3, 14, 6, *funes, qui antemas ad malos destinabant, et dēstīna* : appui, support (Vitr.). S'emploie au sens moral et absolulement « se fixer, se proposer fermement ». De là *dēstīnātus* « fixé, arrêté », e. g. T.-L. 21, 44, 9 : *si hoc bene fixum omnibus destinatumque animo est*; et *dēstīnātum* : dessein, résolution; *obstīnō* : s'obstiner (transitif et ab-

solu); obstinātus; obstinātiō (classique); praestīnō : fixer d'avance le prix d'une chose, marchander, acheter; mot de Plaute, cf. P. F. 249, 27 : -are apud Plautum praemere est, i. e. emendo tenere; repris par Apulée. Pour le sens, cf. cōstāre « coûter ».

Formes nominales et dérivés : stabilis : qui se tient bien, stable, ferme (sens propre et figuré), M. L. 8207. De là : stabilitās (classique = βεβαιότης); stabilis, -is, M. L. 8206; stabilīmen (rare, poétique); stabilimentum; stabilitor, qui semble une création de Sén., Ben. 4, 7, 2 (sans doute à l'imitation du gr. βεβαιωτής): Deus, quod stant beneficio eius omnia, stator stabiliorque est; cōnstabilis, -is (archaïque et postclassique); restibilis; restibilis, Pacuvius, v. Festus 432, 35.

stabulum : endroit où l'on s'arrête (= σταθμός); de là diverses acceptions : « étape, halte », « résidence, demeure », en particulier « auberge » et « lupanar » (cf. prostibulum); dans la langue rustique, « étable », pour toute espèce d'animaux (s. ovium, boum, pāvūnum, piscium, apium, etc.), et « gîte » (s. ferarum), M. L. 8209; B. W. s. U. Celtique : irl. saball, stabla; britt. staul, ystaffel (de stabellum).

Dérivés et composés : stabulo, -ās et stabulor, -āris, M. L. 8208; stabulārius; stabulātiō.

Pour naustibulum, v. nāuis; prostibulum. v. prostō; pour uestibulum, v. ce mot; stāmen, -inis n. : v. ce mot.

status : qui se tient droit, dressé, immobile; arrêté; fixé (status diēs, cf. statuere diem); cf. F. 416, 25, Statae Matris simulacrum in foro colebatur, où Stata Mater correspond à Iuppiter Stator, et aussi Stata Fortūna, Valētūdō Stata; de là Statānus, Statulinus, Statiha, divinités que l'on invoquait pour que l'enfant se tînt debout, cf. Varr. ap. Non. 532, 18; et statānum uinum (Plin. 14, 65). Status est l'adjectif verbal à la fois de stō et de sistō. Nom propre : Stātius; osq. Staatis.†

statārius : qui reste debout ou immobile; en particulier statāria comoedia (opposé à mōtōria) « comédie où il y a peu d'action ». Dérivé de stātus, comme primārius de primus, etc. Conservé en sarde. M. L. 8232.

staticulus, -i m. : sorte de danse lente (Plt.); staticulum : statuette (Plin.).

statim (stetim, condamné par Consentius 11, 25, éd. Niedermann, d'après steti, fait sur le modèle de cēssim, sēnsim : cēssi, sēnsi) adv. : sur place, sans bouger; iā statim stant signa, Plt., Am. 276; par suite, comme illicō, « sur-le-champ, aussitôt »; d'où statim ac, atque, ubi, etc. Sur stetim, v. Lindsay-Nohl, Lat. Spr., 16. La forme stātim attribuée par Non. 393, 5, à Térance, Ph. 790, est suspecte et contredite par le témoignage des manuscrits de Térance; cf. Lindsay, éd. de Térance, ad loc., et Early Lat. Verse, p. 218. A côté de isarō « aussitôt », l'Avesta a isarōstāitya, avec le même sens, sans doute plus appuyé, ce qui montre le rôle de stā- pour indiquer l'idée de « aussitôt » qui doit être rendue de manière sensible et dont, par suite, l'expression est sujette à beaucoup d'innovations. Le suffixe -tim a fourni de nombreux adverbess, notamment à la langue familière.

statiō : 1° station, fait de demeurer droit et immobile « manère in statiōne », etc.; 2° station, résidence; dans la langue militaire, « poste, faction »; dans la langue nautique, « mouillage, port »; dans la langue officielle de l'Empire, « résidence d'un fonctionnaire im-

périale », puis la fonction elle-même; « position »; « tion de poste »; « assemblée religieuse » et « jeûne » (sur ce sens, v. Svennung, Zeitsch. f. Neutest. Wiss., 1933, 294-308, et Blaise, Dict. du lat. chrét. V. passage au sens concret, cf. mānsiō. Conservé surtout dans les dialectes italiens, M. L. 8234. Irl. staid. Dérivés : statiōnālis : fixe (s. stella, Plin. = στατικός); statiōnārius : qui appartient à un poste, s. milēs; stānārius : officier de poste ou de police.

stator : esclave public chargé de la poste; cf. Rich. u. M. L. 8235; et, dans la langue tardive, stantor, stantia, stantārius « qui se tient en avant ».

Stator : épithète de Jupiter, cf. Stata; Statorius : nom propre.

A stator correspond un féminin attesté dans le composé obstetrīx; v. obstō.

statiuus : immobile. Usité surtout dans la langue militaire au sens de « fixe », statiua castra, d'où statiua n. pl. substantivé, et, dans la langue religieuse, statiuae (fēriae). Cf. aestiuus.

status, -ūs m. : façon de se tenir, attitude; endroit où se tiennent les hommes ou les choses (dē statū mouere, dēcere; stāre in statū « se tenir en garde », Plt., Mi. 1389); par suite, « façon d'être, état; condition, position ». Se dit en particulier de l'état de la cité, s. ciuitātis, s. rel. publicae. Dans la langue de la rhétorique, « position d'une question » (cf. cōnstiitūtiō causae), en particulier « réfutation d'une accusation » (gr. στάσις; cf. Cic., Top. 25, 93, et Isid., Or. 2, 5, 1 : status apud rhetores dicitur ea res in qua causa constitit, i. e. constitutio). Celtique : irl. stad, britt. ystad. Les formes française et germanique semblent récentes.

statūra : stature (classique, attesté depuis Pl.); statūrōsus (Aug.).

Peut-être stātūra dans Lucilius 794 : quare pro facie, pro statūra Accius.

statua : statue (plus particulièrement statue d'un homme, par opposition à signum « statue d'un dieu »), M. L. 8236. Dérivés : statuālis, M. L. 8237; statuārius : statuaire; statuāria : sculpture; statunculum (Pétr. 50, 6); statuncula (Greg. T., Hist. I, 5), d'après homunculus. Statua semble être le postverbal de statuō.

statuō, -is : mettre debout, arbōrēs statuere; faire tenir droit ou ferme; d'où dresser, fixer, établir (sens propre et figuré, physique et moral), s. modum, s. finē, s. diem, s. poenam, etc.; par suite « décider, décréter », Irl. staitiud, de statūum. Dérivés : statūmen, terme technique « support », « lit de maçonnerie », « varangue » (terme nautique); d'où statūminō, -ās; statūminūtiō (époque impériale); statuāle (Lex Sal.); Statulēnus, -neius.

Composés : adstātūō « placer auprès »; cōnstātūō « établir » (aspect déterminé), « poster, décider »; d'où cōnstātūum n. = σύνσταγμα, cōnstiitūtiō = σύνστασις et στάσις (cf. status), cōnstiitūtor.

dēstātūō : 1° établir, placer; 2° abandonner; d'où dēstātūtiō, -tor (rares); cf. dēstisō.

instātūō : placer dans ou sur, instituer, établir (sens physique et moral); former, instruire; instiitūta n. pl. : principes établis, institutions; instiitūtiō : disposition, arrangement, institution, instruction (i. δρᾶνθια, Quintil.); -tor (tardif).

praestātūō : établir d'avance, prescrire.

prōstītūō : placer devant, exposer, et « prostituer »; prōstītūta f. : prōstītūtiō, -tor (époque impériale; cf. prōstītūbulum, prōstō); restiitūō : rétablir, restituer; restiitūtiō, -tor; substitūtiō : mettre dessous ou à la place, soumettre (rare), substitūtor; substitūtiō; substitūtiuus : conditionnel (Apul., cf. ὑποκατάστασις, ὑποκατάστατος).

A stō, sistō correspondent, enfin, des adjectifs en -stes et des substantifs en -stitium qui figurent seulement comme seconds éléments de composés (cf. obses, comme correspondants); iūstitium : suspension des tribunaux, vacation légale (à ne pas confondre avec iūstitia dérivé de iūstus); inter-stitium (tardif); solstitium : solstice; quod sol eo die sistere uidebatur, Varr., L. L. 6, 8; cf. iūst et sōl. Cf. aussi peut-être caelestis.

Composés de stō : ab-stō : se tenir éloigné (= ἀπόσταμαι), très rare; trois exemples : Plt., Tri. 263, abstandus : qui doit être tenu éloigné; Hor., A. P. 360, si propius stes... si longius abstes; Cypr. Gall., gen. 1440, abstare; se trouve dans les gloses. Dérivé : abstantia (un exemple de Vitruve). Abstō est à peine vivant; c'est absum ou absistō qui le remplace.

adstō, astō (ἀποσταμαι) : se tenir ou se dresser auprès; assister (sens moral rare, réservé à adstō). Synonyme de adsum; cf. Lucr. 3, 1879, certa quidem finis uitae mortalibus adstat à côté de finem esse, I 747), M. L. 739. Dérivé : a(d)stantia : seulement dans les gloses, où il est traduit par παρουσία. Composé : \*adastō, M. L. 148.

antistō (ante-) : se tenir en avant de; l'emporter sur. Rare, archaïque et postclassique; un seul exemple dans Cic., de Inu. 2. 2. La prose classique dit praestō ou antecēdō.

antistes, -itēs m. : qui se tient en avant, chef. Usité surtout dans la langue religieuse, avec un féminin d'origine secondaire antistitia; sacrōrum antistes, qui désigne un prêtre d'ordre supérieur, a pu servir à traduire ἐπίσκοπος dans la langue de l'Eglise. Dérivés : antistitium (Mart. Cap.); antistatus, -ūs m. (Tert.).

circumstō = περισταμαι « se tenir autour, entourer »; circumstantēs et circumstantia, -ium; circumstantia, -ae : fait de se tenir autour. Rare au sens propre; usité surtout en rhétorique comme traduction de περίστασις; cf. Quint. 5, 10, 104, hoc genus argumentorum sane dicamus ex circumstantia, quia περίστασιν dicere aliter non possumus; circumstatiō, -ōnis.

cōnstō (= συνσταμαι) : 1° être arrêté, être fermement établi (d'où constat inter omnes « c'est une chose fermement reconnue entre tous »; cōnstāre sibi « être fidèle à soi-même, ne pas changer d'avis »; cōnstāns : ferme, inébranlable; cōnstanter; cōnstantia, et incōnstāns, -ter, -tia); 2° être composé de, consister en (= συνταγμα); 3° avec un ablatif instrumental de prix, « être mis en vente moyennant un prix », « coûter » (sens propre et figuré); cf. Cēs., B. G. 7, 19, 14, edocet quanto detrimento et quot uirorum fortium morte necesse sui constare uictoriam, sens dans lequel cōnstāre est surtout représenté dans les langues romanes, M. L. 2170. Employé aussi par Lucrèce comme synonyme de esse, e. g. 1, 582 (corpora) quoniam fragili natura praedita constant.

distō (= διασταμαι) : être éloigné. Employé absolument, avec ab ou avec inter sēsē. Sens moral « différer ». Dérivé : distantia (= διαστάσις).

eastō, eastō (= ἐξίσταμαι, Arist.) : être élevé au-dessus, dépasser, être préminent; d'où « être en vue » et « exister, subsister ». Dérivé : exstantia (Col., Cael. Aur.).

instō : être dressé ou debout sur; être menaçant ou imminent; presser vivement (sens physique et moral), d'où « insister ». Dérivé : instantia.

interstō : se tenir entre (rare et tardif). Dérivés : interstes : intermédiaire (Tert.); interstitiō, interstitium, tous deux de basse époque; osq. Anterstatat, dat. « \*Interstitat ».

obstō (\*ostō, tardif) : se tenir devant, faire obstacle, M. L. 6023; B. W. ōter; obstaculum (époque impériale, attesté à partir de Sénèque); obstantia (Vitruve). A obstō se rattache obstetrīx, -icis (obstetrīx, inscriptions tardives et manuscrites) f. : « celle qui se tient devant l'accouchée pour recevoir l'enfant », « sage-femme »; mot ancien, attesté depuis Plaute; de là obstetricius; obstetricō, -ās (-cor), -cālis, tous d'époque impériale.

perstō : demeurer debout ou immobile; persister (sens physique et moral).

praestō : être en tête de, l'emporter sur; praestes, -itēs, épithète appliquée aux dieux : Iuppiter praestes; praestantia; Praestana dans Arn. 4, 3 : P. est, ut perhibetis, dicta quod Quirinus in iaculi missione cunctorum praestierit uiribus. Semble différer de praestō « fournir, garantir », d'où proviennent praestatiō, praestator et les verbes romans du type « prêter », M. L. 6725.

prostō : se tenir en avant, faire saillie. Sens propre rare; usité surtout dans le sens de « être exposé en public, être offert en vente », « se prostituer »; prostibilis; prostibulum; prostibula, -lāta, -lātrix (tardifs). Cf. prostiitūō, M. L. 6788.

restō : demeurer en arrière; par suite « rester, demeurer »; impersonnel restat ut. Dans la langue militaire s'emploie au sens de resistere (non, toutefois, dans Cicéron et César). M. L. 7248 (et \*arrestō, 673); celtique : irl. riast. Fréquentatif : restiitō, -ās : s'arrêter souvent (rare et archaïque).

substō (ὀπισταμαι) : se tenir dessous; et « résister, subsister ». M. L. 8394. Dérivés créés par la langue philosophique à l'imitation de termes grecs, tous d'époque impériale et employés surtout ou créés par les Pères de l'Eglise : substantia (= ὑπόστασις), d'où irl. substaini; cf. essentia; substantiola (St Jér.); substantiālis (= ὑποστατικός), substantiālūtās et cōnsubstāntiālīs, traduction de ὑποούσιος; substantiūus, dont le n. substantiūum (sc. uerbum) traduit en grammaire le gr. ὑποκείμενον; substantiūālis (Tert.). Sur substantia, v. C. Arpe, Philol., XCIV, 1939, 65.

superstō : se dresser par-dessus, dominer, surmonter. Dérivés : superstes, -itēs adj. : qui demeure au-dessus; par suite « qui survit » (sens le plus fréquent), joint à superesse, dont il est en quelque sorte l'adjectif, superstō ne signifiait pas « survivre », sauf à basse époque (Ennode), où ce sens a été refait sur superstes; de l'adjectif la langue archaïque a tiré un dénominatif superstītiō, -ās, transitif et absolu « préserver, faire durer » (Enn., Sc. 295) ou « être survivant » (Plt., Pe. 331). Dans la langue du droit, superstes a le sens de « témoin » (qui stat in iure super aliquā rē); cf. Fest. 394, 37, superstes testes praesentes significat; et Cic., Mur. 12, 26, suis utrisque superstitiibus praesentibus istam uiam dico : inire uiam; superstitiō : superstition (opposé à religio,

e. g. Cic., N. D. 1, 42, 117 ; 2, 28, 71, 72) ; *superstitiōsus*, cf. Cic., N. D. 2, 28, 72, qui *itos dies precabantur et immolabant ut sibi sui liberi superstiti essent, superstitiosius sunt appellati, quod nomen patuit latius* (où il n'y a peut-être qu'une étymologie populaire). Dans la suite, c'est l'idée de « pratiques superflues » que l'on a vue dans *superstitiō* ; de là les gloses du type *superflua observatiō*. V., en dernier lieu, Benveniste, Rev. Ét. lat., 16 (1938), 35.

*Sistō* a fourni de même des composés correspondants aux composés de *stō* ; l'aspect déterminé y est souvent peu sensible ; toutefois, les formes à préverbes s'accoutument mieux de la valeur « déterminée » de *sistō* que de l'aspect « indéterminé » de *stō*, de sorte que beaucoup de composés se confondent presque pour le sens avec des composés de *stō* qu'ils ont tendu à remplacer. La valeur factitive qu'admettent les formes simples de l'inflectum, *sistō*, n'existe pas dans les formes pourvues de préverbe.

*absistō* : s'éloigner de, et « cesser de » ; *adassistō* (as-) = *παρσταναι* : se tenir auprès de ; s'arrêter ; assister (sens propre et figuré) ; dans la langue de l'Église, *adistentia* « assistance, aide » ; *cōnsistō* : transitif et absolu, « s'arrêter » et « arrêter » ; « se composer de, consister en » (glosé *συνεστραμα*). A partir de Dioclétien apparaît *cōnsistorium* : conseil du prince, consistoire ; *dēsistō* : s'éloigner, abandonner ; s'arrêter de, cesser de, se désister ; *eassistō* (*existō*) : se dresser hors de ; s'élever ; sortir de terre, surgir ; par suite « exister, apparaître ». Quelquefois synonyme de *esse*, cf. Cic., Off. 1, 30, 107, *ut in corporibus magna dissimilitudines sunt, sic in animis existunt maiores etiam uarietates* ; et le participe *existēns* a servi de participe à *esse*, cf. Thes. V<sup>2</sup>, 1875, 33 sqq. ; *insistō* : s'arrêter (dans) ; s'appuyer sur ; presser (sens physique et moral) ; insister ; *intersistō* : s'arrêter entre ; s'interrompre (Quint.) : les composés *intersistō*, *stistiō* se rapportent aussi bien à *interstō* qu'à *intersistō* ; *obassistō* : s'arrêter devant, s'opposer à ; *persistō* : persister ; *\*prosistō* (particpe *prosisistēns* dans Apul.) : être proéminent ; *resistō* : 1° rester en arrière, s'arrêter ; 2° résister (d'où *resistentia* dans S<sup>1</sup> Aug.) ; 3° se dresser de nouveau (= *resurgō*) ; rare ; *subsistō* : s'arrêter ; faire face à ; dans Apulée, synonyme de *succurrō*. Dérivé : *subsistentia* (Cassiod., Boèce) = *ὑπόστασις* ; *superassistō* : se tenir ou se placer sur (Apul., Amm.).

Pour *instaurō*, v. ce mot et ci-dessous.

La racine \**st(h)ā* « se tenir » fournissait en indo-européen un aoriste radical athématique : skr. *asthāt* « il s'est mis debout » = gr. *ἔστω* (ion.-att. *ἔστη*) ; cf. les infinitifs sl. *stati*, lit. *stoti* « se mettre debout ». Il y avait un parfait : skr. *asthīdu* « je me suis mis debout » (résultat acquis), plur. *asthīma*, gr. *ἔστραμα*, plur. *ἔστραμεν* ; c'est ce parfait que représente *steti*. L'indo-iranien a un présent thématique à redoublement, forme qui en indo-européen indiquait le procès arrivant à son terme : skr. *asthāti* (avec redoublement en -i-), mais av. *hištaiti* (avec redoublement s-) « il se tient debout, il reste debout » ; c'est à ce type qu'appartient lat. *sistō* (le type de *sternu*, propre au grec, est autre) ; la même forme a fourni à l'irlandais des verbes tels que v. irl. *ar-a-sissiuir* glosant *innitēns*. Pour exprimer l'état d' « être debout »,

il a été fait des formes en -ē dans v. sl. *stojati* « être debout », lit. *stovėti* (même sens), v. h. a. *stēn* (*stēn*) d'autre part, le slave a comme « itératif », en face de *stang*, *stati* « se mettre debout », le type *staje* ; et le lituanien a de même *-stiju* ; lat. *stō* représente une formation de ce genre, de même que ombr. *staku* « être debout » (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, I 79 et II 431 sqq.). Pour indiquer un procès arrivant à son terme défini, il a été constitué dans diverses langues des formes à nasale, toutes indépendantes les unes des autres ; la plus remarquable est celle du germanique, got. *standan* « se mettre debout » (prét. *stōþ*) ; le grec a *ἵστῶ*, le slave *stang* (inf. *stati*), cf. v. pruss. *po-stānīmai* « nous devenons », arm. *stanam* « j'achète » ; c'est sur une forme de ce genre que repose le type dérivé lat. *-stināre*.

Les formes nominales s'expliquent par les règles générales de formation et ne posent guère de questions. A cause du sens, on relèvera *stabulum* ; la formation est parallèle à celle de v. isl. *stōðull* « endroit où l'on trait les bêtes », v. h. a. *stadal* « grange » ; pour le sens, cf. véd. *gō-śtāh* « étable à vaches », av. *aspō-stāna* « écurie à chevaux », etc., got. *awi-strius* (génitif singulier) « de la bergerie » (v. h. a. *ewisti*), v. sl. *stado* « troupeau » et v. angl. *stod* « troupeau de chevaux », etc. Tout ceci se rapporte aux arrêts du troupeau quand il est au repos. Le sens général du mot est conservé par osq. *stafllataa* « statuitae » et pél. *pristafalaciriz*, n. pl. « \*praestibulātrīcōs » (Vetter) ; le sens de ombr. *stafarem* est incertain : « consōlidātum » (Devoto), « concrētum » (Vetter).

L'ā de *stabulum* est le même que celui de l'adjectif *status* qui répond à skr. *sthītāh* « placé debout », gr. *στῆτός*. D'après ce participe, on le retrouve dans le substantif *status*, d'où *statua*, *statuō*, et le même d'apparat dans le type de *superstitium* (accusatif singulier), sur lequel a été fait le nominatif singulier *superstes*, tandis que, au contraire, l'indo-iranien a généralisé ā dans le type véd. *raiheshdāh* « guerrier » (littéralement « qui se tient debout dans le char »), etc. L'ā de supin *stātum* (d'où *stātūrum*) est normal dans le type des substantifs en -tu- auquel appartient le supin ; cf. skr. *sthītum* et, de même, lat. *genitum* en face de *nātus*. L'ā de *obstaculum* peut être ancien ; cf. véd. *sthātram* « lieu où l'on se tient » ; toutefois, le mot est tardif.

La valeur factitive de « poser, établir » a été rendue partie avec une valeur factitive de *sistō*, partie avec le dérivé *statuō* ; s'il y a préverbe, seulement avec *stistō*. L'ombrien a *statita* « statuita », *statitatu* « statuitō » (impér.), *stakaz* « statūtus ». Par *stafllatas* « statitae », on voit que l'osque a procédé autrement.

L'ā figure dans *stānen* ; cf. gr. *στάμων* « chaîne du métier vertical du tissand », et des formations semblables, mais de sens non technique, se retrouvent dans d'autres langues : skr. *sthāman-* « lieu de séjour », lit. *stomū* « statum », got. *in... stomin* « ἐν ὀσπαστῶ ». L'identité de sens du lat. *stānen* avec gr. *στάμων* donne lieu de supposer, pour ce terme technique, une influence du grec sur le latin.

Les formes osque et ombrien ne concordent qu'en partie avec les formes latines ; ainsi l'osque a *statif*

*statura* » (ou « *statū* » ?), l'ombrien *stahmei* « *statūni* », *stachmīto* « *statūtum* ». Tandis que v. pruss. *stacle* désigne un montant sur lequel s'appuie une construction, le *stakle* désigne spécialement le « montant du métier à tisser », et lit. *staklis* le « métier à tisser ».

Les verbes *in-staurāre*, *re-staurāre* posent un problème : le maintien de l'a ne semble pouvoir s'expliquer que par l'influence d'une forme sans préverbe \**staurāre*, qui n'est pas attestée. L'u est un élargissement de la racine \**st(h)ā*, dont il y a des exemples dans d'autres racines importantes. Là où la voyelle est ā, elle se maintient, d'où gr. *σταυρός* « poteau, pieu », v. isl. *staur* (même sens), skr. *sthāvarāh* « ferme, immuable » ; *staur* est à ce type que doit se rattacher lat. *-staurā* ; le *st* est à *staviti* « poser » et le lituanien *stovėti* « s'tāre ». Là où le vocalisme est au degré zéro, le *st* doit s'amuir devant -u- ; on a ainsi gr. *στῦλος* « colonne », skr. *sthū-ṛā* « fort » ; et il a pu être fait un type \**st(h)eu-* qui figure dans skr. *sthāviraḥ* « fort, solide », v. h. a. *stiuri* « fort » (v. sours *taurus*), etc.

*stola*, -ae f. : longue robe de femme. Emprunt (Barr.) au gr. *στολή*, latinisé ; de là *stolāus*. Celtique : lit. *stol*, brit. *ystol*.

*stolidus*, -a, -um : sot, niais. Souvent joint à *stultus*, de même sens, dont il est sans doute parent. Attesté dès les plus anciens textes ; sans être absolument banni de la prose classique, il y est plus rare que *stultus*. Le dérivé *stoliditas* est tardif (Flor., Gell., Arn.), tandis que *stultitia* est ancien et classique.

Sans étymologie claire. V. *stolo*? M. L. 8273 c. Mais la forme en -idus semble supposer un verbe en -ed- ; cf. *pauid*, *pauidus*.

*stolo*, -ōnis m. : rejeton, bouture ; Varr., R. R. 1, 2, 9 : (C. Licinius Stolo)... qui propter diligentiam culturae Stolonom confirmavit cognomen, quod nullus in eius fundo reperiri poterat stolo, quod effodiebat circum arbores radicibus quae nascerentur e solo, quos stolones appellabant ; cf. Plin. 17, 7. Y a-t-il parenté entre *stolidus* et *stolo*? Cf. *caudex*, *stipes* comme termes d'injure (Térence, Heaut. 877). Mot technique. M. L. 8275.

Cf. arm. *steln* « tige, tronc », gr. *στέλεχος* (même sens) et *στελός* « plante parasite ». Pour des rapprochements plus vagues, v. gr. *στελέα* « manche (de cognée) », etc.

*stolus*, -i m. : flotte. Emprunt tardif (Cod. Theod.) au gr. *στόλος*. Demeuré dans quelques langues romanes (lt. *stuoła*, prov. cat. *estol*). M. L. 8276.

*stomachus*, -i m. : tube digestif « œsophage » ou « estomac » ; en particulier « humeur », *bonus stomachus* ; employé seul « mauvais humeur, bile, colère » (fréquent dans Cicéron). Emprunt au gr. *στόμαχος* attesté depuis Plaute, latinisé. ]

Dérivés : *stomachor*, -āris : être de mauvaise humeur, synonyme familier de *irascor* ; *stomachōsus* ; *stomachābundus* (Gell.) ; *stomachātū* (Cassiod.). M. L. 8276 a.

*stora* (*storia*), -ae f. : natte de jonc ou de cordes (Cés., B. C. 2, 9, 4 ; T.-L., Plin.). M. L. 8279. Sans doute grec ; cf. *στορένυμα*.

**strabus**, -a, -um : aux yeux de travers, louche. Ancien, rare ; repris par Cassiodore au sens de « pervers ».

Dérivé expressif : *strabō*, -ōnis (*strabōnus*, Pétr. 68, 8), usité comme surnom (et *Strabōnilla*). Dans les gloses figure une forme *strambus* (cf. *sābucus* et *samb-*, *sabbatum* et *samb-*), à laquelle remontent les représentants romans ; cf. M. L. 8281. Diminutifs : *strabulus*, *strambululus*.

Sans doute emprunt au gr. *στραβός*, *στραβών*. **strāgēs**, **strāgulus**, -lum ; **strāmen** : v. *sternō*.

**strangulō**, -ās : étrangler, étouffer. Emprunt ancien et oral au gr. *στραγγαλάω* (cf. Varr., L. L. 6, 96). Le terme latin est *suffocō*. M. L. 8290.

Dérivés : *strangulatiō*, -tōr, -trix, -tus, -ūs m., -bilis (tous d'époque impériale).

**strangūria**, -ae f. : rétention d'urine. Emprunt au gr. *στραγγουρία* (Caton, R. R. 127, 1). Dérivé : *stranguriōsus* (Marc. Emp.).

**strana** (*straba*) : 1° trophée (Lact. ad Stat. Theb. 12, 62) ; 2° tumulus, sepulcrum (Iord.). Mot de très basse latinité, germanique.

**strebula** (*stribula*), -ōrum n. pl. : mot plautinien, d'origine ombrienne d'après Fest. 410, 28, que Varron explique, L. L. 7, 67 : *stribula*, ut *Oppilius scribit, circum coenādices sunt bouis*. Cf. gr. *στρεβλόσ* « tourné, tordu » ?

**strēna**, -ae (et, dans les gloses et les inscriptions de basse époque, *strenua*, d'après *strēnuus*, forme blâmée par Consentius ; les formes romanes remontent à *strēna* ou à *strenna*) f. : (bon) présage ; et en particulier cadeau fait à titre d'heureux présage, « étreinte » : *strenam uocamus quae datur dei religioso omnis boni gratia*, Fest. 410, 21. Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 9296.

*Strēna* (comme *scaeva*) semble être le féminin d'un adjectif *strenus* encore utilisé par Plaute, e. g. St. 672, *bona scaeva strenaque obuiam accessit mihi*, et 461, *quam strena opscavaui, spectatum hoc mihi*. Le mot est donné comme sabin par Lydus, de Mens. IV 4 ; et ce témoignage est confirmé par celui de Symmaque, Epist. 10, 35, qui attribue au roi sabin Tatiüs l'introduction de l'usage des *strēnae* à Rome ; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

Dérivés : *Strēnia* (*Strēnuā*) : déesse des présages favorables (v. Deubner, Glotta, 3, 34 sqq.) ; *strēnuus* (souvent joint à *fortis*, opposé à *ignāuus*, *iners* ; *strēnuior* à *deterior*) : vif, rapide, actif, courageux, brave ; turbulent (Tac.). Se dit des personnes et des choses. Attesté depuis Plaute, usuel en prose et classique. Les anciens ont vu la parenté entre *strēna* et *strēnuus*, e. g. Non. 16, 32, *strena dicta est a strenuitate*. L'adjectif a dû d'abord avoir un sens religieux, qu'il a perdu en pénétrant dans la langue commune. Dérivés : *strēnuē* ; *strēnuō*, -ās? (leçon de P dans Plt., Pseud. 629 ; A a *sternuas*) ; *strēnuitās* (Varr., Ov.) ; *strēnuōsus* (Gl.). Composé : *instrēnuus* (archaïque et postclassique).

Le rapprochement de *στρηγής*, « aigu, perçant », *στρηγός* « orgueil, passion » est médiocre pour le sens. V. Walde-Pokorny, II, 628.

strōnuus : v. strēna.

strepō, -is, -ul, -itum, -ere : faire du bruit, gronder. Se dit surtout d'un bruit sourd et violent, strideo d'un bruit sifflant. Attesté depuis Ennius; surtout poétique et de la prose impériale; doublé de fremō. Conservé dans un dialecte italien, comme le fréquentatif (rare et poétique) strepiō, -ās, M. L. 8298, 8298 a. Dérivés : strepius, -ūs (classique et usuel); strepor (Cassiod.); streperus : bruyant, querelleur (tardif). Composés : ad-, circum-, cōn-, in-, inter-, ob-, per-, sub-strepō; à obstrepo correspondent obstrepiō, obstrepiūculum et un adjectif obstreperus, tous tardifs.

Verbe expressif pour indiquer un bruit, comme sternuō, steriō, stridō et crepō.

stretillō : v. stritabillae.

stria, -ae f. : raie, strie; rainure, cannelure; cf. Varr., R. R. 1, 29, 3, qua aratrum uomere striam facit, sulcus uocatur. Ancien, technique. M. L. 8300, stria.

Dérivés : striātus : strié (Plt., Rud. 298), sur lequel sans doute a été bâti striō, -ās (époque impériale, Vitr., Plin.), d'où striātūra f. Cf. striga. De \*striga? v. stringō.

strib(i)llō, -inis f. : ancien nom latin du solécisme : soloecismus Latino uocabulo a Sinnio Capione eiusdemque aetatis alii imparilitas appellatus, uetustioribus Latinis stribiligo dicebatur, a uersura uidelicet et prauitate tortuosae orationis, tamquam strobiligo quaedam, Gell. 5, 20, 1; cf. Arn. 1, 36. — L'explication d'Aulu-Gelle montre qu'il faisait dériver le nom de gr. στρόβιλος. On pourrait plutôt songer à un adjectif correspondant à στρόβιλος, avec le suffixe -īgō(n), fréquent dans les mots qui désignent une difformité ou une infirmité; cf. prūrigō, tenigō, etc., Ernout, Philologica, I, p. 175 sqq.

Terme d'école sur lequel on ne peut faire que des hypothèses, faute de renseignements précis.

stridō, -is (strideo, -ēs); stridī, -ero : grincer, faire entendre un bruit strident ou sifflant. — Stridō et strideo sont également employés; stridō semble toutefois plus ancien (Ennius, Pacuvius, Lucrèce et Virgile).

Dérivés et composés : stridor, M. L. 8306; stridulus, d'où \*stridulare, M. L. 8307; instridens : qui siffle dans ou sur.

Onomatopée; cf. Charisius, GLK I 274, 24; Diomède, ibid. 322, 18 et 460, 5; Isid., Or. 3, 22, 14.

Le grec a στρίξω, parfait στρίγξα, à peu près dans le même sens; cf. aussi στρίγξ, στρίγγός, nom d'oiseau nocturne (v. striga II). Forme expressive comme strepō, steriō, etc. La voyelle i donne au mot son caractère. Il n'y a pas lieu de chercher ici un développement phonétique normal, comme le fait M. Otrebski, qui a étudié en détail stridō, strideo dans la Księga Wergiljuszowa de l'Alma mater Vilnensis.

I. striga, -ae f. : rangée, ligne, sillon; strigae appellabuntur ordines rerum inter se continuate conlocatarum, a stringendo dictae, P. F. 414, 20; cf. aussi CGL V 624, 8 : striga est ubi equi stringuntur, unde strigati homines dicuntur macilentii; V 516, 11 : strigae interualla turmarum quo equi stringuntur. M. L. 8309.

Dérivés : strigātus (terme de la langue des agrimensores : s. ager, par opposition à scamnātus ager;

champ plus long que large dans la direction des raies, c'est-à-dire du nord au sud); strigōsus (et strigulus Gloss.) : ridé, décharné; strigō, -ās : tracer des sillons, et en particulier « faire halte en labourant » (Plin.), d'où, plus généralement, « s'arrêter »; heni-strigium (Hyg.).

Même racine que stringō, strigulis, strigentum. Strigō doit reposer sur \*strigya; cf. aiō de \*agyō. Le grec στρίγξ, -γγός « série, ligne ».

V. obstringillō.

II. striga, -ae f. : 1° grand-duc, oiseau de nuit; 2° strige ou sorcière; vampire. Forme populaire (Platone, Gloss.) de strix, strigis, faite sur l'accusatif de gr. στρίγξ, στρίγγός (cf. tomix). Les formes romanes remontent à striga et striga, M. L. 8308, B. W. strix et supposent aussi un dénominatif \*strigāre, M. L. 8310. Cf. aussi M. L. 8319, striz. V. Sofer, 66, 172; Graub. Mél. ling., p. 22.

strigilis, -is f. : étrille, racloir qui servait à enlever la sueur et les poussières sur la peau. Attesté depuis Plaute et usuel; conservé dans les langues romanes, M. L. 8312; en britt. strail (de strigha) et en v. h. a. strigel. Par extension : instrument cannelé, de forme semblable à l'étrille, servant à introduire des liquides dans l'oreille (Celse, Pline); cannelure de colonne (Vitr. = στρίγξ). Il est douteux que strigilis « pépite d'or » chez les Espagnols, Plin. 33, 62, soit le même mot. Comme la plupart des termes relatifs à la toilette, strigilis pourrait être emprunté au grec; on pense à gr. στρίγγξ, στρίγγξ, etc. (cf. Schol. Pers. 5, 126, strigiles... a terendo quae graece στρίγγξ dicitur), qui aurait été déformé par l'étymologie populaire et rapproché de striga, l'instrument traçant sur la peau des raies ou sillons (cf. le doublet strigula dans le Schol. de Juvénal, 3, 243); l'idé de stil- n'avait pas chance de subsister, le latin évitant deux l dans un même mot. De même, strigentum « raclure » rappelle exactement pour la forme στρίγγιον (Aristote), dont il n'est sans doute qu'un calque.

Dérivés : strigilicula, στρίγγιλιον (Apul., Gloss. Philox.); strigilarius (Gl.).

Mais l'hypothèse d'un emprunt n'est pas nécessaire, car on peut rapprocher v. sl. strigo, strīti « tondre » et le groupe germanique de v. angl. strican « frotter », all. streichen.

\*strigor, -ōris m.? : attesté seulement dans Plt., Ba. 280, où le sens et la forme sont incertains, dans la glose de l'abrégé de Festus, P. F. 415, 2 : strigores, i. e. densarum uirium homines, et dans le texte correspondant, très mutilé, de Festus 414, 17 : strigores in Nelei carmine (5) pro strigoris positum... (densarum uirium ha... (strigores exerciti). Sans doute à rattacher à stringō, striga. Lire peut-être strigones?

stringentum : v. strigilis.

strigō, strigōsus : v. striga I.

stringes : v. stringō.

stringō, -is, strinxī, strictum, stringere : serrer, étreindre, presser. De ce sens général sont dérivées des acceptions particulières et techniques « resserrer, contracter » (opposé à laxare, diducere); dans la langue

nautique, « pincer une branche », cf. Vg., G. 2, 367, ubi iam validis amplexae stirpibus ulmos | exierint, tum striga comas, tum brachia tonde, et en particulier « pincer l'olive pour la détacher de l'arbre, cueillir »; G. Caton, Agr. 65, 1, olea ubi nigra erit, stringito; G. Caton, Agr. de legere « ramasser » (par terre), cf. distinct d'abord de legere « ramasser » (par terre), cf. legulus et strictor, et strictius, ou de demere (dans uindemia), puis s'est employé indistinctement de toute espèce de récolte : s. frondēs, folia, hordea (Vg., G. 1, 17); quernās glandēs (id., ibid. 1, 305). Dans la langue nautique, « serrer de près, raser, longer », cf. Vg., Ae. 5, 168, litus ama, et laeua stringat sine palmula cautes, qui a peut-être servi de modèle à l'expression legere qui a peut-être servi de modèle à l'expression legere (v. legō); Ov., M. 14, 733, stringebat summas ales miserabilis undas; de là le sens de « effleurer, toucher légèrement » (sens physique et moral); « étriller, panser » (cf. strigulis). Dans la langue militaire, s. gladium « étreindre son épée (pour la tirer) », d'où « tirer l'épée, dégainer » (sens propre et figuré); de là, dans Ov., R. 377, in hostes stringatur iambus. Participe : stricinus : serré, étroit et « bref, concis », « strict », M. L. 8315. Adv. strictē, strictim.

Formes nominales, dérivés et composés : stringor (Lucr. 3, 693, gelidai stringor aquai) : contraction; (strictiō, rare et tardif (Cael. Aurel.); strictor, M. L. 8303; strictūra, M. L. 8304; strictulus (-a olea, Caton); strictoria : vêtement serré (Ed. Diocl.); strictorium : cordon (Cass. Fel., Gl.). Cf. aussi striga, strigilis, stringentum, strigor; ad-, circum-, con-, M. L. 2173; de-, di(-), d'où districtus et \*districtia « détresse », M. L. 2694-2695 a, B. W. s. u.; in-, inter-, ob-, per-, prae-, re-, M. L. 7252; sub-, super-, avec les nuances ordinaires marquées par le préverbe et les dérivés attendus. Cf. aussi M. L. 8311, \*strigicāre, supposé par quelques dialectes italiens. Sur stringes, dans Isid., Or. 19, 23, 1, quibusdam nationibus sua cuique propria uestis ut... Gallis linnae, Hispanis stringes (vulg. striges; cf. CGL V 631, 43, strigium, genus uestimentū; V 610, 11, stigium, même sens) avec un doublet roman \*stringa, v. Sofer, 45, et Emerita 17, 263 sqq. V. aussi obstringillō, -lus (-lum) : sorte de sandale. Peut-être strictiullae, Plt., frg. 100.

A stringō se rattache également praestigiae « tours de passe-passe, jongleries, ruses », etc., issu de \*praestrigae par dissimilation (cf. praestringere oculos « éblouir » et les vers de Caecilius cités par Cic., N. D., 3, 29, 73, omnes meos dolos, fallacias | praestigias praestrinxit commoditas patris (var. praestinxit avec influence de -stinguō)). Ancien, usuel et classique. De là praestigiator, -trix; et, tardifs, praestigiō, -ās (-gior); -gium, -giosus.

V. strigilis, striga I; et Walde-Pokorny, II 637.

\*strittauus, -I m. : -m antiqui dicebant pro tritauo (qui et pater at) aui et atauiae, F. 414, 24 et P. F. 415. Vox nihili, issue de la dittographie de l's final de atauus qui précède tritauus dans Plt., Pe. 57 : Pater, auos, proauos, abauos, atauos, tritauos. Le -tt- est une gémination expressive. V. auus.

\*strittabillae : mot obscur de Plaute cité par Varon, L. L. 7, 65 (cf. scratuae), qui l'explique : strittabillae a stretillando; strittare ab eo qui sistit aegre. — Stret-

tillāre n'est pas autrement attesté; strittāre a peut-être un correspondant dans le siénois tretticāre, M. L. 8318; mais rien n'est moins sûr. Aulu-Gelle et Nonius donnent strittuillae, strictiullae. V. Hammarström, Eranos 23 (1925), 115 sqq.

\*strittō, -ās : v. le précédent.

strix, -igis f. : v. striga.

stro(n)gia, -ae f. : sorte de vase. Mot gallo-latin (graffito de La Graufesenque), qu'on rapproche de gr. στρωγγίλος « rond »?

stropa, -ae f. : 1° détour, ruse (surtout au pluriel), d'où stropharius « rusé » (Gl.); 2° strophe (Maec.). De στρόφη. Le premier sens semble le plus ancien (Phèdre, Sén.).

strophium, -I n. : est fascia breuis, quae uirginalem tumorem cohibet papillarum, Non. 538, 7. Emprunt au gr. στρόφιον, déjà dans Plaute.

Dérivés : stropharius; strophium.

stropus, -I m. : colique(s), tranchées. Emprunt savant au gr. στρόφος, latinisé (le mot latin est uerminea); d'où strophosus (Vég., Ven. Fort., Carm. 8, 9, 17, qui scande strophosus).

stroppus (struppus), -I m. : stropus est, ut Ateius Philologus existimat, quod Graece στρόφιον uocatur, et quod sacerdotes pro insigni habent in capite. Quidam coronam esse dicunt, aut quod pro corona insigne in caput imponatur, quale sū strophium. Itaque apud Faliscos diem (idem codd.) festum esse qui uocetur Struppearia, quia coronati ambulant, et a Tusculanis, quod in puluinari imponatur Castoris, struppum uocari, F. 410, 6. Cf. P. F. 473, 4 : struppi uocabantur in puluinariibus fasciculi de uerbis facti qui pro deorum capitibus ponebantur. Dans la langue commune : « courroie » qui sert à attacher la rame à son tolet ou le bâton à la chaise à porteur; cf. Rich, s. u. Les formes romanes remontent à strōppus, M. L. 8321; de même le germanique : v. angl. strop.

Dérivé : stropulus (Tert.).

Emprunt, sans doute par un intermédiaire étrusque, au gr. στρόφος, avec gémination expressive de la consonne intérieure (cf. brachium).

struēs, struix, strufertarius : v. struō.

strūma, -ae f. : tumeur scrofuleuse, écrouelles et « ladrerie » (du porc; cf. scrofa). Sert de surnom. Attesté depuis Cicéron. Non roman.

Dérivés : strūmōsus; strūmaticus (rare et tardif); strūma (sc. herba) : herbe aux écrouelles, grenouillette (Pline); strūmāria : serpenteaire (Diosc. 2, 193); strūmella (Marc. Empir.); strūmus m. : morelle à fruits noirs, solanée qui passait pour guérir les écrouelles.

Pas d'étymologie évidente.

\*struntus, strundius : étرون. Mot de glossaire, non latin. L'origine germanique est douteuse, les formes de bas allemand strunt, stront pouvant être empruntées aux formes romanes. Cf. B. W. s. u.; M. L. 8322.

struō, -is, -xī, -ctum, -ere : disposer en piles, « em-

piler » (des matériaux), « entasser, dresser, s. arbōres in pyram (en particulier « dresser une table »), « construire, bâtir » (sens propre et figuré) : *templa saxo structa uetusto*, Vg. 3, 84; *sycophantias struere*, Plt., Asin. 71, « lever »; cf. Lex. XII Tab. 1, 2, si *caluūtur pedemue struū*. Ancien, usuel, classique. Non roman. Celtique : gall. *ystryw*.

Dérivés et composés : *struēs*, -is f. : pile; en particulier, dans la langue religieuse, sorte de gâteau : *genera liborum erant, digitorum coniuكتورorum similia, qui continebantur in transuersum superiecta panicula*, P. F. 409, 2. JA ce sens se rattache le composé *stru-fertārū*, cité par P. F. 337, 2 : -os *dicebant qui quaedam sacrificia ad arborea fulguritas faciebant, a ferto scilicet quodam sacrificii genere*; *struūx*, -icis f. : -es *dicebant omnium rerum instructiones*, P. F. 409, 5. Rare et archaïque (Liv. Andr., Naev.).

*structiō* (postclassique); *structor* (classique, mais technique; u d'après Gell. 12, 3, 4) : 1° constructeur (d'où « maçon, charpentier »); 2° celui qui dresse la table; *structūlis*, -tībilis (postclassique); *structōrius* (Tert.); *structus*, -ūs m. (Tert., Arn.); *structūra* : construction, structure (classique); maçonnerie; *strūmentum* (Tert.), refait sur *instrūmentum*.

*ad-struō* : construire à côté, bâtir en outre; d'où, à l'époque impériale, « ajouter ». A basse époque, employé pour *affirmō*; cf. Comm. Bern. Lucan. 7, 447, *adstruū deos non curare terram*; *adstructiō*, -tor; *circum-*, *cōn-*, *dē-*, M. L. 2606; B. W. *détruire*; britt. *distryw*; *ex-*, *ob-*, *per-*, *prae-*, *sub-struō*, dans lesquels le préverbe ne fait que préciser l'idée verbale et qui peuvent à leur tour avoir des dérivés. Certains de ces dérivés ont servi à traduire des termes grecs; ainsi *constrūctiō* (Priscien) traduit *σύνταξις*, et *construendum* a passé avec ce sens en britt. *cystrawen*. A noter le sens spécial pris par *Instruō*. D'expressions comme *i. mēnsās* « dresser des tables » on est passé à *i. conuūsiem* « garnir un banquet » et *Instruere* est arrivé à signifier « fournir, équiper », d'où *i. alqm alqā rē* « instruire quelqu'un de quelque chose », M. L. 4472; *Instrucius* « équipé, muni » et « instruit »; *Instructiō*. Le substantif *Instrūmentum* a désigné « ce qui sert à équiper, à garnir; agrès, équipement; mobilier; outil(s) », M. L. 4473. Celtique : britt. *ystryw*; irl. *instrumint*.

Pour *industrius*, v. ce mot.

Les formes *struō* et *struēs* montrent que la gutturale de *struūx*, *structus* est secondaire, comme dans *uūzī*, *uūctus*, en face de *uūō*. On peut donc rapprocher le groupe de *sternō* (v. ce mot). Dans l'omb. *struċla* (*struhċla*), *struċla*, au sens de *struēs*, -ċla-, est un suffixe (cf. lat. *struicula*).

**struppus** : v. *stroppus*.

**strūthiō** (*strūtiō*), -ōnis m. : autruche. Emprunt tardif au gr. στρουθιον, demeuré dans les langues romanes, sous cette forme ou dans le juxtaposé *auis strūthius*, M. L. 833, 8323. Celtique : irl. *struth*; germanique : all. *Strauss*, etc.

\***stūbulum**, -I n. : = σκόλλυμος (Diose. 3, 14), sorte de chardon, artichaut?

**studeō**, -ēs, -uī, -ēre : avoir du goût, du zèle ou de

l'attachement pour (datif, le complément d'objet pouvant être une personne, s. *Catilineae*, ou un abstrait, s. *rebus Cassii*); être désireux de (avec le génitif à l'époque archaïque : *studeō tuī*); s'appliquer à : s. *litteris*; d'où, à l'époque impériale, « étudier », e. g. Sén.; d'où 1, *duo qui apud Chaldaeos studuisse se dicunt*, Anan. (Enn.), classique, usuel (surtout en prose). Non roman (sauf quelques formes dialectales peu sûres, M. L. 8334).

Dérivés : *studium* : est *animi assidua et uehemens ad aliquam rem applicata magna cum uoluntate occupatio, ut philosophiae, poeticae, geometriae, litterarum*, Cic., Inu. 1, 25, correspondant au gr. σπουδή qu'il traduit, comme *studeō* traduit σπουδάω; « attachement »; « goût, zèle »; en particulier « goût pour l'étude », d'où *studia*, -ōrum « les études, et même « les fruits de l'étude », les « études, œuvres »; cf. *studiolum* : petite étude (M. Aurel.); *studiosus*, M. L. 8326 et 8325, \**studiāre*, qui a remplacé *studere* dans les langues romanes. Celtique : irl. *estadh*, *esthad*.

La racine de *studeō* doit être la même que celle de lat. *tundō*, à côté de quoi l'on a got. *stautan* « τύνταν, *βουκτιαν* ». La valeur affective de *studeō* rappelle celles de gr. σπουδω et de lat. *puer*, en face de gr. σπουδάζω, *δελτερβλωος* (Hes.) et de lit. *spūdūiu* « je presse ». Il y a en indo-européen une série de mots à \*(s)t- ou \*(s)p- initial qui désignent des chocs et ce qui en résulte. V. *stupeō*.

**stultus**, -a, -um : sot, stupide. Synonyme de *stolidus*, mais semble davantage usité par la langue classique. M. L. 8328; v. h. a. *stolz*.

Dérivés et composés : *stultitia* (usuel et classique) sottise (abstrait et concret); *stultiloquus*, -loquium -loquētia, -uidus, mots plautiniens (cf. gr. μαρολόγος, -λογία); *stultificō*, -ās (St Jérôme).

V. *stolidus*. Peut-être dialectal.

**stupa** : v. *stuppa*.

**stupeō**, -ēs, -uī, -ēre : être frappé de stupeur; demeurer stupide. Ancien et classique; se dit du physique comme du moral.

Formes nominales, dérivés et composés : *stupor*, adj. *stuporātus* (Tert.); *stuporōsus* (Orib.); *stupidiū* d'où *stupidūās* (rare, mais dans Cic.); *stupidō*, -ās (Mart. Cap.); *stupescō*, -is (rare, mais dans Cic.), M. L. 8330 b; *obstupescō* (*obstipescō*), *obstupidus*; *stupesciō*, -is et *obstupesciō*; *ad-*, *circum-*, *cōn-*, *in-* *ob-stupeō* (ces deux derniers attestés seulement aux participes *Instupēns*, *obstupendus*). Celtique : irl. *stūpar* « stupor », bret. armor. *souez* « stupēdō », *sebeza* (douteux).

Comme *studeō*, verbe exprimant un mouvement, un choc; cf. gr. τύπτω « je frappe », v. sl. *tūpitiū* « grand bruit », *tūpitiati* « pétierner »; skr. *tupati* et *prastumpati* « il heurte », et sans doute arm. *t'mbrim* « je suis dans l'engourdissement, dans la torpeur », etc.

V. *stuprum*.

**stuppa**, -ae f. : étope. Emprunt au gr. στῦπιον, comme l'indique déjà Festus, 418, 18 : *stuppam linum inpolitum appellant Graeci Dorii*. Latinisé; de là : *stuppeus* (Vg.); *stuppārius* (Plin.); *stuppātor* : calfat (Inscr.). A basse époque, *stuppa* désigne un bouchon, CGL II

639, 39, d'où germ. *stoppe*, v. h. a. *stopfōn*, all. *stopfen*. Celtique : britt. *stouf*. Sans rapport avec *stipa*, *stipula*; mais des confusions ont pu se faire.

M. L. 8332, *stūppa*, et 8333, \**stūppāre*.

**stuprum**, -I n. : déshonneur, honte, d'abord au sens large du mot; cf. F. 418, 8 : *stuprum pro turpitudine antiquos dixisse apparet in Nelei carmine* (2) : « foede stuprum castigor cotidie ». Et in Appi sententis (1) : « qui animi compotem esse, nequid fraudis stuprique ferocia pariat ». Naenius (Bell. Pun. 42) : « Seseque (i. uī?) perire mauulunt ibidem, quam cum stupro redire ad suos popularis ». Item (43) : « Sin illos deserant fortissimos stuprum, magnum stuprum populo fieri per gentis ». Employé ensuite dans le sens spécial de « déshonneur résultant de la débauche ou du viol; commerce honteux; adultère; viol »; et « accouplement » (Col.). Irl. *stripach*.

Dérivés et composés : *stuprō*, -ās (rare), M. L. 8333 a; *stuprātor* (époque impériale); *stuprōsus* (Val. Max.); *cōnstuprō*.

Sans doute du même groupe radical auquel appartient *stupeō*. Euphémisme?

**sturjō**, -v. *acipenser*.

**sturnus**, -I m. : étourneau, oiseau (Plin.). M. L. 8339; *sturninus* : gris comme un étourneau (St Jér.); *stur-nella*, -lus (Anthim.).

Cf. du même sens, v. isl. *stare* (et autres mots germaniques) et, avec prothèse : ἀστραλόσ ὁ φαρός, ὄπρὸ Ἑρπετόλων, Hes. La forme même de gr. φάρ (ion. φήρ) et φάρος « étourneau » est à noter. Le vocalisme -ur- est le même que dans lat. *turdus* en face de lit. *strāzdas*; noter le vocalisme de gr. στρουθός « moineau »; de même, en face de gr. στέργυλλος « σπέρθηριον ἄγριον » (Hes.), le vieux prussien a *spurglis* « opling ».

Formes populaires qui comportent beaucoup de variations.

\***suādē** : « sic ». Ancien adverbe, conservé dans un reste de formule augurale cité par Festus 476, 25 : « *suade* idē Messalla ait esse « sic te » ». Cf. sous *si*, *sic*, notamment osq. *svaī*.

**suādēō**, -ēs, -uī, -sum, -ēre : conseiller (*alicū alicū*), différéncié de *iubeō*; e. g. Cic., Cat. 1, 5, 13 : *non iubeo, sed, si me consulis, suadeo*; de *persuādēō*, Cic., Phil. 2, 11, 27 : *an C. Trebonio persuasi? cui ne suadere quidem ausus essem*; de *dissuādēō*, Plt., Ci. 219 : *modo quod susiit (id) dissuadet*. Ancien, usuel, classique. A basse époque, *suādeor* = *πέθομαι*.

Dérivés et composés : *suādus* (rare, poétique), d'où *Suāda* (Enn.) : déesse correspondant au gr. Παιθώ; *suādēla* (archaïque); *suādibilis*; (*suāsibilis* : εὐπειθής, Aug. Vulg.); *suāsio*; *suāsor* (attesté dès Ennius); *suāsus*, -ūs; *suāsōrius* (surtout terme de rhétorique).

Composés : *cōnsuādēō* (plautinien), et surtout *dis-* et *persuādēō* avec les dérivés ordinaires : *dissuāsio*, -sor (tous deux dans Cic.); *persuāsio* (Cic.), -sor, -strix (Plt., Ba. 1167), -sus, -ūs (Plt., Cic.); -*sibilis*; *insuāsibilitās* (époque impériale).

V. *suāuis*. La racine se retrouve dans gr. *ῥάδομαι* (béot. *ῥάδομαι*) dans le papyrus de Corinne), hom. (F) *αὐδόμαι*

« je me plais », ἔαδον (εὐαδον), partic. parf. ἔαδον, et dans véd. *svādāte* « il se plaît à » (ἔπαζ̄ isolé), *svādāma* « douceur » (le rapport avec la racine *svad-*, courante en sanskrit, n'est pas clair). Le fait que, comme dans *mānsi* en face de *maneō*, le perfectum est en -*sī* suggère l'idée qu'il y aurait dans *suādēō* non un causatif, comme dans le type *maneō*, *monitus*, *monui*, mais un présent fait sur une forme en -*s-*; et, en effet, Hérodote a ἀδήσω, Hipponax ἀδῆξε- et le locrien *Fefādēgōra*. Il y a un aoriste en -σ dans hom. (F) *ῥάδομαι* « il a eu du plaisir ».

\***suāsūm** : colos appellatur qui fit ex (s)tillicidio fumoso in uestimento albo. Plautus (Tru. 271) : « Quia tibi suso infecisti propudiosa pallulam ». Quidam autem legunt *insuaso*, F. 392, 25; cf. P. F. 99, 6 : *insuasum appellabant colorem similem luteo, qui fiebat ex fumoso stillicidio*. Sans autre exemple.

On rapproche *sordēs*; il y aurait ici une forme populaire à vocalisme a, et *suāsūm* reposerait sur \**swart-*to-

**suāuis** (*sw-*; dissyllabique; la prononciation trisyllabique est plus récente), -e : doux. Se dit de toutes les sensations; doux au toucher, au goût, à l'odorat, à la vue, etc., et par extension des sentiments ou du caractère : s. *homō*. Ancien, classique, usuel; sur l'emploi par les poètes, v. B. Axelson, *Unpoet. Wörter*, p. 36. M. L. 8342. Celtique : irl. *suabh*.

Dérivés et composés : *suāuiter*; *suāuitās* (ancien et classique); *suāuitūdō* (archaïque), M. L. 8343; \**suāuīare*, M. L. 8341 a, et \**assuāuīare*, 735; *insuāuis* (classique = ἀγής); *insuāuītās* (époque impériale); *suāuidus* (tardif); *suāuifidus* (id.). Composés poétiques en *suāu(i)-* : *suāue-olēns*, -tia; *suāuidicus*, -*fragrantia* (St Aug.), -*loquēns*, -*loquētia*, -*loquus*, -*quium*; *suāuīlūdus* (Tert., d'après *φλοκαλίμων*); *suāuissonus*, traduisant ou imitant des composés grecs en ἄδω-, ἦδω-, du type ἦδυετής. Pour *suāuim*, v. *sāuim*.

*Suāuis* représente, comme *leuis*, *grauis*, etc., sans distinction de thèmes de masculin-neutre et de féminin, un ancien adjectif en -u- : skr. *svādūh*, *svādōvi*, gr. *ῥάδος* (ion.-att. ἦδός), *ῥάδετα* (ἦδετα), v. sax. *swōti*. Tandis que l'intensif skr. *svādīyān*, gr. ἦδίων, est radical, le latin a une forme secondaire *suāuitor* faite sur *suāuis*. La racine est la même que celle de *suadeō*; v. ce mot.

**sub**, sub(h)s : préverbe et préposition : « sous » et « au fond (de) ». En tant que préverbe, *sub*, comme *ob*, *ab*, *ec-*, peut être renforcé de -s, \**subs*, d'où *sus-* devant les explosives sourdes c, t, p, q : *subscūs*, *suscūtō*, *suspendō*, *sustollō*, *sustineō* et sans doute devant sp- : *supspirō*, *suspiciō*. *Su(b)s* en tant que particule indépendante est conservé dans la locution proverbiale *susque dēque* « de bas en haut comme de haut en bas », c'est-à-dire « de toute façon », « indifféremment »; cf. Gell. 16, 9, 1 sqq., expression de la langue familière qui ne semble plus attestée après Cicéron, Att. 14, 6, 1. Le b de *sub* demeure devant voyelles et devant b, d, i, l, n, s, t, u; il s'assimile régulièrement devant c, f, g, p et souvent devant m et r.

Du sens général « sous » sont dérivées des acceptions particulières : dessous, au-dessous de (sens physique et moral), au pied de : *sub monte*, *sub colle*, *sub urbe* (ou avec mouvement, *sub montem*, *sub mūrum*), e. g. Plt.,

Tri. 598, est ager sub urbe hic nobis (les villes étant dans un endroit élevé par rapport à la campagne; d'où *suburbānus ager*). Un sens dérivé est celui de « dans le voisinage de », « à l'approche de », « à portée de », où *sub* s'est dit de l'espace et du temps, e. g. Cés., B. C. 1, 27, 3, *ne sub ipsa projectione militēs oppidum irrumperent*; de même, *sub noctem, sub uesperum, sub lūcem*. De là « au moment de » et, par suite, « un moment après, immédiatement après »; e. g. Cic., Fam. 10, 16, 1, *sub eas (litteras) recitatae sunt tuae*. Au sens moral, *sub* marque souvent une idée d'infériorité, de soumission, de dépendance: *sub regnō, sub imperiō esse, sub manū, sub Marte* (Vg., Ae. 12, 410); *sub eā conditiōne*. En composition, outre l'idée de « sous, dessous » (comme dans *succubō*), *sub* exprime aussi l'idée soit de substitution: « à la place de » (cf. *supponō* et ses dérivés, *succēdō, succurrō, substituiō, sublegō*) et par suite de succession (*subolēs*), soit d'une action furtive (*rapidi, subripio*; cf. ὑποκλέπτω); il sert à former des diminutifs (*absurdus/subabsurdus*; *agrestis/subagrestis*; *accūsō/subaccūsō*, Cic., etc.), par opposition à *per* et *super*; ce type de formation est ancien, cf. gr. ὑπολευκος, v. irl. *fo-dord* « murmure » (en face de *dord* « vociférations »). La parenté avec *super* apparaît dans des composés comme *suspiciō*, qui ne veut pas dire « regarder en dessous », mais « regarder d'en bas vers le haut, regarder d'en dessous »; *subleuō* « soulager », c'est-à-dire « alléger en soulevant »; *surgō* « se lever », c'est-à-dire « se dresser de bas en haut »; *sublātus*, qui sert de participe à *tollō*; ici *sub* marque un mouvement vers le haut, comme dans *susque dēque*; cf. Vg., Ae. 12, 759, *sub moenia*; G. 4, 385, *subiecta*. Ainsi s'explique qu'on puisse rattacher, malgré les sens opposés, *sub* et *super*, *summus*, comme en grec ὑπο et ὑπερ, ὑπατός, et qu'on ait, d'une part, *sub-ter* et, de l'autre, *super*. Cf. aussi *supinus, suppus*. — *Sub* est peu représenté dans les langues romanes (roum. *su*, v. port. *so*, M. L. 8344), qui ont des représentants de la forme plus pleine *subtus*, M. L. 8402. Mais un grand nombre de composés en *sub-* sont demeurés ou ont été créés.

Formes dérivées ou composées: *dēsūb* (latin impérial; forme renforcée de *sub*; cf. *super/dēsuper*): sous, dessous; *subter* adv. et prép. (avec l'ablatif ou l'accusatif, plus fréquent), préverbe: au-dessous, sous; *subtus* adv. (att. prép. depuis Vitruve): « en dessous, par dessous ». Attesté surtout à l'époque républicaine et, du reste, rare dans les textes, ignoré de Cicéron et César, mais a dû être courant dans la langue parlée, comme le montre l'extension du mot dans les langues romanes. M. L. 8402. Composé tardif: *dēsūbtus*.

*subinde*: v. article.

*susque dēque*: v. plus haut.

V. *super*.

Le groupe de *sub, super* est manifestement apparenté à skr. *ūpa* et *upāri*, got. *uf* et *ufar*, etc. Mais *s-* initial ne se trouve pas de manière sûre hors de l'italique, où l'on a osq. *ovr*, ombr. *su* (*sub*), *supu*, osq. *supruis* « superis » et ombr. *super*, *subra*. Car le celtique a irl. *fo*, v. gall. *guo-* « sous », de \**upo*, et gaul. \**wer-* (dans *uer-tragus*), de \**uper* (irl. *for-*, v. bret. *guor-*). Sans doute l'initiale de gr. ὑπο, ὑπερ est ambiguë; mais on n'a pas de raison d'y soupçonner un ancien \**s-* initial.

L'addition de *s-* ne paraît pas pouvoir s'expliquer l'intérieur de l'italique. On est donc amené à chercher un fait de date indo-européenne que l'italique seul a conservé. Et, en effet, on a vu, sous *sine*, la coexistence de formes avec et sans *s-*, \**sen-* et \**sen-* apparaît en italo-celtique, en germanique et en iranien. Le fait est insolite en indo-européen et en indo-européen: le constater et à retenir que le cas de *s-* est pareil à celui de *s-*ine.

L'opposition de sens entre *sub* et *super* est de date indo-européenne. Car on la retrouve dans irl. *fo-est*, got. *uf* et *ufar*, gr. ὑπο et ὑπερ. Mais elle n'est pas absolue. Car, si le sens de « sur » est seul attesté dans un verbe comportant le suffixe qui marque opposition de deux notions, dans skr. *upāri*, gr. ὑπερ, got. *ufar*, lat. *super*, arm. *ver*, ceci n'est même pas vrai de l'adjectif correspondant: av. *uparō* répond pour le sens à lat. *superus* (*superior*) et gr. ὑπερος désigne le « pilon » (partie supérieure de l'appareil qui sert à écraser), tandis que skr. *ūparaś* est rapproché pour le sens de *ūpa* et signifie plutôt « inférieur, voisin »; av. *uparāt-* signifie « supériorité », mais véd. *uparāt-* « voisinage ». En latin, si *sub* signifie plutôt « sous », on a vu que la forme pourvue de *-s* finale, *sub-* (dans *sus-cipio*, *sus-tulit*, etc.) indique le mouvement de bas en haut, comme son correspondant sl. *vis-*, *viz-* dans v. sl. *vis-xoditi*, etc., « aller en haut, monter ». De même, *sub-lātus* signifie « élevé, dressé ». L'adjectif *summus* est à *sub* (au sens de « sur ») ce que skr. *upamāh*, av. *upamā*, v. angl. *up-mest* sont à skr. *ūpa*, etc., avec une voyelle finale. Le celtique a de même v. irl. *foen* « supinus », bret. *foen* « à la renverse ». Le dérivé *supinus* se groupe pour le sens avec gr. ὑπίος, « renversé en arrière » (hâti sur une forme sans voyelle finale, comme lat. *summus*) et le suffixe \*-ino- qui figure ici a joué en indo-européen un grand rôle pour former des adjectifs tirés d'adverbes. *Suppus* est une forme expressive, de type populaire, pour la gémée, cf. v. isl. *upp*, v. angl. *upp* « sur »; l'ombrien a *supa*, *sopa* « supina ». Il y a un sens très vague de « vers, près de » qui demeure en indo-iranien, ainsi en vieux perse *kāra hya upā mām āha* « l'armée qui était près de moi »; pour rendre le temps, de même que le latin a *sub hoc tempus*, l'avestique a *upa uidišam* « vers l'aurore » et le grec ὑπὸ νόκτα « à la nuit ». Cet emploi d'un même radical avec des valeurs diverses n'est pas chose unique: le slave *na* signifie « sur », tandis que le groupe \**ni-* (dans v. sl. *nicī*; cf. lat. *nidus*) indique le mouvement de haut en bas; skr. *dāhi* signifie « sur » et *adhāh* « sous »; seulement, ici, à la différence de ce qui a lieu dans *super*, etc., la forme pourvue du suffixe marquant opposition sert à indiquer « sous »: av. *adairi*, got. *under*; cf. lat. *infra*. V. aussi *secus*.

Pour la finale, *s-ub* est à gr. ὑπο, skr. *ūpa* et irl. *fo* ce que *ab* est à gr. ἀπο, skr. *āpa*. Il n'y a pas trace de voyelle finale en latin; et, en effet, le germanique a des formes qui indiquent aussi une ancienne consonne finale: got. *uf* (*ub-uh*), v. isl. *of*, v. h. a. *ūf* comme got. *af*, etc. De même que le latin a *abs* à côté de *ab*, il a *sus-* à côté de *sub*; cf. v. sl. *vis-*, *viz-*. Le vocalisme de got. *iup* « άνω », *ένω* « n'a de correspondant nulle part hors de l'italique. Le *-p* final de cette forme

Mots rares, sans étymologie, que l'on corrige en *stupidus, insipidus*, etc. Sans rapport visible avec *subāre*.

*subigō, -igito*: v. *agō*.

*subinde* adv.: 1° immédiatement après; 2° par extension s'est dit d'actes qui se répètent fréquemment, coup sur coup; de là le sens de « souvent », e. g. Suét., Calig. 30, 3: *tragicum illud subinde iactabat*: *Oderint dum metuant*. Composé de *sub* + *inde* non attesté avant l'époque impériale et qui semble avoir d'abord appartenu à la langue familière (Hor., Sat., Epist.; Colum.); mot de la prose. Roman (français, provençal, catalan). M. L. 8363; B. W. s. u. Dans la basse latinité apparaissent *subindius* (d'après *frequentius*), CGL V 484, 25, et même *suventium* (Compos. Luc.).

\**subis*, -is f.: oiseau inconnu qui passait pour briser les œufs de l'aigle (Nigid. ap. Plin. 10, 37). Texte incertain.

*subitus*: v. *subeō*, s. u. *edō*.

*sublestus*, -a, -um: -a antiqui dicebant infir(*ma et tenuia*). Plautus in *Persa* (347): « *Ad paupertatem si immigrat infamia, grauior paupertas fit, fides sublestior* », i. e. infirmior. *Idem in Nerualaria* (98) « *uinum ait sublestissimum, quia infirmos faciat uel corpore uel animo*, F. 478, 3. Semble uniquement du vocabulaire plautinien. Étymologie incertaine.

*publica*, -ae f.: pieu, pilotis. Mot technique (Naev., Cés.).

De là: *publicēs* défini: καταπήγες οί ἐν τῷ ποταμῷ τῆν γέφυραν ὑποκατάζοντες, CGL II 185, 22, qu'on lit dans Sall., H., fragm. 4, 77; *publicius* (*pōns*) « bâti sur pilotis », nom d'un pont dont la fondation était attribuée à Ancus Martius. — Les traces de *publica* en roman sont douteuses, M. L. 8375.

Sans étymologie sûre. Souvent rapproché du groupe de *liquor*, etc., mais ceci n'explique pas *publica*.

*sublimis*, -e (doublet archaïque *sublimus*; cf. *sterilis*, -us, *prōclius*, -uus, etc.): qui va en s'élevant, qui se tient en l'air (*rapere alqm sublimem*); d'où « élevé, sublime » (sens physique et moral: *sublimia carmina*); *sublime* ou *sublimia*, -ium (*sublima*, Lucr. I 340) « les hauteurs de l'air, le ciel ». Ancien (Enn., Plt.), classique; mais tend à sortir de l'usage et à devenir un mot « noble ». Sur l'existence supposée de *sublimen*, v., entre autres, Heraeus, Phil. 55, 197 sqq.; Lindsay, *Bursians Jahresber.*, 1906, p. 228; Hafter, Gl., 23, 251 sqq.

Dérivés: *sublimiās* (époque impériale); *sublimō*, -ās (archaïque); Ennius, *Caton*, repris par les archaïsants de l'époque impériale; *sublimiter* (Cat.); *sublimitus* (Front.).

L'étymologie de Festus, P. F. 401, 5, *sublimem... a limine superiore, quia supra nos est*, paraît être un calembour. Sans doute de *sub* + *limis* (*limus*) « qui monte en ligne oblique, qui s'élève en pente »: *sublime cacumen, sublime tectum*, etc.; Vg., G. 144: *apparet liquido sublimis in aere Nisus*. Autre étymologie de H. Jacobsohn, dans *Glotta*, 16, 48 sqq., qui l'explique par *is, sub quo limen est*. Cf. encore *Language*, 16, 93.

*subō*, -ās, -āre: être en chaleur (en parlant des fe-

germanique et de quelques autres repose sur un ancien alternant normalement avec *-p* en fin de mot. Le *p* de l'adjectif arm. *hup* « près » (i *hopy* « de près ») est ambigu; il peut reposer sur un *-b* ou sur *-pp-* (cf. lat. *suppus*).

Les correspondants de *super*, ombr. *super* ont été indiqués ci-dessus; *superne* a en face de lui ombr. *superne*. Pour *superbus*, cf. gr. ὑβρις (dont le *b* est remarquable), irl. *uall* « orgueil » et sans doute got. *ubils* « arrogant », v. h. a. *uppi* « maleficus ». A en juger par *subus*, le *-b* de *superbus* doit reposer sur \*-bh-. Les *-s* et la formation rappellent gr. ὑπερφιάλος. Le dérivé en *-er* servant pour *super* « sur », le latin a fait *sub-ter*, qui est nouveau, et *sub-tus*, qui l'est aussi. D'autre part, en face de *susque dēque*, on trouve *subinde* comme *deinde*.

Quant à la construction, le fait que *sub* et *super* (et de même ombr. *super*) se construisent avec l'accusatif et avec l'ablatif pour indiquer une position concorde avec l'usage correspondant en grec et en germanique. Mais cette règle n'explique pas tout l'emploi: *sub* se construit avec l'accusatif au sens de « vers », ainsi *sub uesperum* « vers le soir », et *subter* se construit plus souvent avec l'accusatif qu'avec l'ablatif locatif, comme toutes les prépositions en *-ter*: *inter, extra, contra, praeter, propter*; Cicéron écrit, Tusc. I 10, 30, *iram in pectore, cupiditatem subter praecordia locauit*; *subtus* ne se rencontre qu'avec l'accusatif (il est vrai qu'il n'est que tardivement attesté comme préposition et que *de-subtus* est suivi de l'accusatif ou de l'ablatif); *super* se construit de même: Vg., Ae. I 295, *saeva sedens super arma*; ceci concorde avec l'usage grec: ὑπὸ νόκτα « vers la nuit », ὑπὲρ μοῦσων, etc.; et, en effet, d'une manière générale, les prépositions s'emploient avec l'accusatif pour marquer un rapport. D'autre part, gr. ὑπο s'emploie souvent avec le génitif (ancien ablatif), ainsi Platon, *Phédrus* 236 b, *πηγῆ... ὑπὸ τῆς πλατάνου πέτρῃ*. En slave, *podū* « sous » et *nadū* « sur » se combinent avec l'instrumental pour indiquer la position; et skr. *ūpa* se rencontre aussi quelquefois, avec l'instrumental; dans le même sens de « dessous », arm. *ənd* se construit aussi avec l'instrumental; et, si lit. *aiš* « sur » se construit avec le génitif-ablatif, *pō* « sous » se construit avec l'instrumental. Dès lors, on ne saurait dire quel cas représente l'ablatif en latin avec *sub*, et même avec *super*.

*suber*, -eris n.: fliège. M. L. 8357, *suber* et \**sōber*.

Dérivés: *sūberizēs*, -ei f. (Lucil.); *sūbereus*, -inus, M. L. 8358.

On rapproche gr. σῦφαρ γῆρας, τὸ ὑπέρτατον οἱ δὲ τὸ τοῦ θρασῆος καὶ τὸ ἐρρωτισμένον σῦκον, καὶ τὸ ἐπὶ τοῦ γλάκκος τροφῶδες, en somme une peau ridée, une pellicule inégale. Le rapprochement n'est possible que si le grec et le latin ont emprunté quelque mot; car le grec ne s'expliquerait pas avec un mot indo-européen commun.

\**subidus*, -a, -um: adjectif de forme et de sens incertains, cité par Aulu-Gelle 19, 9, 11 d'après un vieux poète, Valerius Aedituus.

Composé (?): *insubidus* « sot », aussi dans Aulu-Gelle, *ibid.*, et 18, 8, 1; 6 (?), 1, 2.

melles, spécialement de la truie, par opposition à suriō). Semble avoir été mis en rapport, peut-être par étymologie populaire, avec sub; cf. subsidere dans Lucr. 4, 1198, subire, submittere, et Hor., Epod. 12, 11, iamque subando tentia cubilia tectaque rumpit. Mot technique ou vulgaire. M. L. 8349.

Sans étymologie sûre.

subolēs : v. alō.

subrigō : v. regō.

subrūmō : v. rūma, rūmis.

subscūs : v. cūdō.

\*substillēs : dicebantur quaedam lamellae sacrificiis necessariae, P. F. 399, 1. Sans autre exemple. Cf. ipsillēs. Inexpliqué l'un et l'autre.

\*subtel : τὸ κοῖλον τοῦ ποδός, ap. Prisc., GLK II 147, 9. Cf. \*subtēlāre « soulier », M. L. 8397, et subtālārēs, sous tālus.

subtēmen : v. tēzō.

subtēr : v. sub.

subtilis, -e : fin, mince : subtilē filum, Lucr. 4, 88; indui te subtilibus, Vulg. Ezech. 16, 10. Par suite « tenu, subtil (sens physique et moral), délié ». Classique, usuel.

Dérivés et composés : subtiliter; subtiliās f.; subtililoquus, -loquētia (Tert.); persubtilis.

Sans doute terme de tisserand; de \*sub tēla « qui passe sous la chaîne », cf. subtēmen, qui désigne les fils les plus fins de la trame; v. Rich, s. u. tēla. M. L. 8399 et 8398, subtiliāre (attesté dans les gloses : attenuat, subtiliat, CGL V 437, 34); B. W. subtil.

subtus : v. sub.

subuas : v. uas, uadis.

subūcula : v. exuō.

subūcula, -ae f. : -m Aelius Stilo et Clotius isdem fere uerbis demonstrant uocari quod dis detur ex alica et oleo et melle; nam de tunicae genere notum est omnibus, F. 402, 25. La glose de Festus confond deux mots différents. Sur subūcula (cf. ex-, ind-uō) « vêtement de dessous », v. M. L. 8361, \*subūcula. Pour le sens de « gâteau », cf. peut-être gr. σουβέτολλος (Chrysipp. Tyan. ap. Athen. 14, 647).

sūbula, -ae f. : alène; par analogie « petit épieu », d'où sūbulō, -ōnis m. « daguet ». Attesté seulement depuis Sénèque; mais sans doute ancien. M. L. 8403, 8404. De \*sū-dhl-ā, v. suō. Pour la formation, cf. fibula et palpebrae, palpetrae, pābulum; sībella, M. L. 8356. Composés : insubulum (avec ū?) « ensouple » (Isid.), M. L. 4474; insubulō, -ās.

subuleus : v. sūs.

sūbulō, -ōnis m. : joueur de flûte. Mot étrusque d'après Varr., L. L. 7, 35 et F. 402, 2. Déjà dans Ennius. Cf. sībillus.

succēnsēō : v. cēnsēō.

succidāneus : v. succidō sous caedō.

\*succrotilla : tenuis dicebat(ur et alta uoz). Titinius

in (171) ... [feminina] fabulare succro(tilla uocula. Afronius in Epistola (126) ... succro(tilla uoce serio; F. 390 1. Cf. croतालum « castagnette » (de κροτάλον)?

sūcerda, sūcēdia : v. sūs.

sūcidus : v. sūcus.

sūcinum (succ-, -i n. : ambre. Attesté à partir de Pline. Adj. sūcineus et sūcinus; succinacium utrum (Isid.). Sans doute emprunté; cf. lit. sākas « résine ». Influencé par sūcus?

sueula, -ae f. : cabestan (Caton, Vitr.); pressoir. Mis en rapport avec sūs par les anciens; cf. Fest. 390, 10. Sueula machinae <genus>... foratae... ut uber scrofae. Sans étymologie sûre.

Sueulae, -ārum f. pl. : nom des Hyades, rapproché par l'étymologie populaire de gr. ὄς au lieu de ὄα; cf. Cic., N. D. 2, 11; Pline 18, 247. Cf. la substitution de Vergiliae à l'ancien Vergiliae, Havet, Man. § 264.

sūcus (succus, tardif), -i m. : suc, jus (= χυλός, χυμός et ὄρός). Par dérivation : suc en tant que symbole de la force intime, « vigueur » (souvent joint à sanguis). Ancien, usuel, classique. M. L. 8419. Celtique : iirl. britt. sūg.

Dérivés : sūcidus : plein de sève, gras, épithète qui s'emploie surtout de la laine, cf. Varr., R. R. 2, 11, 6 : tonsurae tempus... cum sudare inceperunt oues, a quo sudore recens lana tonsa suicida appellata est. La quantité longue de l'ū est attestée par un septénaire trochaïque de Plt., Mi. 787, lautam uis an quae non dum sui lauta? sic consucidam (lire peut-être siccum, suicidam, ce qui, du reste, ne change rien à la quantité), M. L. 8414, sūcidus et lana suicida; consucidus (Tert.); exsue(c)ō (Cael. Aur.), M. L. 3073, 6407; exsūcus?, 3075.

sūcōsus, M. L. 8414 a; sūcōsiūs (époque impériale) sūculentus (id.; Apul.), M. L. 8418 a; sūcidō, -ō (Plin. Val. 2, 9); succō, -ōnis, dans Cic., Att. 7, 13 a, est une conjecture de Bosius; les manuscrits ont sūcones. Nombreuses formes à -cc- dans les manuscrits. Cf. muccus.

On pense au synonyme slave sokū; mais on ne voit pas comment établir un rapport. Cf. sūgō? f

sudis, -is (et sudēs) f. : 1° pieu, épieu (à partir de César); 2° nom d'un poisson correspondant au gr. σφόρανα « argentine » où « spet, brochet de mer », d'après Pline 32, 154.

Dérivé (?) : sūdūculum (ū dans Plt.) : genus fagelli dictum quod uapalantes sudantes facit, P. F. 453, 13. Mot de Plaute, Pers. 419 (sén. iamb.), scortorum liberator, sūdūculum flagri. Le rattachement à sūdāre n'est sans doute qu'une étymologie populaire. Sans étymologie sûre.

sūdō, -ās, -āui, -ātum, -āre : 1° suer; par suite « exsuder ou transsuder, distiller »; 2° suer comme symbole de « se donner de la peine, se fatiguer, s'évertuer ». Ancien, usuel, classique. M. L. 8421.

Formes nominales, dérivés et composés : sūdōr, -suer; quelquefois synonyme poétique de liquor; la tigue, effort. S'emploie quelquefois au pluriel, comme

sidus « coutume ». V. mānsuēs (et soleō?), sodālis, soror. sueris : v. sūs.

sūfes, -etis (suffes) m. : suffète, « cōsul linguā Poenōrium », P. F. 405, 8. Mot punique, attesté depuis Tite-Live.

suffarcinō : v. farciō.

suffbulum, -i : v. figō, fibula.

sufficiō, -is, -fēci, -fectum, -ficeo : transitif et absolu : 1° a) placer dessous; mettre à la place de, substituer; et aussi « fournir, donner » (suppediāre, ὑπέχω); b) mettre dedans, plonger dans, d'où teindre (cf. inficere), s. lanam medicamentis; 2° être suffisant, suffire (= suppetō). Sens premier « se placer sous, supporter », d'où « résister [à] », e. g. Vg., Ae. 9, 810, nec sufficit umbo/icitibus; 12, 739, iāque (= ferrum) diu... suffecit, par suite « être de taille à, suffire ». Dérivés tardifs : sufficienter, sufficientia et insufficientis, -tia (Tert.). V. faciō.

sufflō, -is, -firo : fumer, parfumer par des fumigations. Ancien (Caton), technique.

Dérivés : suffimen (Ov.); suffimentum (classique), d'où suffimentō, -ās (Vég.); suffitiō, -tor, -tus, -ūs (Pline). Cf. aussi la glose obscure : exfir, purgamentum, unde adhuc manet suffitio, P. F. 69, 29.

On ne peut rapprocher fūmus — et c'est le seul rapprochement auquel on pense — qu'en posant un type \*dhm-s-, qui n'est, du reste, pas invraisemblable. Cf. peut-être fimus?

suffiscus : v. fiscus.

sufflāmen, -inis n. : sabot de frein, enrayure; cf. Rich, s. u. Mot technique de l'époque impériale, attesté depuis Juvénal. De là sufflāminō, -ās (Sén.). Sans rapport, semble-t-il, avec sufflō, malgré l'homonymie. On rapproche le v. h. a. balco « poutre », etc.

sufflōcō : v. faux, fauces.

suffrāgō, -inis f. : 1° jarret (opposé à armus); 2° provin, cf. Col. 4, 24, 4, suboles quam rustici suffraginem uocant. Mot technique (Plin., Col.). M. L. 8433 a.

Dérivés : suffraginōsus « qui a un éparvin »; suffraginātiō.

Expliqué généralement comme composé de sub + un nom \*frāgō, de la même famille que frangō (pour l'ā, cf. indāgō, etc.), au sens de « courber, fléchir »; cf. Thes. VI 1244, 18 sqq.

suffrāgor, -āris, -ārī (et suffrāgō, Sisenna, Pomp., Vulg.) : donner son suffrage, voter (pour s. alicui); par suite « accorder son approbation ou son appui ».

Dérivés : suffragium : suffrage, vote. Ancien (Plt.), classique, usuel; suffragatiō, -frāgātor, -trix, -tōrius (classiques).

A suffrāgor s'oppose refrāgor « faire de l'opposition à », qui appartient aussi à la langue du droit public. De là refrāgium (tardif), refrāgatiō, refrāgātor; refractārius, -riolus (Sén.).

Il semble qu'il y ait un verbe en -ā-, \*frāgāri, -frāgāre, correspondant à frangō, -is. Suffrāgor a dû désigner le fait de « voter avec » (au moyen d'une tessère,

le gr. ἰδρωτες « suées ». Ancien (Enn.); panroman. M. L. 8427 et 8426, \*sūdolentus; celtique : gall. sudd « suer »; sūdōrus (Apul.); sūdōrijer (Cael. Aur.); sūdārius, d'où sūdārium n. « mouchoir »; sūdāriolum, M. L. 8422 et 8423; sūdātōrius, -tor, -trix, -tōrius, et sūdātorium, -i n. « salle de sudation »; sūdābundus (rare, tardif); sūdātūlis (Cassiod.); cōn-, dē-, ex-, M. L. 3076, In-; praec-, re-sūdō. Un inchoatif est conservé dans le composé desūdāscō (Plt.). Pour sūdūculum, v. sudis. Sūdōr repose sur \*suidōis, contamination d'un thème masculin \*suoido- (skr. svādāh, av. xʷadōš, v. angl. swāt « sueur »), d'où sūdāre est dérivé, et d'un thème neutre \*suoides- : le grec a dans la langue épique ἰδός (l. εἰ-δός?) avec « long; même mot chez Hippocrate au sens de « sueur ». Ailleurs il y a un thème en -r- : lette swidri « sueur », gr. (F)ιδρός et arm. k'irtin. Gall. chwys « sueur » semble reposer sur \*swit-s-o- (cf. gr. ἰδός).

sūdus, -a, -um : sec, sans pluie. Se dit du temps; fréquent dans la locution cum sudum est (cf. Plt., Mi. 2) « quand il fait sec », ce qui explique l'étymologie de Festus : sudum siccum, quasi se udum, i. e. sine uāo, P. F. 377, 8. Ancien, classique. Pas de dérivés. Non roman.

A été remplacé par l'adjectif expressif, à géminée latéjeure, siccus. Doit appartenir au groupe de av. sūhō (skr. cūkah), v. sl. suzū, lit. sausas, v. angl. séar « sec ». On traitait de \*suz-do-, et la formation serait à rapprocher du type lat. fōda, crūdus ou du type v. sl. torū-dū « ferme ». En somme, indo-iran. \*suš-ka- et lat. \*suz-do- (sūdus) seraient de formation semblable, avec des suffixes secondaires différents, à peu près comme lat. cascus et cānus, skr. nagnāh et lat. nūdus. — La spécialisation de sens tient à ce que siccus a pris les emplois principaux; sūdus n'est qu'une survivance.

sūscō (souvent dissyllabique avec u consonne), -is, sūscū, sūscitum, sūsciscere : s'accoutumer à. Sueō, qu'on attribue parfois à Lucrèce, n'existe pas; Lucrèce n'a que suēmus, contraction de suēimus, comme suēstis, suērit; le verbe indiquant l'état qui correspond à l'inchoatif sūscō est soleō. Participe suētus : accoutumé à, d'où insuetus. Le simple suēscō est rare et surtout poétique; en prose il n'y a guère que Tacite qui l'emploie; par contre, les composés sont usuels et classiques.

Dérivés et composés : suētūdō (très tardif et rare, relait sur consuetūdō); adsuēscō (as-) : s'habituer à; quelquefois transitif « habituer »; adsuētus : accoutumé (actif et passif); adsuētūdō (rare, non classique); adsuēfāciō, -fāō; cōnsuēscō, d'où cōnsuētū = εἶθε M. L. 2175; cōnsuētus; cōnsuētūdō (usuel et classique), demeuré dans les langues romanes. M. L. 2176; B. W. coutume (et peut-être en iirl. costad?), et cōnsuētū (Plt.); cōnsuētudinārius (Per. Aeth.); cōnsuēfāciō (Tert., Sall.); dēsūscō, dēsūscitū, dēsūscitūdō et dīsūscō; dīsūscitūdō (bas latin); dēsūfāō; insuēscō.

Dérivé \*swadh-skō du groupe du « réléchi » qui indique ce qui est propre à un individu, à un groupe d'hommes, etc. V. sui. Hors du latin, on ne trouve des formes de ce type qu'avec -dh- : skr. swadhā « caractère propre, habituel »; gr. εἶθε (de \*seswōdha), lesb. εἶθε « usage »; gr. εἶθε, εἶθε « coutume, usage » (lac. βέρορ εἶθε, Hes.), ἴθος « coutume, caractère; lieu de séjour »; got.

etc.); cf. gr. σὺμβολον. *Refrāgor* a été formé secondairement d'après *reclāmō*, opposé à *conclāmō*, etc. *Refrāctārius*, -*riolus* « chicaneur » (Sén., Cic.) montrent que la parenté de *refrāgor* et de *refringō* était sentie par les Latins.

[subgrunda (sug-), -ae : v. grunda.

**sūgillō** (sugg-), -ās, -āui, -ātum, -āre, meurtrir, couvrir de bleus (cf. la glose *suggillet* (-lat?) : πῆσσει ὄστε δῆπνια ποτε); d'où *sūgillāta*, -ōrum : bleus, meurtrisures, cf. Plin. 20, 55, *allium suggillata ad luentia ad colorem reduci*, par suite « noircir, flétrir, insulter ».

Dérivés : *sūgillatiō*; *sūgillatiuncula*; *sūgillātus*, -ūs m. (Tert.).

*Sūgillō* ne semble pas attesté avant Varron, cité par Nonius 171, 10, qui ne paraît pas avoir compris le sens du verbe, si l'on en juge par sa glose : *suggillare, obcludere*. Varron *Lege Maenia* (238) : « *contra lex Maenia est in pietate, ne filii patribus luci claro suggillent oculos* ». Le verbe, de couleur populaire avec ses géminées, est peut-être apparenté à *sūgō* (cf. *scribō* et *conscribillo*, *stringō* et *obstringillo*, *sorbeō* et *sorbilo*; le sens premier serait « faire un suçon »). Le sens de « faire prononcer, suggérer » qu'on trouve dans Prudence, Pe. 10, 999, est dû à un faux rapprochement avec *suggereō*, imaginé par les grammairiens de basse époque; cf. Consentius, GLK V 376, 25. Non roman.

**sūgō**, -is, -xi, -ctum, -ere : sucer. Depuis Varron, mais *sūmen* est dans Plt. M. L. 8438.

Dérivés et composés : *sūctus*, -ūs m.; *sanguisūga* : sangsue (v. *sanguis*), M. L. 7575; *esūgō* (archaïque) : épuiser en suçant; *esūctus*, M. L. 3074; *sūmen* (de *\*sug-s-men*) n. : bout de sein, tétine; en cuisine « tétine de truie »; par dérivation « mamelle qui engraisse », cf. Varr., R. R. 1, 7, 10, (*Caesar Vopiscus*) *compos Roseae Italiae dicit esse sūmen*, M. L. 8447. De là *sūminātus*; -*ia* (sūs) : truie. V. aussi *sūcus* et *sūgillo*. Les formes romanes attestent aussi *sūctiāre* (fr. *sucer*, B. W. s. u., etc.) et *\*sūculāre*, M. L. 8415, 8417.

Verbe propre à l'indo-européen occidental; cf. irl. *sūgimfet* le germanique, v. angl. *sūcan*; *\*sūk-* dans v. isl. *sūga*, v. h. a. *sūgan*, etc., de même sens. La gutturale du lette *sūkt* « sucer » (en parlant de la sangsue) ne concorde pas avec celle de sl. *sūse*, *sūsati* « sucer ». Mot populaire, comportant des variations; cf. *sūcus*?

**sui**, **sibi**, **sē** : pronom réfléchi de la 3<sup>e</sup> personne singulier et pluriel « de soi, à soi », etc. A l'époque archaïque, on trouve une forme d'accusatif-ablatif *sēd*. Le datif a la même désinence que le pronominal de 2<sup>e</sup> personne *tibi*; le génitif *sui*, comme *tui*, est emprunté à l'adjectif possessif :

**suus**, -a, -um : « son » et « leur » (avec, à l'époque archaïque, une ou deux formes du type *sis*, par exemple Enn., A. 149, *postquam lumina sis oculis bonus Ancu' reliquit*). Dérivés tardifs : *suiſcō*, -ās (= οὐκείουμαι) « s'approprier »; *ſicūtiō* (Rustic.); *suiſpassus* = ἰδοπαθής « réfléchi, réciproque » (Gramm.).

*Sui*, *suus* ne s'emploient généralement dans une phrase que pour renvoyer au sujet de cette phrase et, dans une complétive, pour renvoyer au sujet de la prin-

cipale. En outre cas, le latin recourait au génitif de lui ou d'un démonstratif. Mais *suus* a tendu de bonne heure à s'étendre au delà de ces limites; et en roman *suus* est devenu presque partout l'adjectif possessif de la 3<sup>e</sup> personne du singulier, correspondant à *meus*, *tuus*. Par contre, au pluriel, *suus* avec valeur de réfléchi a été remplacé par le génitif de *ille*, *illōrum*; v. Stolz-Leuermann-Hofmann, *Lat. Gr.*<sup>5</sup>, p. 470. M. L. 7761, *sē* (pan-roman), et 8493 a, *suus*.

Le réfléchi indo-européen a les formes des pronoms personnels et *sē* se comporte comme *tē*. Pour le sens, c'est un mot de valeur générale, indiquant ce qui existe de manière autonome, qui a une existence propre. Il pouvait s'appliquer à la 1<sup>re</sup> ou à la 2<sup>e</sup> personne, comme à la 3<sup>e</sup>; cet état ancien est bien conservé notamment en slave. En latin, *sē* ne s'applique qu'à la 3<sup>e</sup> personne, mais du pluriel comme du singulier. En vertu de ce sens général, *\*sue-* se prêtait à indiquer soit un membre d'un groupe social, v. *sodālis*, *soror*, *suēscō*, soit l'isolement, v. *sēd*. L'accusatif et ablatif est v. lat. *sēd*, où *sēd* est à osq. *siom* « sō » ce que *tēd*, *tē* est à osq. *tiium*; et *sibi* est à rapprocher de osq. *sifēi* « sibi » (cf. v. pruss. *sebbei*). La forme *\*sē* sur laquelle repose *\*sēd* est à rapprocher de got. *si-ik* et de v. sl. *se*, lit. *si*, v. pruss. *siem*, *zin*, tandis que le grec a été de *\*z(F)ē* et le lituanien *savē*. Pour l'alternance *\*sw-/\*s-*, cf. le nom de nombre sex. — L'adjectif possessif dérivé *suus* a, sous forme vocalique, le *æ* radical; cf. osq. *suveis* « sui », *suva m* « suam », omb. *sueso* « suō? » (locatif; sens contesté) gr. (F)ός, skr. *sodh*, gāth. *x'a*, v. perse (*huca*), lit. *sāvas*, v. pruss. *swais*, v. sl. *sovj*, et aussi got. *swes* « propre », partout avec *w*.

V. Benveniste, BSL, 50 (1954), p. 36.

**sulcus**, -i m. : sillon, -i appellatur *qua aratrum ducitur, uel sationis faciendae causa, uel urbis condendae, uel fossura rectis lateribus ubi arbores serantur; fulmen quoque, qua eius uestigium, similiter appellatur. Quōd uocabulum quidam ex Graeco fictum, quia illi dicant δὲ σὺν*, F. 392, 17. Ancien, classique, usuel, M. L. 8442.

Dérivés et composés : *sulcō*, -ās (ni dans Cicéron ni dans César; appartient surtout à la poésie impériale qui l'emploie au figuré) : sillonner; *sulcāmen* n. (Apuil.) *sulcātor*, -tōrius (époque impériale); *sulcātilis*; in *sulcō* (tardif), M. L. 4475 a. Composés en -*sulcus* (-*sulcis*) : *bi-*, *tri-sulcus*; *dissulcus porcus dicitur, cum in ceruice saetas diuidit*, P. F. 63, 29; *bisulci lingua* Plt., Poet. 1034.

Le rapprochement avec gr. ἔλω « je tire », alb. *helk* « je tire » est évident; du reste, le vieil anglais a *sulk* « charrie ». Pour la forme, *sulcus* répond à gr. ὄξω « traction, bride ». Si l'on admet une alternance *\*swelk-*, *\*selk-*, on rapprochera lit. *velkū*, v. sl. *vlāk* « je tire ».

**\*sulcus**, -a, -um : adjectif usité seulement dans *ſicūli sulca* (Col. 5, 10, 11), sorte de figuier inconnu.

**sullaturio**, -is, -ire : verbe forgé plaisamment par Cic., Att. 9, 10, 6, qui le joint à *proscripturio*. Dérivé de *Sulla*, « avoir envie de faire son Sulla ».

**sulphur** (*sulphur, sulfur*), -uris n. : soufre. S'emploie aussi au pluriel : *sulpura uiua* (Vg.). Attesté depuis Ca-

son; usuel. Panroman. La graphie la meilleure est *sulphur*, par un *p* (manuscrits en capitale de Virgile); les manuscrits de Sénèque ont généralement la forme *sulphur*, ceux de Pline *sulpur* et *sulphur*, v. index de Ian; la graphie, tardive avec *f*, indique la disparition de l'aspérée. Les formes romanes remontent à *sulpur* et *sulfur*; cf. M. L. 8443, B. W. s. u.

Dérivés : *sulpureus* (déjà dans Ennius, A. 260); *sulphurō* (*sulpho-*), -ās (Mul. Chir. 673); *sulph(h)urās*; *sulph(h)urōsus*, -rāns, -rāria, -ae f. « soufrière », -rānū, tous d'époque impériale.

Mot sans doute suditalique, comme *meſſūs*, et sans étymologie connue; le germanique *\*sweblas*, all. *Schweſel*, n'a sans doute rien de commun avec *sulphur*.

L'alternance *p-/ph-* rappelle celle qu'on a dans *fun-gus*, σφύγγη, σφύγγος, et suggère l'hypothèse d'un emprunt à une langue où l'explosive était aspirée (étrusque?, langue méditerranéenne?).

ſultis : v. *sis* et *uolō*.

sum, sam, sōs : v. *\*so-*.

**sum** (le *esum* de Varr., L. L. 9, 100, est sans exemple et paraît créé de toutes pièces), es(s), fui (ancien *fūi*, Enn.), esse : être. Verbe d'existence et copule à la fois, comme en grec εἶμι. Le parfait est emprunté à une autre racine; de même l'ancien subjonctif présent *ſuam* (remplacé à l'époque classique par l'ancien optatif *siem*, *sim*), le subjonctif imparfait *forem*, doublet de *essem*, les formes d'infinifit et de participle futur *fore*, *futūrus*; le participe, sans doute récent, -*sēns* n'est attesté que dans quelques composés (*absēns*, *praesēns*, *consēntēs*, ce dernier dans une expression rituelle); sur *\*ēns*, v. ce mot. Un participle ancien à vocalisme en *o* est peut-être dans *sōns*; v. ce mot. Pas de supin, pas de substantifs dérivés anciens; v. *essentia*. Comme son correspondant grec, *sum* s'emploie dans divers idiotismes, notamment dans des locutions impersonnelles : *est cum, est ut, est* suivi de l'infinifit; cf. εἶστιν ὅτε, ὅπως, ὡς. Avec le locatif ou avec *in* et l'ablatif, il marque la résidence, le séjour : *Romae esse*, etc., et par suite un état qui dure (*esse in togā*, etc.); ou avec *in* et l'accusatif marquant le terme d'un mouvement : *in mentem esse* (où *esse* ne diffère guère de *uenire*); de là, dans la langue populaire, *in fūnus fui* « j'ai été à un enterrement » (Pétr.). Il s'emploie aussi pour opposer la réalité à l'apparence (cf. εἶμαι et δοκεῖν); avec différents cas pour marquer un rapport d'origine, d'appartenance, de destination (*esse ſuū alicui*, etc.). La locution *id est* correspond, enfin, à gr. τοῦτ' ἐστὶ et sert à introduire une explication. L'imparfait *estō* s'emploie comme affirmation concessive : « soit ». Enfin, *esse*, chez les auteurs chrétiens, sert à traduire τὸ εἶναι « l'être ». Usité de tout temps. Conservé plus ou moins déformé dans les langues romanes, qui à *esse* ont substitué un infinitif *essere*, M. L. 2917, et ont aussi recouru à certaines formes de *stare* (q. u.).

A *sum* correspond un inchoatif *escō*, -is, qui n'est plus attesté que dans les textes archaïques aux 3<sup>e</sup> personnes du singulier et du pluriel de l'indicatif présent *escit*, *escunt*, avec le sens de *erit*, *erunt*; cf. *escit* dans la loi des XII Tables. Il figure aussi dans les composés : *obescit* (*obescet*, cod.) : *oberit uel aderit*, P. F. 207, 4

(sans exemple); *superescit... supererit*, F. 394, 6 (exemples d'Enn., A. 494; Acc., Chrys. 266).

Composés : *absum*, -es, *āfui* (plus correct que *abfui*), ἄπειμι; être éloigné de (s'emploie au sens local et temporel); impersonnel : *tantum abest ut*. De *absēns* : *absentia* (= ἀπουσία), rare et non attesté avant Cicéron, qui est à l'origine du fr. *sans*, it. *senza*, M. L. 43, B. W. *sans*, et passé en celtique; gall. *awssen*; *absentius* (Pétr.); *absentiō*, -ās (bas latin), M. L. 42 a; *adsum* (*as-*) : être auprès, assister, d'où : assister en justice (*dē aduocātis*), prêter assistance; *\*cōsum*, usité seulement au participe *consēns* dans *dī consēntēs* (v. ce mot); quelques traces aussi de *confuit*, -fore, -*futūrus* (v. ce mot); *dēsum*, *dēs*, *dēsse* (et les formes étymologiques *dees*, *deesse*, mais le témoignage de la métrique est en faveur des formes contractes, sauf exceptions rarissimes et tardives : Stace, Cypr. Gall.; cf. Thes. s. u.) : manquer, faire défaut; *\*exsum*, attesté par P. F. 72, 10 : *exesto*, *extra esto*. *Sic enim licitor in quibusdam sacris clamitabat : hostis, uinctus, mulier, uirgo exesto; scilicet interesse prohibebatur*, sans autre exemple; *insum* : être dans; *intersum* : v. ce mot; *obsum* : être devant, faire obstacle à, être opposé à, nuire à; *possum* : v. ce mot; *praesum* : 1<sup>o</sup> être à la tête de, 2<sup>o</sup> être présent, sens seulement conservé dans *praesēns*, *praesentia*; *prōsum*, *prōdes*, *prōfui*, *prōdesse* : être utile (v. *prōde*); *subsum* : être sous ou au fond; *supersum* : 1<sup>o</sup> être en plus; 2<sup>o</sup> survivre (cf. *superstis*).

La racine i.-e. *\*es-* fournissait un présent d'aspect « indéterminé » et un parfait (qui, en grec, s'est confondu avec l'imparfait), mais pas d'aoriste, ce qui a conduit à des supplétives du type de lat. *sum* : *ſuam*, *fui*. Le contraste du vocalisme de *est* : *sunt* se retrouve exactement dans v. sl. *jestū* : *setū*, et, avec une différence de timbre pour la désinence, dans osq. *est* : *sent*, omb. *est* : *sent*, v. isl. *is* : *it*, got. *ist* : *sind*, gr. ἔστι : dor. ἔστι (ion.-att. εἶσι); vocalisme indéterminable dans skr. *asti* : *santi*. La 2<sup>e</sup> personne du singulier v. lat. *es(es)*, class. *es*, répond à hom. dor. ἔσσι, arm. *es*, et non à la forme skr. *asi*, ion.-att. εἶ, où -*ss-* est simplifié. Pour *\*es*, cf., de plus, hitt. *esmi* « je suis », *ašanzi* « ils sont », etc., sans trace d'alternance vocalique. Le subjonctif v. lat. *siem*, *siēs*, *siet* (formes emphatiques), *sim*, *simus*, etc., repose sur l'ancien optatif du type véd. *s(i)ydmi*, v. h. a. *si*; l'ombrien a, de même, *sir*, *sei* « *sis* », *si*, *sei* « *sit* », *sins* « *sint* ». Le futur *erō*, *erit* repose sur l'ancien subjonctif, cf. véd. *asat*, *asati* « qu'il soit ». L'imparfait *eram* est une forme nouvelle, obtenue au moyen de la caractéristique -*ā-* des imparfaits en -*bam* et des plus-que-parfaits en -*eram*.

Le supplétisme de *\*es-* par la racine *\*bhewo-*, *\*bhū-*, d'aspect « déterminé », qui fournissait un aoriste radical : skr. *abhū* « il a été », gr. ἔπε « il a poussé », se trouve partout, sauf en grec et en arménien, où cette racine a gardé le sens concret de « croître, pousser ». De même que le latin a *fuit* et l'osque *fuid* « fuerit », le sanskrit a *abhūt* « il a été », en face de *asti* « il est », le vieux slave *by*, *bystū*, en face de *jestū*, le lituanien *būvo* (avec -*ā-* pour caractériser le prétérit, comme dans lat. *erat*); l'irlandais a *ba* au prétérit en face de *is* du présent. — Ce n'est pas seulement pour le « perfectum » ou pour le prétérit que la racine *\*bhewo-* apporte son concours; en vieil irlandais, *biid* signifie « il existe » en

face de la copule *is*; le germanique occidental a une flexion telle que v. h. a. *bim*, *biu* « je suis », *bist* « tu es », *birum* « nous sommes », *birut* « vous êtes », en face de *ist*, *sind*. En italo-celtique, le subjonctif en *-ā* est tiré de la racine \**bheua-* : le vieil irlandais a *ba* en face de v. lat. *fuam*; sur le \**bhū-* tiré de \**bhuwā-* a été bâti l'imparfait du subjonctif italtique : osq. *fusid*, lat. *foret*; le futur osco-ombrien est de la forme *just* « erit ». L'imparfait *estō(d)* répond à osq. *est ud*, cf. gr. *ἔστω*, tandis que l'ombrien a *futu*.

Par une innovation singulière, la 1<sup>re</sup> personne du singulier a pris en italtique la forme osq. *sūm*, lat. *sum*, sous l'influence de la 1<sup>re</sup> personne du pluriel, lat. *sumus*, elle-même bâtie sur *sunt*; d'une manière générale, le latin n'a gardé des formes athématiques que celles qui correspondent à des formes thématiques à vocalisme *e*, soit *edō*, *edimus*, *edunt*, en face de *ēs*, *ēs*, *ēs*. En face de *edō*, *edō*, la 1<sup>re</sup> personne du singulier *sum* est un compromis entre le type ancien de \**esmi* et les formes nouvelles.

L'absence de formations nominales répond à l'usage indo-européen.

Le type en \**-ske/o-* de *escit* rappelle gr. *ἔσχω* et pali *acchati* « rester »; la valeur de futur fait penser, en particulier, à un subjonctif arménien *içem* « que je sois », avec vocalisme à degré zéro et *i-* prothétique.

**sūmen, -inis** n. : v. *sūgō*.

**summus, -a, -um** : le plus haut, très haut. Sert de superlatif à *super*, avec *suprēmus*, pour lequel il est quelquefois employé, e. g. *summa diēs*, Vg., Ae. 2, 324 (cf. gr. *ὕψιστος*); *prīma* et *summa*, Quint. 6, 4, 22. Ancien, usual. M. L. 8454. Celtique : irl. *suimm*. Subst. *summun* n. : la partie la plus haute, le sommet, extrémité; *summa* : v. ce mot. Adverbes : *summun* « au plus »; *summē* « au plus haut degré »; *summōtenus* (Ps.-Ap.).

Dérivés : *summūās* (époque impériale) : sommet; *summās, -āis* adj. : du plus haut rang (archaïque et postclassique), d'où *summātus, -ūs* « principatus » (Lucr. 5, 1142); *summō, -ās* : porter à son apogée (tardif). — *Summārium, summātus, summātum* se rattachent plutôt à *summa*.

Cf. aussi \**sūmmiō*, \**sūmmūtāre*, M. L. 8452, 8453. V. sub.

**summa, -ae** f. : substantif tiré du féminin de *summus* : 1° proprement « la chose la plus haute, la surface ». Usité presque uniquement au sens figuré soit « somme formée par la réunion ou l'addition des parties, total, ensemble » de *summa (linea)*, par suite de l'habitude des Romains, comme des Grecs, de compter de bas en haut (d'où *κεφάλαιον*); v. Max C. P. Schmidt, *Kulturhist. Beitr. z. Kennn. d. gr. u. röm. Altert.*, I. H. : Z. *Entstehung u. Terminol. d. element. Math.*, Leipzig, 1906, p. 107 sqq.; en particulier, « somme d'argent », s. *pecūnia* (d'où *summula* « petite somme »); 2° partie la plus importante, point capital ou essentiel, e. g. Cic., Inu. 1, 20, 28, *cuius rei satis erit summam dixisse*. Locutions adverbiales : *ad, in summam* « à la fin, bref, en somme » (Sén., Pétr., Plin.). Celtique : irl. *suim*.

Dérivés et composés : *summārium* (neutre d'un adjectif inusité); *oratio, quae nunc uulgo breuiarium di-*

*ciur, olim, cum Latine loqueremur, summārium uocabatur*, Sén., Ep. 39, 1; *summātum* « sommairement », *summālis, -līter* (Tert.).

*cōsummō, -ās* : faire le total de; d'où « mener à sa fin, achever » (= *συντελέω*). Se rapproche ainsi de *cōsumō*, avec lequel il tend à se confondre à basse époque, notamment dans la langue de l'Église, e. g. Ital. Num. 32, 13, *consummata est natio*, là où la Vulgate a *consumeretur* (= *ἐκκαταλύθη*); cf. M. L. 2178. Dérivés : *cōsummātē, -tiō, -tor, -trix*.

**Summānus, -i** : épithète de Jupiter, qu'on explique soit par *sub + mān-us* (v. *mānis*) « (dieu) de la lumière matinale », cf. Cic., N. D. 1, 10, 16, et la note de Pease; soit plutôt comme un dérivé de *summus*, cf. les *caeli summānia templa* de Lucr. 5, 521, et Frazer, *Fasts of Ov.*, 5, 731, n. Toutefois peut être d'origine étrusque, déjà indiquée par Pline, HN, 2, 138; cf. Boemer, *Comment. des Fastes*, I. 6, 731, comme pour *Sāturnus, Mercurius, Carmentis*, etc., et les étymologies latinisantes seraient secondaires.

Dérivé : *summānālia* : *liba farinacea in modum rotas facta*, P. F. 275, 7, gâteaux ronds offerts à *Summānus* en tant que dieu solaire.

**sūmō, -is, sūmpsi, sūmptum, -ere** (Festus signale des formes de parfait *suremī* : *sumpsit, surempsit : sustuleri*, P. F. 383, 15, qui se concilient difficilement avec *sūmō*, si ce dernier est issu de \**su(b)s(e)mō*); cf. A. Götze, IF 46, 127, § 107, Anm. 1; aussi vaut-il mieux partir avec M. Niedermann, *Philol. Woch.*, 1922, col. 296, de \**sus-(e)mō* avec *sus-* tiré du synonyme *suscipio*, comme *Amīternus*, avec *am-* au lieu de *amb-*, a été fait sur *amfractus, amtermini*; pour la syncope, cf. *pōnō* de \**posinō* : prendre (sur soi), se charger de; la composition du verbe explique que le sens soit voisin de *suscipio*, d'où « se charger de, entreprendre, assumer »; « prendre par choix ou par adoption »; s. *mītuum* « emprunter ». Sens particulier « dépenser ». Ancien, classique, usuel. Rares représentant dans les langues romanes. M. L. 8448.

Omb. *sumtu* « sūmitō ». Emprunté?

Dérivés et composés : *sumptus, -ūs (-i)* : charge, d'où « dépense, coût » et « prise (d'un médicament) »; technique *sumpta (pars)* : pincée; *sumptuārius, sumptuosus* et, dans Sidoine, *sumptuositas*; *sumptificus* (Plt.); *sumptiō* : prise (rare); sens propre dans Gal. et Varr.; sert à Cic. pour traduire *λήμμα* « mineure de syllogisme »; *sumptiō, -ās* (Pline); *sumptuō, -i* « fournir d'argent (pour le voyage) ».

*Sūmō* senti comme un verbe simple a fourni à son tour des composés : *absūmō* : consumer, épuiser, détruire. Se dit souvent du temps, a. *diem*; *absūmedō, -inis* f., formation plaisante de Plaute en jeu de mots avec *sūmen* : *quanta sumini absumedo*, Cap. 904; *sumptiō* (Dig.); *adsūmō (ass-)* : prendre en ajoutant s'adjoindre, ajouter; cf. Cic., de Or. 2, 39, 163, *omne quod sumatur in oratione... aut ex sua sumi ut atque natura aut adsumi foris*; Varr., L. L. 8, 69, *extrinsecus adsumi*; à basse époque, joint à un infinitif, « accepter de, assumer ». Fréquent dans la langue de l'Église, où *assūmō* traduit *ἀναλαμβάνω*; cf. Hil., in psalm. 68, *adsum alienum a natura sua corpus assumit*.

Dérivés : *assumptiō* : 1° fait de s'adjoindre, emprunt; 2° en dialectique, « mineure d'un raisonnement », traduisant *πρόσληψις*; cf. Cic., Diu. 2, 108 : *demus tibi istas duas sumptiones, ea, quae λήματα appellant dialectici; ... adsumptio tamen quam πρόσληψιν idem uocant, non dabitur*; 3° assumption (langue de l'Église); *Adsumptiuus*, terme de rhétorique, se dit d'une démonstration empruntée à des éléments extérieurs à la cause; *assumptor, -trix* (bas latin) : qui s'attribue; *assumptus, -ūs* (Boèce).

*cōsumō* (ancien, classique, usuel) : prendre ou employer entièrement, cf. Fest. 296, 22, *prodiguae hostiae uocantur, ut ait Veranius, quae consumuntur*; de là « consumer, dévorer » (= *combūrere*); *cōsumptiō*, *cōsumptor*, rares; *incōsumptus* (Ov., d'après *ἐκστροφος*?) ; *dēsūmō* (époque impériale) : prendre pour soi, choisir; *insūmō* : employer, dépenser (classique); *insūmere sumptum*, Cic.); prendre; à basse époque, synonyme de *cōsumō* « épuiser »; *insumptiō* (bas latin); *praesūmō* (surtout d'époque impériale; non dans Cic.) : prendre d'avance (propre et figuré), par suite « prélever, anticiper, présumer »; *praesumptiō* : anticipation (= *πρόληψις*, cf. Quint. 9, 2, 16), présomption (dans tous les sens qu'a le mot français), d'où les dérivés tardifs *praesumptor, -tōrius, -tōsus* (*-tuōsus*), *-tūus*; *resūmō* : reprendre (déjà dans Enn., repris à l'époque impériale; non dans Cic.), recouvrer; *resumptiō, -tūus, -tōrius* (Cael. Aur.).

**suō, -is, -i, sūtum, suere** : coudre; de là *sūta* n. pl. dans *ānea, ferrea sūta*. Ancien (Tér.), classique, mais assez rare.

Dérivés et composés : *sūtor* : couseur, spécialisé dans le sens de « celui qui coud les chaussures, cordonnier », M. L. 8493, et, avec suffixe *-āri*, germanique; v. isl. *sūtari* « Schuster », etc., sans suffixe dans v. angl. *sutere*; fém. *sūtra*; *sūtō, -ōnis* f. (St Jér.); *sūtrius* et *sūtricius*; *sūtrinus*; *sūtrina* f. : échoppe de savetier; *sūtrinum*; *sūtela* f. : mot de Plaute employé au figuré — *lae dolosae astutiae a similitudine sentium dictae*, P. F. 407, 11; *sūtīlis* (époque impériale); *sūtūra* f. (id.); *sūtriballus* : savetier (Schol. Iuven. 3, 150); cf. aussi *sūbūla*. Varron a aussi *pellesuina* : boutique de pelletier, L. L. 8, 55, qui a passé dans les gloses.

Composés : *adsuō*, d'où *assumentum*; *circumsūtus*; *cōsuō*, qui a tendu à remplacer le simple *suō* et qui est panroman, M. L. 2174; B. W. sous *coudre*; \**cōsūtūra*, M. L. 2179, et \**accōnsūtūrāre* « accouturer »; \**cōnsūtor*, M. L. 2178 a; *dēsūō* (archaïque); *insuō*; *insubulum* « enroule », M. L. 4474; *obsūtus*; *persuō*; *praesuō* : coudre par devant, recouvrir en cousant; *resuō*, M. L. 7253; *subsūtus*; *trānsuō*.

Pour « coudre », l'indo-européen avait une racine \**sy-*, avec doublet \**sū-* (la forme à vocalisme plein ne semble pas attestée) : skr. *syūtāḥ* « coussu » (avec un présent *siyati* « il coud » qu'on n'essaiera pas d'expliquer ici); v. sl. *šijō, šii* et got. *siujan* « coudre », lit. *siuoti, siuti*; et, d'autre part, skr. *sūtram* « fil ». Dans le lat. *suō*, il n'y a pas trace de *-y-*; et l'on ne peut déterminer si la forme est du type de v. sl. *šijō* ou de lit. *siuoti*, l'un et l'autre remplaçant un ancien présent

athématique. Il suffit de rappeler, de plus, gr. *κατῶ*. — Pour la forme, cf. le cas de lat. *spuō*.

*Sūbula* (v. ce mot) est à rapprocher de v. sl. *šilo* (tch. *šidlo*) « alêne »; v. h. a. *siula* a le même sens; le latin et le germanique ont le genre féminin en partie parce qu'il s'agit d'un objet qui est un agent, qui est mobile, en partie parce qu'il comporte essentiellement un trou à passer le fil.

**suouetaurilia, -ium** n. pl. : sacrifice d'un porc, d'une brebis et d'un taureau. Il existe aussi, attesté dans Festus 372, 22, un doublet *solitaurilia* de même sens, que le glossateur explique *quod omnes eae solidi integritate sint corporis*, rattachant le premier élément du composé à *sollus*, « quia sollum Osce totum et solidum significat ». Mais on attendrait en ce cas \**sollitaurilia* et le sens d'un pareil composé ne pourrait être que « sacrifice composé d'un taureau entier », ce qui n'a pas de sens. *Solitaurilia* semble fait sur *suouetaurilia* et, si le mot a réellement existé, a dû signifier « sacrifice composé exclusivement d'un taureau ». Mais, en dehors de Quintilien qui le cite, I. O. I. 5, 67, les textes ne connaissent que *suouetaurilia* (lire \**suoui-*?).

Le sacrifice de trois animaux domestiques comporte dans l'Inde védique le cheval, le bœuf et le mouton; en latin, il s'agit d'un sacrifice fait non par des chefs de guerre, mais par des ruraux. f

**supellex (supp-), -lectilis** f. : mobilier, ustensiles de ménage. Terme de sens général, que la langue classique emploie seulement au singulier au sens propre ou figuré « instrument, matériel, appareil ». Ancien, classique et usuel.

Dérivé : *sup(p)ellecticārius* : chargé du soin du mobilier (Ulp.).

La flexion provient sans doute de la contamination de \**sup(p)ellex*, \**sup(p)ellectis*, avec un adjectif \**supellectilis*. A basse époque apparaît une flexion normalisée *supellectilis, -lis*.

Pas d'étymologie claire; on pense à *super* et à la racine de *lectus*.

**super** : adverbe, préverbe et préposition, « sur, au-dessus, par-dessus »; s'emploie avec sens local ou temporel (cf. *dē*). Comme préposition, est suivi de l'accusatif ou de l'ablatif, sans qu'une distinction de sens apparaisse, mais l'ablatif est surtout poétique : *super terrae tumulum noluit quid statui nisi columellam*, Cic., Leg. 2, 26, 66; *fronde super uiridi*, Vg., B. 1, 81. Du sens de « par-dessus », *super* a pris le sens de « au delà, par delà, outre; plus de » : *satis superque*; *super LX milia, super solitos honores, super omnia*; avec ablatif : *et paulum siluae super his*, Hor., S. 2, 6, 3. A l'époque républicaine, la langue familière l'emploie pour *dē* avec le sens de « au sujet de » (et l'ablatif); cet emploi, évité par les puristes (Cicéron n'en a d'exemples que dans sa correspondance), s'est étendu dans la langue impériale, *dē* tendant à se spécialiser dans le sens de « de »; cf. F. 394, 11 : *per se « super » significat quidem « supra », ut cum dicimus « super illum cedit ». Verum ponitur etiam pro « de », Graeca consuetudine, ut illi dicunt ὑπέρ*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8456, *super* et *supra*; 200, *adsupra*.

Dérivés et composés : *dēsuper* adv. « d'en haut,

d'au-dessus », M. L. 2607 a; *insuper* adv. « au-dessus, en outre », et préposition, formes renforcées de *super*, cf. *abante*, *inante*, etc. Il y a aussi trace de *āsuper* et *ezsuper*.

*superus* : qui est au-dessus, opposé à *inferus*; de là [di] *Superi* « les dieux d'en haut », par opposition à [dū] *Inferi*; *supera* n. pl. « les régions célestes ». L'ablatif féminin *suprā*, *superā* (et archaïque *suprād*, SC Ba., comme *extrād*; cf. *extrā*, *infrā*, etc.) a formé un adverbe et une préposition, construite avec l'accusatif, de même sens que *super*; il s'emploie, notamment, en parlant du temps, pour renvoyer à quelque chose qui a été dit ou fait « plus haut »; cf. Cat., Agr. 157, 2, *quae supra scripta est*. Comparatif de *superus* : *superius*, superlatif : *suprēmus* (sur *suprēmus*, v. Havet, *Man.*, § 943); d'où *suprēma* (scil. diēs) f. « la dernière heure du jour »; *suprēma* n. pl. (sc. officia) « les derniers devoirs ».

Dénominateur de *superus* : *superō*, -ās, absolu et transitif, « être au-dessus, surpasser, être de reste ou en surplus, survivre », M. L. 8458; *superātiō* (rare, époque impériale); *superātor*, -trix (Ov., époque impériale); *superantia* (Cael. Aurel.); *superamentum* (Dig.); *superābilis* adj. (époque impériale) et *insuperābilis* (cf. ἀνυπερήλυτος); *exsuperō*, renforcement de *superō*, fait sans doute d'après *excellō*, *ēmineō*, ancien et usuel, qui a les mêmes dérivés que *superō*, dont *ezsuperātiō*, qui, dans la langue de la rhétorique, traduit υπερβολή, et un composé *inezsuperābilis*.

*superus* : qui se trouve par-dessus (cf. *inferus*); avec un adverbe *superē*, toujours avec ε final, ainsi que *inferē*, notamment dans Lucrèce 6, 544 et 597; Hor., Od. 2, 20, 11; cf. *pōnē*, M. L. 8461; *superus*, attesté plus tard que *superē*, a été bâti sur ce dernier (cf. *sedulus* d'après *sedulo*) et a servi de modèle d'abord à *inferus*, puis à *ex-* et *internus*, v. Leo, ALLG 10, 437; *supernās*, -ātis adj.; cf. *infernās*.

*superbus* : qui se trouve au-dessus; « altier, hautain »; presque uniquement employé au sens moral, d'où « orgueilleux » : *Tarquinius Superbus*, et aussi « magnifique, superbe » (poétique et époque impériale); de là *superbē*, *superbiter*; *superbia*, M. L. 8458 a, britt. *syberu* « superbus »; *superbiō*, -is (cf. *ferōciō*, -is); *superbi-ficus*, -loquentia (rares et poétiques). Pour la formation de *superbus*, cf. *probus*. Substantif : *superba*, -ae f. : camomille (Ps.-Ap. 23, 11).

*Super* a servi, en outre, de premier terme à de nombreux composés, la plupart récents et issus d'anciens juxtaposés : *supergrēdiō*; *superiatiō*; *superseō*; *superlātiō*; *superlātius*, quelques du grec υπερθετικός, -θητικός; irl. *superlati*; *superstes*, -iūs (v. *stō*); *superclium* (v. *cilium*). A basse époque, il est joint à des adjectifs ou à des verbes, avec la valeur d'un superlatif : *superadmirō* (Facund.); *superadulus* (Vulg.); *supereminēns*, -glōriōsus, -glōriifici; *superstantiālis* (traduit à contresens de ἐπιόσιος, Jér., Ambr.; v. Blaise), etc.

Dans la langue de l'Église, s'ajoute souvent à des verbes composés dont le préverbe a perdu sa valeur : *superabundō*, *superexuberō*, etc.; *superexcellō*, etc.

Les langues romanes attestent aussi *\*superānus*, M. L. 8457, et *\*superculus*, 8460.

V. sub.

*superstes*, -stītiō : v. *stō*.

*supīnus*, -a, -um : renversé en arrière, couché sur le dos (joint et opposé à *pronus*, *obliquus* par Cic., *Div.* 1, 53, 120). S'emploie aussi de choses en mouvement « qui refluent ». Comme l'adjectif s'emploie souvent de quel- qu'un de couché, il est arrivé à signifier « mollement étendu ou incliné, étalé », e. g. Vg., G. 2, 276, *sin (meta- bère) tumulis acclive solum collisique supinos*; il a pris aussi, d'abord en poésie, puis dans la prose impériale, le sens de « paresseux, indolent » (notamment en parlant de l'estomac, dans Cael. Aur.). Dans la langue des grammairiens du Bas-Empire, le n. *supīnum* a désigné les formes de substantif verbal en -um, -ū. L'origine de cette désignation est obscure; l'image contenue dans *supīnum* est sans doute analogue à celle qui est dans *dēclinō*; v. H. D. Naylor, *The derivation of the gramm. term « supine »*, *Class. Rev.*, 25, p. 206, et Benveniste, *Rev. Phil.*, 1932, p. 136. Ancien (Plt.), classique, usuel. M. L. 8462.

Dérivés et composés : *supīnūs* (Quint.); *supīnō*, -ās : renverser en arrière; dans la langue rustique, « retourner de la terre »; *supīnātiō* « rejet des aliments, régurgitation » (Cael. Aur.); *Supīnālis*, épithète de Jupiter d'après St Aug.; *resupīnus*. V. sub.

\**supō*, -ās : jeter. Attesté seulement dans la glose de Festus, P. F. 407, 9 : *supat, iacit; unde dissipat, disiciit, et obsipat, obicit, et insipat, h. e. inicit*; cf. 252, 10 : *supare significat iacere*; et 93, 17, où la forme thé- matique en -ere attendue est attestée à côté de la forme en -ā : *insipere far in olam, iacere pulvis. Vnde dissipare, obsipare, ut cum rustici dicunt : obsipa pullis escam. — Insipere est extrêmement rare, de même obsipare* (Plt., *Cist.* 579). Le seul composé est *dissupō* (*dissipō*), -ās, -āre : jeter de côté et d'autre, disperser, dissiper (classique). De là *dissipātiō* (Cic.), -tor, -trix (tardifs), M. L. 2689 a (formes savantes).

La voyelle comprise entre s et p est mal établie. Si c'est u, on peut rapprocher lit. *supū*, *sūpti* « bercer » et v. sl. *sūpa* (v. Trautmann, *Balt.-sl. Wört.*, p. 293); si c'est i, on rapprochera skr. *kṣipati* « il jette ». Ni dans l'un ni dans l'autre cas, il ne s'agirait d'un mot indo-européen bien établi.

*suppa*, -ae f. : soupe (Orib., *Syn.* 9, 16). Emprunt au germanique occidental. V. B. W. s. u.

*supparus* (*supparum*), -i m. : étoffe qui n'avait qu'une écoute, cf. Fest. 458, 14 et Rich. s. u.; 2° bannière étendue sur une traverse fixée à un montant vertical; 3° sorte de vêtement de femme : *vestmentum puellare lineum, quod et subucula, i. e. camisia, dicitur*, P. F. 407, 6 (On trouve aussi dans P. F. 459, 4 la forme *siparium « genus ueli minimum » et « paravent »* (cf. Rich. s. u.), et des graphies comme *sipharum* (-rus), *siparus*. Le grec a de même σίπαρος, σίπαρος avec le sens de « voile », mais seulement dans Arrien, ce qui rend peu probable un emprunt du latin au grec. *Supparus*, avec le sens de « vêtement de femme », est déjà dans Plaute. Varron, L. L. 5, 131, le rapporte à *suprā*, mais il ajoute « nisi id quod item dicunt Osce ». En effet, le vocalisme intérieur a de *supparus* s'explique mieux par la phonétique osque; en latin, la forme attendue

serait *\*supperus*. Mot technique ou populaire, suscep- tible d'altérations.

*suppediō*, -ās, -āre : transitif et absolu « fournir en renfort » ou « arriver en renfort ». De *sub* + *pediō*, dénominateur de *pedes*, cf. *equus/equitō* et, pour le sens, *succurrō*, *suppetō*. Le verbe a appartenu d'abord à la langue militaire et a dû se dire de l'infanterie qui ar- rivaient au secours des troupes engagées, ou du serviteur à pied (*pedes*) qui accompagnait le cavalier pour lui ve- nir en aide (*subministrō*). Dans la langue commune, *suppediō* s'est employé à la place de *sufficiō*, e. g. Plt., *As.* 423, *clamore ac stomacho non quo labori suppedi- tare*; T.-L. 30, 25, 7, (*nauis*) *defendebatur egregie quoad tela suppediatarunt*.

Dérivé : *suppediātiō* (Cic.).

*suppetō* : v. *petō*.

*suppilō*, -ās, -āre : v. *pilō*, s. *pila*.

*supplex*, -icis (ablatif *supplicii*, -ō) dans la poésie dactylique, génitif pluriel *supplicium* adj. : qui se plie sur les genoux (se dit de l'attitude du suppliant); puis « qui se prosterner, suppliant ». Ancien, usuel, classique. M. L. 8467; B. W. *souple*.

Dérivés : *suppliciter*; *supplicō* (-cor, tardif), -ās : s'agenouiller devant (suivi du datif, s. *alicui*, joint à *summissē* par Cic., *Planc.* 5, 12); par suite « supplier », M. L. 8468; de là *supplicātiō* (classique), -tor (tardif); *supplicanter*; *supplicue* (Apul.), de *\*supplicuus*?

*supplicium* : supplication adressée aux dieux soit pour en obtenir quelque chose, soit en action de grâces ou comme marque de soumission; cf. Sall., *Iu.* 55, 2 et 46, 2; acte par lequel on apaise la divinité; par suite « sacrifice », cf. P. F. 405, 4, *supplicia ueteres quaedam sacrificia a supplicando uocabant*. Le sens de « supplication » ayant été réservé à *supplicā- tiō* (ainsi dans Cicéron et César), *supplicium* a tendu à se spécialiser dans le sens de « sacrifice offert pour apaiser les dieux à la suite d'une faute commise », et, dans la langue commune, il a, sans doute d'abord par euphémisme, désigné le « châtement (capital) infligé », puis le « supplice », ainsi Vg., *Ae.* 6, 749-750 : *ergo exercentur poenis ueterumque malorum | supplicia expendant*. C'est à ce sens que se rattachent *supplicialis* (Iul. Val., Aug.); *suppliciammentum* (Ital.) = κόλασις. Mais les deux sens « supplication » et « sup- plice » ont continué à coexister pour *supplicium* jusque dans la latinité impériale. Pour le développement de sens, v. R. Heinze, ALLG 15, 89 sqq.

On explique souvent *supplex* par *\*sub-plak-s*, en le rattachant à *plācō* (cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 25), mais l'a de l'adjectif fait, en ce cas, difficulté et, du reste, la formation elle-même s'expliquerait mal. Il est plus vraisemblable de supposer que l'adjectif est formé comme *duplex* (cf. s. u. *plectō*) et qu'il a désigné d'abord l'attitude physique du suppliant (cf. Cic., *Phil.* 2, 34, 86, *supplex te ad pedes abiciebas*; Vg., *Ae.* 10, 523, et *genua amplexens effatur talia supplex*). Mais, à mesure que le sens moral a prévalu, on a tendu à rapprocher de *plācō* l'adjectif *supplex* et ses dérivés; cf., par exemple, *Acc.*, *Trag.* 298, *supplicis placans*. C'est sans doute à ce rap- prochement secondaire qu'est due la forme avec tème

*sub uos placo* (avec ā?) que cite Festus, 206, 18 et 402, 30 : *sub uos placo in precibus fere cum dicitur, significat id (l. idem?) quod supplico*.

*suppus*, -a, -um : *suppum antiqui dicebant quem nunc supinum dicimus... Eius uocabuli meminit Lucilius* (1297) : « si uero das quod rogat, et si suggeris suppus », F. 370, 20; cf. aussi Isid., *Or.* 18, 65 : (*iactum*) *unionem canem, trinionem suppum, quaternionem planum uocabant*. Un exemple dans Lucr. 1, 1064. Dénominateur : *suppō*, -ās (Acc., R<sup>3</sup> 375). Forme à gémée expressive, du type *lippus*; cf. v. isl. *þup* « auf, aufwärts », avec -p- gémée en germanique; l'ombrien a *sopam* « sup- pam ».

V. sub.

*suprā*, *suprēmus* : v. *super*.

*sūra*, -ae f. : 1° mollet; 2° petit fœcil, l'un des os de la jambe. Surnom romain, et *Sulla*? Attesté depuis Plaute et usuel; non roman. Dérivé tardif : *sūrōsus* : εὐκνητός. Cf. peut-être *surus*.

Sans correspondant sûr.

*sureculus*, -i m. : v. *surus*.

*surdus*, -a, -um (ū) : sourd, c'est-à-dire « qui n'en- tend pas » ou « qu'on n'entend pas »; cf. le double sens de gr. κωφός, et Varr., L. L. 9, 58 : *ergo dicitur ut surdus uir, surda mulier, sic surdum theatrum, quod omnes tres ad auditum sunt comparatae*; « indistinct » (se dit non seulement de l'ouïe, mais de l'odeur, de la couleur, etc., surtout dans Pline : s. *colōs*, 37, 67; s. *materia*, 13, 98, etc.). S'emploie aussi par image au sens de « qui ne veut pas entendre, inattentif; inexorable », etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8474.

Dérivés et composés : *surdāster*; *surdūās*; *surdēscō*, -is; *surdigō*, *surditiā*, ces trois derniers tardifs et rares; *obsurdēscō*, M. L. 6024 (ab-); *surdō*, -ās (Cal- purn.), d'où *surdāns* « surdus » (Gl.); *obsurdātus*, *obsurdēficiō* (tardifs); *absurdus* : v. ce mot; *ezsurdus*, *ezsurdāre*, M. L. 3078-3079.

Pas d'explication sûre. La racine indiquée sous *surus* rend compte de la forme, mais mal du sens.

*surem(ps)it* : v. *sīmō*.

*surena* (?) : coquillage inconnu, cité par Varr., L. L. 5, 77, qui donne le nom comme indigène : (*uocabula piscium*) *uernacula ad similitudinem ut surenae, pectunculī, unguis*. Sans rapport avec le nom du grand mi- nistre chez les Parthes, qui est un mot étranger (Tac., *Ann.*) [Peut-être corruption de *perna*; cf. R. G. Kent, Varron, de L. L., ad loc.

*surgō* : v. *regō*.

*surio*, -is, -ire : être en chaleur. Se dit des mâles, par opposition à *subō*. Très rare (Apul., Arn.). De *surus*?

*surisculus*, -ae f. : sorte de petit vase, synonyme de *gellunculus* (v. *gillō*). Un exemple dans Pelag., *Vit.* patr. 5, 4, 67. Origine inconnue.

*sūrsum* (*sūrsus* et, avec assimilation de l'r, *sūsum*, attesté depuis Caton) adv. : vers le haut, en montant. De *\*subs* + *uorsum* (cf. *uortō*, *uertō*); mais le second élément, n'apparaissant plus, a souvent été renforcé de *uorsum*, *uersus* par un pléonasme dont il y a de nom-

breux exemples ; cf. all. *heutzutage* (*heut* de v. h. a. *hiu tagu*), fr. popul. *au jour d'aujourd'hui*, ital. *con meco*, etc. : *sūsum uorsum*, e. g. Cat., Agr. 33, 1. Forme avec *deorsum* un couple antithétique, employé proverbialement, e. g. Sén., Ep. 44, 4, *omnia ista sursum deorsum fortuna uersauit*. Ancien, usuel, classique. M. L. 8478. Dérivé : *su(r)sālis* (Orib.). Composé : *dēsursum* = *δωθευ* (Conc., Rust.).

**surus**, -I (ū?, le texte d'Ennius est peu sûr) m. : pieu, piquet. Conservé seulement par P. F. 383, 11 : *surum dicebant, ex quo per deminutionem fit surculus*. Ennius (A. 525) : « *unus surus surum ferret, tamen defendere possent* » ; cf. id. 51, 21 : *crebrisuro apud Ennium* (inc. 35) *significat uallum crebris suris, i. e. palis, munitum*. Remplacé par le diminutif :

**surculus**, -I m. (-lum n., Ven. Fort.) : rejeton, pousse, scion ; arbrisseau. Terme fréquent en agriculture et conservé en italien, M. L. 8473. Nombreux dérivés : *surc(u)lō*, -ās : émonder, ébrancher ; et aussi « embrocher » (Apic.) ; *surcula* : sorte de vigne (Plin. 14, 34) ; *surculāris* : qui produit des rejetons ; *surculārius* : planté d'arbrisseaux, s. *ager*, ou « qui vit sur les arbrisseaux », s. *cicada* ; *surculōsus*, *surculāceus* : ligneux ; cf. aussi *surcellus* (Apic., Plin. Val.), M. L. 8472 ; *surculāmen* (Gild. Chron.).

On rapproche véd. *svāruh* « long pieu planté en terre (pour le sacrifice) » et v. angl. *swear* « poteau », v. h. a. *swir* « pieu ». Le radical aurait en latin le vocalisme zéro. V. *suriō*?

**sūs**, **suis** m. et f. (nom. *suis* dans Prudence ; dat.-abl. pl. *sūbus* et *suibus*. Il y a peut-être eu aussi un génitif *suēris*, cf. *bouerum* dans Varron) : 1° sanglier, laie ; et porc, truie ; 2° sorte de poisson dit aussi *suillus* d'après Isid., Or. 12, 6, 12 et 12, 2, 37, qui cite Dracontius, Laud. 1, 515 (cf. *porcus marinus*). Terme générique. Ancien et classique, mais s'est trouvé en concurrence, d'une part, avec *aper*, d'autre part avec *porcus*, mots plus pleins et de déclinaison plus régulière, qui s'y sont substitués. M. L. 8479.

Dérivés et composés : *suēris* (genre?), cité par Varr., L. L. 5, 110, parmi les parties du porc : *suēris u nomine eius ; offula ab offa, minima suere* ; cf. aussi Plt. ap. Fest. 444, 32 (v. *speciale*), v. Heraeus, ALLG 14, 124 ; *suile*, -is : porcherie, conservé en logoudorien, M. L. 8438 b ; *suīnus* (-a *carō*) (peut-être bret. *soin*, mais qui peut provenir de l'ags. *soin*) ; *suillus* (de \**sui-no-lo-s*), M. L. 8439, 8440, s. *fungus* et *suillinus* (Cassiod., Greg. Tur.) ; *sūculus*, d'après *porculus* ; *sūcula* : jeune truie, M. L. 8416, 8418 b ; \**suculāre*, M. L. 8418 ; fr. *souiller*.

*sucēda*, -ae f. « stercus suillum », P. F. 391, 4 (cf. *muscerda*) ; *suc(c)idia*, -ae f. « quartier de porc salé » ; cf. Varr., L. L. 5, 110 : *succidia ab suibus caedendis ; nam id pecus primum occidere coeperunt domini et, ut seruarent, sallere*. Sans doute de \**su-caedia* ; la graphie *succidia* est due à l'influence de *succidō* ; *sūbulcus* : porcher (cf. *būbulcus*) ; *suouetaurilia* ; M. L. 8492, \**sūtēgis*.

Mot indo-européen désignant le porc sauvage (sanglier) ou domestique (porc ; cf. *porcus*) ; gr. *ὄς*, *ὄος*, (avec doublet *οῦς*), v. h. a. *sū* (truie), alb. *θt*, av. *hū* (génitif

singulier ; lire *huō*), pers. *xūk* et skr. *sū-karāh* « porc ». Il y a un *u* bref dans le nom gallois *hwch* du « porc », de même que dans lat. *sū-bulcus* et gr. *ὄ-φορβός* « porcher ». L'*ū* du type *sūs* alternait donc avec *ū*, comme il arrive dans plusieurs mots surtout de caractère populaire ; il serait arbitraire de tirer tous les *ū* des formes telles que *suu*/\**ūs*. Le lette a le dérivé *suuēns* « porcelet ». C'est sur une forme pareille à lat. *suīnus*, v. sl. *svinū* « de porc », que repose le got. *swēin* (neutre) « χοίρος » et le synonyme v. sl. *svonja*. — A l'accusatif singulier, le latin a fait *suem* d'après son usage de suivre pour ce cas l'analogie des formes autres que celle du nominatif (*patrem*, d'après *patris*, etc.) ; ce n'est pas ancien, car l'ombrien a acc. sg. *sim* « \**sūm* » (d'où acc. pl. *sif* « \**sūs* » de \**sū*-ns), de même que le grec a *ῥν*.

**sus** : v. *sub*.

**suscēnsēō** : v. *cēnsēō*.

**suscipiō** : v. *capiō*.

**suscitō** : v. *ciō* sous *ciō*.

**sūsinārius**, -I m. : prunier (Orib.). Sans doute mot étranger, dérivé de \**sūsina* représenté par it. *susina*, M. L. 8483.

**suspiciō** (*suspeiciō* dans le palimpseste du pro Font. 5, Cic.), -ōnis f. : soupçon, suspicion ; supposition (terme de rhétorique).

Dérivé : *suspiciōsus* : le rapport avec *suspicio* est mis en valeur dans ce vers de Plt., Ps. 562 (sén. iamb.), *suspicio est mi nunc uos suspicariet* ; mais l'i de *suspiciō* fait difficulté. Peut-être y a-t-il un allongement comparable à celui qu'on a dans *indāgō*, *ambāgēs* vis-à-vis de *agō*, *adāgiūm* (?) vis-à-vis de *aiō*, *contāgiō* vis-à-vis de *tangō*. Ancien, classique, usuel. Le fr. « soupçon » peut représenter *suspiciō* ou *suspitiō*. M. L. 8488 ; B. W. s. u.

**suspirium** : v. *spirō*.

**susque dēque** : v. *sub*.

**sustentō** : v. *sustineō*, sous *teneō*.

† **susurrus**, -I m. : bourdonnement, murmure, chuchotement. Attesté depuis Plaute, classique ; à l'époque impériale, presque uniquement réservé à la langue poétique.

Dérivés et composés : *susurrō*, -ās, M. L. 8490 a, et *insusurrō* ; *susurrus*, -a, -um (très tardif, Sid., Vulg.) ; *susurrō* (-riō), -ōnis m. (id.), *susurrāmen*, *susurrātū* (= *ψθθροσμός*), -tor, -trix, -tim, *susurrum*, tous rares et tardifs.

Mot expressif comme *murmurillus* que rapproche Plt., Ru. 1404. Le redoublement et la gémation de *r* sont deux traits caractéristiques. Le mot se rattache, du reste, à un groupe indo-européen : skr. *svāratī* « il émet un son », lat. *absurdus*. — Cf. la remarque faite sur *sonō*.

**suus**, -a, -um : v. *suī*.

**sybina**, -ae f. (l. *sibyna*?) : -am appellant Illyri telum uenabuli simile. Ennius (A. 504) : « *Illyrii restant sicis sybinisque fodantes* », P. F. 453, 10. Mot illyrien. Le grec a *σῆβνη* (var. *σῆβνη*), *σῆβνης* et *σῆβνης*, *σῆβνης* (σῆ-

prôte selon Hérodote ; macédonien, thrace ou scythique selon d'autres). M. L. 8362 b. La graphie avec *y* est hellénisante.

**syēophanta**, -ae m. (sū-) : sycophante. Emprunt fait par la langue des comiques au gr. *συκοφάντης* ; de là *syēophantor*, -āri ; *syēophantia*, -tiōs.

**syllaba**, -ae f. : syllabe. Emprunt, attesté dès Plaute, à gr. *σύλλαβή*. De là : *syllabātum* (Cic.) ; *syllabiō* (Prisc.) ; *syllabarū* (Rufin.) ; *ūnisyllabus*. Celtique : irl. *sillab*, britt. *sillaf*.

**symbola** (*sum*), -ae f. : écot, pique-nique. Emprunt de la langue des comiques à gr. *συμβολή*.

**symbolus** (-lum n.), -I m. : signe de reconnaissance. Emprunt au gr. *σύμβολος* attesté dès Plaute et Caton. Celtique : irl. *symmul*, mot d'Église.

Dérivé : *symbolicē* (Gell.).

**symphōnia** (*simfōnia*, Ps.-Ap.), -ae f. : concert, symphonie ; *symphōniacus*, -a, -um (-a *herba* « hannebane », sorte de jusquiame, Ps.-Ap. 4, Pall., Vég.). Emprunts au gr. *συμφωνία*, *συμφωνιακός* attestés depuis Cicéron. Sur le sens de *symphōnia*, -nium (Ital.) « instrument de musique », v. Isid. 3, 22, 14 et Sofer, p. 91 sqq. M. L. 8495 *symphonia* et \**sumponia*, 8496.

**synagōga**, -ae f. : synagogue (Tert.). Emprunt au gr.

*συναγωγή*, répandu par la langue de l'Église. M. L. 8497 a (formes rares) ; irl. *sinagoig*.

**syngrapha**, -ae f. ; **syngraphus**, -I m. : contrat écrit, traité. Emprunt au gr. *συγγραφή*, *σύγγραφος* (Plt., Cic.).

**synodus**, -I f. : confrérie, synode. Emprunt tardif au gr. *σύνδοξ* répandu par la langue de l'Église. M. L. 8500 ; v. fr. *sane*? ; irl. *senod*, britt. *senedd*.

Dérivés : *synodālis*, -līer.

**Syria**, -ae f. : Syrie = gr. *Συρία*, nom d'une contrée d'Asie Mineure dont le nom et les adjectifs dérivés *Syriacus*, *Syricus* ont servi à désigner certains produits originaires et importés de ce pays, e. g. *syrica māla* (Colum., Plin.) ; *syriaca (syrica) faba* (Isid. 17, 7, 9 ; Sofer, p. 55) ; *syriaci bouēs*, cf. M. L. 8501-8503 ; de *Syru*s provient got. *Saur*. †

**syringa** (-gia, -giō), -ae f. (-gium n., Orib., Dynam.) : 1° seringue ; 2° fistule. Emprunt tardif fait sur l'accusatif de gr. *σῦριγξ*. M. L. 8504. Panroman, sauf roumain, v. B. W. s. u.

Dérivés latinisés : *syringiātus*, -giōsus.

**syrra**, -ae f. : robe tragique. Adaptation populaire (Afran.) du gr. *σῦρμα*, -ατος ; it. *sirima*. M. L. 8505.